
SE TAIRE ET FAIRE



PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE DE LA GRÈCE.

Pour ce qui eſt des domeſtiques, outre ce qui peut leur convenir dans ce que nous avons dit des vertus & des vices des jeunes-gens, on leur recommandera, 1°. d'honorer dans la perſonne de leur Maître, la perſonne même de Jeſus-Chriſt, de reſpecter l'autorité de Dieu, de qui les Maîtres tiennent celle qu'ils ont ſur eux, & de leur obéir comme à Jeſus-Chriſt, & pour honorer Jeſus-Chriſt; c'eſt la doctrine de Saint Paul (a): *Servi, obedite Dominis carnalibus cum timore & tremore, in ſimplicitate cordis veſtri, ſicut Chriſto: Non ad oculum ſervientes, quaſi hominibus placentes, ſed ut ſervi Chriſti, facientes voluntatem Dei ex animo, cum bonâ voluntate, ſervientes Deo, & non hominibus.* Il répete la même inſtruction dans ſes Lettres aux Coloſſiens & à Tite. 2°. D'obéir promptement & de bonne grace. 3°. De ſoigner le bien de leurs Maîtres comme le leur propre; de ne leur faire aucun tort, & de ne pas permettre qu'on leur en faſſe, ce qui pourroit, en pluſieurs

(a) Eph. 6. Col. 3. Tit. 2.

L'Office de Fabricien eſt d'avoir ſoin des intérêts & de la décoration de l'Egliſe: la vertu qui doit le caractériſer, eſt le zele pour la maiſon de Dieu: *Domine, dilexi decorem domûs tuæ* (a). On l'exhortera à remplir exactement un devoir ſi conſolant & ſi honorable; on lui fera remarquer combien, en le rempliſſant avec piété, il peut ſe rendre agréable au Seigneur & digne de ſes récompenſes dans le Ciel.

Le Fabricien qu'on choiſira doit donc être un homme de probité & de bons exemples, un homme zèlé pour les intérêts de l'Egliſe; fidele, qui n'en détourne pas les revenus à ſes beſoins particuliers; économe, qui n'en dépenſe rien mal-à-propos, & ſans l'avis de M. le Curé; déſintéreſſé, qui ne ſe paie point pour certains petits ſervices & commiſſions qu'il fait pour l'Egliſe; exact, qui marque juſqu'à un denier tout ce qu'il reçoit & ce qu'il emploie, & qui rende de temps en temps un compte fidele.

(a) Pſ. 25.

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE

DE LA GRÈCE.

[redacted]

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE, PITTORESQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA GRÈCE,

Traduit du grec en français, par M. l'abbé GEDOYN, *chanoine de la Sainte-Chapelle, et abbé de Beaugency, de l'Académie française, et de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.*

NOUVELLE EDITION,

Revue et corrigée d'après le texte original et les meilleurs commentateurs; augmentée du *Voyage autour du monde*, par Scylax, *traduit du grec en français*, par J. Ch. PONCELIN; et enrichie de notes, de remarques, d'observations du chevalier Follart, sur les batailles de Messénie, du Mont-Ithome et de Mantinée, de cartes géographiques et de divers plans de batailles, exécutés par les meilleurs géographes.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DEBARLE, Imprimeur-Libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17, au Bureau-Général des Journaux.

1797.

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE,

PITTORESQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA GRÈCE.

LIVRE TROISIEME.

VOYAGE DE LA LACONIE.

CHAPITRE PREMIER.

APRÈS les Hermès vous avez la Laconie au couchant ; les Lacédémoniens assurent eux-mêmes que Lélex, enfant de la Terre (1), est le premier qui ait régné dans le pays, et que de son nom ses peuples furent nommés Léléges. Ce prince eut deux fils, Mylès et Polycaon : je dirai, dans un autre endroit, ce que devint Polycaon, et pourquoi il alla s'établir ailleurs. Mylès étant mort, son fils, Eurotas, lui succéda. Celui-ci voyant que son pays étoit inondé, et que les eaux séjournoient sur la terre, fit ou-

(1) *Lélex, enfant de la Terre.* Le terme grec est ἐπιχθόνιος, *indigena*, et par ce mot ils entendoient un homme sorti et engendré de la terre même qu'il habitoit.



vrir un canal par où une partie des eaux s'écoula dans la mer; l'autre partie forma un fleuve qu'il appela, de son nom, Eurotas. Comme il n'avoit point d'enfans mâles, quand il fut près de sa fin, il laissa le royaume à Lacédémon; ce Lacédémon avoit pour mère Taygète (1), qui donna son nom à une montagne; et pour père, suivant la commune opinion, Jupiter même; il avoit épousé Sparté, fille d'Eurotas, et dès qu'il eut pris possession du royaume, il voulut que tout le pays et les habitans s'appelassent de son nom; ensuite il bâtit une ville qu'il appela Sparte, du nom de sa femme, nom que cette ville a toujours gardé. Son fils, Amyclas, voulant aussi laisser quelque monument après lui, bâtit, à l'exemple de son père, une ville qu'il nomma Amycle. Il fut père de plusieurs enfans, mais il eut le déplaisir de perdre le plus jeune de tous, qui avoit nom Hyacinthe. Cet enfant, qui étoit d'une rare beauté, lui fut ravi par un cruel accident (2), et son tombeau se voit encore à Amycle, sous une statue d'Apollon. Après la mort d'Amyclas, la couronne passa à Argalus, l'aîné de ses enfans, et d'Argalus à son frère

(1) *Avoit pour mère Taygète.* Cette Taygète étoit fille d'Atlas.

(2) *Par un cruel accident.* Cette accident sera raconté ailleurs. Ovide, liv. 10 de ses Métamorphoses, fait Hyacinthe fils d'Œbalus, et non d'Amyclas.

Cynortas, qui eut pour fils Œbalus; celui-ci épousa Gorgophone, argienne et fille de Persée, de laquelle il eut Tyndare, qui devoit naturellement succéder à son père; mais Hippocoon lui disputa l'empire (1), et fut préféré à cause de son âge. Ensuite, soutenu d'Icarius et de ses troupes, il se trouva fort supérieur à Tyndare. Les Lacédémoniens prétendent que celui-ci voyant la partie inégale, fut obligé de se retirer à Pellane pour mettre sa vie en sûreté. Mais les Messéniens disent qu'il se réfugia chez eux auprès d'Aphareüs, qui étoit son frère utérin et fils de Périéres; ils ajoutent qu'il établit son domicile à Thalames, ville de la Messénie; que là il se maria, eut des enfans, et au bout de quelque temps fut rétabli sur le trône par Hercule. A Tyndare succédèrent ses enfans, qui eurent pour successeurs, premièrement, Ménélas, fils d'Atrée et gendre de Tyndare; puis Oreste, qui avoit épousé Hermione, fille de Ménélas. Les Héraclides rentrèrent dans le Péloponnèse, sous le règne de Tisamène, fils d'Oreste; ce fut alors que les Argiens et les Messéniens se partageant entre les deux frères, eurent pour roi les uns Téménus (2), les autres Cresphonte.

(1) *Mais Hippocoon lui disputa l'empire.* Hippocoon et Icarus étoient frères de Tyndare.

(2) *Les uns Téménus, les autres Cresphonte.* Téménus et Cresphonte étoient fils d'Aristomaque.

D'un autre côté, Aristodème (1) avoit laissé deux fils jumeaux. De-là ces deux familles qui régnèrent à Sparte en même temps, ce que la Pythie, dit-on, ne désapprouva pas. Pour Aristodème, il étoit mort à Delphes, avant que les Doriens fussent revenus dans le Péloponnèse, et les Lacédémoniens qui tournent tout à leur avantage, disent qu'Apollon l'avoit percé de ses flèches, parce qu'il étoit venu à Delphes, non pour consulter l'oracle, mais pour prendre avec Hercule, qui s'y étoit rencontré, des mesures sur le retour des Doriens dans le Péloponnèse; cependant il est plus vraisemblable qu'Aristodème fut tué par les fils de Pylade et d'Electre, qui étoient cousins-germains de Tisamène, fils d'Oreste. Quant aux deux jumeaux qu'il laissa, ils se nommoient Proclès (2) et Eurysthène; mais pour être nés jumeaux, ils ne s'en accordoient pas mieux ensemble. Cependant, leur antipathie ne les empêcha pas d'assister de toutes leurs forces, Théras, frère d'Argia leur mère, fils d'Autésion (3), et d'ailleurs leur tuteur, qui vouloit

(1) *D'un autre côté Aristodème.* Cet Aristodème étoit aussi fils d'Aristomaque, et frère cadet de Téménus et de Cresphonte.

(2) *Proclès.* Strabon dit tantôt *Proclès*, et tantôt *Patroclès*; Plutarque, *Patroclès*. Mais Apollodore, Hérodote et Cicéron l'appellent *Proclès*. Cette variation vient des copistes qui écrivoient quelquefois ce nom en abrégé.

(3) *Fils d'Autésion.* Il y a dans le grec, *fils d'Ion.* C'est

mener une colonie dans cette isle, que l'on appeloit Calliste; l'espérance de Théras étoit que les descendans de Membliarius, qui régnoient dans cette isle, lui en céderoient l'empire, et ils le firent par la raison que Théras rapportoit son origne à Cadmus, au lieu qu'eux ils descendoient de Membliarius, homme de basse naissance (1), à qui Cadmus avoit donné quelque autorité sur la peuplade qui s'étoit nouvellement transplantée dans cette isle. Théras se voyant maître de l'isle, changea le nom qu'elle avoit eu jusqu'alors, et lui donna le sien, qu'elle a conservé depuis; et encore à présent les Théréens lui rendent tous les ans des honneurs sur son tombeau, comme à l'auteur de la colonie par qui leur pays a été peuplé. A l'égard de Proclès et d'Eurysthène, ils agissoient toujours de concert quand il falloit obéir à leur oncle; en tout le reste, leur division et leur incompatibilité étoient extrêmes. Mais quand ils auroient été plus unis, je ne pourrois pas pour cela comprendre dans un même récit leur histoire et celle de leurs descendans; car les familles venant

une faute de copiste ignorant et inappliqué; car l'auteur a déjà dit plusieurs fois que Théras étoit fils d'Autésion. Lisez donc dans le texte Αὐτεσίωνος. Aucun des interprètes latins n'a remarqué cette faute; mais Paulmier l'a bien sentie.

(1) *Homme de basse naissance.* Pausanias s'éloigne d'Hérodote, qui fait ce Membliarius parent de Cadmus. Liv. 4, ch. 147.

à se multiplier avec les années, il n'est pas possible que les oncles, les neveux, les cousins-germains, et les enfans des uns et des autres, n'entraînent des différences de temps (1), d'âge, de durée, qui demandent des narrations différentes. Je ferai donc mieux de m'attacher d'abord à une branche pour venir ensuite à l'autre.

CHAPITRE II.

LA tradition du pays est qu'Eurysthène, fils aîné d'Aristodème eut un fils nommé Agis; de-là vient que tous les descendans d'Eurysthène furent nommés Agides (2). Sous le règne d'Agis, Patréus, fils de Preugènes, voulant peupler une ville qu'il avoit bâtie en Achaïe, et qui de son nom s'appelle encore aujourd'hui Patra, les Lacédémoniens le secondèrent dans ce dessein; ils entrèrent aussi dans les vues de Gras (3), fils d'Echélatus, petit-fils de Penthile, et arrière-petit-fils d'Oreste, lequel Gras vouloit s'embarquer et mener une peuplade

(1) *Des différences de temps*. Pausanias est un peu obscur en cet endroit; Amasée n'a pas compris sa pensée.

(2) *Agides* ou *Agiades*. Car les historiens disent l'un et l'autre.

(3) *De Gras*. Il y a dans le texte *Graïs*. Mais Paulmier, déterminé par l'autorité de Casaubon dans son commentaire sur Athénée, et par celle d'Isaac Tzezzès dans ses notes sur Lycophron, lit *Gras*.

en quelque lieu où il pût faire un nouvel établissement. Il choisit ce pays qui est entre l'Ionie et la Mysie, appelé aujourd'hui l'Eolie; et ce qui le détermina à ce choix, ce fut que Penthile, son aïeul, s'étoit déjà emparé de Lesbos, isle voisine de ce continent. Après Agis, son fils Echestrate régna à Sparte; de son temps, les Lacédémoniens chassèrent de Cynure tout ce qu'il y avoit d'habitans en âge de porter les armes; le prétexte de ce traitement fut que les Cynuréens, au mépris de la consanguinité qui étoit entr'eux et les Argiens, non-seulement souffroient que des bandits de leur territoire ravageassent les terres des Argiens, mais qu'eux-mêmes faisoient tout ouvertement des courses jusqu'aux portes d'Argos; en effet, on dit que les Cynuréens descendent des Argiens, et qu'ils ne sont originairement qu'une colonie d'Argiens, qui fut menée là par Cynure, fils de Persée. Quelques années après, Labotas, fils d'Echestrate, lui succéda : Hérodote, dans l'histoire de Crœsus, dit que Lycurgue, qui a donné des loix aux Lacédémoniens, avoit été tuteur de ce jeune prince (1),

(1) *Dit que Lycurgue, qui a donné des loix aux Lacédémoniens, avoit été tuteur de ce jeune prince.* Meursius, dans ses antiquités de Lacédémone, prouve qu'Hérodote s'est trompé en faisant Lycurgue tuteur de Labotas. Lycurgue n'étoit pas né alors; il fut tuteur de Charillus et non de Labotas. Charillus étoit fils de Polydecte et neveu de Lycurgue. Cette méprise d'Hérodote est évidente. Si Lycurgue

qu'il nomme Léobotas, et non Labotas; durant son règne les Lacédémoniens déclarèrent la guerre aux Argiens pour la première fois. Le sujet de cette guerre étoit que les Lacédémoniens ayant conquis Cynure et les terres qui en dépendoient, les Argiens ne cessoient d'en usurper quelque coin, et de solliciter les peuples voisins et amis de Sparte à quitter son alliance. Cependant cette guerre n'eut pas de suite, et il ne s'y passa rien de remarquable. Ceux de la même famille qui régnèrent ensuite; savoir, Doryssus, fils de Labotas, et Agésilas, fils de Doryssus, vécurent fort peu (1); ce fut pourtant sous Agésilas que Lycurgue publia ses loix (2); les uns disent qu'il les avoit

avoit été tuteur de Labotas, comme l'auteur le dit après Hérodote, comment auroit-il pu fleurir sous Agésilas, qui étoit petit-fils de Labotas? D'ailleurs Labotas régnoit en même-temps que Prytanis, de l'autre branche royale. Prytanis étoit le quatrième depuis Proclès, et le neuvième depuis Hercule. Or, suivant Strabon, Lycurgue a été le sixième depuis Proclès, et le onzième depuis Hercule.

(1) *Doryssus, fils de Labotas, et Agésilas, fils de Doryssus, vécurent fort peu.* Autre erreur de Pausanias. Doryssus régna vingt-neuf ans, et Agésilas, son fils, en régna quarante-quatre. Eusèbe et S. Jérôme, cités par Meursius, le disent formellement.

(2) *Ce fut pourtant sous Agésilas que Lycurgue publia ses loix.* Pausanias se trompe encore ici, et c'est une suite de l'erreur précédente. Lycurgue donna ses loix en la trentième année du règne d'Archélaüs. *Voyez Meursius*, liv. 2, chap. 1, *de ses ant. Lacéd.*

reçues de la Pythie, les autres qu'il les avoit apportées de Crète; pour les Crétois, ils assurent eux-mêmes qu'ils sont redevables des leurs à Minos, et qu'il ne les leur donna qu'après avoir consulté Jupiter; c'est aussi ce qu'Homère semble avoir voulu nous déclarer par ces vers :

Et Gnosse la superbe, où de neuf en neuf ans (1),
Le sage roi Minos, dégagé de ses sens,
Au sein de Jupiter épuroit ses idées,
Et recevoit des loix par lui même dictées.

Mais je parlerai de Lycurgue ailleurs. Agésilas eut pour successeur son fils Archélaüs; pendant son règne les Lacédémoniens assiégèrent *Egys*, ville voisine de leur frontière, et l'ayant prise, ils la détruisirent entièrement, de crainte qu'elle ne se liguât avec les Arcadiens. Archélaüs fut secondé dans cette entreprise par Charilas, qui étoit aussi roi de Sparte, mais de l'autre famille; je raconterai ce qui se passa sous ses ordres, lorsque j'en serai à l'histoire des rois de la seconde branche, qui furent nommés Eurypontides (2). A Archélaüs,

(1) *Où de neuf en neuf ans.* C'est ainsi qu'il faut rendre le mot ἐννεώρος. Amasée s'y est trompé aussi bien que la plupart des interprêtes qui ont eu à traduire ces vers de l'Odyssée, liv. 19, comme, par exemple, Marcil Ficin et Serranus dans Platon, et même l'interprête d'Homère.

(2) *Eurypontides.* Quelques auteurs disent *Eurytionides*, d'autres *Eurytiontides*, et d'autres *Euryphontides*.

succéda son fils Téléclus, sous lequel les Lacédémoniens prirent, sur les confins de la Laconie, trois villes dont les Achéens étoient en possession, Amycle, Pharis et Géranthre : les habitans de Pharis et de Géranthre ayant pris l'alarme de l'arrivée des Doriens, étoient déjà sortis du Péloponnèse sous de certaines conditions; mais pour ceux d'Amycle, non-seulement ils n'eurent point de peur des Doriens, mais ils firent une vigoureuse défense et donnèrent de grandes preuves de valeur; c'est ce que les Doriens témoignèrent eux-mêmes par le trophée qu'ils érigèrent lorsqu'ils furent enfin maîtres de la place; car c'étoit déclarer qu'ils regardoient cette conquête comme fort glorieuse. Quelque temps après, Téléclus fut tué par les Messéniens dans un temple de Diane qui est sur la frontière de la Laconie et de la Messénie au bourg de Limné. Téléclus étant mort, son fils, Alcamène, lui succéda; ce fut sous son règne que les Lacédémoniens envoyèrent en Crète Charmidas, fils d'Euthys, et l'un des plus considérables de Sparte, pour appaiser des séditions qui s'étoient élevées parmi les Crétois, et pour engager ces peuples à abandonner les places de la côte les plus exposées, ou qui étoient sans défense, et à se contenter de garder celles qui avoient de bons ports, en quoi il avoit ordre de les aider. Pendant ce temps-là, ils prirent et rasèrent Hélos, ville mari-

time dont les Achéens s'étoient rendu maîtres, et défirent en bataille rangée les Argiens qui alloient secourir les Hilotes (1).

CHAPITRE III.

Après Alcamène, son fils Polydore monta sur le trône; durant le règne de ce prince les Lacédémoniens envoyèrent deux colonies, l'une à Crotone, ville d'Italie; l'autre à Locres, près du cap Zéphirius; ce fut aussi en ce temps-là que la guerre de Messène se ralluma; les parties intéressées ne conviennent pas des raisons qui la leur firent entreprendre; ce qu'ils en disent les uns et les autres, et quelle fut l'issue de cette guerre, c'est ce que je raconterai dans la suite. Quant à présent, il me suffit de dire que la première guerre Messéniaque se fit pour la plus grande partie sous la conduite de Théopompe, fils de Nicandre, et l'aîné de l'autre famille royale. Cette guerre opiniâtre étant enfin terminée, et les Messéniens ayant succombé, Polydore, dont le règne prospéroit à Sparte, et qui étoit adoré des Lacédémoniens, sur-tout du peuple, parce qu'il ne s'étoit jamais

(1) *Les Hilotes*; c'est-à-dire, les esclaves des Lacédémoniens. On les appeloit Hilotes parce qu'ils avoient été faits prisonniers de guerre à la prise d'Hélos. L'auteur en parlera plus d'une fois.

porté à aucune violence, ni n'avoit jamais rien dit d'offensant à qui que ce fût, qu'au contraire la justice et l'humanité présidoient à tous ses jugemens et à toutes ses actions; Polydore, dis-je, dont le nom étoit déjà célèbre par toute la Grèce, sur ces entrefaites est tué par Polémarchus, Spartiate d'une naissance assez illustre, mais d'une audace encore plus grande, comme cet événement tragique ne le fit que trop voir. Les Lacédémoniens rendirent à la mémoire de ce prince des honneurs extraordinaires, et l'on voit aussi à Sparte le tombeau de ce Polémarchus, soit qu'avant ce parricide il eût été en réputation d'homme de bien, soit que ses proches l'aient fait enterrer secrètement. Sous Eurycrate, fils de Polydore, les Messéniens demeurèrent soumis, et le peuple d'Argos ne remua pas non plus; mais sous Anaxandre, fils d'Eurycrate, les Messéniens furent enfin chassés du Péloponnèse par leurs destinées; car s'étant révoltés contre les Lacédémoniens, ils soutinrent la guerre durant quelque temps; mais contraints de céder à la force, ils mirent les armes bas et s'obligèrent, par un traité, à quitter le Péloponnèse; tout ce qui en resta fut fait esclave, à la réserve de ceux qui tenoient encore dans les places maritimes. Ce qui se passa dans cette guerre depuis la révolte des Messéniens, a si peu de liaison avec le morceau d'histoire que je traite présente-

ment, qu'il n'y peut pas être inséré; je me réserve donc à en parler dans un autre endroit.

Anaxandre eut pour fils Eurycrate, second du nom, et cet Eurycrate fut père de Léon. Sous leurs règnes les Lacédémoniens eurent du pire et souffrirent de grandes pertes dans la guerre qu'ils firent contre les Tégéates; mais sous Anaxandride, fils de Léon, la fortune changea, et les Tégéates furent battus à leur tour : voici comment cela arriva. Lichas, lacédémonien, étoit venu à Tégée; car alors les deux peuples vivoient en paix sur la foi des traités; ce Lichas cherchoit les os d'Oreste, et il les cherchoit par ordre des Spartiates, conformément *à un certain oracle de Delphes* (1); or il crut les avoir trouvés dans la boutique d'un serrurier, car il faisoit l'application des paroles de la Pythie à tous les instrumens dont se sert un serrurier. Les vents dont il étoit parlé dans l'oracle pouvoient, selon lui, s'entendre des soufflets de la forge, qui en effet reçoivent l'air et le renvoient avec impétuosité; les coups redoublés c'étoit le marteau et l'enclume; et la destruction des hommes étoit signifiée par le fer, dont on se servoit déjà dans les combats; car si Apollon

(1) *A un certain oracle de Delphes.* Cet oracle est rapporté tout entier dans Hérodote, liv. 1, et dans Etienne de Bysance, au mot *Tegea.* Si l'on prend la peine de les consulter, on entendra sans peine cette endroit de Pausanias,

avoit rendu cet oracle dans les temps héroïques, il auroit employé le mot d'airain, au lieu du mot de fer (1). Cette réponse de l'oracle aux Lacédémoniens, au sujet des os d'Oreste, est toute semblable à une autre qui fut rendue depuis aux Athéniens, par laquelle il leur étoit ordonné de transporter de Scyros à Athènes les os de Thésée, qu'autrement ils ne pourroient jamais prendre Scyros; Cimon, fils de Miltiade, fut assez habile pour trouver les os de Thésée; il les envoya à Athènes, et peu de temps après il se rendit maître de l'isle. Quant à ce que j'ai dit que dans les temps héroïques toutes les armes étoient d'airain, Homère nous le témoigne par la description qu'il fait de la hache de Pisandre et de la flèche de Mérion; la pique d'Achille, que l'on conserve dans le temple de Minerve à Phasélis, en est encore une preuve, aussi bien que l'épée de Memnon que l'on voit dans le temple d'Esculape à Nicomédie, et qui est toute d'airain. Car pour la pique d'Achille, il n'y a que la pointe et la hampe qui en soient : voilà ce que nous savons bien certainement. Anaxandride, fils de Léon, par un abus dont il n'y avoit

(1) *Il auroit employé le mot d'airain, au lieu du mot de fer.* C'est qu'en ces temps-là on connoissoit l'airain et non le fer, dont l'usage n'est venu que depuis.

Posteriùs ferri vis est ærisque reperta,
Sed priùs æris erat, quàm ferri cognitus usus.

Lucret. liv. 5.

point encore d'exemple à Sparte, eut deux femmes à la fois (1), et contre son attente (2) laissa une double postérité; car après avoir long-temps résisté aux éphores, qui lui ordonnoient de répudier sa première femme, princesse à la vérité fort vertueuse, mais qui ne lui donnoit point d'enfans; enfin, pour leur obéir, il en prit une seconde, et eut d'elle un fils nommé Cléomène; mais la première qui jusques-là avoit paru stérile, se trouva grosse et accoucha peu de temps après de Dorieüs, ensuite de Léonidas, et enfin de Cléombrote. Après la mort d'Anaxandride, quoique Dorieüs eut beaucoup plus de réputation dans le conseil et à la guerre, les Lacédémoniens, contre leur inclination, ne laissèrent pas de lui préférer Cléomène, en quoi pourtant ils ne firent que suivre les loix du royaume, qui donnoient la couronne à l'aîné. Dorieüs ne put se résoudre à voir son frère au-dessus de lui; il aima mieux quitter le pays, et se mettant à la tête d'une colonie, il alla chercher fortune ailleurs.

(1) *Eut deux femmes à la fois.* Ce que Pausanias raconte d'Anaxandride est tiré d'Hérodote dans sa Terpsichore.

(2) *Et contre son attente.* Ces mots ne sont pas dans le texte, mais la suite les amène.

CHAPITRE IV.

CLÉOMÈNE ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il leva une grosse armée composée de Lacédémoniens et de leurs alliés, et entra dans l'Argolide; les Argiens, de leur côté, marchèrent à lui en ordre de bataille, mais ils furent défaits; cinq mille d'entr'eux se réfugièrent dans un bois voisin, consacré à Argus, fils de Niobé; Cléomène, qui, souvent devenoit furieux et ne se possédoit plus, commanda aux Hilotes d'y mettre le feu, de sorte que ce bois sacré fût brûlé avec ces misérables qui imploroient en vain la clémence du vainqueur; de-là il mena son armée triomphante à Athènes, délivra les Athéniens de la domination tyrannique des enfans de Pisistrate, et par de si beaux commencemens, rendit son nom et celui des Lacédémoniens célèbre dans toute la Grèce. Mais quelque temps après, par complaisance pour un certain Athénien, nommé Isagoras, il se mit en tête de le faire roi d'Athènes; les Athéniens, indignés d'un pareil dessein, prirent les armes pour défendre leur liberté, et Cléomene déchu de son espérance ne put faire autre chose que de se venger en ravageant l'Attique, particulièrement un canton nommé l'Orgade, et consacré aux divinités que l'on honore

à

à Eleusis. Ensuite il passa en l'isle d'Egine, dont il fit emprisonner les principaux habitans, parce qu'ils favorisoient les Perses et qu'ils avoient persuadé à leurs concitoyens de reconnoître Darius, fils d'Hydaspe, pour leur souverain, en lui accordant la terre et l'eau (1).

Pendant qu'il étoit à Egine, Démarate, roi de Sparte, mais de l'autre famille, le noircissoit dans l'esprit du peuple ; Cléomène, piqué de cette infidélité, ne fut pas plutôt de retour, qu'il prit des mesures pour dépouiller Démarate de la royauté ; premièrement il gagna la Pythie par des libéralités, et l'engagea à ne rien répondre aux Lacédémoniens, que ce qu'il lui dicteroit lui-même ; puis ayant pratiqué Léotychide, parent de Démarate et du sang royal comme lui, il le poussa à lui disputer la couronne. Léotychide sut se prévaloir d'une parole qu'Ariston, père de Démarate, avoit laissé échapper, lorsqu'au sujet de la naissance de son fils, il dit tout haut et fort étourdiment que cet enfant ne pouvoit pas être de lui. Sur ce fondement, Léotychide prétendoit que Démarate étoit bâtard. Cette affaire, par ordre des Lacédémo-

(1) *En lui accordant la terre et l'eau.* C'étoit la formule dont se servoit le roi de Perse ou le grand roi, quand il demandoit qu'on le reconnût pour souverain ; et en effet les peuples, qui se soumettoient à sa domination, lui apportoient de la terre et de l'eau.

niens, fut portée à Delphes comme toutes les autres ; la Pythie répondit tout ce que Cléomène voulut, et Démarate, sacrifié à la vengeance de son collègue, perdit injustement la couronne. Peu de temps après Cléomène mourut, ayant tourné ses propres mains contre lui ; car dans un de ces accès de fureur auxquels il étoit sujet, il prit son épée et se la passa au travers du corps. Les Argiens regardèrent ce genre de mort comme une juste punition de la cruauté qu'il avoit exercée contre ces malheureux supplians qui s'étoient réfugiés dans le bois sacré d'Argus ; les Athéniens, comme le châtiment de l'impiété qui lui avoit fait profaner l'Orgade ; et ceux de Delphes, comme un effet de la colère d'Apollon, qui vouloit le punir d'avoir corrompu sa prêtresse pour ôter la couronne à Démarate. En effet, ce n'est pas le premier exemple de la vengeance que les héros et les dieux ont tirée des hommes. Protésilas, qui est honoré à Eleunte, et qui en son temps n'étoit pas un héros moins célèbre qu'Argus, punit lui-même le perse Artayctès (1), et depuis que les Mégaréens ont osé s'approprier et cultiver des terres consacrées aux divinités d'Eleusis, ils n'ont jamais pu appaiser

(1) *Le perse Artayctès.* C'est ainsi qu'il est nommé dans Hérodote, et non Artabactès, comme il se lit dans la version d'Amasée. Hérodote raconte cette histoire dans sa Calliope sur la fin.

leur colère. A l'égard de l'oracle de Delphes, nous savons qu'avant Cléomène, nul autre n'avoit eu la hardiesse (1) de le corrompre.

Ce prince n'ayant point laissé d'enfans mâles, le royaume passa à Léonidas, fils d'Anaxandride, et propre frère de Dorieüs. Vers ce temps-là Xerxès avec une multitude innombrable d'hommes fit une irruption en Grèce, et Léonidas avec trois cents Lacédémoniens alla l'attendre au pas des Thermopyles. On sait que les Grecs ont eu plusieurs guerres avec les barbares, et que les barbares en ont eu encore plus entr'eux ; mais il est aisé de compter celles dont la gloire et le succès ne sont dus qu'à la valeur d'un seul homme, comme la guerre de Troye, heureusement terminée par le courage d'Achille, et la fameuse journée de Marathon qui rendit le nom de Miltiade célèbre à jamais. Après tout je ne sais pour moi si dans les siècles passés il y a eu rien de comparable au merveilleux exploit de Léonidas ; car Xerxès fut le plus puissant et le plus ambitieux roi que les Mèdes et les Perses aient jamais eu, il couvroit la terre de ses bataillons; et Léonidas avec ce peu d'hommes qu'il menoit, l'arrêta tout

(1) *Nul autre n'avoit eu la hardiesse.* Pausanias devoit dire, *nul autre Spartiate* ; car nous savons qu'avant Cléomène les Alcméonides avoient corrompu la Pythie en lui donnant de l'argent.

court, de manière que Xerxès, bien loin de brûler Athènes comme il fit, n'auroit pas seulement vu la Grèce, sans un malheureux Trachynien qui conduisit Hydarnès (1) par un sentier du mont Œta; ainsi Léonidas à la fin se vit enveloppé de tous côtés, et ce ne fut qu'après l'avoir tué lui et tous les siens, que les barbares pénétrèrent en Grèce. Après lui, Pausanias, fils de Cléombrote ne régna pas à la vérité; mais en qualité de tuteur du jeune Plistarque, fils de Léonidas, il commanda les Lacédémoniens au combat de Platée, et ensuite les embarqua pour les mener sur l'Hellespont. Une de ses plus belles actions, et qui mérite le plus de louanges à mon gré, est celle que je vais dire. Pharandate, fils de Téapis (2) avoit enlevé une belle personne de l'isle de Cos, fille d'Hégétoridas, homme de qualité, et petite-fille d'Antagoras, et ce Perse la tenoit malgré elle au nombre de ses concubines : Mardonius et les barbares qu'il commandoit ayant été taillés en pièces à Platée, Pausanias trouva cette belle personne dans la tente de Pharandate, et la renvoya à ses parens avec tous les présens que le Perse lui avoit faits, et généralement tout

(1) *Hydarnès.* C'étoit un des lieutenans-généraux de Xerxès, et celui qui commandoit ces dix mille hommes d'élite que les Perses appeloient *les Immortels.*

(2) *Fils de Téapis.* Hérodote dit *Téaspis.*

ce qui lui appartenoit. Il ne voulut pas non plus que l'on fît aucun outrage au corps de Mardonius, contre le sentiment de Lampon, qui étoit un officier de l'isle d'Egine.

CHAPITRE V.

PLISTARQUE, fils de Léonidas, fut à peine sur le trône, qu'il mourut. Plistoanax lui succéda; il étoit fils de ce Pausanias dont je viens de parler, et qui acquit tant d'honneur au combat de Platée. Plistoanax eut un fils qui eut nom aussi Pausanias, et ce fut lui qui mena une armée dans l'Attique, sous prétexte de se joindre à Thrasybule et aux Athéniens, mais en effet pour affermir la domination des trente tyrans que Lysander avoit établis à Athènes; cependant après s'être rendu maître du Pyrée, il ramena ses troupes à Sparte, n'ayant pas jugé à propos d'imprimer au nom Lacédémonien une tache aussi honteuse que celle de confirmer la tyrannie de trente scélérats qui renversoient toutes les lois. Il revint donc sans avoir rien fait de ce qu'on attendoit de lui; mais aussi-tôt ses ennemis le citèrent en justice et l'obligèrent à rendre compte de sa conduite. Or voici comment chez les Lacédémoniens on procède à faire le procès à un roi; les vingt-

huit sénateurs avec les éphores et le roi de l'autre famille composent un tribunal; ce roi pour lors étoit Agis. Pausanias comparut donc devant ce tribunal; quatorze sénateurs avec Agis le déclarèrent coupable, tous les autres furent pour lui et le renvoyèrent absous.

A quelque temps de-là les Lacédémoniens résolurent de faire la guerre aux Thébains ; j'en dirai la raison lorsque j'en serai à l'histoire d'Agésilas. La guerre étant résolue, ils ne songèrent qu'à lever des troupes; Lysander, qui devoit avoir le commandement de l'armée, alla dans la Phocide, enrôla tout ce qu'il put trouver de gens de bonne volonté; puis sans perdre de temps entra dans la Béotie, et vint mettre le siége devant Haliarte, qui vouloit demeurer fidèle aux Thébains. La garnison venoit d'être renforcée par quelques détachemens d'Athéniens et de Thébains que l'on avoit fait filer secrètement dans la ville; se voyant donc assez nombreuse, elle fit une vigoureuse sortie et se rangea en bataille sous les murs de la ville. Lysander la vint attaquer, mais il fut entièrement défait, et resta sur la place avec un grand nombre des siens. Sur ces entrefaites arrive Pausanias qui de son côté étoit allé faire des levées chez les Tégéates et en Arcadie. Il ne fut pas plutôt en Béotie qu'il apprit le désastre de Lysander et de son armée, ce qui

pourtant ne l'empêcha pas de marcher droit à Thèbes dans le dessein de l'assiéger; mais quand il vit que les Thébains étoient bien résolus à se défendre, que d'ailleurs Thrasybule étoit sur le point d'arriver avec un secours d'Athéniens, et que ce général n'attendoit que le moment du combat pour venir prendre les Lacédémoniens en queue; alors craignant d'etre enveloppé et d'avoir tout à la fois deux armées sur les bras, il changea d'avis, empêcha les troupes de donner, et se contenta de faire avec les Thébains un traité par lequel il lui étoit permis de donner la sépulture aux Lacédémoniens qui avoient péri sous les murs d'Haliarte. Sa conduite fut encore désapprouvée à Sparte; mais pour moi je ne puis la blâmer; car Pausanias, qui savoit que les Lacédémoniens avoient succombé toutes les fois qu'ils s'étoient trouvés entre deux armées ennemies, comme aux Thermopyles et dans l'isle Sphactérie, craignit avec raison de donner lieu à une troisième défaite. Cependant comme ses citoyens ne pensoient pas de même, et qu'ils lui faisoient sur-tout un crime (1) d'être arrivé trop tard en Béotie, il ne crut pas devoir s'exposer à subir un second jugement; il chercha donc un asyle

(1) *Un crime.* Le texte n'est pas intelligible en cet endroit, parce que les copistes l'ont altéré; mais Kuhnius la rendu clair par un léger changement qui est très-heureux.

chez les Tégéates, dans le temple de Minerve, dite Aléa. Ce temple a été de tout temps en grande vénération dans tout le Péloponnèse, et ceux qui s'y réfugient y trouvent une entière sureté; c'est ce que les Lacédémoniens éprouvèrent en la personne de Pausanias, et ce qu'ils avoient éprouvé auparavant en celle de Léotychide, comme les Argiens en la personne de Chrysis; car ces trois illustres criminels s'étant sauvés dans ce temple, ne furent pas même redemandés par leurs supérieurs.

Durant l'exil de Pausanias, ses enfans Agésipolis et Cléombrote, tous deux en bas âge, furent suos la tutèle d'Aristodème, leur plus proche parent. Les Lacédémoniens, sous la conduite de ce tuteur, combattirent heureusement près de Corinthe. Dès qu'Agésipolis put gouverner par lui-même, les Argiens furent de tous les peuples du Péloponnèse les premiers à qui il déclara la guerre. Déjà même il marchoit au travers du pays des Tégéates pour entrer dans celui d'Argos, lorsque les Argiens lui envoyèrent un héraut pour le prier d'accorder une suspension d'armes (1) en vertu d'un ancien usage (2) que tous les Doriens

(1) *D'accorder une suspension d'armes.* La version latine d'Amasée est ici très-fautive, et ne rend point du tout le sens de l'auteur.

(2) *D'un ancien usage.* Cet ancien usage consistoit en ce

observoient réciproquement entr'eux ; mais bien loin d'accorder au hérant ce qu'il demandoit, il permit à ses soldats de se débander et de faire le dégât dans la campagne. Un tremblement de terre se fit sentir dans ce temps-là sans qu'il en changeât de résolution, ni qu'il eût envie de rebrousser chemin, quoique jusques-là dans ces occasions les Lacédémoniens et les Athéniens fussent plus susceptibles de peur que tous les autres Grecs. Il campoit déjà devant les murs d'Argos, que le tremblement de terre continuoit toujours; même quelques-uns de ses soldats furent frappés de la foudre, et le bruit épouvantable du tonnerre (1) dans cette circonstance en effraya si fort quelques autres, qu'ils étoient comme hors d'eux-mêmes. Il fut donc obligé de décamper malgré lui, et tourna ses armes contre les Olynthiens; dans cette expédition il eut la fortune assez favorable, car il prit plusieurs villes de la Chalcide, et il espéroit se rendre maître d'Olynthe (2), lorsque étant tombé malade il finit ses jours.

que durant un certain mois de l'année, les Doriens ne faisoient point la guerre entr'eux. Voilà ce qu'Amasée a ignoré, et cette ignorance a causé sa méprise.

(1) *Le bruit épouvantable du tonnerre.* Ces circonstances sont tirées de Xénophon.

(2) *Olynthe.* Grande ville de la Macédoine, à présent ruinée, et dite *Olyntho*.

CHAPITRE VI.

AGÉSIPOLIS étant mort sans enfans, Cléombrote lui succéda. Ce fut sous lui que les Lacédémoniens combattirent contre les Béotiens à Leuctres ; combat malheureux où Cléombrote fut tué des premiers en faisant tout à la fois le devoir de général et de soldat. On remarque que dans les grandes défaites, le démon de la guerre commence, pour l'ordinaire par faire périr le général, comme l'ont éprouvé par deux fois les Athéniens, qui perdirent Hyppocrate, fils d'Ariphon, à Delium, dès le commencement de la mêlée, et ensuite Léosthène dans la Thessalie. Cléombrote laissa deux enfans, dont l'aîné, Agésipolis, ne fit rien de remarquable. Après lui son cadet Cléomène prit possession du royaume. Ce prince eut deux fils, Acrotate et Cléonyme ; mais Acrotate mourut jeune, et son père étant venu à mourir après lui, la couronne fut disputée entre Cléomène, et Aréus, fils d'Acrotate. Le sénat se fit juge de leur différend, et conservant à Aréus son droit d'aînesse, le reconnut pour roi légitime. Cléonyme fut si piqué de cette préférence, que les éphores ne purent jamais l'appaiser par quelque dédommagement que ce fût, pas même en lui

donnant le commandement des armées, ni l'empêcher de faire éclater son ressentiment contre sa patrie. Il en rechercha toujours les occasions, mais, sur-tout, en attirant Pyrrhus, fils d'Eacidas, dans le royaume. Sous le règne d'Aréus, fils d'Acrotate, Antigonus, fils de Démétrius, assiéga Athènes par terre et par mer. Patrocle, parti d'Egypte, vint au secours des Athéniens avec une flotte, et les Lacédémoniens y volèrent aussi, ayant Aréus à leur tête. Mais Antigonus avoit tellement bloqué la ville, que nul secours n'y pouvoit entrer. Patrocle, qui avoit remarqué d'abord cette disposition, dépêcha aussi-tôt un courier à Aréus et aux Lacédémoniens, *pour leur dire de livrer combat à Antigonus, et que* dès que le combat seroit engagé, il ne manqueroit pas de prendre en queue les Macédoniens; qu'autrement il ne s'exposeroit pas à combattre contre l'infanterie macédonienne avec ses troupes, qui étoient des Egyptiens, et gens de mer pour la plupart. Les Lacédémoniens brûlant du désir de se signaler, et pleins aussi de bonne volonté pour les Athéniens, souhaitoient passionnément d'en venir aux mains; mais Aréus voyant que les munitions et les vivres commençoient à lui manquer, s'en retourna, et ne jugea pas à propos de faire un coup de désespéré dans une occasion où il s'agissoit non de sauver l'état, mais de secourir ses

alliés. Quant aux Athéniens, ils firent une si belle défense qu'Antigonus fut obligé de traiter avec eux; il se contenta de mettre garnison dans le Musée, encore la retira-t-il de lui-même quelque temps après.

Aréus laissa un fils, qui eut nom Acrotate, et qui fut père d'Aréus second; celui-ci mourut de maladie, âgé de huit ans; de sorte qu'il ne restoit de la postérité masculine d'Euristhène que Léonidas, fils de Cléonyme, qui même étoit déjà dans un âge fort avancé; mais les Lacédémoniens ne laissèrent pas de lui déférer la couronne. Léonidas eut un ennemi mortel en la personne de Lysander, petit-fils de ce Lysander (1) qui eut pour père Aristocrite; ce dangereux ennemi gagna Cléombrote, qui avoit épousé la fille de Léonidas, et s'étant lié d'amitié avec lui, il l'engagea à accuser son beau père de plusieurs crimes, mais entr'autres d'avoir juré dès sa jeunesse, à Cléonyme son père, que s'il venoit jamais à régner, il perdroit l'état. Léonidas ayant succombé à cette accusation, fut contraint d'abdiquer, et Cléombrote occupa le trône en sa place. Il faut avouer que si ce Prince s'étoit laissé emporter à son ressentiment, et qu'à l'exemple de Démarate,

(1) *Petit-fils de ce Lysander.* La version latine d'Amasée, dit *filius*, *fils* : c'est un manque d'attention; car Pausanias dit, *petit-fils*.

[redacted]

fils d'Ariston, il se fût retiré en Macédoine ou en Egypte, les Lacédémoniens venant à se repentir de leur légèreté, n'auroient pu rien faire en sa faveur; mais chassé du trône et de ses états par ses propres citoyens, il alla passer le temps de son exil en Arcadie, et sa bonne conduite fut cause que ces mêmes citoyens non-seulement le rappellèrent en sa patrie, mais lui remirent la couronne sur la tête. Son fils et son successeur fut Cléomène: ce que l'audace et le courage lui inspirèrent, et comment le royaume de Sparte prit fin en lui, c'est ce que j'ai ci-devant raconté en parlant d'Aratus de Sicyone; j'ai même dit de quel genre de mort *il avoit fini* ses jours en Egypte. *En un mot*, Cléomène, fils de Léonidas, fut le dernier de la branche royale (1) d'Euristhène, et le dernier aussi de ces rois que l'on nommoit Agides.

(1) *Fut le dernier de la branche royale d'Euristhène.* Pausanias se trompe encore ici, du moins si nous en croyons Diodore de Sicile et Polybe, deux auteurs d'un grand poids. Le premier, liv. 20, ch. 117, dit qu'à Cléomène succéda son fils Arétas, qui régna quarante-quatre ans. Et Polybe, liv. 4, dit que les Lacédémoniens, quand ils eurent nouvelle certaine de la mort de Cléomène, songèrent à se faire d'autres rois, et qu'ils élurent Agésipolis, petit-fils de Cléombrote et Lycurgue. Mais ce qui peut autoriser Pausanias, c'est que sur ce point Polybe et Diodore de Sicile ne sont pas eux-mêmes d'accord ensemble.

CHAPITRE VII.

A L'ÉGARD des rois de l'autre branche, voici à peu près ce que l'on en sait. Proclès, fils d'Aristodème, eut un fils qui eut nom Soüs, et qui fut père d'Eurypon. Cet Eurypon se rendit si illustre, que les rois de cette maison, qui auparavant s'appeloient Proclidès, furent appelés ensuite de son nom Eurypontides. Prytanis fut fils et successeur d'Eurypon; sous son règne les Lacédémoniens se brouillèrent avec les Argiens, et avant même que d'avoir aucun grief contre eux, ils avoient déjà fait la guerre aux Cynuréens, situés sur les confins des états d'Argos. Sous les règnes suivans, je veux dire sous celui d'Eunomus, fils de Prytanis, et sous celui de Polydecte, fils d'Eunomus, Sparte fut toujours en paix; mais Charillus, fils de Polydecte, entra sur les terres des Argiens, y mit tout à feu et à sang; et quelques années après, sous la conduite du même prince, les Lacédémoniens tournèrent leurs armes contre les Tégéates, persuadés par un oracle assez captieux (1) qu'ils se rendroient

(1) *Un oracle assez captieux.* Cet oracle est rapporté par Hérodote, et par Etienne de Bysance, au mot *Tegea.* Le texte d'Hérodote peut servir à corriger celui de Pausanias, où il y a un mot pour un autre, comme Kuhnius l'a observé.

maîtres de leur pays, et qu'ils l'enleveroient aux Arcadiens. Charillus étant mort, Nicandre, son fils, lui succéda; ce fut de son temps que Téléclus, roi de l'autre branche, fut tué par les Messéniens dans le temple de Minerve (1) dit Limnade. Ce même Nicandre ravagea aussi les terres des Argiens et leur causa des maux infinis. Les Asinéens, qui avoient eu part à cette expédition, payèrent dans la suite aux Argiens la peine de leur infidélité par l'entière destruction de leur ville, et par l'abandon qu'ils en firent. Théopompe, fils de Nicandre, fut son successeur: j'aurai occasion de parler de lui plus d'une fois, lorsque le fil de ma narration m'aura conduit à l'histoire des Messéniens. Il y eut sous son règne un combat entre les Lacédémoniens et les Argiens, au sujet des limites du canton de Thyrée. Théopompe, accablé de vieillesse et de chagrin ne se trouva pas à ce combat; il venoit de perdre son fils Archidame, qui heureusement en laissoit un, nommé Zeuxidame, lequel fut père d'Anaxidame. Sous le règne de ce dernier les Messéniens vaincus encore une fois par les Lacédémoniens, furent enfin obligés d'abandonner le Péloponnèse.

D'Anaxidame naquit Archidame, et d'Archi-

(1) *De Minerve Limnade*, ou *Limnate*. Elle étoit ainsi appelée du nom d'un canton de la Laconie où elle avoit un temple.

dame, Agésiclès; ils furent assez heureux l'un et l'autre pour maintenir leurs peuples en paix, et ne voir leurs règnes troublés par aucune guerre. Ariston, fils et successeur d'Agésiclès, épousa la plus belle personne que l'on eût vue à Sparte depuis Hélène, mais aussi la plus débauchée et la plus méprisable; cette princesse accoucha d'un fils à sept mois; un esclave étant venu en apporter la nouvelle au roi comme il étoit au conseil avec les éphores, il dit que cet enfant ne pouvoit être de lui; sans doute il ne se souvenoit pas des vers de l'Iliade (1) d'Homère au sujet de la naissance d'Euristhée, ou peut-être ne les avoit-il jamais sus. Quoi qu'il en soit, cette parole lui coûta cher dans la suite; car Démarate, qui étoit cet enfant, en perdit la couronne; il ne lui servit de rien de s'être fait une grande réputation à Sparte, ni même d'avoir, de concert avec Cléomène, affranchi les Athéniens de la domination des enfans de Pisistrate; s'étant brouillé depuis avec Cléomène, le discours du père fut relevé, Démarate passa pour bâtard et se vit obligé de quitter le trône. Il passa de

(1) *Des vers de l'Iliade.* Ces vers, du liv. 15 de l'Iliade, disent qu'Euristhée vint au monde à sept mois. Si Ariston s'étoit souvenu de ce passage d'Homère, il auroit compris qu'une femme peut accoucher à sept mois de grossesse, et que son enfant peut vivre.

dépit

dépit à la cour de Darius, et l'on dit que sa postérité s'est maintenue long-temps chez les Perses. Léotychide, qui régna après lui, se joignit à Xantippe, fils d'Ariphron et général des Athéniens, pour le seconder dans son entreprise sur Mycalé; ensuite il marcha en Thessalie contre les Aléuades, et comme il n'avoit jamais combattu sans remporter la victoire, il lui eût été aisé de conquérir toute la Thessalie; mais les Aléuades le gagnèrent par des présens; et quand il fut de retour à Sparte, on lui fit son procès; de sorte que ne s'y croyant pas en sûreté, il alla chercher un asyle à Tégée, dans le temple de Minerve Aléa. Ce ne fut pas le seul malheur qui lui arriva, car il perdit son fils Zeuxidame, qu'une maladie emporta à la fleur de son âge; ainsi Archidame, fils de celui-ci, se vit appelé à la couronne du vivant même de son aïeul, et pendant qu'il étoit refugié chez les Tégéates. Le règne d'Archidame fut fatal aux Athéniens, car tous les ans ce prince faisoit des courses dans l'Attique et ravageoit tout le plat pays; il assiéga même Platée et la prit, pour punir les habitans de leur attachement à la république d'Athènes; mais ce ne fut point lui qui alluma la guerre du Péloponnèse contre les Athéniens, au contraire, il s'y opposa toujours. Ce fut Sténélaïdas, homme puissant à Sparte, et l'un des

éphores, qui conseilla cette guerre; guerre malheureuse qui ébranla toute la Grèce dans le temps qu'elle étoit encore ferme sur ses fondemens; d'où il arriva que Philippe, fils d'Amyntas, la trouvant divisée et affoiblie, n'eut pas de peine à lui porter des coups mortels.

CHAPITRE VIII.

Archidame laissa deux fils, Agis et Agésilas, dont le premier, en qualité d'aîné, lui succéda; il laissa ensuite une fille nommée Cynisca, qui fut célèbre par le courage qu'elle eut de disputer le prix aux jeux olympiques (1); c'est la première personne de son sexe que l'on ait vue curieuse de nourrir des chevaux, et la première qui ait été couronnée à Olympie; plusieurs femmes depuis, et entr'autres quelques macédoniennes ont eu aussi cet honneur; mais Cynisca les a de beaucoup surpassées. Quant à la poésie et aux louanges qu'elle sait donner, il me semble qu'il n'y a point de peuples au monde qui s'en soient moins souciés que les Spartiates; car sans une épigramme

(1) *Le prix aux jeux olympiques.* Il entend le prix de la course des chevaux. Il en sera fait une ample mention dans la suite de cet ouvrage.

que l'on s'avisa de faire sur l'illustre fille d'Archidame, et quelques vers que Simonides fit sur un trépied consacré dans le temple de Delphes par Pausanias, jamais roi de Lacédémone n'eût été célébré par aucun poëte.

Sous le règne d'Agis les Lacédémoniens eurent à se plaindre des Eléens en beaucoup de choses, mais sur-tout de ce qu'ils leur avoient interdit les jeux olympiques, et même l'entrée du temple de Jupiter à Olympie. Ils envoyèrent donc aux Eléens un héraut pour leur dire qu'ils eussent à se départir de l'empire qu'ils avoient usurpé sur les Lépréates et sur d'autres peuples leurs voisins, et qu'à l'avenir ils les laissassent vivre selon leurs loix. Les Eléens répondirent qu'aussi-tôt que Sparte auroit rendu la liberté à ses propres voisins, ils en useroient de même à l'égard des leurs. Les Lacédémoniens offensés de cette réponse, entrèrent en Elide, sous la conduite du roi Agis; ils s'étoient déjà avancés vers Olympie et jusques sur les bords du fleuve Alphée, lorsqu'un tremblement de terre les obligea de retourner sur leurs pas; mais l'année suivante, Agis, à la tête d'une armée, rentra dans le pays et y fit un butin considérable. En ce temps-là même un Eléen, nommé Xénias, fort attaché aux Lacédémoniens par les liens de l'hospitalité, et en particulier à Agis, d'ailleurs ennemi déclaré du

peuple, excita une sédition dans la ville, et il fut appuyé de quelques riches habitans qu'il avoit mis dans son parti; mais avant qu'Agis pût s'approcher avec ses troupes, Thrasydée (1), que les Eléens avoient élu pour chef, fit main-basse sur les séditieux, en tua un bon nombre, et chassa les autres de la ville. Agis ayant manqué son coup, s'en retourna à Sparte, après avoir laissé un détachement à Lysistrate, un de ses lieutenans-généraux, qui avec ces mauvais citoyens que l'on avoit chassés de leur patrie, et avec le secours des Lépréates, continua à ravager l'Elide, et à y exercer toutes sortes d'hostilités. Enfin la troisième année de cette guerre, les Eléens voyant qu'Agis et les Lacédémoniens venoient les attaquer avec de plus grandes forces qu'auparavant, et n'étant nullement en état de résister, ils prirent le parti de se soumettre, et obtinrent la paix aux conditions suivantes: Que leur ville seroit démantelée; qu'ils se désisteroient de l'empire qu'ils avoient usurpé sur leurs voisins; qu'à l'avenir les Lacédémoniens auroient une libre entrée dans le temple de Jupiter à Olympie; qu'ils y pourroient même sacrifier, et qu'ils seroient reçus non-seulement à assister aux jeux olympiques, mais à y

(1) *Thrasydée* : le texte dit *Thrasydru*, c'est une faute de copiste; on lit *Thrasydée* dans Xénophon, dans Plutarque, et dans Photius.

disputer le prix comme les autres. La paix faite, Agis tourna aussi-tôt ses armes contre l'Attique, et commença par bâtir un fort à Décélée (1) pour tenir en bride les Athéniens; puis il défit leur flotte auprès d'Egespotame (2); ensuite lui et Lysander, fils d'Aristocrite, au mépris du traité que Sparte avoit fait avec Athènes, de leur propre mouvement et de concert avec leurs alliés, résolurent de détruire Athènes jusqu'aux fondemens.

Voilà quels furent les exploits militaires du roi Agis. Il eut un fils, nommé Léotychide, au sujet duquel il fit la même faute qu'Ariston avoit faite avant lui au sujet de Démarate; car poussé de je ne sais quelle manie, il fut assez étourdi pour dire aussi, en présence des éphores, qu'il ne croyoit pas être le père de Léotychide, étourderie dont il est certain qu'il se repentit ensuite; car étant tombé malade en Arcadie, malgré l'envie qu'il avoit de regagner Sparte, il fut obligé de s'arrêter à Hérée, où, en présence de beaucoup

(1) *A Décélée.* C'étoit une bourgade de l'Attique.

(2) *Auprès d'Egespotame.* C'étoit une ville de l'Hellespont. M. d'Ablancourt dit, *Aigue potame*, d'autres *Egospotamos*. Je crois qu'Egespotame est plus dans le génie de notre langue, et qu'en même-temps l'étymologie du mot est mieux conservée. Car cette ville étoit bâtie sur le bord d'un fleuve appelé *Egospotamos*, comme qui diroit, *le fleuve de la Chèvre.*

de gens, il protesta qu'il ne doutoit nullement qu'il ne fût le père de Léotychide, et conjura les assistans de rendre ce témoignage aux Lacédémoniens; mais lui mort, Agésilas ne laissa pas de disputer le trône à Léotychide et de l'emporter sur lui, en faisant souvenir le peuple des propres paroles d'Agis, quoique Léotychide eût de son côté plusieurs Arcadiens venus d'Hérée, qui attestoient le serment qu'Agis avoit fait en mourant. Un oracle de Delphes sembloit autoriser l'un et l'autre prétendant, et rendoit le public encore plus attentif à leur querelle; cet oracle disoit qu'à quelque degré de gloire que Sparte fût parvenue, elle se donnât bien de garde de se laisser gouverner par un roi boiteux, si elle ne vouloit tomber dans les derniers malheurs; sur quoi Léotychide s'écrioit qu'Apollon lui-même donnoit l'exclusion à Agésilas, puisqu'il étoit boiteux; et Agésilas répondoit que c'étoit clocher bien davantage, que d'être bâtard (1). Les Lacédémoniens qui pouvoient renvoyer cette dispute à l'oracle de Delphes, ne le firent pas, et je crois qu'ils en furent détournés par Lysander, fils d'Aristocrite, qui vouloit faire tomber la couronne sur la tête d'Agésilas.

(1) *Que d'être bâtard.* Plutarque dit que Léotychide passoit pour être fils d'Alcibiade, qui, exilé à Sparte, avoit eu un commerce de galanterie avec Timea, la femme d'Agis. *Dans la vie d'Alcibiade.*

CHAPITRE IX.

Agésilas, fils d'Agésilas, régna donc à Sparte. De son temps, il plut aux Lacédémoniens de porter la guerre en Asie, et d'aller attaquer Artaxerxès, fils de Darius, sur ce qu'ils apprirent par ceux qui étoient à la tête des affaires, et sur-tout par Lysander, que c'étoit Cyrus et non pas Artaxerxès qui leur avoit envoyé des secours d'argent dans la guerre qu'ils avoient eue contre les Athéniens. Ils donnèrent ordre à Agésilas d'équiper une flotte et le déclarèrent généralissime des troupes de terre. Aussi-tôt Agésilas dépêche à tous les peuples du Péloponnèse, excepté aux Argiens et à ceux qui étoient hors de l'isthme, pour les inviter à entrer dans cette guerre et à marcher sous ses enseignes. Les Corinthiens auroient bien voulu prendre part à cette expédition, mais ils en furent empêchés par un débordement de la mer (1) qui venoit de ruiner leur temple de Jupiter olympien; car ayant regardé

(1) *Par un débordement de la mer.* La mer ne se déborde point comme une rivière. C'est pourquoi Camérarius lisoit ici κατακαυθέντος, pour κατακλυσθέντος qui est dans le texte; et peut-être a-t-il raison, auquel cas il faudroit traduire, *par un incendie.*

cet accident comme un mauvais augure, ils se tinrent en repos malgré eux. Quant aux Athéniens, ils répondirent que leur ville étoit tellèment épuisée par la guerre du Péloponnèse et par la peste, qu'elle avoit besoin de temps pour se remettre de ses pertes, et n'étoit pas en état de rien entreprendre; c'est le prétexte qu'ils prirent : mais la vraie raison qui les empêcha de se liguer avec les Lacédémoniens, c'est qu'ils étoient bien informés que Conon, fils de Timothée, étoit allé offrir ses services au roi de Perse (1). Aristoménidas, aïeul maternel d'Agésilas, avoit été député vers les Thébains comme un homme qui devoit leur être agréable, et l'un de ceux qui à la prise de Platée (2), avoient opiné à passer tous les habitans au fil de l'épée; cependant, les Thébains en usèrent comme les Athéniens, et dirent qu'ils ne pouvoient contribuer d'aucun secours.

(1) *Etoit allé offrir ses services au roi de Perse.* Conon, athénien, l'un des plus grands capitaines de son temps, voyant sa patrie réduite à l'extrêmité par les Lacédémoniens, imagina d'attirer à ceux-ci un ennemi redoutable. Il alla trouver Artaxerxès et l'engagea à faire la guerre aux Lacédémoniens. Il fit plus, il commanda lui-même la flotte du roi de Perse, défit entièrement celle de Lacédémone, et par-là sauva sa patrie.

(2) *A la prise de Platée.* Kuhnius a relevé ici fort à propos une bévue de l'interprête latin.

Mais Agésilas ne laissa pas de lever une nombreuse armée.

Dès qu'il eut rassemblé ses troupes, Lacédémoniens et alliés, et qu'il vit sa flotte prête, il se rendit en Aulide, pour y sacrifier à Diane, comme avoit fait Agamemnon avant que de partir pour Troye; car il sentoit fort bien qu'il régnoit dans un état plus florissant que n'avoit été celui d'Agamemnon, et ne croyoit pas moins que lui commander à toute la Grèce; d'ailleurs espérant de vaincre Artaxerxès et de s'emparer des richesses immenses des Perses, il comptoit bien de faire un exploit tout autrement glorieux que celui d'avoir conquis le royaume de Priam. Comme il sacrifioit à la déesse, voilà des Thébains qui entrent dans le temple les armes à la main, qui troublent le sacrifice, qui jettent les entrailles de la victime déjà fumantes sur l'autel et qui font sortir Agésilas; ce lui fut un sensible déplaisir de n'avoir pu achever son sacrifice, mais il ne laissa pas de monter sur la flotte et de faire voile en Asie; le premier endroit où il débarqua fut Sardes.

Alors la Lydie faisoit une grande partie de la basse Asie (1), et la capitale de la Lydie étoit Sardes;

(1) *Alors la Lydie faisoit une grande partie de la basse Asie.* L'auteur s'explique mal; il veut dire que la Lydie ne faisoit point alors un état particulier dans la basse Asie, comme du temps de Crœsus.

ville opulente et abondamment pourvue de tout. Le satrape qui commandoit pour le roi sur toute la côte maritime, avoit à Sardes un palais qui ne le cédoit en rien à celui même que le roi avoit à Suze. Ce satrape étoit Tissapherne; Agésilas lui livra bataille sur les confins d'Ionie, dans la plaine d'Hermus, et non-seulement il enfonça sa cavalerie, mais il défit entièrement son infanterie, qui étoit si nombreuse, qu'il ne s'étoit peut-être jamais trouvé tant de troupes ensemble, depuis la prodigieuse armée que Xerxès mena contre les Athéniens (1), et celle que Darius avoit menée auparavant contre les Scythes. Un succès si rapide fut admiré à Sparte, et l'on fut si content d'Agésilas, qu'on le fit aussi général de l'armée navale; cependant, comme l'armée de terre l'occupoit tout entier, il donna le commandement de la flotte à Pisandre, dont il avoit épousé la sœur. Mais je ne sais quel démon jaloux de sa gloire l'arrêta au milieu de sa course, et lui fit manquer son entreprise; car le roi de Perse ayant appris qu'Agésilas, après avoir remporté des avantages si considérables, méprisoit ce qu'il tenoit, pour ainsi dire, dans ses mains, et marchoit toujours

(1) *Depuis la prodigieuse armée que Xerxès mena contre les Athéniens.* Cette armée étoit composée de sept cent mille Perses, et de trois cent mille hommes de troupes auxiliaires.

en avant, condamna premièrement Tissapherne à perdre la vie, malgré les faveurs dont il l'avoit comblé jusqu'alors; puis il mit à sa place Tithraustès, homme de tête et de ressource, d'ailleurs ennemi juré des Lacédémoniens. Ce nouveau satrape ne fut pas plutôt à Sardes, qu'il imagina des moyens pour obliger les Lacédémoniens à rappeller d'Asie leur général; il envoya d'abord en Grèce un Rhodien, nommé Timocrate, avec de grosses sommes d'argent, pour gagner tous ceux qui avoient du crédit dans leurs villes, et les engager à soulever le pays contre les Spartiates. Ceux qui touchèrent l'argent des Perses sont connus; on nomme parmi les *Argiens*, *Cylon* et Sodamas; parmi *les Thébains*, Androclidès, Isménias et Amphithémis; à Athènes, il y eut Céphalus et Epicrate; à Corinthe, tous ceux qui étoient dans les intérêts des Argiens, entr'autres Polyanthe et Timolas; mais les Locriens d'Amphisse furent ceux qui levèrent l'étendard; car comme ils étoient en différend depuis long-temps avec les Phocéens, au sujet de leurs limites, à l'instigation des Thébains de la faction d'Isménias, ils allèrent couper les bleds sur les terres des Phocéens avant la moisson, et les emportèrent chez eux; les Phocéens, pour user de représailles, entrèrent à leur tour dans le pays des Locriens et y firent de grands désordres. Alors les Locriens, appuyés des Thébains, se ven-

gèrent non plus par de simples excursions, mais en portant le fer et le feu dans la Phocide.

Aussi-tôt les Phocéens envoyèrent des députés à Sparte pour y porter leurs plaintes contre les Thébains, et pour représenter les hostilités et les insultes qu'ils en essuyoient tous les jours. Les Lacédémoniens, touchés de ces plaintes, résolurent de déclarer la guerre aux Thébains; ils publièrent un manifeste où ils alléguoient plusieurs griefs, sur-tout l'injure que les Thébains avoient faite à Agésilas en troublant son sacrifice et en le chassant du temple. D'un autre côté, les Athéniens sachant ce qui avoit été résolu à Sparte, nommèrent aussi-tôt des ambassadeurs qui eurent ordre d'aller prier les Spartiates de vouloir bien terminer leur guerre avec les Thébains, plutôt par la voie de la justice que par la voie des armes; mais ces ambassadeurs, bien loin de rien gagner, furent renvoyés avec des marques de mépris et de colère; ce qui s'en ensuivit, quelles furent les entreprises des Lacédémoniens, et comment Lysander périt dans une de leurs expéditions, c'est ce que j'ai déjà raconté en parlant de Pausanias. Cette guerre, que l'on nomme la guerre de Corinthe, et dont les suites furent si funestes, n'eurent point d'autre origine que l'irruption des Lacédémoniens en Béotie. Ce fut aussi ce qui obligea enfin Agésilas à quitter l'Asie pour venir au secours de ses propres

citoyens. Lorsqu'il eut passé d'Abyde à Seste (1) avec sa flotte, comme il se préparoit à prendre son chemin par la Thrace, pour gagner la Thessalie, les Thessaliens, qui ne vouloient pas manquer l'occasion de faire plaisir aux Thébains, et qui depuis long-temps étoient liés d'amitié avec les Athéniens, firent tout ce qu'ils purent, pour lui fermer les passages; mais il sut se les ouvrir en taillant en pièces la cavalerie thessalienne. Ensuite, ayant encore défait les Thébains et leurs alliés auprès de Chéronée, il marcha sans obstacle à travers la Béotie. Après cette déroute, plusieurs Béotiens se sauvèrent dans le temple de Minerve Ithonia, et Agésilas, qui avoit été blessé dans le combat, ne laissa pas que de respecter cet asyle.

(1) *D'Abyde à Seste.* Abydos ou Abyde étoit une ville de la petite Asie, située dans l'endroit le plus reserré de l'Hellespont; c'est aujourd'hui un de ces deux châteaux que l'on nomme les Dardanelles. Pour Seste, c'étoit anciennement une ville de Thrace, située sur l'Hellespont, vis-à-vis d'Abyde.

CHAPITRE X.

Peu de temps après, ceux des Corinthiens qui avoient été chassés de la ville comme partisans des Lacédémoniens, célébrèrent les jeux isthmiques; à l'égard des autres, ils se tinrent renfermés dans leurs murs à cause de la crainte qu'ils avoient d'Agésilas; mais dès qu'ils le virent éloigné, ils célébrèrent les mêmes jeux avec les Argiens. Incontinent après, Agésilas revint avec son armée; cependant comme la fête Hyacinthia approchoit, il renvoya les Amycléens chez eux, afin qu'ils pussent solemniser, à la manière de leur pays, cette fête qui est instituée en l'honneur d'Apollon et d'Hyacinthe; mais ils n'allèrent pas jusqu'à Amycle, car ayant été malheureusement rencontrés par Iphicrate, qui commandoit l'armée athénienne, ils furent taillés en pièces. Après cet échec, Agésilas marcha au secours des Etoliens, qui étoient extrêmement pressés par les Acarnaniens. A son arrivée, tout changea de face; les Acarnaniens furent obligés de mettre les armes bas, lorsqu'ils étoient à la veille de prendre Calydon et plusieurs autres villes d'Etolie. Ensuite il fit voile en Egypte pour secourir les Egyptiens contre le roi de Perse, dont ils avoient quitté l'alliance. Là, il fit plusieurs

grandes et mémorables actions; mais comme il étoit fort vieux, il y finit ses jours. Son corps fut rapporté à Sparte, et les Lacédémoniens lui firent des funérailles beaucoup plus magnifiques qu'ils n'avoient encore fait à aucun de leurs rois.

Son fils, Archidame, lui succéda; sous son règne les Phocéens se rendirent maîtres du temple d'Apollon à Delphes; ils y trouvèrent des richesses immenses qui les mirent en état de soudoyer des troupes étrangères, et de faire la guerre aux Thébains (1) avec leurs propres forces. Les Lacédémoniens et les Athéniens ne laissèrent pas de leur donner de puissans secours; ceux-ci par reconnoissance des services qu'ils avoient autrefois reçus de ces peuples; et ceux-là pour la haine qu'ils portoient aux Thébains, haine qu'ils coloroient du prétexte de leur ancienne alliance avec les Phocéens. Cependant Théopompe, fils de Damasistrate, a écrit que véritablement Archidame se portoit de lui-même à cette guerre, mais qu'il y avoit été encore excité par Dinicha, sa femme, que les Phocéens avoient gagnée à force d'argent et de présens. Que ce prince ait eu sa part d'un argent sacré, et qu'il se soit fait le défenseur de gens qui avoient détruit et pillé le plus célèbre temple de l'univers,

(1) *Et de faire la guerre aux Thébains.* Cet endroit de Pausanias, quoiqu'assez clair, est fort mal rendu dans la version d'Amasée.

c'est ce que pour moi je n'approuve point; mais du moins Archidame est-il louable en une chose; c'est que les Phocéens voulant passer au fil de l'épée tout ce qu'il y avoit de jeunes hommes à Delphes, faire esclaves tous les autres, femmes et enfans, et raser entièrement la ville, il s'opposa à ce cruel dessein et en empêcha l'exécution. A quelque temps de-là, il passa en Italie au secours des Tarentins, qui faisoient la guerre à des barbares dont le voisinage (1) leur étoit fort incommode. Il combattit ces barbares, et fut tué dans le combat; son corps demeura même sans sépulture, par un effet de la colère d'Apollon, qui ne lui avoit pas pardonné la profanation de son temple. Archidame laissa deux fils; l'aîné, qui étoit Agis, lui succéda et fut tué en combattant contre Antipater, roi de Macédoine. Le cadet, nommé Eudamidas, régna paisiblement après lui, et fut père d'un autre Agis (2), qui eut pour fils Eurydamidas. J'ai

(1) *Des barbares dont le voisinage.* Plutarque, dans la vie d'Agis, nous apprend que ces barbares étoient les Messapiens, et qu'Archidame fut tué devant Mandonium, ville d'Italie. Mais c'est *Mandure* qu'il faut lire, comme dans Tite-Live et dans Pline.

(2) *Et fut père d'un autre Agis.* Selon Polybe, auteur plus digne de foi en matière d'histoire, cet Eudamidas fut père d'Archidame, quatrième du nom, qui, au rapport de Plutarque, eut pour fils un autre Eudamidas, dont naquit Agis, troisième du nom. A Agis III, succéda Eurydamidas,

raconté

raconté les aventures de l'un et de l'autre en traitant l'histoire des Sicyoniens (1).

Quand on est descendu de ce lieu dont j'ai parlé, et que l'on nomme les Hermès, on trouve un bois planté de chênes, qu'ils appellent le *Scotitas* (2), non à cause de son obscurité, comme on le pourroit croire (3), mais parce que dans ce petit canton, Jupiter est honoré sous le nom de Jupiter Sco-

que Cléomène fit empoisonner, comme Pausanias l'a rapporté ci-dessus. La seconde branche des Héraclides, rois de Sparte, finit donc en la personne d'Eurydamidas, comme la première prit fin en la personne de Cléomène, troisième du nom. Pausanias a tronqué la succession des uns et des autres, en omettant *quelques-uns de ces rois*. Je l'ai rétablie d'après Meursius, suivant ce que Polybe, Diodore de Sicile et Plutarque en ont écrit. Ces rois, au reste, tinrent l'empire de Sparte durant l'espace de 825 ans. J'entends les Héraclides, à commencer depuis Eurysthène et Proclès. Car avant eux il y en a eu d'autres, dont le règne n'est pas compris dans cet espace.

(1) *L'histoire des Sicyoniens.* Il est aisé de s'appercevoir qu'il y a ici une lacune qui ne peut être suppléée que par le secours d'un bon manuscrit.

(2) *Le Scotitas.* *Scotitas* est le terme dont l'auteur se sert. Etienne de Bysance, qui a copié cet endroit, dit *Scotinas*. C'est une faute; il faut lire *Scotitas*. Polybe ne dit point autrement quand il parle de ce bois à la fin de son seizième livre.

(3) *Non à cause de son obscurité, comme on le pourroit croire;* car σκότος signifie *des ténèbres*.

titas (1), et qu'il a son temple sur la gauche, à dix stades du grand chemin. En reprenant ce grand chemin et en avançant un peu, on trouve encore sur la gauche une statue d'Hercule et un trophée; la tradition est qu'Hercule érigea lui-même ce trophée après qu'il eut tué Hippocoon et ses enfans. Au troisième détour, à main droite, vous verrez un sentier qui mène à Caryes et à un temple de Diane; car tout ce lieu-là est consacré à Diane et aux nymphes; on y voit même une statue de Diane Caryatis (2) qui est exposée à l'air, et autour de laquelle toutes les filles de Sparte viennent danser à certains jours de l'année, car ces danses sont pour elles un acte de religion. De-là, rentrant dans le grand chemin, vous n'aurez pas fait quelques pas, que vous appercevrez les ruines de Sélasie; cette ville, comme j'ai déjà dit, fut détruite par Aratus, après la victoire qu'il remporta sur les Lacédémoniens, et sur leur roi Cléomène.

(1) *Sous le nom de Jupiter Scotitas.* On avoit donné à Jupiter le surnom de *Scotitas* ou *le Ténébreux*, apparemment pour signifier que l'homme ne sauroit pénétrer dans les profondeurs de l'Etre suprême.

(1) *De Diane Caryatis.* *καρύαι*, *nuces*, *des noix.* Cette déesse étoit ainsi nommée, selon les apparences, parce qu'il y avoit beaucoup de noyers auprès de son temple, ou auprès de la ville de Caryes, qui peut-être avoit pris de-là sa dénomination.

Ensuite vous arrivez sur le bord du Thornax (1); là il y a une statue d'Apollon Pythaeüs, faite sur le modèle de celle qui est à Amycle, dont je vais bientôt parler; mais les Lacédémoniens ont eu plus de dévotion pour cette dernière, ayant employé à l'orner les richesses que Crœsus, roi de Lydie, leur avoit données pour l'ornement de la première.

CHAPITRE XI.

En descendant du Thornax, vous avez devant vous la ville de Sparte, qui s'est toujours ainsi appelée dès sa fondation, mais qui dans la suite a eu aussi le nom de Lacédémone, parce que c'étoit le nom du pays. Or, comme avant que d'entreprendre la description de l'Attique, j'ai déclaré que je ne m'arrêterois pas à tout ce que je trouverois en mon chemin, mais seulement aux choses qui me paroîtroient les plus dignes de mémoire et les plus curieuses, je crois devoir en user de même à l'égard de Lacédémone; car si dès le commencement de ma narration, entre plusieurs traditions il m'a fallu faire choix des plus plausibles, parce que chaque peuple a les

(1) *Sur le bord du Thornax.* Etienne de Bysance dit que le Thornax étoit une montagne de la Laconie. Apollon y avoit un temple.

siennes qu'il met en vogue le plus qu'il peut; comme il en est encore de même ici, je ne dois rien changer à une conduite qui m'a semblé raisonnable. A Sparte donc il y a beaucoup de choses dignes de curiosité; en premier lieu la place publique, où se tient le sénat des (1) vieillards, le sénat de ceux qui sont les conservateurs des loix, le sénat des éphores et le sénat de ces magistrats qu'ils appellent Bidiéens. Le sénat des vieillards est le souverain tribunal des Lacédémoniens et celui qui règle toutes les affaires d'état. Les autres sénateurs sont, à proprement parler, des archontes; les éphores (2) sont au nombre de cinq, et les Bidiéens de même; ceux-ci sont commis pour veiller sur les jeunes gens, et pour présider à leurs exercices, soit dans ce lieu qu'ils nomment *le Plataniste* (3), soit partout ailleurs; ceux-là sont chargés de soins plus importans; et chaque année ils en nomment un d'entr'eux qui préside aux autres, et dont le nom

(1) *Le sénat des vieillards.* Ces vieillards étoient au nombre de vingt-huit.

(2) *Les éphores.* L'institution des éphores est communément attribuée au roi Théopompe, mais parmi ceux qui la croient plus ancienne, les uns en font honneur à Lycurgue, et les autres à Chilon, un des sept sages de la Grèce.

(3) *Qu'ils nomment le Plâtaniste.* Meursius a corrigé fort heureusement cet endroit du texte, et j'en profite. *Voyez* le chap. 15 du liv. 4 de ses *Miscellanea Laconica.*

sert à marquer l'année, de la même manière qu'à Athènes les neuf, car ainsi les appelle-t-on, élisent un d'eux, qui a le nom d'archonte par excellence.

Le plus bel édifice qu'il y ait dans la place, c'est le portique des Perses, ainsi nommé parce qu'il a été bâti des dépouilles remportées sur les Perses; dans la suite on l'a beaucoup agrandi et orné, pour le faire de la magnificence dont il est aujourd'hui. Tous les chefs de l'armée des barbares, et entr'autres Mardonius, fils de Gobryas, ont là chacun leur statue de marbre blanc, et ces statues sont sur autant de colonnes. On y voit aussi la statue d'Artémise, *fille de Lygdamis* et reine d'Halycarnasse; on dit que cette reine, de son propre mouvement, joignit ses forces à celles de Xerxès, pour faire la guerre aux Grecs, et que dans le combat naval qui fut donné auprès de Salamine, elle fit des prodiges de valeur. Après le portique des Perses, ce qu'il y a de plus beau à voir dans cette place, ce sont deux temples, dont l'un est consacré à César, qui le premier voulut régner sur les Romains, et changea la forme de leur gouvernement; l'autre à Auguste, son fils (1), qui affermit la monarchie et acquit encore plus de gloire et d'autorité que son père.

(1) *A Auguste, son fils.* Il veut dire son fils adoptif, car Auguste n'étoit que le neveu de César, ou le fils de sa sœur.

Ce prince fut nommé Auguste, terme qui répond parfaitement au *Sebastos* des Grecs. On vous fera remarquer sur son autel une figure d'Agias, gravée sur du cuivre; c'est cet Agias qui prédit à Lysander qu'il se rendroit maître de toute la flotte d'Athènes à Egespotame, à la réserve de dix galères, qui en effet se sauvèrent en Chypre; toutes les autres furent prises par les Lacédémoniens avec les soldats et les matelots qui étoient dessus. Agias étoit fils d'Agéloque, et petit-fils de Tisamène.

Pour Tisamène, il étoit d'Elis (1), de la famille des Jamides (2); un oracle prononcé en sa faveur (3) lui promit qu'il sortiroit victorieux de cinq combats célèbres; il crut que ces paroles devoient s'entendre du pentathle; mais après avoir remporté le prix de la course et du saut sur Hiéronyme d'Andros aux jeux olympiques, il succomba à la lutte. Ce fut alors qu'il comprit le sens de l'oracle et qu'il commença à espérer que la victoire se déclareroit pour lui jusqu'à cinq fois à la guerre. Les Lacédémoniens qui

(1) *Pour Tisamène, il étoit d'Elis*, &c. Il ne faut donc pas le confondre avec cet autre Tisamène qui étoit fils d'Oreste (*).

(2) *Des Jamides*. Il en sera parlé dans la suite.

(3) *Un oracle prononcé en sa faveur*. Tout ce récit est tiré de la Calliope d'Hérodote.

(*) Gédoyn, dans cette note, faisoit Tisamène, fils d'Elis. C'est une erreur. Pausanias dit que Tisamène avoit Elis pour patrie. (*Note de l'éditeur de cette édition.*)

avoient connoissance de cet oracle, persuadèrent à Tisamène de quitter Elis, et de venir chez eux pour les assister de ses conseils et de ses prédictions; Tisamène fit ce qu'ils souhaitoient, et les Lacédémoniens crurent lui avoir obligation de cinq grandes victoires, dont ils remportèrent la première à Platée sur les Perses; la seconde à Tégée, lorsqu'ils combattirent contre deux peuples confédérés, les Argiens et les Tégéates; la troisième à Dipée, dans cette guerre où ils eurent sur les bras tous les Arcadiens, excepté ceux de Mantinée; Dipée est une ville de la Ménalie, et de la dépendance de Tégée; la quatrième sur ceux des Hilotes (1), qui après *le tremblement de terre arrivé* à Sparte, étoient allés avec les Ethéens (2) se cantonner à Ithome (3), car tous les Hilotes ne se révoltèrent pas, mais seu-

(1) *Sur ceux des Hilotes*, &c. Par *Hilotes* il faut entendre ici les esclaves des Spartiates, εἵλωτες *qui capti fuerant*, *les prisonniers de guerre*; on donna ce nom d'abord à ceux que les Doriens prirent au siège d'Hélos, petite ville de la Laconie, et ensuite à tous les prisonniers de guerre dont les Spartiates faisoient des esclaves.

(2) *Avec les Ethéens*. Au lieu de ἐξ Ἰσθμοῦ, *ex isthmo*, qui fait un sens absurde; il faut lire, avec Paulmier, ἐξ Αἰθέου, conformément à ce que rapporte Thucydide, liv. 1; car il dit que les Ethéens se joignirent aux Hilotes.

(3) *Ithome*. C'étoit une place forte de la Messénie.

lement les Messéniens de nation, qui dès le commencement s'étoient séparés des autres Hilotes; c'est un point d'histoire que j'expliquerai dans la suite; quant à présent, il suffit de dire que les Lacédémoniens, par respect pour un oracle de Delphes, et pour les avis de Tisamène, donnèrent la vie à ces fugitifs sous de certaines conditions; la cinquième, enfin, lorsque les Lacédémoniens combattirent avec les Argiens et les Athéniens à Tanagre: voilà ce que l'on raconte de Tisamène.

Dans la place de Sparte on voit encore trois statues, l'une d'Apollon Pythaëus, l'autre de Diane, et la troisième de Latone. L'endroit où sont ces statues est une enceinte qu'ils appellent du nom de Chœur, parce que dans ces jeux publics auxquels les jeunes gens s'exercent, et qui se célèbrent avec beaucoup de solemnité, toute la jeunesse de Sparte va là et forme des chœurs de musique en l'honneur d'Apollon. Près de-là sont plusieurs temples, l'un consacré à la Terre, l'autre à Jupiter Agoréus, un autre à Minerve Agoréa, et un quatrième à Neptune surnommé (1) Asphalius. Apollon et Junon ont aussi chacun le leur. Vous verrez encore une grande statue qui repré-

(1) *Surnommé Asphalius; c'est-à-dire, le dieu dont la puissance est inébranlable.* Plutarque, à la fin de la vie de Thésée, parle de ce surnom donné à Neptune dans cette acception.

sente le peuple de Sparte, et un peu plus bas le temple des Parques. Tout joignant ce temple est le tombeau d'Oreste; car ses os, en conséquence d'un oracle, furent rapportés de Tégée à Sparte, et déposés en ce lieu-là. Auprès de sa sépulture on vous fera remarquer le portrait du roi Polydore, fils d'Alcamène. Les Lacédémoniens ont tellement distingué ce roi entre tous les autres, qu'encore à présent les actes publics sont scellés de son sceau. Au même lieu il y a un Mercure qui porte un petit Bacchus, et ce Mercure est surnommé Agoræüs. Là sont aussi rangées d'anciennes statues qui représentent les éphores de ces temps-là. Parmi ces statues se voit le tombeau d'Epiménide et celui d'Aphareüs, fils de Périérès. Quant à Epiménide, je crois que les Lacédémoniens en parlent avec plus de vérité que les Argiens. Du côté où sont les Parques (1) vous verrez les salles où les Lacédémoniens prennent ces repas publics qu'ils appellent *Phiditia* (2), et là est aussi Jupiter hospitalier et Minerve hospitalière.

(1) *Du côté où sont les Parques.* Amasée devoit avertir ici le lecteur que le texte est défectueux. On s'apperçoit aisément d'une omission considérable. Kuhnius a tâché de suppléer les mots qui manquent, et sa substitution m'a paru si raisonnable et si bien appuyée, que je n'ai pas hesité à l'adopter.

(2) *Phiditia.* Ces repas étoient ainsi nommés ou du mot

cra une statue à la déesse, sous le nom de Minerve *Céleuthea* (1), comme un monument de la victoire qu'il avoit remportée sur les amans de Pénélope, et il fit bâtir sous le même nom trois temples en trois endroits différens. Au bout de la rue des Barrières on trouve une sépulture de héros, entr'autres celle d'Iops, que je crois avoir vécu environ le temps de Lélex et de Mylès, celle encore d'Amphiaraüs, fils d'Oïclès: on dit que ce sont les enfans de Tyndare qui lui ont élevé ce tombeau comme à leur cousin-germain (2); celle enfin de Lélex même. Assez près de-là est le temple de Neptune, surnommé Tenarius (3); aussi n'appellent-ils point ce temple autrement que le Ténare. Près de-là vous verrez une statue de Minerve, qui fut consacrée, disent-ils, par les Lacédémoniens qui allèrent se transplanter en Italie; et sur-tout à Tarente. Du même côté, il y a la

(1) *De Minerve Céleuthea.* κέλευθος, *via, vicus, une rue.* Minerve *Céleuthea*; parce que Minerve lui avoit promis la victoire dans la rue des Barrières.

(2) *Comme à leur cousin-germain.* Amphiaraüs étoit fils d'Oïclès et d'Hypermnestre, fille de Thestius. Les Tyndarides étoient nés de Léda, qui étoit aussi fille de Thestius. Ainsi Amphiaraüs et les Tyndarides étoient enfans des deux sœurs, et par conséquent cousins-germains. *Paulmier.*

(3) *Surnommé Tenarius*, à cause du promontoire de Ténare dans la Laconie, où Neptune avoit un temple, dont il est parlé dans les *Acharn.* d'Aristophane.

place Hellénie, ainsi nommée parce que dans le temps que Xerxès passa en Europe, toutes les villes grecques qui prirent les armes contre lui, envoyèrent leurs députés à Sparte, et que ces députés s'abouchèrent là pour aviser aux moyens de résister à une puissance si formidable. D'autres disent que cette dénomination est encore plus ancienne, et qu'elle vient de ce que tous les princes de la Grèce ayant, pour l'amour de Ménélas, entrepris le siège de Troye, ils s'assemblèrent en ce lieu pour délibérer sur cette expédition, et sur les moyens de tirer vengeance de Pâris, qui avoit enlevé Hélène. Près de cette place on vous montre le tombeau de Talthybius (1); mais ceux d'*Egion* en Achaïe, ont aussi dans le marché de leur ville un tombeau qu'ils assurent être celui de Talthybius. Quoi qu'il en soit, ce Talthybius fit éprouver sa colère aux Lacédémoniens et aux Athéniens, pour avoir violé le droit des gens en la personne de ces hérauts qui étoient venus demander aux Grecs terre et eau de la part du roi Darius: le châtiment des Lacédémoniens fut général, et parmi les Athéniens, Miltiade, fils de Cimon, eut sa maison

(1) *Talthybius*. C'étoit un héraut qu'Agamemnon avoit mené avec lui au siège de Troye. Hérodote dit qu'il avoit un temple ou une chapelle à Sparte; cette chapelle étoit apparemment ou sur un tombeau, ou auprès.

rasée, parce qu'il avoit conseillé à ses concitoyens de faire périr ces hérauts, lorsqu'ils vinrent à Athènes.

Dans le même quartier, vous verrez un autel dédié à Apollon Acritas (1), un temple de la Terre, lequel ils nomment *Gasepton*, et un peu au-dessus un autre temple d'Apollon surnommé Maléatès (1). Quand vous aurez passé la rue de Barrières, tout contre les murs de la ville, vous trouverez une chapelle dédiée à Dictynna, et ensuite les tombeaux de ces rois qui ont été appelés Eurypontides. Auprès de la place Hellénienne il y a le temple d'Arsinoé, qui étoit fille de Leucippe, et belle-sœur de Castor et Pollux. Du côté des remparts on voit un temple de Diane, et un peu plus loin la sépulture de ces devins qui vinrent d'Elis, et que l'on appeloit Jamides. Maron et Alphée ont aussi là leurs temples; c'étoient deux grands capitaines, qui, après Léonidas, signalèrent le plus leur courage au combat des Thermopyles. A quelques pas de là vous voyez le temple de Jupiter

(1) *A Apollon Acritas*, du mot *ἄκρα une hauteur*, parce que cet autel étoit bâti sur une hauteur.

(2) *Surnommé Maléatès*. Apparemment à cause qu'il étoit honoré au cap de Maléa. Car la plupart de ces surnoms sont topiques, c'est-à-dire, que ce sont des noms de lieux où l'on honoroit d'un culte particulier ces divinités.

Tropéüs (1), qui fut bâti par les Doriens, après qu'ils eurent subjugué les Achéens, qui étoient alors en possession de la Laconie, et nommément les Amycléens. Mais de tous les temples qui sont à Sparte, le plus révéré est celui de la mère des dieux. Derrière ce temple on vous fera voir le monument héroïque d'Hyppolite, fils de Thésée, et celui d'Aulon, arcadien, fils de Tlésimène. Quelques-uns font Tlésimène, frère de Parthénopée, qui étoit fils de Mélanion (2), et d'autres le font son propre fils.

La grande place de Sparte a encore une autre issue, et de ce côté-là on trouve un édifice où les habitans viennent *prendre le frais*; aussi l'appellent-ils du nom de *Scias*, et c'est le lieu où l'on assemble le peuple encore aujourd'hui. Ils disent que ce bâtiment est un ouvrage de Théodore de Samos, qui le premier trouva l'art de fondre le fer, et d'en faire des statues. C'est à la voûte de cet édifice que les Lacédémoniens suspendirent la lyre de Timothée de Milet, après l'avoir puni de ce qu'aux sept cordes de l'ancienne lyre il en avoit ajouté quatre autres. Près de-là est une rotonde

(1) *De Jupiter Tropéüs*, du mot τρέπω, *verto*, *je change*, comme qui diroit, *de Jupiter qui change, qui renverse les états comme il lui plaît.*

(2) *Mélanion.* Je lis ainsi avec Camérarius, quoiqu'il y ait dans le texte *Ménalion.*

où il y a deux statues, l'une de Jupiter olympien, l'autre de Vénus olympienne; selon eux c'est Epiménide qui l'a fait bâtir; du reste, ils ne conviennent point de ce que les Argiens racontent de lui, et nient même que les Argiens (1) aient jamais fait la guerre aux Gnossiens.

CHAPITRE XIII.

Vous trouvez ensuite le tombeau de Cynortas, fils d'Amyclas, et un peu plus loin celui de Castor avec son temple, qui est tout auprès. Car ils prétendent que Castor et Pollux, tous deux fils de Tyndare, ne furent mis au nombre des dieux, que quarante ans après le combat où ils se signalèrent contre Lyncée et Ida; on montre aussi le tombeau de ces deux fils d'Aphareüs auprès de l'édifice dont j'ai parlé, et que l'on nomme Sxias; cependant, il y a plus d'apparence que leur sépulture est chez les Messéniens. Mais les désordres de la guerre et le long espace de temps que ces peuples ont passé hors du Péloponnèse, sont cause qu'après leur retour ils n'ont presque pas reconnu leur

(1) *Et nient même que les Argiens.* La phrase de Pausanias est si ambigue, que l'on ne peut démêler si ce qu'il dit se rapporte aux Argiens ou aux Lacédémoniens. J'ai suivi la version de Sylburge.

propre

propre pays, ni retrouvé plusieurs monumens de l'antiquité qu'ils y avoient laissés; comme donc ils ne peuvent plus nous en instruire, on a toute liberté de les tenir pour suspects. Auprès de la chapelle de Vénus Olympienne, on voit un temple de Proserpine conservatrice, bâti, à ce qu'ils disent, par Orphée de Thrace, et selon d'autres, par cet Abaris (1) qui étoit venu des pays Hyperboréens. Quant à Carnéus surnommé *le Domestique*, il étoit honoré à Sparte avant même le retour des Héraclides dans le Péloponnèse, et il eut d'abord un oratoire dans la maison du devin Crius, qui étoit fils de Théoclès; ce Crius étoit si bien antérieur au retour des *Doriens*, que leurs coureurs ayant rencontré sa fille qui portoit de l'eau, ils lièrent conversation avec elle, et la suivirent jusqu'au logis de son père, où ils apprirent de lui comment ils devoient faire pour se rendre maîtres de Sparte. A l'égard du culte d'Apollon Carnéüs, qui a été embrassé de tous les Doriens, il tire son origine d'un certain Carnus, qui étoit d'Acarnanie, et qui avoit reçu d'Apollon même l'art de deviner; ce Carnus ayant été tué par Hip-

(1) *Par cet Abaris*, &c. Abaris étoit fils de Seuthus et Scythe de nation. Hérodote et quelques autres en parlent comme d'une espèce de magicien qui faisoit des choses surprenantes. Jamblique dit qu'Abaris avoit été disciple de Pythagore.

potès, fils de Phylas, Apollon frappa de la peste tout le camp des Doriens; Hippotès fut banni pour ce meurtre, et les Doriens appaisèrent les mânes du devin d'Acarnanie par des expiations instituées à ce dessein. Mais le Carnéus que les Lacédémoniens ont surnommé *le Domestique* est différent, puisqu'il avoit déjà son culte à Sparte dans la maison de Crius, lorsque les Achéens étoient encore maîtres de la ville. Praxilla (1) dit dans ses poésies que Carnéus (2) étoit fils de Jupiter et d'Europe, et qu'Apollon et Latone prirent soin de son éducation. Cependant, d'autres disent que les Grecs, pour construire ce cheval de bois qui fut si fatal aux Troyens, coupèrent une grande quantité de cornouillers sur le mont Ida, dans un bois consacré à Apollon, et que par-là ayant attiré sur eux la colère du dieu, ils instituèrent un culte en son honneur, et du nom de l'arbre (3) qui faisoit le

(1) *Praxilla*, &c. Elle étoit de Sicyone, et vivoit en la vingt-huitième olympiade, selon Eusèbe. Suidas et Athénée la citent quelquefois. Cette Praxilla s'étoit rendue illustre par ses poésies, et on la met au nombre des poëtes lyriques.

(2) *Fils d'Europe*. Meursius, liv. 4, ch. 15 de ses *Misc. Lac.* a fort bien remarqué que le nom du père de Carnéus avoit échappé aux copistes. Il le supplée en lisant ὡς Διὸς καὶ Εὐρώπης, *fils de Jupiter et d'Europe*; je l'ai suppléé aussi dans ma traduction.

(3) *Et du nom de l'arbre*. κρανεία, *cornus, un cornouiller*; en transposant l'*r* on avoit fait *Carnéus*.

sujet de leur disgrace, donnèrent à Apollon le surnom de Carnéüs, en transposant une lettre à la manière des anciens.

Auprès de ce temple d'Apollon vous verrez la statue d'Aphétéüs (1), c'est le nom que porte l'inscription ; comme s'ils avoient voulu faire une divinité qui présidât aux barrières, le jour que les amans de Pénélope devoient entrer en lice et se la disputer à la course. Du même côté, mais un peu au-dessus, vous trouvez des portiques de figure quarrée, où l'on vendoit anciennement toutes sortes de merceries. A quelques pas de-là sont trois autels dédiés à Jupiter Ambulius (2), à Minerve Ambulia, et aux Dioscures qui ont aussi le surnom d'*Ambulii*. Vis-à-vis est une éminence appelée *Colona*, où il y a un temple de Bacchus Colonate ; ce temple tient presque à un bois qu'ils ont consacré à ce héros qui eut l'honneur de conduire Bacchus à Sparte. Ces femmes, qu'ils appellent Dionysiades et Leucippides, sacrifient même à ce héros avant que de sacrifier au dieu. Outre ces prêtresses, il y a onze autres femmes qui

(1) *La statue d'Aphétéüs.* ἄφεσις *carceres, les barrières. Aphétéüs* étoit donc le dieu qui présidoit aux barrières.

(2) *A Jupiter Ambulius.* Ce mot ne peut guère venir que du mot grec ἀμϐολὴ, qui signifie *mora , procratinatio.* Jupiter Ambulius, comme qui diroit, *Jupiter qui prolonge la vie des hommes.*

se nomment aussi Dionysiades, et qui tous les ans disputent le prix de la course entr'elles, suivant une coutume qui leur a été suggérée par l'oracle de Delphes. Du temple de Bacchus à celui de Jupiter Evanemus (1) il n'y a pas loin; et de ce dernier on voit le monument héroïque de Pleuron, dont les enfans de Tyndare descendoient par leur mère; car selon le poëte Asius (2), Thestius, père de Léda, étoit fils d'Agénor et petit-fils de Pleuron. Près de-là est une colline où Junon Argiva a un temple, qui a été consacré, dit-on, par Eurydice, fille de Lacédémon et femme d'Acrisius, qui étoit fille d'Abas; car pour le temple de Junon Hyperchiria (3), il fut bâti par le conseil de l'oracle, dans le temps que le fleuve Eurotas inondoit toute la campagne. On voit dans ce temple une statue de bois d'un goût fort ancien, et qui représente, à ce qu'ils disent, Vénus Junon (4); toutes les

(1) *De Jupiter Evanemus;* c'est-à-dire, *de Jupiter qui donne un vent favorable.*

(2) *Selon le poëte Asius.* Le texte dit, *selon le poëte Arcus.* C'est une faute manifeste de copiste. Il faut lire *selon le poëte Asius.*

(3) *De Junon Hyperchiria*, d'ὑπὲρ, *sub*, et de χεὶρ, *manus*, comme qui diroit, *Junon qui soumit le fleuve Eurotas à ses ordres.*

(4) *Vénus Junon.* C'étoit ce que les Latins appeloient *Juno pronuba*, *Junon considérée comme la déesse qui présidoit aux mariages.*

femmes qui ont des filles à marier font des sacrifices à cette déesse. Sur le chemin qui mène à la colline, on trouve à droite une satue d'un certain Hétœmocle, fils d'Hiposthène; ce Lacédémonien fut couronné onze fois, pour avoir remporté le prix de la lutte aux jeux olympiques; et son père l'emporta encore sur lui, ayant été couronné douze fois.

CHAPITRE XIV.

AU sortir de la place, si vous allez au couchant, vous verrez le *cénotaphe de Brasidas* (1), fils de *Tellis*, et ensuite le théâtre; il est bâti de marbre blanc, et c'est un très-bel édifice. Vis-à-vis du théâtre est le tombeau du roi Pausanias, qui commandoit les Lacédémoniens au combat de Platée; la sépulture de Léonidas est tout auprès. Tous les ans on fait les oraisons funèbres de ces grands

(1) *Le cénotaphe de Brasidas.* Car sa sépulture étoit à Amphipolis, comme le dit Thucydide, liv. 5 : c'avoit été un des grands capitaines de son temps; il vivoit en la quatre-vingt-cinquième olympiade, quelque quatre cent vingt-cinq ans avant Jésus-Christ. Après plusieurs victoires remportées sur les Athéniens et sur les autres ennemis de Sparte, sa patrie, il fut tué dans un combat sous les murs d'Amphipolis, où on lui éleva un superbe tombeau.

capitaines, sur leurs tombeaux, et ces oraisons sont suivies de jeux funéraires, où il n'y a que les Lacédémoniens qui soient reçus à disputer le prix. Léonidas est véritablement inhumé en ce lieu-là, car ses os furent rapportés des Thermopyles par Pausanias, quarante ans après sa mort. Là se voit aussi une colonne sur laquelle sont gravés les noms de ces braves hommes qui soutinrent l'effort des Perses aux Thermopyles, et non-seulement leurs noms, mais ceux de leurs pères.

Il y a un quartier dans la ville qu'on nomme *la Théomélide*, où sont les tombeaux des rois dits Agides. Le *Lesché* (1) est tout auprès; c'est le

(1) *Lesché*. Il y avoit à Sparte deux endroits qui portoient ce nom, l'un dit le Lesché des Crotanes, l'autre le Lesché *Pœcile*. Du mot ποικίλος, *varius*, à cause de la variété de ses peintures, comme *le Pœcile* d'Athènes. C'étoit apparemment deux portiques où l'on venoit se promener et converser. Le premier étoit particulièrement affecté aux Crotanes. Ces Crotanes composoient une des cinq ou six cohortes de l'infanterie lacédémonienne. Chaque cohorte étoit appelée λόχος, ou μοῖρα, ou μόρα, nom que les Latins ont adopté, et elle étoit composée de cinq ou six cents hommes. Pausanias dit ici que la cohorte des Crotanes étoit la même que celle des Pitanates; mais il se trompe. Meursius, au chap. 16 du premier liv. de ses *Att. Lect.* a fort bien prouvé, par le témoignage de Thucydide et par celui d'Hésychius, qu'il n'y avoit jamais eu à Sparte de cohorte dite des Pitanates; j'y renvoie le lecteur.

lieu où les Crotanes s'assemblent, et les Crotanes ne sont autre chose que la cohorte des Pitanates. Vous trouvez ensuite le temple d'Esculape, qu'ils nomment ordinairement l'*Enapadon* (1), et un peu plus loin le tombeau de Ténarus, d'où un promontoire fort connu, qui avance dans la mer, a pris sa dénomination. Dans le même quartier vous verrez le temple de Neptune Hippocurius, et celui de Diane Eginéa (2); en retournant vers le *Lesché* vous trouverez sur votre chemin le temple de Diane Issoria (3), autrement dite Limnéa; ce n'est pas même de Diane, à proprement parler, mais de la Britomartis des Crétois, dont j'ai déjà fait mention dans l'histoire des Eginètes. Près de ces tombeaux des Agides, vous verrez une colonne sur laquelle on a gravé les victoires qu'un Lacédémonien, nommé Anchionis, a remportées au nombre de sept, tant à Olympie qu'ailleurs; savoir, quatre à la simple course, et trois autres à la course doublée; car ce n'étoit pas encore la coutume de

(1) *L'Enapadon.* Comme qui diroit, *le lieu où l'on reçoit du soulagement à ses maux;* ce qui convenoit fort à Esculape.

(2) *Neptune Hippocurius et Diane Eginéa.* C'est-à-dire, Neptune qui aime les chevaux, et Diane d'Egine; par *Diane* il faut entendre ici Britomartis.

(3) *De Diane Issoria.* Le texte dit *Isora*, mais Etienne de Bysance dit *Issoria*, du nom d'une montagne appelée *Issorion. Limnéa*, d'un endroit de la Messénie, appelé *Limné.*

finir les jeux en courant avec le bouclier ; on dit que cet Anchionis se joignit à Battus de Théra, et qu'il s'embarqua avec lui pour passer en Afrique, où il lui aida à bâtir Cyrène, et à donner la chasse aux Libyens, dont le voisinage les incommodoit. Quant au temple de Thétis, qui est aussi dans ce quartier-là, voici à quelle occasion il a été bâti. Lorsque les Lacédémoniens voulurent punir les Messéniens de leur défection, Anaxandre, roi de Sparte, fit une course dans le pays ennemi, et prit un grand nombre de captives qu'il amena avec lui ; Cléo, prêtresse de Thétis, fut de ce nombre ; Léandris, femme d'Anaxandre, pria son mari de lui donner cette captive, et l'ayant obtenue, elle remarqua que Cléo avoit une statue de la déesse ; cette découverte, jointe à une inspiration qu'elle eut en songe, la porta à bâtir à Thétis un temple, qui fut consacré par sa prêtresse même ; et depuis ils ont gardé si précieusement cette ancienne statue, que qui que ce soit n'a permission de la voir. Pour le culte de Cérès Cthonia (1), comme ils l'appellent, ils prétendent l'avoir reçu d'Orphée ; mais je crois qu'ils l'ont pris plutôt des habitans d'Hermioné, chez qui cette déesse est honorée sous le même nom. On voit aussi à Sparte un temple de Sérapis et un temple de Jupiter Olympien ; le premier est des plus récens.

(1) *Cérès Cthonia*, ou la Terrestre.

Je ne dois pas oublier un endroit de la ville qu'ils appellent *Dromos* (1), où encore de nos jours ils exercent les jeunes gens à la course. Si vous y entrez du côté qui regarde la sépulture des Agides, vous verrez à main gauche le tombeau d'Eumédès, qui étoit un des fils d'Hippocoon, et à quelques pas de-là, une vieille statue d'Hercule. C'est à ce dieu et en ce lieu-là que sacrifient les jeunes gens qui sortent de l'adolescence, pour entrer dans la classe des hommes (2). Le *Dromos* a deux gymnases ou lieux d'exercices, dont l'un a été consacré à cet usage par Euryclide de Sparte. Au dehors et près de la statue d'Hercule on vous montrera une maison qui appartient aujourd'hui à un particulier, et qui étoit autrefois la maison de Ménélas. Plus loin vous trouverez les temples des Dioscures, des Grâces, de Lucine, d'Apollon Carnéüs, et de Diane Hégémaque (3). A droite du *Dromos* vous avez le temple d'Agni-

(1) *Qu'ils appellent Dromos.* C'étoit sans doute une espèce de stade, où les jeunes gens s'exerçoient à la course, et qui étoit accompagné de bâtimens.

(2) *Dans la classe des hommes.* L'auteur ajoute qu'alors ils étoient appelés σφαιρεῖς, *sphœrei.* Car les Lacédémoniens avoient des noms pour tous les âges de la vie de l'homme. Hésychius nous a conservé ces noms.

(3) *De Diane Hégémaque*, c'est-à-dire, *qui mène au combat.*

tas (1), c'est un surnom qui a été donné à Esculape à cause du bois dont sa statue est faite. Quand on a passé le temple d'Esculape, on voit un trophée que Pollux, à ce que l'on dit, érigea lui-même après la victoire qu'il remporta sur Lyncée; et c'est ce qui semble confirmer l'opinion de ceux qui croient que les enfans d'Aphareüs n'ont point leur sépulture à Sparte. Les Dioscures ont leurs statues à l'entrée du *Dromos*, comme des divinités qui président à la barrière (2). En avançant plus loin vous verrez le monument héroïque d'Alcon; cet Alcon, selon eux, étoit un fils d'Hippocoon. A quelques pas de-là, c'est le temple de Neptune, surnommé Domatitès (3).

Plus loin c'est un endroit qu'ils nomment le *Plataniste*, à cause de la quantité des grands platanes dont il est rempli. Les jeunes Spartiates font

(1) *Le temple d'Agnitas*, du mot ἄγνω, *vitex, espèce d'osier;* et cet arbre étoit appelé ἄγνος selon Dioscoride, parce que ses feuilles refroidissent au point qu'elles sont un remède contre l'incontinence. Aussi dans les Thesmophories ou fêtes de Cérès, les femmes se couchoient-elles sur des feuilles d'osier pour garder plus sûrement la chasteté.

(2) *Qui président à la barrière.* C'est pourquoi ils étoient surnommés *Apheterii*, du mot ἄφεσις, *emissio.*

(3) *De Neptune, surnommé Domatitès*, du mot δομάω, *domo, je dompte*; parce que Neptune, comme dieu de la mer, dompte les vents et les tempêtes.

leurs combats dans cette plaine, qui est toute entourée de l'Euripe ; vous diriez une isle au milieu de la mer ; on y passe sur deux ponts ; à l'entrée de l'un il y a une statue d'Hercule, et à l'entrée de l'autre un portrait de Lycurgue ; car Lycurgue a fait des loix non-seulement pour la république en général, mais aussi pour les exercices et les combats des jeunes gens ; ainsi la jeunesse Lacédémonienne a ses usages particuliers. En effet, dans le collège où les jeunes gens sont élevés, ils sacrifient avant que d'aller au combat. Ce collège est hors de la ville, et près du quartier appelé Thérapné. Les deux troupes de combattans immolent le petit d'une chienne au dieu Mars, ne croyant pas pouvoir offrir au plus courageux des dieux une victime plus agréable, que l'animal le plus courageux qu'il y ait entre les animaux domestiques. Je ne sais, au reste, si les Lacédémoniens ne sont point les seuls de tous les Grecs qui immolent le petit d'une chienne à quelque divinité ; il faut pourtant en excepter les Colophoniens, qui ont coutume de sacrifier un petit chien noir à leur déesse Enodia (1) ; ce sacrifice,

(1) *A leur déesse Enodia.* C'est la déesse qui préside aux chemins et aux carrefours. Le texte porte *Enodion*, mais Hésychius dit *Enodia*, et je crois que c'est mieux dit. La déesse Enodia n'étoit autre qu'Hécate, ou Diane. De-là ce vers de Virgile :

Nocturnisque Hecate triviis ululata per urbes.

tant à Colophon qu'à Sparte, se fait la nuit. Mais à Sparte, les jeunes gens, après leur sacrifice, prennent deux sangliers apprivoisés, et les mènent avec eux pour les faire battre l'un contre l'autre; chaque troupe s'intéresse pour le sien; il arrive même d'ordinaire que la troupe dont le sanglier a été victorieux dans le Plataniste, est celle-là même qui remporte le lendemain la victoire. Voilà ce qu'ils pratiquent entr'eux dans leur collège. Le lendemain, sur le midi, ils passent dans la plaine dont j'ai parlé, après avoir tiré au sort la nuit précédente, pour savoir par quel côté chaque troupe prendra le chemin du rendez-vous; car, comme j'ai dit, il y a deux ponts, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Le signal donné, ils se battent à coups de poings (1), à coups de pieds, ils se mordent de toute leur force et s'entr'arrachent les yeux; vous les voyez se battre à outrance tantôt un contre un, tantôt par pelotons, et tantôt tous ensemble, chaque troupe faisant tous ses efforts pour faire reculer l'autre, et pour la pousser dans l'eau qui est derrière.

(1) *Ils se battent à coups de poings.* Cela nous paroît extraordinaire et avec raison. Mais il faut savoir qu'à Sparte on ne faisoit cas que de la force du corps, de la tempérance et de la patience. On y accoutumoit les enfans à se laisser déchirer et à souffrir des maux horribles. C'est ce qui a fait dire à Horace, dans une de ses odes, *me nec tam patiens Lacedæmon, nec tam Larissæ percussit campus opimæ.*

CHAPITRE XV.

VERS ce bois de platanes, vous verrez aussi le monument héroïque de Cynisca, fille du roi Archidame, la première personne de son sexe qui ait pris plaisir à nourrir des chevaux, et la première qui sur un char attelé de quatre chevaux, ait remporté le prix de la course aux jeux olympiques. Derrière un portique qui est là, vous trouverez encore d'autres monumens héroïques, comme ceux d'Alcime (1) et d'Enaréphore, un peu plus loin celui de Dorcée, et au-dessus celui de Sébrus; c'étoient, à ce qu'ils disent, deux fils d'Hippocoon. Dorcée a donné son nom à une fontaine qui est dans le voisinage, et Sébrus le sien à une rue de ce quartier-là. A droite du monument de Sébrus, vous remarquerez le tombeau d'Alcman (2) qui

(1) *D'Alcime.* Ces noms *Alcime*, *Dorcée* et *Sébrus* sont un peu différens de ceux qui se lisent dans Apollodore. Les voici : *Arcine*, *Doryclès* et *Tébrus*.

(2) *Le tombeau d'Alcman.* Alcman étoit un poëte lyrique et des plus anciens; car on croit qu'il vivoit environ le temps des derniers rois de Lydie, près de cent ans avant Cyrus le Grand. De ce que dit ici Pausanias que son tombeau étoit à Sparte, on peut conclure qu'Alcman étoit Lacédémonien. Il ne reste de ce poëte que quelques petits fragmens qui sont cités par Athénée.

a fait de si beaux cantiques, quoiqu'écrits dans la langue du pays (1); c'est-à-dire, en une langue dont les mots n'ont aucune douceur. Là, se trouvent aussi le temple d'Hélène et le temple d'Hercule, le premier plus près de la sépulture d'Alcman; le second, tout auprès des murs de la ville; dans ce dernier il y a une statue d'Hercule armé; on dit qu'Hercule est représenté ainsi à cause de son combat avec Hippocoon et avec ses enfans. Et la raison que l'on donne de la haine d'Hercule contre cette famille, c'est que ce héros étant venu à Sparte pour se faire purifier du meurtre d'Iphitus, Hippocoon et ses enfans s'y opposèrent, ne le trouvant pas digne de cette grace; mais voici ce qui leur mit les armes à la main, du moins selon qu'on le raconte à Sparte.

Œonus étoit fils de Lycimnius, frère d'Alcmène, et par conséquent il étoit aussi cousin-germain d'Hercule; étant venu avec lui à Sparte dans sa première jeunesse, un jour qu'il se promenoit par la ville, comme il passoit devant la porte d'Hippocoon, un chien, qui gardoit la maison, sauta sur lui; Œonus lui jeta une pierre, aussi-tôt les fils d'Hippocoon accoururent et assommèrent ce jeune

(1) *Dans la langue du pays.* La langue des Lacédémoniens étoit rude comme leurs mœurs; si l'on y prend garde, on trouvera qu'il y a toujours du rapport entre la langue d'un peuple et le caractère ou le génie de ce peuple.

homme à coups de bâton; Hercule, au désespoir de cet accident, vint fondre sur eux; mais ayant été blessé dans la mêlée, il se retira. Quelque temps après, il revint avec main-forte, massacra Hippocoon et ses enfans, et vengea ainsi la mort de son cousin; c'est pourquoi l'on voit le tombeau d'Œonus auprès du temple d'Hercule. Si en sortant du *Dromos* vous allez du côté de l'orient, vous trouverez un temple dédié à Minerve *Axiopœnas* ou Vengeresse; on prétend que ce fut Hercule qui le fit bâtir après la terrible vengeance qu'il tira d'Hippocoon et de ses fils; et ce surnom vient de ce qu'autrefois les châtimens des hommes étoient appelés du nom de *pœné* (1). Minerve a encore dans cette rue un temple, que l'on trouve à gauche au sortir du Dromos; on assure que celui-ci a été consacré par Théras, fils d'Autésion, petit-fils de Tisamène et arrière-petit-fils de Thersandre, lorsqu'il mena une colonie dans l'isle Calliste, qui depuis a pris le nom de Théra. Ensuite vous verrez le temple d'Hipposthène, homme célèbre pour avoir été plusieurs fois vainqueur à la lutte; ils lui rendent les honneurs divins suivant un certain

(1) *Du nom de pœné*, ποινὴ, d'où vient le mot latin *pœna*. Il semble que du temps de Pausanias le mot grec n'étoit plus en usage dans cette acception. Autrement pourquoi diroit-il qu'autrefois on se servoit du mot *pœné* pour signifier un châtiment?

oracle, et en l'honorant, ils croient honorer Neptune même. Vis-à-vis de ce temple, il y a une statue fort ancienne, qui représente Mars enchaîné, sur le même fondement que l'on voit à Athènes une victoire sans aîles; car les Lacédémoniens se sont imaginés que Mars étant enchaîné, demeureroit toujours avec eux, comme les Athéniens ont cru que la Victoire n'ayant point d'aîles, elle ne pourroit s'envoler ailleurs, ni les quitter; c'est la raison qui a porté ces deux peuples (1) à représenter ainsi ces divinités. Vous avez encore à Sparte un autre Lesché (2), qu'ils nomment le Pœcile, et auprès vous pourrez voir les monumens héroïques de Cadmus, fils d'Agénor; d'Œolycus, fils de Théras; et d'Egée, fils d'Œolycus. On dit que ce sont Mésis, Léas, et Europas, fils d'Hyrée et petit-fils d'Egée, qui ont fait élever ces monumens. Ils y ont même ajouté celui d'Amphiloque, parce que Tisa-

(1) *C'est la raison qui a porté ces deux peuples*, &c. Pausanias semble se contredire ici, puisque dans son premier livre il a dit que la Victoire étoit représentée sans ailes à Athènes, à cause de la nouvelle trop tardive de la victoire de Thésée sur le minotaure.

(2) *Un autre Lesché.* Par la lecture d'Homère on voit que dans toutes les bonnes villes de la Grèce il y avoit de ces *Leschés*, c'est-à-dire, des lieux où les gens oisifs venoient jaser, comme aujourd'hui nos cafés. A Sparte les deux *Leschés* étoient destinés à autre chose, parce que l'oisiveté n'y étoit pas soufferte comme parmi nous.

mène

mène leur ancêtre, étoit né de Démonasse, sœur d'Amphiloque.

Les Lacédémoniens sont les seuls Grecs qui révèrent Junon sous le nom de la déesse *Egophage* (1), et qui lui immolent une chèvre; ils prétendent qu'Hercule lui bâtit un temple, parce que dans son combat contre Hippocoon et contre ses enfans, elle ne l'avoit point traversé, comme il s'attendoit qu'elle feroit, et comme elle avoit fait dans toutes ses autres entreprises; et faute d'une autre victime, il lui sacrifia une chèvre, coutume qui s'est perpétuée depuis ce temps-là. Si vous reprenez le chemin du théâtre, vous verrez un temple de Neptune *Généthlius* (2), et deux monumens héroïques, l'un de Cléodée, fils d'Hyllus, l'autre d'Œbalus. Esculape a plusieurs temples dans Sparte; mais le plus célèbre de tous, c'est celui qui est auprès du Boonète, et à la gauche duquel on voit le monument héroïque de Téléclus, dont je parlerai quand j'en serai à l'histoire des Messéniens. Plus avant vous découvrirez une petite colline, au haut de laquelle il y a un vieux temple de Vénus, et dans ce temple une statue qui repré-

(1) *Egophage*; c'est-à-dire, *qui mange de la chair de chèvre*. Les Lacédémoniens appeloient ainsi Junon, parce qu'ils lui sacrifioient des chèvres.

(2) *De Neptune Généthlius*. J'ai déjà dit la raison de ce surnom.

sente la déesse armée (1); c'est un temple singulier et le seul que j'ai vu bâti de cette manière; car, à proprement parler, ce sont deux temples l'un sur l'autre; celui de dessus est dédié à Morpho, mais Morpho n'est qu'un surnom de Vénus (2); la déesse y est voilée, et elle a des chaînes aux pieds; ils disent que c'est Tyndare qui lui a mis ces chaînes, pour donner à entendre combien la fidélité des femmes envers leurs maris doit être inviolable; d'autres disent pour se venger de Vénus, à qui il imputoit l'incontinence et les adultères de ses propres filles; mais je ne le puis croire, car il faudroit être insensé pour s'imaginer que l'on se venge d'une déesse, en la représentant par une statue de bois de cèdre avec des chaînes aux pieds.

(1) *La déesse armée.* Lactance, liv. 2, chap. 20, en donne plusieurs raisons que je ne puis rapporter, sans donner à mes notes une longueur excessive.

(2) *Morpho n'est qu'un surnom de Vénus.* μορφὴ signifie *forma, la figure.* Par Vénus Morpho ils entendoient la déesse de la beauté.

CHAPITRE XVI.

Le temple le plus proche qui se présente ensuite, c'est celui d'Hilaire et de Phœbé. L'auteur des poésies cypriennes a écrit qu'elles étoient filles d'Apollon; elles ont pour prêtresses des vierges qui se nomment Leucippides, comme les déesses elles-mêmes, qui ont chacune leur statue. On raconte qu'un jour l'une de ces vierges voulant parer la statue de la déesse, lui changea entièrement le visage en la représentant comme les femmes se mettent *aujourd'hui*; et que, contente de son ouvrage, elle se disposoit à en faire autant à l'autre, mais qu'elle eut un songe qui l'en détourna. Un œuf enveloppé de bandelettes (1) est suspendu à la voûte du temple, et le peuple croit que c'est l'œuf dont accoucha Léda. Des femmes de Sparte filent tous les ans une tunique pour la statue d'Apollon qui est à Amycle, et le lieu où elles filent s'appelle par excellence *la Tunique*. Auprès est une maison qu'habitoient autrefois les

(1) *Un œuf enveloppé de bandelettes.* Il y a bien de l'apparence que c'étoit un œuf d'autruche, et le peuple étoit assez sot pour croire que c'étoit l'œuf dont Castor et Pollux étoient sortis. Cette sotte crédulité du vulgaire est de tous les pays et de tous les temps.

fils de Tyndare, et qu'acheta depuis un particulier de Sparte, nommé Phormion. Un jour, à ce que l'on dit, les Dioscures arrivèrent chez lui, se disant des étrangers qui venoient de Cyrène; ils lui demandèrent l'hospitalité et le prièrent de leur donner une certaine chambre dans sa maison, c'étoit celle où ils s'étoient plû davantage, lorsqu'ils étoient parmi les hommes; Phormion leur dit que toute sa maison étoit à leur service, à la réserve pourtant de cette chambre qui étoit occupée (1) par une jeune fille qu'il avoit; les Dioscures prirent l'appartement qu'on leur donna; mais le lendemain la jeune pesonne et les femmes qui la servoient, tout disparut, et l'on ne trouva dans sa chambre que deux statues des Dioscures, une table, et sur cette table du benjoin (2) : voilà ce qu'ils racontent.

En allant vers la porte de la ville, vous trouverez, sur votre chemin, le monument héroïque de Chilon, qui fut autrefois en grande réputation de sagesse, et celui d'un héros Athénien, qui étoit l'un des principaux de cette colonie, que Doriéüs,

(1) *A la réserve de cette chambre qui étoit occupée.* Il y a ici une faute de copiste des plus lourdes. Amasée l'a sentie, et ne l'a pas fait passer dans sa version. Un léger changement remédie au ridicule que produiroit la faute du copiste, et cette correction n'a pas échappé à la critique de Sylburge et de Kuhnius.

(2) *Du benjoin.* Le terme grec est σίλφιον.

fils d'Anaxandride, débarqua en Sicile. La raison qui fit que l'on envoya cette colonie, étoit que le pays d'Erycie appartenoit aux descendans d'Hercule, et non aux barbares qui l'occupoient; car Hercule, en combattant contre Eryx à la lutte, avoit mis pour condition que s'il le terrassoit, il seroit maître du pays, et que s'il en étoit vaincu, il lui donneroit les bœufs de Géryon. En effet, il touchoit ces bœufs devant lui (1) en allant en Sicile, et quand ils eurent passé le détroit à la nage, il alla ensuite les rassembler lui-même au promontoire de Scylla. Mais les dieux ne furent pas aussi favorables à Doriéüs, qu'ils l'avoient été à Hercule; car ce héros tua Eryx, et Doriéüs fut taillé en pièces avec son armée, par les Egestéens (2). Les Lacédémoniens ont aussi bâti un temple à Lycurgue, leur législateur, comme à un dieu; derrière son temple on voit le tombeau de son fils Eucosmus, auprès d'un autel qui est dédié à Lathria et à Anaxandra; c'étoient deux sœurs jumelles qu'épousèrent les deux fils d'Aristodème, qui étoient aussi jumeaux; elles avoient pour père Thersandre,

(1) *Il touchoit ces bœufs devant lui.* Amasée a mal rendu cet endroit, et comme d'ailleurs les copistes l'ont fort gâté, il n'est pas aisé de l'entendre. J'ai suivi la conjecture de Sylburge; qui s'accorde assez avec la géographie.

(2) *Par les Egestéens.* Egesta étoit une ville de Sicile.

fils d'Agamédidas, qui régnoit sur les Cléonéens (1), et qui étoit le quatrième des descendans de Ctésippe, fils d'Hercule. Vis-à-vis du temple de Lycurgue, est la sépulture de Théopompe, fils de Nicandre, et celle de cet Eurybiade qui commandoit la flotte des Lacédémoniens au combat d'Artémisium, et à celui de Salamine contre les Perses.

Ensuite vous trouvez le monument héroïque d'Astrabacus. De-là vous passez dans une rue qu'ils nomment Limnée, où il y a un temple dédié à Diane Orthia; ils prétendent que la statue de la déesse est celle-là même qu'Oreste et Iphigénie enlevèrent de la Taurique, et disent qu'elle leur fut apportée par Oreste, qui en effet a été roi de Sparte; tradition qui me paroît beaucoup plus vraisemblable que celle des Athéniens au sujet de la même statue; car pourquoi Iphigénie auroit-elle laissé la statue de Diane à Brauron? et pourquoi les Athéniens ne l'auroient-ils pas mise sur leurs vaisseaux, lorsqu'ils prirent la résolution d'abandonner leur ville? Cette sta-

(1) *Cléonéens*. Le texte dit *Cléesthonéens*, mais comme ces peuples ne sont connus d'aucun géographe, et que d'ailleurs les Héraclides ont été maîtres de Cléone, ville située entre Corinthe et Argos, il est hors de doute qu'il faut lire *Cléonéens*.

tue est encore aujourd'hui si célèbre que les Cappadociens et ces peuples qui habitent auprès du Pont-Euxin se la disputent entr'eux; sans compter les Lydiens qui croient aussi l'avoir dans leur temple de Diane Anaïtis (1); et les Athéniens, peuples si religieux, auroient souffert qu'un monument si considérable devînt la proie des Perses? je n'y vois nulle apparence: mais, de plus, on sait que la Diane qui étoit à Brauron fut portée à Suse, et qu'ensuite par la bonté de Séleucus elle passa aux habitans de Laodicée en Syrie, qui la gardent encore. Enfin, que la statue de Diane Orthia, qui est à Sparte, soit la même que celle *qui a été enlevée* aux Barbares de la Taurique, en voici des preuves qui ne manquent pas de probabilité. Premièrement, Astrabacus et Alopécus, tous deux fils d'Irbus, petit-fils d'Amphisthène, et arrière-petit-fils d'Amphiclès, qui eut pour père Agis, n'eurent pas plutôt trouvé cette statue qu'ils furent frappés de manie et perdirent le sens. En second lieu, les Limnates, peuples de la Laconie, les Cynosurćens, ceux

(1) *De Diane Anaïtis*. Strabon, liv. 11, dit que les Arméniens honoroient cette déesse d'un culte particulier; ils lui consacroient, non-seulement leurs esclaves, mais leurs filles, et les filles les plus qualifiées. Ces filles se prostituoient dans le temple de la déesse, et ensuite on tenoit à honneur de les épouser.

de Misoa et de Pitane étant venus à Sparte pour sacrifier à Diane Orthia, l'esprit de discorde s'empara tellement d'eux, qu'ils prirent querelle ensemble et se battirent les uns contre les autres; plusieurs furent tués au pied de l'autel, et une maladie subite emporta les autres. L'oracle consulté sur cet accident, prononça que cet autel vouloit être teint du sang humain; c'est pourquoi durant un temps on y immola un homme pour victime, et le sort en décidoit. Lycurgue abolit cette barbare coutume, et substitua à sa place la flagellation des jeunes gens, qui se pratique encore à présent; de sorte qu'il est encore vrai de dire que cet autel est teint du sang des hommes. La prêtresse préside à cette flagellation, et pendant que l'on fouette de jeunes enfans jusqu'au sang, elle tient entre ses mains la statue de la déesse, qui est fort petite et fort légère. Mais si l'exécuteur épargne quelqu'un de ces enfans, soit pour sa naissance ou pour sa beauté, aussi-tôt la prêtresse s'écrie que la statue s'appesantit et que l'on ne peut plus la soutenir; elle s'en prend au prévaricateur, et lui impute la peine qu'elle souffre; tant il est comme naturel à cette statue d'aimer le sang humain (1), et tant l'habitude

(1) *Tant il est comme naturel à cette statue d'aimer le sang humain.* Voilà une réflexion bien ridicule. Il faut avouer que la superstition gâte étrangement l'esprit des hommes.

qu'elle en a contractée chez les Barbares s'est enracinée en elle; au reste, elle n'a pas pour un surnom, car on l'appelle aussi *Lygodesmas* (1), parce qu'elle est venue empaquetée avec des brins de sarment; et comme elle étoit si bien liée qu'elle ne pouvoit pencher d'un côté ni d'autre, de-là vient qu'ils l'ont aussi nommée Orthia (2).

CHAPITRE XVII.

Du temple de Diane il n'y pas loin à celui de Lucine; ils disent que c'est l'orale de Delphes qui leur a conseillé de bâtir celui-ci, et d'honorer Lucine comme une déesse. Les Lacédémoniens n'ont point de citadelle bâtie sur une hauteur, comme la Cadmée à Thèbes, ou Larissa à Argos; mais ils ont plusieurs collines dans l'enceinte de leur ville, et la plus haute de ces collines leur tient lieu de citadelle. Minerve y a son temple sous les noms de Minerve *Poliuchos* (3) et *Chalciœcos*. Tyndare commença cet édifice; après lui

(1) *Lygodesmas.* ἀπὸ τοῦ λύγου, *à vitice, de l'osier*, et δεσμὸς, *vinculum, un lien.*

(2) *Othia*, ὀρθὸς, *rectus, qui est droit.*

(3) *De Minerve Poliuchos*, comme qui diroit, *de Minerve la gardienne de la ville.*

ses enfans entreprirent de l'achever, et d'y employer le prix des dépouilles qu'ils avoient remportées sur les Aphidnéens; mais l'entreprise étant encore restée imparfaite, les Lacédémoniens, long-temps après, construisirent un nouveau temple qui est tout d'airain (1), comme la statue de la déesse. L'ouvrier dont ils se servirent fut Gitiadas, originaire et natif du pays; il a fait aussi plusieurs cantiques, et entr'autres une hymne pour Minerve sur des airs doriens. Au-dedans du temple la plupart des travaux d'Hercule sont gravés sur l'airain, tant les aventures que l'on connoît sous ce nom, que plusieurs autres que ce héros a courues volontairement, et dont il est glorieusement sorti. Là sont aussi gravés les exploits des Tyndarides, et sur-tout l'enlèvement des filles de Leucippe. Ensuite vous voyez, d'un côté, Vulcain qui dégage sa mère de ses chaînes, suivant que je l'ai expliqué dans mon premier livre; d'un autre côté, Persée, prêt à partir pour aller combattre Méduse en Lydie; des nymphes lui mettent un casque sur la tête et des talonnières aux pieds, afin qu'il puisse voler en cas de besoin. On n'a pas oublié tout ce qui a rapport à la naissance de Minerve; mais ce qui efface tout le reste à

(1) *Qui est tout d'airain.* Ce fut alors que ce temple fut appelé le temple de Minerve *Chálciœcos.* χαλκὸς, *de l'airain*, et οἶκος, *domus, maison.*

mon gré, c'est un Néptune et une Amphitrite, qui sont d'une beauté merveilleuse. Vous trouvez ensuite une chapelle de Minerve Ergané. Aux environs du temple il y a deux portiques, l'un au midi, l'autre au couchant. Vers le premier est une chapelle de Jupiter surnommé Cosmétès (1), et devant cette chapelle le tombeau de Tyndare. Sur le second portique on voit deux aigles éployés qui portent chacun une victoire; c'est un présent de Lysander, et en même temps un monument des deux victoires qu'il avoit remportées; l'une, près d'Ephèse, sur Antiochus, le lieutenant d'Alcibiade, qui commandoit les galères d'Athènes; l'autre encore sur la flotte athénienne, qu'il défit entièrement à Egespotame. A l'aîle gauche du temple d'airain il y a une chapelle, qui est consacrée aux Muses, parce que les Lacédémoniens marchent à l'ennemi non au son de la trompette, mais au son des flûtes et de la lyre (2).

Derrière le temple est la chapelle de Vénus Aréa (3), où l'on voit des statues de bois aussi

(1) *De Jupiter surnommé Cosmétès*; c'est-à-dire, *de Jupiter le grand ordonnateur.*

(2) *Mais au son des flûtes et de la lyre.* Plutarque, dans la vie de Lycurgue dit que les rois de Sparte sacrifioient aux Muses avant que de combattre.

(3) *De Vénus Aréa*, ou *de Vénus la Martiale.*

anciennes qu'il y en ait dans toute la Grèce. A l'aîle droite on voit un Jupiter en bronze, qui est de toutes les statues de bronze la plus ancienne. Ce n'est point un ouvrage d'une seule et même fabrique; il a été fait successivement et par pièces; ensuite ces pièces ont été si bien enchassées, si bien jointes ensemble avec des clous, qu'elles font un tout fort solide. A l'égard de cette statue de Jupiter, ils disent que c'est Léarque de Rhegium (1) qui l'a faite; selon quelques-uns, c'étoit un élève de Dipœne et de Scyllis, et selon d'autres, de Dédale même. De ce côté-là est un endroit appelé *Scénoma*, où vous trouvez le portrait d'une femme; les Lacédémoniens disent que c'est Euryléonis qui se rendit célèbre pour avoir conduit un char à deux chevaux dans la carrière, et remporté le prix aux jeux olympiques. A l'autel même du temple de Minerve, il y a deux statues de ce Pausanias qui commandoit l'armée de Lacédémone au combat de Platée. Je m'abstiens de raconter ses avantures, parce qu'elles sont assez connues, et que ceux qui ne les savent pas peuvent consulter plusieurs historiens qui en ont fait un récit fort exact: mais j'ai su d'un homme de Bysance que Pausanias se voyant atteint et convaincu de trahison, avoit

(1) *Léarque de Rhegium.* Cet ancien statuaire n'est connu que par ce que Pausanias nous en apprend. L'édition d'Alde Manuce dit Ηγῖνον, *Eginus*.

été le seul qui se fût refugié à l'autel de Minerve Chalciœcos, et qui n'y eût pas trouvé sa sûreté; la raison qu'il en apportoit, c'est que Pausanias ayant quelque temps devant commis un meurtre, il n'avoit jamais pu s'en faire purifier. En effet, ce prince, dans le temps qu'il commandoit l'armée navale des Lacédémoniens et de leurs alliés sur l'Hellespont, devint amoureux d'une jeune Bysanthine; ceux qui avoient ordre de l'introduire dans sa chambre, y étant entrés sur le commencement de la nuit, le trouvèrent déjà endormi. Cléonice, c'étoit le nom de la jeune personne, en approchant de son lit renversa par mégarde une lampe qui étoit allumée; à ce bruit Pausanias se *réveille en sursaut*, et comme *il étoit en des agitations* continuelles, à cause du dessein qu'il avoit formé de trahir sa patrie, se croyant découvert, il se lève, prend son cimeterre, en frappe sa maîtresse, et la jette morte à ses pieds; c'est-là ce meurtre dont il ne put jamais être purifié, quelques supplications, quelque expédient qu'il pût employer; en vain s'adressa-t-il à Jupiter Phyxius, en vain alla-t-il à Phigalée en Arcadie, pour implorer le secours de ces gens qui savent évoquer les ames (1) des morts, tout cela lui fut inutile; c'est pourquoi il paya enfin à Dieu et à

(1) *Qui savent évoquer les ames.* Amasée n'a pas entendu l'expression grecque. Plutarque dit la même chose de ce Pausanias, roi de Lacédémone.

Cléonice la peine de son crime. Les Lacédémoniens, par ordre exprès de l'oracle de Delphes, ont depuis érigé deux statues de bronze à ce Prince, et encore aujourd'hui ils rendent une espèce de culte au génie Epidote (1), dans la pensée que ce génie appaise la déesse, qui autrement pourroit se ressentir de l'injure qu'ils lui ont faite en la personne de Pausanias, lorsqu'il étoit suppliant aux pieds de ses autels.

CHAPITRE XVIII.

Après ces statues on en voit une de Vénus, surnommée Ambologéra (2); celle-ci a aussi été érigée par l'avis de l'oracle; ensuite celles du Sommeil et de la Mort, qui sont frères, au rapport d'Homère dans l'Iliade. Si de-là vous passez dans la rue Alpia, vous trouverez le temple de Minerve dite

(1) *Au génie Epidote. Epidotès, qui adoucit, qui appaise.* Ces dieux ou génies étoient appelés, par les Latins, *dii Averranci.* Cet endroit a été entendu autrement par Sylburge, mais il est susceptible aussi du sens que je lui donne et qu'Amasée lui a donné dans sa version latine.

(2) *Vénus Ambologéra;* c'est-à-dire, *Vénus qui éloigne la vieillesse.* Plutarque, au liv. 3, quest. 6 de ses propos de table, rapporte cette prière tirée d'une hymne à Vénus: *Belle Vénus, éloigne de nous la triste vieillesse.*

Ophthalmitis (1); on dit que c'est Lycurgue même qui a consacré ce temple sous ce titre à Minerve, en mémoire de ce que dans une émeute, ayant eu un œil crevé par Alcandre, à qui ses loix ne plaisoient pas, il fut sauvé en ce lieu-là par le peuple, sans le secours duquel il auroit peut-être perdu l'autre œil, et la vie même. Plus loin vous trouverez le temple d'Ammon; car il paroît qu'anciennement les Lacédémoniens étoient de tous les Grecs ceux qui recouroient le plus volontiers à l'oracle de la Lybie. On dit même que Lysander, assiégeant la ville d'Aphytis (2), près de Pallène, eut, durant la nuit, une apparition du dieu Ammon, qui lui conseilla, comme une chose également avantageuse à lui et à Lacédémone, de laisser les assiégés en paix; conseil auquel il déféra si bien, qu'il leva le siège, et qu'il porta ensuite les Lacédémoniens à honorer Ammon encore plus qu'ils ne faisoient: ce qu'il y a de certain, c'est que les Aphytéens révèrent ce dieu comme les Libyens mêmes. Quant au temple de Diane Cnagia, ainsi la nomment-ils, voici ce qu'ils en racontent. Cnagéüs étoit, selon eux, un homme originaire du pays, qui accom-

(1) *Minerve Ophthalmitis*, comme qui diroit, *Minerve* qui nous conserve les yeux, du mot ὀφθαλμός, *oculus*, *l'œil*.

(2) *La ville d'Aphytis*. Aphytis ou Aphyte étoit une ville de Thrace, près de Pallène. Elle étoit célebre par son temple de Jupiter Ammon.

pagna Castor et Pollux au siège d'Aphidna; ayant été fait prisonnier dans un combat, il fut vendu et envoyé en Crète; après avoir été esclave quelque temps dans une ville, où les Crétois avoient un temple de Diane, il s'enfuit avec la prêtresse, qui emporta avec elle la statue de Diane. Tous les deux étant venus à Sparte, leur aventure donna lieu et au temple et au surnom de la déesse. Mais pour moi je ne puis croire que ce Cnagéüs ait passé en Crète à l'occasion que disent les Lacédémoniens; car, premièrement, il n'y eut pas de combat à Aphidna, Thésée étoit pour lors chez les Thesprotiens; d'ailleurs, les Athéniens étoient partagés, et même la plupart penchoient plus pour Mnesthée que pour lui; comment auroient-ils combattu en faveur du dernier? Mais quand il y auroit eu un combat, je ne vois point d'apparence qu'aucun du parti des victorieux pût être prisonnier de guerre, les Lacédémoniens ayant tellement eu l'avantage qu'ils prirent même Aphidna. Cette petite discussion doit suffire en passant.

Quand on va de Sparte à Amycle, on trouve la Tiase, rivière qu'ils croient avoir pris son nom d'une fille d'Eurotas. Le premier temple que vous recontrez sur votre chemin est celui des deux grâces Phaënna et Cléta, que le poëte Alcman a célébrées dans ses vers. On dit que c'est Lacédémon qui a bâti ce temple à ces Grâces, et qui leur a

même

même imposé leurs noms. Parmi les monumens que l'on voit à Amycle, un des plus beaux est la statue d'un certain Enétus de Sparte, qui se distingua en son temps par le talent de réussir également dans les cinq sortes de combats, et qui ayant été déclaré vainqueur à Olympie, fut couronné, et mourut le moment d'après; il est représenté sur le haut d'une colonne, et l'on voit à l'entour plusieurs trépieds de bronze; il y en a sur-tout dix qui passent pour être plus anciens que la guerre de Sparte, contre les Messéniens. Vénus est gravée en relief sur le premier, Diane sur le second; ces deux trépieds et les bas-reliefs sont de Gitiadas. Le troisième représente *Proserpine*; c'est un ouvrage de *Callon*, *qui étoit* de *l'isle* d'Egine. Aristandre de Paros et Polyclète d'Argos en ont fait aussi chacun un; sur celui d'Aristandre vous voyez une femme qui tient une lyre, c'est Sparté elle-même; sur celui de Polyclète c'est Venus qu'Amyclée invite à venir chez lui; ces deux derniers surpassent de beaucoup les autres en grandeur; ils furent consacrés après la victoire que les Lacédémoniens remportèrent à Egespotame. Mais une antiquité très-curieuse, c'est le trône d'Amyclée, fait par un ouvrier de Magnésie, qui se nommoit Bathyclès, et non-seulement le trône est de lui, mais tout l'ouvrage, et les accompagnemens, les Grâces, la

...ne de Diane Leucophryné (1), tout est de la ...a de cet ouvrier : sous quel maître il avoit ...pris son art, et en quel temps il florissoit, je n'en dirai rien. Quant à l'ouvrage, je l'ai vu, ainsi j'en puis rendre compte. Les Grâces et les Heures, au nombre de deux les unes et les autres, soutiennent ce trône par devant et par derrière. Sur la gauche Bathyclès a représenté Echidne avec Typhon (2), et sur la droite des Tritons. Je ne prétends pas faire un détail exact de tout ce que l'on voit gravé sur ce siège, le récit en deviendroit ennuyeux ; pour abréger donc, voici ce qui m'a paru de plus remarquable.

Dans un endroit Jupiter et Neptune enlèvent Taïgète, fille d'Atlas, et Alcyone sa sœur ; Atlas y tient aussi sa place. Dans un autre, vous voyez le combat d'Hercule avec Cycnus, et le combat des Centaures chez Pholus (3) ; ici, c'est Thésée qui

(1) *De Diane Leucophryné.* L'auteur a déjà dit que Diane étoit honorée sous ce nom par les Magnésiens, et que les enfans de Thémystocle avoient apporté son culte en Grece.

(2) *Echidne avec Typhon.* Typhon étoit un monstre horrible que la terre et l'enfer vomirent contre Jupiter ; on en peut voir la description dans Apollodore, liv. 1. Echidne étoit la femme de Typhon. On trouvera cette fable expliquée dans le troisième tome des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, p. 116.

(3) *Chez Pholus.* Le centaure Pholus reçut Hercule chez

combat le Minotaure: mais pourquoi il traîne le Minotaure enchaîné et encore vivant, c'est ce que je ne sais pas; là, c'est une danse de Phéaciens et de Démodocus qui chante. Ces bas-reliefs vous présentent une infinité d'objets tout à la fois; Persée coupe la tête à Méduse (1), Hercule terrasse le géant Thurius, Tyndare combat contre Eurytus, Castor et Pollux enlèvent les filles de Leucippe, Bacchus tout jeune est porté au ciel par Mercure, Minerve introduit Hercule dans l'assemblée des dieux; il y est reçu, et prend possession du séjour des bienheureux; Pélée met son fils Achille entre les mains de Chiron, qui en effet l'éleva et fut, dit-on, son précepteur; Céphale est enlevé par l'Aurore à cause de sa beauté; les dieux honorent de leur présence et de leurs bienfaits les nôces d'Harmonie. Achille combat contre Memnon, Hercule châtie Diomède, roi de Thrace, et tue de sa main Nessus, auprès du

lui, et la bonne réception qu'il fit à son hôte lui attira une querelle de la part des Centaures, dont quelques-uns furent tués par Hercule. *Voyez* Apollodore, liv. 2.

(1) *Persée coupe la tête à Méduse, Hercule*, &c. La plupart de ces aventures fabuleuses sont décrites dans Apollodore; il en est aussi parlé plusieurs fois dans cet ouvrage avec des circonstances qui servent à les éclaircir. J'y renvoie donc le lecteur, qui trouvera aisément à s'instruire par le moyen de la table, où tout est rangé suivant l'ordre alphabétique.

fleuve Enénus ; Mercure amène les trois déesses pour être jugées par le fils de Priam ; Adraste et Tydée terminent la querelle d'Amphiaraüs avec Lycurgue, fils de Pronax ; Junon arrête ses regards sur Io, fille d'Inachus, déjà métamorphosée en vache ; Minerve échappe à Vulcain qui la poursuit ; Hercule combat l'Hydre de la manière dont on le raconte, et dans un autre endroit il traîne après lui le chien du dieu des enfers. Anaxias et Mnasinoüs paroissent montés sur de superbes coursiers ; Mégapenthe et Nicostrate, tous deux fils de Ménélas, sont sur le même cheval ; Bellérophon abat à ses pieds le monstre de Lycie (1) ; Hercule chasse devant lui les bœufs de Géryon. Sur le rebord d'en haut on voit les fils de Tyndare à cheval, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; au-dessous ce sont des sphynx, et au-dessus des bêtes féroces ; un léopard vient attaquer Castor, et une lionne veut se jeter sur Pollux. Tout au haut Bathyclès a représenté une troupe de Magnésiens qui dansent et se réjouissent ; ce sont ceux qui lui avoient aidé à faire ce superbe trône. Le dedans n'est pas moins travaillé, ni diversifié ; du côté droit où sont les tritons, le sanglier de Calydon est poursuivi par des chasseurs ; Hercule tue les fils d'Actor, Calais et Zétès défendent Phinée contre les

(1) *Le monstre de Lycie*, autrement dit, *la Chimère*, qu'il combattit monté sur le cheval Pégase.

harpies, Apollon et Diane percent Tityus de leurs flèches, Thésée et Pirithoüs enlèvent Hélène, *Hercule* étrangle un lion; le même Hercule mesure ses forces contre le centaure Oréiis, Thésée combat le Minotaure. Au côté gauche c'est encore Herculé qui lutte avec l'Achéloüs : là vous voyez aussi ce que la fable nous apprend de Junon, qu'elle fut enchaînée par Vulcain; plus loin c'est Acaste qui célèbre des jeux funèbres en l'honneur de son père; ensuite vous trouvez tout ce qu'Homère dans l'Odyssée raconte de Ménélas et de Protée l'Egyptien. Dans un autre endroit Admette attèle à son char un sanglier et un lion; dans un autre, enfin, ce sont les Troyens qui font des *funérailles* à Hector.

CHAPITRE XIX.

LE milieu du trône est la place du dieu; à droite et à gauche il y a plusieurs sièges un peu distant les uns des autres, mais celui du milieu est le plus spacieux de tous; c'est-là qu'est posée la statue du dieu; je ne connois personne qui en ait encore marqué la hauteur; autant que j'en ai pu juger, elle est au moins de trente coudées; ce n'est point Bathyclès qui l'a faite, car c'est une statue d'un goût fort ancien et sans art, qui, à la réserve du

visage, des mains, et du bout des pieds, est toute semblable à une colonne d'airain : elle a la tête dans un casque, et tient dans ses mains une lance et un arc. La bâse de cette statue est faite en forme d'autel, et la tradition du pays porte qu'Hyacinthe y est inhumé ; de-là vient que durant les solemnités de la fête Hyacinthia, avant que de sacrifier à Apollon, l'on ouvre une petite porte d'airain qui est au côté gauche de l'autel, et que l'on fait l'anniversaire d'Hyacinthe avec les cérémonies accoutumées. Sur cette bâse est représenté en relief d'un côté Neptune avec Amphitrite ; de l'autre, la Néréïde Béris (1). Dans un autre endroit Jupiter et Mercure s'entretiennent ensemble : près d'eux est Bacchus avec Sémélé, qu'Ino accompagne ; dans un autre vous voyez Cérès, Proserpine et Pluton, et à leur suite les Parques et les Heures. Vénus, Minerve et Diane viennent ensuite, ces déesses portent au ciel Hyacinthe et sa sœur Polybœe, qui mourut vierge, à ce que l'on dit ; au reste, la statue d'Hyacinthe le représente comme ayant déjà de la barbe au menton, qu'il en eût ou non : Nicias de Nicomédie dans un endroit, où il fait entendre qu'Apollon étoit amoureux d'Hyacinthe, parle

(1) *La Néréide Béris.* Il y a dans le texte *Biris :* comme ce nom est inconnu, on le croit mal copié ; Kuhnius aime mieux lire Béroris ou Béroé ; c'étoit une Néréïde que Neptune disputa à Bacchus et qu'il épousa, ayant eu la préférence.

de celui-ci comme d'un jeune homme d'une grande beauté. Sur le devant de l'autel, vous voyez Hercule qui est conduit au ciel par Minerve et par les autres dieux ; l'ouvrier a ménagé aussi une place pour les filles de Thestius, et n'a pas oublié les Muses ni les Heures. Quant au Zéphir, et à la manière dont Apollon tua si malheureusement Hyacinthe, et à la fleur en laquelle il le changea, peut-être ce que l'on en dit est-il fort différent de la vérité, mais on en peut croire ce que l'on voudra.

Amycle a été détruite par les Doriens, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un village. Un des plus beaux monumens qui y soient restés, est le temple d'Alexandra et sa statue ; *les Amycléens disent que cette Alexandra étoit la même* personne que Cassandre, fille de Priam ; on voit aussi dans ce temple le portrait de Clytemnestre et la statue d'Agamemnon, et l'on croit que ce prince avoit là sa sépulture. Les habitans du lieu honorent particulièrement Apollon, surnommé Amycléüs, et Bacchus, à qui ils donnent le surnom de *Psilas*, par une raison assez ingénieuse ; car *Psila* en langage dorien signifie la pointe de l'aîle d'un oiseau ; or, il semble que l'homme soit emporté et soutenu par une pointe de vin, comme un oiseau dans l'air par les aîles. Voilà à-peu-près ce qu'il y a de plus curieux à Amycle. En sortant de la ville on trouve un chemin qui mène à Thérapné ; sur ce chemin

vous verrez une statue de Minerve Aléa, et avant que de passer l'Eurotas, vous découvrirez le temple de Jupiter, surnommé le Riche, qui est à quelque distance du rivage. Quand vous aurez passé la rivière, le premier temple que vous verrez est celui d'Esculape Cotyléüs; c'est Hercule qui a bâti ce temple et qui l'a ainsi nommé, à cause d'une blessure à la cuisse dont il fut guéri, et qu'il avoit reçue dans son premier combat contre Hippocoon et ses enfans; car *cotylé* en grec signifie la cuisse. Mais le plus ancien monument que l'on trouve sur cette route, c'est un temple de Mars: on dit que la statue du dieu, qui est sur la gauche, a été apportée de Colchos par Castor et Pollux; on la nomme Théritas, du nom de Théro qui, si on les en croit, fut la nourrice de Mars; peut-être que *Théritas* est un mot du pays d'où l'on a apporté la statue du dieu; car les Grecs ne connoissent point de Théro qui ait été nourrice de Mars. Pour moi je croirois que le surnom de Théritas a été donné à Mars, pour faire entendre qu'un guerrier doit avoir l'air terrible dans les combats (1); c'est pourquoi Homère a dit, en parlant d'Achille:

Un lion en colère a les yeux moins terribles.

(1) *L'air terrible dans les combats*. Ainsi, selon Pausanias, le surnom *Théritas* vient de θήρα, *venatio*, *la chasse*.

Thérapné a pris son nom d'une fille de Lélex. Ménélas y a un temple, et les habitans disent que lui et Hélène y sont inhumés ; mais les Rhodiens ont une tradition bien différente ; car ils prétendent qu'Hélène, après la mort de Ménélas, et durant l'absence d'Oreste, qui étoit encore errant, chassée par Mégapenthe et par Nicostrate, alla chercher une retraite à Rhodes, auprès de son amie Polyxo ; que cette Polyxo étoit d'une famille d'Argos, et qu'après avoir vécu plusieurs années avec son mari, Tlépoleme, elle l'avoit suivi à Rhodes dans son exil ; qu'alors elle régnoit sur les Rhodiens sous le nom de son jeune fils, dont elle étoit tutrice ; ils ajoutent que *Polyxo voyant Hélène* en sa puissance, avoit *résolu* de se venger sur elle de la mort (1) de Tlépoleme, et que dans ce dessein un jour que la princesse étoit allée laver à la rivière, elle y envoya ses femmes, déguisées en furies, qui prirent Hélène, l'attachèrent à un arbre et l'étranglèrent ; et ce fait, dit-on, est si vrai, que pour expier le crime de Polyxo, les Rhodiens bâtirent dans la suite un temple à cette princesse, sous

(1) *De se venger sur elle de la mort de son mari.* Hélène avoit été cause de la guerre de Troye, et Polyxo lui imputoit avec raison la mort de son mari, qui avoit péri devant Troye.

le nom d'Hélène Dendritis (1). Mais il faut aussi que (2) je rapporte un conte que font les Crotoniates sur Hélène, et le témoignage des Himéréens à ce sujet; car j'ai une connoissance particulière de l'un et de l'autre. Il y a sur le Pont-Euxin, vers l'embouchure de l'Isther, une isle consacrée à Achille, et qui a nom Leucé (3); cette isle a quelques vingt stades de circuit; elle est toute couverte de forêts qui abondent en bêtes fauves et de toutes espèces. Achille y a un temple et une statue. On dit que Léonyme de Crotone est le premier qui ait abordé en ce lieu. En effet, la guerre

(1) *Hélène Dendritis ;* c'est Hélène attachée à un arbre, du mot δένδρον, *arbor*, *arbre.*

(2) *Mais il faut aussi que*, &c. Il est bon de faire attention ici aux termes de l'auteur, λέγοντας λόγον. Λόγος signifie là un conte, une fable, comme en effet ce qu'il rapporte ensuite est tel.

(3) *Une isle consacrée à Achille, et qui a nom Leucé.* Antonius Liberalis, sur l'autorité de Nicander, qu'il allègue, dit que Diane, ayant supposé un veau en la place d'Iphigénie, lorsqu'on étoit sur le point de la sacrifier en Aulide, elle la transporta dans la Taurique, et de-là en une isle du Pont-Euxin, nommée Leucé, où elle lui accorda le don de l'immortalité; ensuite elle la maria avec Achille, et lui donna le nom d'Orilochia. Tous les géographes, comme Strabon, Pline, Méla et autres ont fait mention de cette isle Leucé, autrement dite, *Achillea.*

s'étant allumée entre les Crotoniates et les Locriens d'Italie, ceux-ci, à cause de leur ancienne affinité avec les Opontiens, invoquèrent Ajax, fils d'Oïlée. Léonyme, qui commandoit les Crotoniates, attaqua les ennemis, et donna d'abord sur un gros que l'on supposoit être commandé par Ajax (1); mais il reçut une grande blessure dans l'estomac, ce qui l'obligea à se retirer du combat. Dans la suite, comme sa plaie lui faisoit beaucoup de douleur, il alla consulter l'oracle de Delphes; la Pythie lui ordonna d'aller dans l'isle Leucé, que là il trouveroit Ajax qui le guériroit; il y alla en effet et fut guéri. Les Crotoniates disent qu'à son retour il assura qu'il avoit vu dans cette isle, *Achille, et non-seulement Ajax, fils d'Oïlée*, *mais* aussi *Ajax, fils de* Télamon, et avec eux Patrocle et Antiloque; qu'Hélène étoit mariée à Achille, et que cette princesse lui avoit recommandé qu'aussi-tôt qu'il seroit arrivé à Himéra, il avertît Stésichore qu'il n'avoit perdu la vue que par un effet de sa colère et de sa vengeance; avis dont le poëte profita si bien, que peu de temps après il chanta la palinodie.

(1) *Que l'on supposoit être commandé par Ajax.* Cet endroit de Pausanias a été mal entendu par Amasée et par Vigenere, qui le cite dans son commentaire sur Philostrato, comme Méziriac l'a remarqué. Pour l'entendre il en faut tirer l'explication de Conon, cité dans Photius, et rapporté par Méziriac en ces termes: *les Locriens, à cause qu'Ajax étoit*

CHAPITRE XX.

Je vis à Thérapné la célèbre fontaine Masséïs ; cependant quelques Lacédémonieus prétendent que ce n'est pas elle, et que la fontaine qu'ils appellent aujourd'hui Polydeucée, est la même que celle qu'ils appeloient autrefois Masséïs. Quoi qu'il en soit, la fontaine Polydeucée (1) est à droite sur le chemin qui conduit à Thérapné, et il y a tout auprès un temple de Pollux. Un peu plus loin vous trouvez une espèce de collège pour la jeunesse, et un temple des Dioscures, où les jeunes gens font des sacrifices au dieu Mars. Neptune a aussi un temple aux environs, sous un nom qui donne à entendre (2) que ce dieu est le maître de la terre. Si vous avancez ensuite du côté de

de leur nation, toutes les fois qu'ils combattoient en bataille rangée, lui laissoient une place dans leur bataillon, comme s'il y eût été en personne Le reste est conté dans Photius, à-peu-près comme dans Pausanias ; il n'y a que quelques noms de changés.

(1) *La fontaine Polydocée*, ou la fontaine de Pollux, appelé en grec πολυδόκης.

(2) *Sous un nom qui donne à entendre*, &c. Neptune étoit surnommé Γαιαοῦχος, *Gaauchus*, mot composé de γαῖα, *terra*, *la terre*, et de ἔχω, *habeo*, *possideo*, *je possède*.

Taïgète, vous rencontrerez un village nommé *Alésies* (1), parce que c'est-là, dit-on, que Milès, fils de Lélex, trouva le premier une meule, et qu'il enseigna aux hommes la manière de s'en servir pour moudre les fruits de la terre propres à leur nourriture. Là, vous verrez un monument héroïque, érigé en l'honneur de Lacédémon, fils de Taïgète. Quand on a passé la rivière de Phellia, on voit sur le chemin d'Amycle les ruines de Pharis, qui étoit autrefois une ville de la Laconie. Ensuite vous trouverez à droite un chemin qui vous mène à la montagne de Taïgète. Dans la plaine qui est au bas, il y a un temple de Jupiter Messapée, ainsi dit, à ce que l'on prétend, du nom d'un de ses prêtres. En descendant de la montagne on voit un endroit où étoit anciennement la ville de Brysée (1); un temple, dédié à Bacchus, est tout ce qui en reste avec quelques statues qui sont exposées à l'air; il n'y a que les femmes qui puissent voir l'intérieur du temple, elles seules ont le droit d'y sacrifier, et elles gardent un grand secret sur les cérémonies qu'elles y pratiquent. Au-

(1) *Alésies*, du mot *ἀλέω*, *molo*, *je mouds*.

(2) *Brysée*; c'est peut-être *Brasies* qu'il faut lire. Car Brasies étoit une ville des Eleuthérolacons. Etie[illegible] de Bysance la cite aussi comme une ville de la Laconie, et nullement Brysée.

dessus de Brysée s'élève, sur le sommet de la montagne, un édifice nommé *le Talet*, et qui est consacré au Soleil; ces peuples sacrifient à cette divinité plus d'une sorte de victimes, mais particulièrement des chevaux; ce qui est aussi en usage chez les Perses. Près de-là est le bois d'Enoras, où l'on trouve toutes sortes de bêtes fauves, sur-tout beaucoup de chèvres sauvages; et en général le mont Taïgète fournit aux chasseurs une quantité prodigieuse de chèvres, d'ours, de sangliers, de cerfs et de biches; aussi tout cet espace qui est entre le Talet et le bois d'Enoras est-il nommé, par excellence, *Thérai*, comme qui diroit, *les chasses*. Cette côte n'est pas éloignée du temple de Cérès Eleusinienne; c'est le surnom qu'ils lui donnent; ils disent qu'Hercule demeura caché en ce lieu, pendant qu'Esculape le guérissoit de sa blessure. On y voit une statue d'Orphée, et ils croient que c'est un ouvrage des Pélasgiens; du reste, je sais que les mystères de Cérès ne se célèbrent pas là de la même manière qu'ailleurs.

Du côté de la mer il y avoit autrefois une petite ville, nommée Hélos, dont Homère fait mention dans le dénombrement des vaisseaux, lorsqu'il dit,

Les uns venus d'Amycle, et les autres d'Hélos.

Cette ville prit son nom d'Hélius, le plus jeune des enfans de Persée, qui étoit venu s'y établir. Quelque temps après les Doriens l'assiégèrent, s'en rendirent maîtres, et firent esclaves tous les habitans; c'est l'origine des premiers esclaves (1) appartenant à l'état, qu'il y ait eu à Lacédémone, et la raison pourquoi ils se sont appelés Hilotes, comme ils l'étoient en effet. Dans la suite tous les esclaves que firent les Doriens, et que chacun s'appropria, portèrent aussi le nom d'Hilotes, quoiqu'ils fussent pour la plupart Messéniens, de la même manière que l'on appela *Hellenes* tous les Grecs, du nom d'*Hellas*, qui étoit alors une contrée de la Thessalie. Il y a dans le bourg d'Hélos une statue de Proserpine, que l'on porte tous les ans à certains jours dans le temple de Cérès Eleusinienne; ce temple n'est qu'à quinze stades de Lapithéon, lieu ainsi appelé du nom d'un certain Lapithas, qui

(1) *C'est l'origine des premiers esclaves*, &c. Voilà l'origine des Hilotes bien marquée. Cet endroit répand beaucoup de clarté sur un point d'histoire rapporté par l'auteur au chap. 11 de ce livre-ci. Ces Hilotes étoient ainsi appelés, parce qu'originairement ils étoient de la ville d'Hélos, ainsi on auroit dû dire *Hélotes*, et non pas *Hilotes*; mais parce qu'ils étoient ἅλωτες, *prisonniers de guerre*, ils furent nommés *Hilotes*, tant à cause du nom d'Hélos, qu'à cause de leur état.

étoit originaire du pays; ce lieu fait partie du mont Taïgète; et n'est pas loin de Derrhion, où l'on voit une statue de Diane Derrhiatis, qui est exposée à l'air. La fontaine Anonus est fort proche. Après Derrhion vous trouverez un endroit que l'on appelle Harplé, et qui s'étend jusqu'à la plaine.

Mais si, en sortant de Sparte, vous prenez le chemin de l'Arcadie, vous rencontrerez d'abord en pleine campagne une statue de Minerve Paréa, ensuite un temple d'Achille, qu'il n'est pas permis de tenir ouvert; cependant tous les jeunes gens qui vont s'exercer au combat dans ce bois de platanes, dont j'ai parlé, ne manquent pas de faire auparavant leur sacrifice à Achille; les Lacédémoniens disent que ce temple a été bâti par Prax, arrière petit-fils de Pergamus, qui étoit fils de Néoptoleme. Plus loin vous verrez ce qu'ils appellent *la sépulture du cheval;* c'est un endroit où l'on dit que Tyndare ayant assemblé tous ceux qui recherchoient sa fille Hélène en mariage, il immola un cheval en leur présence, et leur fit prêter serment sur la victime même (1) déjà mise en pièces. Le serment portoit que tous vengeroient Hélène, et

(1) *Sur la victime même*, &c. Amasée s'est trompé ici en donnant au mot grec τομίων une signification qu'il n'a pas.

quiconque

quiconque auroit l'avantage de l'épouser, s'il arrivoit jamais que l'un ou l'autre fût outragé; après leur avoir imposé cette obligation, il enterra les membres de la victime dans le lieu même. A deux pas de ce monument il y a sept colonnes qui ont été érigées, autant que j'en puis juger, suivant la religion de l'ancien temps, et qui, à ce que l'on dit, représentent les sept planètes. Le long du chemin on voit un bois consacré à Cranius (1) Stemmatius; au-delà c'est le temple de Diane Mysienne, et à trente stades de la ville vous trouvez une satue de la Pudeur, qui a été posée là par Icarius, pour la raison que je vais dire. Icarius ayant marié sa fille à Ulysse, voulut engager son gendre à fixer son domicile à Sparte, mais inutilement; frustré donc de cette espérance, il tourna ses efforts du côté de sa fille, la conjura de ne le point abandonner, et au moment qu'il la vit partir pour Ithaque, il redoubla ses instances, et se mit à suivre son char. Ulysse lassé enfin de ses importunités, dit à sa femme qu'elle pouvoit opter entre son père et son mari, et qu'il la laissoit la maîtresse ou de venir avec lui en Ithaque, ou de retour-

(1) *Un bois consacré à Cranius*. Paulmier croit qu'il faut lire *Carnéüs*, et je crois qu'il a raison, car on a vu plus haut que les Doriens honoroient singulièrement Apollon Carnéüs.

ner à Sparte avec son père. On dit qu'alors Pénélope rougit, et qu'elle ne répondit qu'en mettant un voile sur son visage. Icarius entendit ce que cela vouloit dire, et la laissa aller avec son mari; mais touché de l'embarras où il avoit vu sa fille, il consacra une statue à la Pudeur dans l'endroit même où Pénélope avoit mis un voile sur sa tête.

CHAPITRE XXI.

A QUELQUES vingt stades de-là vous trouverez l'Eurotas qui passe presque au bord du chemin; en y arrivant vous verrez le tombeau de Ladas, qui fut l'homme le plus agile de son temps; il mérita d'être couronné aux jeux olympiques pour avoir doublé le stade; je crois qu'il tomba malade incontinent après sa victoire, et qu'il se fit porter en ce lieu, où étant mort il fut inhumé sur le grand chemin. L'histoire des Eléens, dans le catalogue de ceux qui ont été couronnés à Olympie, fait mention d'un autre Ladas, natif d'Egion en Achaïe, qui remporta aussi le prix aux jeux olympiques, non de la longue course, mais simplement du stade. En avançant du côté de Pellane, vous rencontrerez une petite place nommée Characome, d'où il n'y a plus qu'un pas à

Pellane ; c'étoit autrefois un ville où l'on dit que Tyndare se retira, lorsqu'il sortit de Sparte, chassé par Hippocoon et par ses enfans. Ce que j'y ai vû de plus remarquable, c'est un temple d'Esculape, et une fontaine qui n'a point d'autre nom que la fontaine de Pellane; on dit qu'une jeune fille s'y laissa tomber en puisant de l'eau, et que son voile fut trouvé dans une autre fontaine, qu'on nomme Lancée. Cent stades plus loin est un canton appelé Belemine (1) ; c'est un petit pays fort aquatique, il est arrosé par l'Eurotas et par quantité de sources. En descendant à Gythion, sur le bord de la mer, on trouve un village appelé Crocée, et dans ce village des carrières où se forment non des pierres de taille, mais des cailloux tout semblables à ceux que l'on voit sur la grève auprès des rivières ; ces cailloux sont fort difficiles à tailler, mais s'ils étoient mis en œuvre, on pourroit s'en servir à orner les niches des temples, et ils feroient aussi un fort bel effet dans des réservoirs et dans des aquéducs. A l'entrée du village il y a une statue de pierre qui représente Jupiter Crocéate, et auprès des carrières les Dioscures sont en bronze. Au sortir de Crocée, en quittant le chemin de Gythion et en prenant à main droite, on arrive à une bourgade qui a nom Egies : on croit que

(1) *Belemine* ou *Belemina*. Ptolemée dit *Blemmina*.

c'est la même qui dans Homère est appelée Augée. Là, il y a un étang, dit l'étang de Neptune, et sur sa rive un temple du dieu et une statue; on n'ose pêcher cet étang, parce que, dit-on, si on le pêchoit, on seroit métamorphosé (1) en un certain poisson. Gythée est à quelque trente stades d'Egies; c'est une ville sur le bord de la mer, et qui est habitée par ces Eleuthérolacons (2) que l'empereur Auguste affranchit de la domination de Sparte.

Tout le Péloponnèse est baigné de la mer, à l'exception du seul côté où se trouve l'isthme de Corinthe; mais les côtes maritimes de la Laconie ont le privilège de porter des coquillages qui sont excellens pour teindre les étoffes en pourpre, et qui ne le cèdent qu'aux coquillages de la mer rouge. Les villes que les Eleuthérolacons occupent aujourd'hui sont au nombre de dix-huit; la première est Gythée, que vous rencontrez en descendant d'Egies vers la mer; vous avez ensuite Teu-

(1) *On seroit métamorphosé.* L'auteur le nomme ἁλιεὺς, *le pêcheur.* Plutarque en parle dans son traité de l'adresse des animaux. Au reste Kuhnius donne à cet endroit de Pausanias un sens forcé que je ne puis approuver.

(2) *Par ces Eleuthérolacons.* L'auteur parlera bientôt de ces peuples; leur nom seul marque qu'ils n'étoient point soumis, comme les autres, à la nomination de Sparte, ἐλευθερος, *liber*, *libre*.

throne, Las et Pyrrique; d'un autre côté, vous trouvez près du Ténare Cénépolis, Œtilos, Leuctres, Thalames, Alagonie et Gérénie; sur le bord de la mer, au-delà de Ghytée, vous avez Asope, Acries, Boée, Zarax, Epidaure, autrement nommée Limèra, Brasies, Géronthre et Marios; c'est tout ce qui reste aux Eleuthérolacons, car autrefois ils avoient vingt-quatre villes. Quant à celles dont je vais parler, j'avertis que bien loin d'être sujettes (1) à la domination de Sparte, et de faire partie de l'état, comme d'autres dont j'ai parlé plus haut, elles sont indépendantes, et se gouvernent par leurs propres loix. Les Gythéates ne reconnoissent aucun mortel pour auteur de leur origine; ils disent qu'Hercule et Apollon se disputèrent long-temps un trépied, et qu'ayant enfin terminé leur querelle, ils bâtirent Gythée de concert et à frais communs; c'est pourquoi ces dieux ont leurs statues au milieu du marché; Bacchus a aussi la sienne auprès d'eux, et dans un autre endroit on voit un Apollon Carnéüs. Les principaux temples de la ville sont celui d'Ammon et

(1) *Que bien loin d'être sujettes*, &c. Il s'est glissé ici, dans le texte de Pausanias, une faute, d'où naît une absurdité et une contradiction si évidente, qu'il est étonnant qu'aucun interprête ne l'ait encore remarquée. Cette faute est dans le mot ἐσυντελούσας; lisez οὐ τελούσας, le sens devient clair, et Pausanias ne tombe plus en contradiction.

celui d'Esculape ; ce dernier n'a point de plafond ; le dieu y est représenté en bronze. Auprès est une fontaine, dite la fontaine d'Esculape ; un peu plus loin vous trouvez un temple de Cérès, qui est chez eux en grande vénération ; là Neptune a sa statue, et l'inscription porte que c'est Neptune le maître de la terre. Les Gythéates révèrent encore une ancienne divinité dont ils parlent comme d'un vieillard, et qui a, disent-ils, son palais dans la mer ; je m'imagine que c'est Nérée qu'ils veulent dire, et je le conjecture de ces paroles de Thétis aux nymphes dans Homère :

Pour vous, Nymphes, rentrez dans vos grottes profondes ;
Un vieillard fortuné vous attend sous les ondes ;
Allez revoir Nérée et briller à sa cour.

Le temple de Cérès n'est pas éloigné des portes de la ville ; ils appellent ces portes Castorides, du nom des Dioscures. La citadelle n'a rien de considérable qu'un temple de Minerve et une statue de la déesse.

CHAPITRE XXII.

A TROIS stades de Gythée on voit une grosse pierre toute brute (1) ; on dit qu'Oreste s'y étant assis, recouvra son bon sens ; et à cause de cela on a nommé cette roche en langue dorique, Jupiter Cappautas (2). Vis-à-vis de Gythée est l'isle Cranaé, où Homère dit que Pâris, après avoir enlevé Hélène, jouit de sa conquête pour la première fois ; c'est pourquoi, à l'opposite de l'isle, il y a sur le rivage un temple de Vénus Migonitis (3),

(1) *Une grosse pierre toute brute.* L'auteur dit ἄργος λίθος, et ce mot ἄργος, qui a plusieurs acceptions, a fort embarrassé le célèbre Méziriac, jusques-là que ce grand critique étoit tenté de lire ἀρχαῖος λίθος ; *une pierre fort ancienne.* Mais ce changement n'est pas nécessaire, et Méziriac a bien dit, en disant *une pierre non polie, ni mise en œuvre.*

(2) *Jupiter Cappautas.* Ce surnom a donné la torture à tous les interprêtes, même à Méziriac. Sylburge, au lieu de ζεὺς Καππώτας lisoit λᾶς παυσωλᾶς, *la pierre d'allégement et de repos.* Mais cette correction, qui paroit d'abord si heureuse, est inutile. Il faut seulement lire Καππαύτας, du verbe καππάυω, pour καταπάυω, *cessare facio, je fais cesser.* Cette pierre étoit appelée *Jupiter Cappautas*, parce qu'Oreste s'y étant assis, Jupiter le délivra de sa phrénésie.

(3) *Vénus Migonitis*, ou *qui préside à la copulation.* Ce surnom et le mot de *Migonium* qui suit, viennent de μίγνυμι, *misceo.*

et tout le canton s'appelle Migonium. Si on les en croit, c'est Pâris lui-même qui a fait bâtir ce temple, et huit ans après la ruine de Troye, Ménélas heureusement de retour chez lui, consacra près du temple de Vénus, deux statues, l'une à Thétis, l'autre à la déesse Praxidica (1). La plaine de Migonium est dominée par une hauteur que l'on nomme le mont Larysius, et qui est consacrée à Bacchus, en l'honneur de qui chaque année on célèbre une fête au commencement du printemps; on raconte plusieurs merveilles de cette fête, mais entr'autres celle-ci, que l'on y voit toujours une grappe de raisin mûr. A la gauche de Gythée, en avançant quelques trente stades dans les terres, vous trouverez les murs de Trinase; je crois que c'étoit autrefois non une ville, mais un château qui avoit pris son nom de trois petites isles qui sont de ce côté-là près du rivage. Environ quatre-vingt stades plus loin vous voyez les ruines de la ville d'Hélos, et trente stades au-dela, c'est Aeries, ville située sur le bord de la mer; on y voit un fort beau temple de la mère des dieux, et une statue de marbre qui, de tous les monumens consacrés à cette déesse, est vanté

(1) *A la déesse Praxidica.* Dans un autre endroit l'auteur parlera des déesses appelées *Praxidices.* Ce mot vient de πράσσω, *facio.* La déesse *Praxidica* est comme qui diroit, *la déesse qui consomme l'œuvre.*

comme le plus ancien qui soit dans tout le Péloponnèse ; car les Magnésiens qui sont au nord du mont Sipyle, ont chez eux, sur la roche Coddine, une statue de la même déesse, qui est constamment la plus ancienne de toutes ; aussi, dit on, que c'est Brotée, fils de Tantale, qui l'a faite. Les habitans d'Acries font gloire encore aujourd'hui d'avoir eu un de leurs citoyens nommé Nicoclès, qui remporta deux fois (1) le prix du simple stade aux jeux olympiques, et cinq fois le prix du stade doublé. Ils lui ont érigé un monument entre le lieu d'exercice et le port.

Géronthre est à six-vingt stades de la mer au-dessus d'Acries ; *c'étoit une ville fort peuplée avant l'arrivée des Héraclides* dans le Péloponnèse ; elle fut détruite par les Doriens, qui s'étoient rendus maîtres de Lacédémone ; ces peuples chassèrent de Géronthre les anciens habitans, et y envoyèrent une colonie pour la repeupler : aujourd'hui elle obéit aux Eleuthérolacons. Sur le chemin qui mène d'Acries à Géronthre, on trouve un lieu nommé le vieux village. Quant à Géronthre, on y voit un temple de Mars, accompagné d'un bois sacré ; tous les ans on y sacrifie au dieu, mais il n'est pas permis aux femmes d'assister à ces sacrifices. La grande place est environnée de fontaines d'eau

(1) *Qui remporta deux fois.* Le texte paroit ici un peu altéré. Kuhnius le corrige, et je m'y suis conformé.

douce; dans la citadelle il y a un temple d'Apollon; le dieu y avoit sa statue, mais il n'en reste plus que la tête, qui est d'ivoire, les autres parties ayant été brûlées avec l'ancien temple. Marios, autre ville des Eleuthérolacons, est éloignée de Géronthre d'environ cent stades : ce que j'y ai vu de plus remarquable, c'est un vieux temple dédié à tous les dieux, et auprès un bois où l'eau serpente de tous côtés. On trouve des fontaines jusques dans le temple de Diane, et je ne connois guère d'endroit où l'eau vienne en aussi grande abondance que dans cette petite ville. Au-dessus de Marios on rencontre, au milieu des terres, un village que l'on appelle Glyppia. De Géronthre à un autre village appelé Sélinunte, il peut y avoir quelques vingt stades. Du côté de la terre ferme, en montant au-dessus d'Acries, on trouve les villages que j'ai dit : mais si l'on côtoie le rivage (1), à soixante stades d'Acries, on trouvera la ville d'Asope; vous y verrez un temple dédié aux empereurs de Rome, et douze stades au-delà de la ville, un temple d'Esculape; les habitans appellent ce dieu Philolaüs (2); dans le lieu d'exercice on vous montrera des osse-

(1) *Mais si l'on côtoie le rivage*, &c. La version latine d'Amasée rend fort mal cet endroit.

(2) *Philolaüs, bon et salutaire aux hommes.* Esculape ne pouvoit avoir un surnom plus glorieux.

[redacted]

mens de corps humain, qui sont d'une grandeur prodigieuse. Au haut de la citadelle, il y a un temple de Minerve, dite Ciparissia, et au bas on voit les ruines d'une ville, qui se nommoit la ville des Achéens Paracyparyssiens. A cinquante stades d'Asope on voit encore un temple d'Esculape dans un petit canton nommé l'Hypertéléate; et à deux cent stades de la même ville est un promontoire qui avance beaucoup dans la mer, et que l'on appelle *la mâchoire d'âne* (1). Minerve y a un temple, mais qui n'a plus ni toit, ni statue; on croit que c'est Agamemnon qui l'a bâti. On y voit aussi le tombeau de Cinadus, qui étoit le maître pilote du vaisseau de Ménélas.

Sous ce promontoire est la baye de Boée, et à l'une des pointes de cette baye, la ville même de Boée; on dit qu'elle a été bâtie par Bœus, l'un des fils d'Hercule, et peuplée par une colonie qu'il y envoya, et qu'il avoit tirée d'Etie, d'Aphrodisie et de Sida, trois anciennes villes, dont les deux premières ont eu pour fondateur Enée, que la tempête obligea de relâcher à cette baye, lorsqu'il vouloit aborder en Italie; il donna même à l'une de ces villes le nom de sa fille Etia; pour la troisième, elle fut appelée Sida, du nom d'une des filles de Danaüs. Les habitans qui étoient

(1) *La mâchoire d'âne*, apparemment à cause de sa figure.

sortis de ces villes, et que l'on envoyoit chercher fortune ailleurs, consultèrent l'oracle pour savoir où ils s'établiroient; ils eurent pour réponse que Diane le leur montreroit. En effet, lorsqu'ils eurent pris terre, ils apperçurent un lièvre, ils le suivirent des yeux, et ayant remarqué qu'il se blotissoit sous un myrte, ils bâtirent une ville au même lieu. Depuis ce temps-là, le myrte est pour eux un arbre sacré, et ils honorent Diane comme leur divinité tutélaire. Dans le marché de Boée, il y a un temple d'Apollon, et dans un autre quartier un temple d'Esculape. A sept ou huit stades de la ville on voit les ruines d'un temple de Sérapis et d'Isis; sur le chemin à gauche on trouve une statue de marbre qui représente Mercure, et parmi des masures on découvre un temple d'Esculape et de la déesse Hygéia.

CHAPITRE XXIII.

Vis-a-vis de Boée est la ville de Cythère; c'est une isle qui de ce côté-là est fort proche du continent, et à la hauteur d'un promontoire, appelé le Plataniste, qui par mer n'est éloigné que de quarante stades du promontoire dont j'ai parlé, et qu'ils nomment mâchoire d'âne. La rade de Cythère se nomme Scandée, et de cette

rade à la ville il n'y a guère que dix stades. On voit à Cythère un temple de Vénus Uranie, qui passe pour le plus ancien et le plus célèbre de tous les temples que Vénus ait dans la Grèce; la statue de la déesse la représente armée. Si vous allez par la mer de Boée au cap Malée, vous verrez sur la côte l'étang de Nymbée, ainsi le nomme-t-on; auprès est un Neptune tout droit sur ses pieds, et au bord de la mer on vous fera remarquer un antre où il y a une fontaine d'eau douce; ce lieu est très-fréquenté. Cent stades au-dessus de Malée, vous trouvez sur les confins des Boéates, un lieu qui est consacré à Apollon, et qu'ils nomment *Epidelium*; ce nom vient de ce que la statue qui s'y voit, est la même que celle qui étoit autrefois à Délos; voici par quelle aventure. Dans le temps que Délos étoit la ville la plus marchande de toute la Grèce, et que le culte d'Apollon sembloit la mettre à couvert de toute insulte, Ménophane, un des généraux de Mithridate, soit de son propre mouvement, soit par ordre de son maître, car tout homme qui est possédé de l'amour des richesses compte la religion pour rien; Ménophane, dis-je, s'avisa de venir investir Délos avec sa flotte, et l'ayant trouvée sans fortifications ni murailles, et les habitans sans armes, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître; il passa au fil de l'épée

tout ce qu'il y avoit d'hommes capables de résister, étrangers et citoyens, s'empara de leurs effets, pilla le temple, rasa la ville et fit vendre les femmes et les enfans, comme autant d'esclaves. Durant le saç de la ville, un barbare eut l'impiété d'enlever la statue du dieu, et la jeta dans la mer; le flot l'ayant portée jusques vers les confins des Boréates, les gens du pays la prirent, se l'approprièrent, et en mémoire de cet évènement, le lieu où ils la déposèrent fut nommé Epidélium. Mais, ni Ménophane, ni Mithridate lui-même, ne purent échapper à la vengeance du dieu; car après cette expédition, Ménophane étant déjà en pleine mer, des négocians qui s'étoient sauvés du massacre, trouvèrent le moyen de joindre son vaisseau, d'entrer sur son bord et de le tuer. Pour Mithridate, la colère d'Apollon le poursuivit jusqu'à l'obliger de tourner ses mains contre lui-même, après avoir perdu ses états et s'être vu chassé de ville en ville par les Romains. D'autres disent qu'il demanda en grace à un de ces soldats mercenaires qu'il avoit dans ses troupes, de lui passer son épée au travers du corps: quoi qu'il en soit, l'impiété de l'un et de l'autre ne demeura pas impunie.

Sur la frontière des Boéates, à quelques deux cents stades d'Epidélium, on trouve la ville d'Epidaure, autrement appelée Liméra. Les habitans

se disent une colonie non de Lacédémoniens, mais de ces Epidauriens du pays d'Argos; et ils racontent que des députés envoyés par ces peuples vers Esculape dans l'isle de Cos, ayant abordé en cette contrée de la Laconie, avoient été avertis en songe de s'y établir; que même un serpent, qu'ils menoient avec eux, sortit du vaisseau et alla se cacher dans une caverne sur le bord de la mer; prodige qui, joint aux apparitions qu'ils avoient eues en songe, les détermina à bâtir là une ville, à laquelle ils donnèrent aussi le nom d'Epidaure; et à l'endroit où le serpent se cacha, ils élevèrent à Esculape deux autels, qui sont aujourd'hui couverts d'oliviers sauvages que la terre a produits à l'entour. Deux stades plus loin, sur la droite, vous verrez ce qu'ils appellent le marais d'Ino; c'est un marais de peu d'étendue, mais fort profond. Tous les ans, à la fête d'Ino, ils jettent dans ce marais des morceaux de pâte; si cette pâte va au fond, ils en tirent un bon augure, et un mauvais si elle revient sur l'eau. On dit que les bouches du mont Etna donnent lieu à de semblables pronostiques. Les gens des environs y jettent de petites figures d'or et d'argent, quelques-uns même toute sorte de victimes; si le tourbillon de flammes les engloutit, c'est pour eux un heureux présage; au contraire, s'il les rejette, ils se croient menacés de quelque mal-

heur. Sur le chemin qui conduit de Boée à Epidaure, et dans le territoire même des Epidauriens, vous trouvez un temple de Diane surnommée Limnatis; la ville d'Epidaure est bâtie sur une hauteur, et fort peu éloignée de la mer. Tout ce que j'y ai vu de beau, c'est un temple de Vénus, un temple d'Esculape, où le dieu est en marbre et debout, et dans la citadelle un temple de Minerve. Vers le port il y a un temple de Jupiter Sauveur, et au bas de la ville un promontoire qui avance dans la mer, et qu'ils nomment Minoa. Le bassin auquel il sert d'abri n'a rien de particulier et n'est pas différent des autres qui se voient le long des côtes de la Laconie; j'ai seulement remarqué que le rivage de cette rade étoit plein de petits cailloux d'une beauté singulière, soit pour la figure, soit pour les couleurs.

D'Epidaure à Zarax on compte environ cent stades; cette ville a un port très-commode; mais de toutes les villes des Eleuthérolacons c'est celle qui a été exposée aux plus grands malheurs, car elle fut autrefois détruite par Cléonyme, fils de Cléomène et petit-fils d'Agésipolis; j'ai parlé ailleurs de Cléonyme. Il n'y a rien de remarquable à Zarax; on voit seulement à l'extrêmité du port un temple d'Apollon, où le dieu est représenté tenant une lyre. Si vous côtoyez le

rivage

rivage l'espace de six stades et qu'ensuite vous remontiez vers la terre ferme, vous n'aurez pas fait dix stades, que vous appercevrez les ruines du port de Cyphante, et parmi ces ruines un temple d'Esculape (1), où le dieu est en marbre. Là se voit aussi une source d'eau froide qui sort d'un rocher; on dit qu'Atalante, revenant de la chasse et se trouvant fort altérée, frappa ce rocher de son javelot et en fit jaillir cette source. Brasies est la dernière ville des Eleuthérolacons sur cette côte; de Cyphante à Brasies, il peut y avoir quelques deux cents stades par mer. Les habitans de cette ville ont une tradition qui est contredite par tous les autres Grecs; ils disent que Sémelé ayant eu Bacchus de Jupiter, et que Cadmus s'en étant apperçu, elle fut enfermée dans un coffre elle et son fruit; qu'ensuite ce coffre fut abandonné à la merci des flots qui le portèrent jusques chez les Brasiates; que ces peuples ayant trouvé Sémelé morte, lui firent de magnifiques funérailles et prirent soin de l'éducation de son fils; que pour cette raison leur ville, qui jusques-là s'étoit appelée Oréate, changea son nom en celui de Brasies, à cause de l'aventure du coffre, et parce que pour dire qu'une chose

(1) *Un temple d'Esculape.* Le texte dit un temple nommé *Stetæum*. Il y a bien de l'apparence que ce mot est corrompu.

a été apportée par le flot, on se servoit d'un mot grec (1) qui a quelque rapport au nom de Brasies ; et, pour dire le vrai, ce mot grec est encore en usage aujourd'hui dans cette signification. Mais les Brasiates ne s'en tiennent pas là; ils assurent qu'Ino, qui étoit errante, vint chez eux, et qu'elle voulut être la nourrice de Bacchus; ils montrent encore un antre où ils prétendent qu'elle l'allaitoit, et ils nomment la plaine d'alentour le jardin de Bacchus. On voit à Brasies deux temples, l'un consacré à Achille, l'autre à Esculape, et tous les ans ils célèbrent une fête en l'honneur d'Achille. Au bas de la ville est un promontoire qui s'étend jusqu'à la mer par une pente fort douce; sur ce promontoire vous trouvez de petites figures de bronze, de la hauteur d'un pied, et qui ont une espèce de châpeau sur la tête; je ne sais pas bien si ce sont les Dioscures ou les Corybantes que l'on a voulu représenter; mais ces statues sont au nombre de trois, et il y en a une quatrième, qui est Minerve.

Sur la droite du chemin qui mène à Gythion, vous verrez la ville de Las, à dix stades de la mer, et à quarante de Gythion même. Cette ville est aujourd'hui située entre trois montagnes, le

(1) *D'un mot grec.* Ce mot est ἐκβέβρασθαι, *maris æstu ejectari, être poussé par les flots de la mer.*

mont Ilion, le mont Asia (1), et le mont Knacadius. Anciennement elle étoit bâtie sur le sommet du mont Asia ; on voit encore à présent les ruines de l'ancienne ville, et devant les murs une statue d'Hercule avec un trophée, érigé à l'occasion de la défaite des Macédoniens ; c'étoit une partie des troupes de Philippe, lorsqu'il fit une irruption dans la Laconie ; ces Macédoniens s'étant détachés du gros de l'armée, ravageoient toute la côte maritime, mais ils furent enveloppés et taillés en pièces. Au milieu des ruines de l'ancienne ville, on voit un temple de Minerve surnommée Asia ; ils disent que ce furent Castor et Pollux qui le bâtirent en action de graces de ce qu'ils étoient heureusement revenus de leur expédition de la Colchide, et ils ajoutent qu'il y avoit à Colchos même un temple de Minerve Asia. Pour moi, je sais fort bien que les fils de Tyndare s'embarquèrent avec Jason pour Colchos, mais que Minerve Asia fut honorée dans la Colchide ; j'ai peine à le croire, et je ne le rapporte que sur la foi des Lacédémoniens. Auprès de la ville neuve il y a une fontaine, qu'ils appellent la fontaine Knaco (2), à cause de la

(1) *Le mont Asia*. Le texte dit *le mont Ama ;* mais la suite donne à connoître qu'il faut lire *Asia* avec Paulmier.

(2) *La fontaine Knaco*. Il y a dans le texte *Kagaeo*. Je lis

couleur de son eau; à deux pas de-là est un lieu d'exercice où l'on voit une statue de Mercure fort ancienne. Sur le mont Ilion vous trouverez un temple de Bacchus, et tout au haut un temple d'Esculape; et sur le mont Knacadius un temple dédié à Apollon Carnéüs.

A trente stades de-là, ou environ, l'on rencontre un bourg de la dépendance de Sparte, nommé Hypsos; on y voit deux temples, l'un d'Esculape, l'autre de Diane Daphnéa; du côté de la mer, sur un promontoire fort élevé, il y a un temple de Diane, surnommée Dictynna (1), en l'honneur de laquelle il se célèbre un jour de fête tous les ans. A gauche de ce promontoire, le fleuve Sménus va tomber dans la mer, et je ne connois point de fleuve dont les eaux soient plus douces, ni meilleures à boire; il a sa source dans la montagne de Taïgète, et passe à cinq stades de la ville. Au bourg d'Araine on vous montrera la sépulture de Las; il est représenté sur son tombeau; les habitans du lieu disent que ce fut lui qui bâtit la ville qui porte ce nom,

avec Camérarius *Knaco*, du mot κνακός, *flavus*, *versicolor*, cette fontaine étoit ainsi appelée, à cause de la couleur de son eau. Sylburge lisoit aussi *Knaco*.

(1) *De Diane Dictynna*. Il en a déjà été parlé : *voyez* le chap. 30 des Corinthiaques.

et qu'ensuite il fut tué par Achille; car, si on les en croit, Achille étoit venu dans ce pays pour demander Hélène en mariage. Mais, à dire le vrai, je crois que ce fut plutôt Patrocle qui tua Lâs, car Patrocle étoit un de ceux qui recherchoient Hélène en mariage. Quant à Achille, il ne fut jamais de ce nombre, le catalogue des femmes illustres n'en fait aucune mention ; et si l'on n'est pas content de cette sorte de preuve, du moins faut-il se rendre à l'autorité d'Homère, qui dit au commencement de l'Iliade, qu'Achille étoit venu au siège de Troye par pure considération pour les Atrides (1), et sans être engagé par aucun serment envers Tyndare. Le même poëte, au livre vingt-troisième de l'Iliade, fait dire à Antiloque qu'Ulysse étoit plus vieux que lui d'une génération (2), et Ulysse lui-même racontant à Alcinoüs ce qu'il a vu aux enfers, dit qu'il avoit

(1) *Par pure considération pour les Atrides.* Voilà une particularité à laquelle on ne fait pas assez d'attention, et qui excuse beaucoup cette opiniâtre colère d'Achille, si fatale aux Grecs. On regarde ordinairement Achille comme un prince désobéissant et rebelle à Agamemnon, et sur ce fondement on condamne Homère de lui avoir donné ce caractère. Mais puisque Achille n'étoit pas obligé de combattre sous les enseignes d'Agamemnon, celui-ci devoit au moins le ménager et ne se pas brouiller avec lui.

(2) *D'une génération.* C'est-à-dire, de vingt-cinq à trente ans.

été sur-tout curieux d'y voir Pirithoüs et Thésée, qui étoient d'un âge supérieur au sien. D'ailleurs, nous savons que Thésée enleva Hélène; il n'est donc pas possible (1) qu'Achille ait recherché cette princesse en mariage, les temps ne quadrent pas.

CHAPITRE XXV.

UN peu plus loin que ce monument, vous verrez une rivière qui se décharge dans la mer; cette rivière, qui autrefois n'avoit pas de nom, fut appelée Scyras, depuis que Pyrrhus, fils d'Achille, y aborda avec ses vaisseaux, après s'être embarqué à Scyros pour venir épouser Hermione. Au-delà de cette rivière est un vieux temple, et à quelque distance du temple, est un autel de Jupiter. En remontant vers la terre ferme, à quarante stades de l'embouchure de Scyras, on trouve la ville de Pyrrhique, qui a pris son nom ou de Pyrrhus, fils d'Achille, ou de Pyrrhichus,

(1) *Il n'est donc pas possible*, &c. L'auteur est un peu obscur en cet endroit, parce qu'il est trop serré. Il veut dire qu'étant certain que Thésée avoit enlevé Hélène, on peut conclure de-là qu'Hélène étoit beaucoup plus vieille qu'Achille, et que par conséquent Achille n'a pu être de ceux qui la recherchoient en mariage.

l'un des Curètes. D'autres disent que Silène quitta Malée pour venir demeurer en cette ville ; à la vérité, Pindare témoigne, dans une de ses odes, (1) que Silène avoit été élevé à Malée ; mais qu'il se soit jamais appelé Pyrrhichus, c'est ce que l'on ne trouvera point dans Pindare ; il n'y a que les habitans de Malée qui l'aient rêvé. Quoi qu'il en soit, dans le marché de Pyrrhique il y a un puits dont les habitans croient être redevables au Silène ; si ce puits venoit à tarir, ils manqueroient entièrement d'eau. Les Pyrrhiquiens ont chez eux un temple de Diane Astratée, nom qui a été donné à la déesse, parce que, suivant la tradition du pays, l'armée des Amazones demeura en deçà de ce lieu, et n'avança pas plus loin ; Apollon a aussi un temple sous le nom d'Amasonius, et par la même raison ; les statues de ces deux divinités sont de bois, et l'on croit qu'elles furent consacrées par ces femmes qui étoient venues des rives du Thermodon. Si vous descendez de Pyrrhique vers la mer, vous trou-

(1) *Pindare témoigne dans une de ses odes*, &c. Pausanias cite le passage de cette ode, et en voici le sens : *Silène, ce danseur incomparable qu'un citoyen de Malée, heureux époux de la belle Naïs, a eu le bonheur de nourrir*, &c. Mais dans ce passage cité par Pausanias, il s'est glissé une faute de copiste ; au mot Μαλέγορος, il faut lire Μαλεάγονος, *citoyen de Malée.* C'est à Camérarius que l'on doit cette correction.

verez, sur votre chemin, Teuthrone, ville qui a été bâtie, à ce que disent les habitans, par Teuthras, athénien; ces peuples honorent particulièrement Diane Issoria : la fontaine Naïa est tout ce que j'ai vu de curieux dans leur ville.

A cent cinquante stades de Teuthrone vous avez le promontoire de Ténare, qui avance considérablement dans la mer, et sous lequel il y a deux ports, l'un nommé Achillée, l'autre Psamathus; sur ce promontoire est un temple de Neptune, en forme de grotte, et à l'entrée une statue du dieu. Quelques poëtes Grecs ont imaginé que c'étoit par-là qu'Hercule avoit emmené le chien de Pluton; mais outre que dans cette grotte il n'y a aucun souterrain, il n'est pas vraisemblable qu'un dieu tienne son empire sous terre, ni que nos ames s'attroupent (1) là après notre mort. Hécatée de Milet a eu une idée assez raisonnable, quand il a dit que cet endroit du Ténare servoit de repaire à un serpent effroyable, que l'on appeloit le chien des enfers, parce que quiconque en étoit piqué mouroit aussi-tôt, et il prétend qu'Hercule amena ce serpent à Eurysthée. Homère, qui le premier a parlé du chien des enfers qu'Hercule traîna après lui, ne le distingue par aucun nom propre, ni ne le dé-

(1) *Ni que nos ames s'attroupent* J'ai conservé la force de l'expression grecque ἀθροίζεσθαι τὰς ψυχὸς.

peint, bien qu'il dépeigne la Chimère (1) ; mais ceux qui sont venus après lui, ont appelé ce chien Cerbère : ils lui ont donné trois têtes, et en ont fait un gros dogue, quoiqu'Homère, par le chien des enfers, ait aussi-bien pu entendre un dragon, qu'un animal domestique.

Pour revenir à mon sujet, on voit au promontoire de Ténare plusieurs monumens antiques, entr'autres Arion jouant de la lyre, et assis sur un dauphin. Hérodote, dans son histoire des Lydiens, a rapporté ce qu'il avoit appris d'Arion et de ce dauphin; pour moi je parlerai ici comme témoin oculaire; j'ai vu à Poroselène (2) un dauphin qui avoit été blessé par des pêcheurs, et dont un jeune enfant avoit pris soin : ce dauphin pour prix de sa guérison, obéissoit à cet enfant, venoit à lui quand il l'appeloit, et le portoit sur son dos par-tout où il vouloit. Vous verrez aussi au Ténare une fontaine qui véritablement n'a rien de surprenant aujourd'hui, mais

(1) *Bien qu'il dépeigne la Chimère.* Amasée fait entendre tout le contraire; sa version est donc fautive ici comme en une infinité d'autres endroits. La Chimère est dépeinte par Homère au livre sixième de l'Iliade.

(2) *A Poroselène.* C'étoit une ville près de Lesbos. Elle s'appeloit proprement *Pordoselène ;* mais comme ce mot renferme une grossiéreté, quelques auteurs ont mieux aimé dire *Poroselène ;* c'est ce que nous apprenons de Strabon et d'Etienne de Bysance.

dont on racontoit autrefois des merveilles; car si l'on en croit les gens du lieu, ceux qui regardoient dedans y voyoient des ports et des vaisseaux; ils disent qu'elle a cessé de présenter ces objets, depuis qu'une femme y a lavé des habits qui étoient souillés. Du promontoire de Ténare à Cénépolis il y a environ quarante stades de navigation: anciennement cette ville s'appeloit Ténare; on y trouve un temple de Cérès, et sur le bord de la mer un temple de Vénus, où la déesse est debout et en marbre. Trente stades plus loin c'est un lieu appelé Thyridès (1), et qui est tout au haut de la côte; près de-là sont les ruines de la ville Hippola, au milieu desquelles subsiste encore une chapelle de Minerve Hippolaïtis. A une très-petite distance on trouve la ville et le port de Messa; du port à la ville d'Œtile on compte cent cinquante stades: le héros qui a donné son nom à cette ville étoit Argien de naissance, fils d'Amphianax, et petit-fils d'Antimaque: ce que j'ai vu dans cette ville de plus digne de curiosité, c'est un temple de Sérapis, et une statue d'Apollon Carnéüs dans la place.

(1) *Appelé Thiridès*, de θύρα, *jauna, ostium, porte* ou *fenêtre*, parce que de ce lieu on découvroit fort loin. Le texte porte, ἄκρα Ταινάρου, *cacumen Tænari, le sommet du Ténare*; mais par la description de Pausanias il paroît que le Ténare est déjà loin. C'est pourquoi Paulmier, au lieu de Ταινάρου lisoit Ταϋγέτου, *du mont Taïgète*.

CHAPITRE XXVI.

D'Œtyle à Thalama il y a quelques quatre-vingt stades; sur le chemin on voit un temple d'Ino, célèbre par les oracles qui s'y rendent; car ceux qui s'endorment dans ce temple reçoivent des lumières sur les choses qui leur doivent arriver, et la déesse, par le moyen des songes, leur apprend ce qu'ils ont envie de savoir. Devant le portail je remarquai deux statues de bronze, l'une de Pasiphaé (1), l'autre du Soleil. Il y en a une troisième dans le temple même, mais elle est si chargée de couronnes et d'ornemens, qu'on ne la sauroit bien distinguer; on la dit de bronze; une fontaine donne à ce lieu de

(1) *L'une de Pasiphaé.* Le texte porte *Paphia ;* mais Camérarius, Sylburge et Meursius lisent *Pasiphaé*, au lieu de *Paphia ;* et ce qui me fait croire qu'ils ont raison, c'est que l'auteur traite ici Paphia, non de divinité, mais de génie étranger, *οὐκ ἐπιχώριος δαίμων*. Aussi par *Pasiphaé* ces critiques entendent-ils Cassandre, la fille de Priam, qui fut appelée de ce nom après sa mort. Plutarque, dans la vie d'Agis, dit que cette Pasiphaé étoit une des Atlantides, ou bien Cassandre, fille de Priam, qui étoit morte en ce lieu, et que l'on avoit appelée *Pasiphaé*, parce qu'elle manifestoit ses oracles à tout le monde.

très-bonne eau en abondance : cette fontaine est consacrée à la Lune, et en porte le même nom. Pasiphaé est, à l'égard des habitans, un génie étranger. Vingt stades au-delà de Thalama vous trouvez Péphnos, qui est une ville maritime, fort peu distante d'une isle qui n'est pas plus grande qu'un gros rocher, et qu'ils nomment aussi Péphnos. Les Thalamates disent que Castor et Pollux ont pris naissance dans cette isle, et je sais que le poëte Alcman a dit la même chose dans une de ses odes ; mais, selon eux, les Dioscures furent portés à Pellane par Mercure, et n'ont point été élevés à Péphnos ; dans cette petite isle ces jumeaux sont représentés en bronze par deux statues qui n'ont pas plus d'un pied de haut, et qui sont exposées à l'air ; et quoique la base soit continuellement battue des flots de la mer, elle demeure immobile ; ce qu'ils regardent comme un miracle : une autre merveille, c'est que les fourmis de cette isle sont blanches, et non pas noires comme les nôtres. Les Messéniens prétendent que ce petit canton faisoit autrefois partie de leur pays, et par cette raison ils se vantent d'appartenir aux Dioscures de plus près que les Lacédémoniens. De Péphnos à Leuctres il n'y a pas plus de vingt stades : j'ignore d'où cette ville a pris son nom ; mais si c'est de Leucippe, fils de Périérès, comme le veulent les Messéniens, je ne m'étonne pas

que ses habitans révèrent Esculape plus que tous les autres dieux, car ils le croient né d'Arsinoé, qui étoit fille de Leucippe. On y voit deux statues de marbre, l'une d'Esculape, l'autre d'Ino, placées en des lieux différens, un temple et une statue de Cassandre, fille de Priam, que les gens du pays appellent Alexandra, et quelques statues de bois d'Apollon Carnéüs, qui est honoré à Leuctres de la même façon qu'à Sparte. Dans la citadelle il y a un temple et une statue de Minerve: j'oubliois dans la ville un temple de Cupidon, accompagné d'un bois sacré qui est toujours inondé durant l'hiver : une chose singulière, c'est qu'au printemps les feuilles qui tombent des arbres, ne sont point emportées hors du bois par les eaux. Je rapporterai ici ce qui arriva de mon temps, dans une plaine de Leuctres qui avoisine la mer. Le feu, par un grand vent, s'étant communiqué à une forêt, il y eut beaucoup d'arbres de brûlés : à l'endroit du bois qui avoit été le plus dépouillé, on trouva une statue de Jupiter Ithomate en pied, d'où les Messéniens concluoient que Leuctres leur avoit autrefois appartenu; mais il se peut fort bien faire que dans le temps que Leuctres étoit aux Lacédémoniens, Jupiter Ithomate fût aussi en honneur chez eux.

Cardamyle est à soixante stades de la mer, et à soixante de Leuctres; Homère en fait men-

tion (1), et c'est une des sept villes dont Agamemnon promet de faire présent à Achille : cette ville obéit présentement à Sparte, depuis qu'Auguste l'a démembrée de la Messénie. On y voit, près du rivage, un temple qui est consacré aux filles de Nérée ; car on dit que ces Nymphes sortirent de la mer, et se placèrent là pour voir Pyrrhus qui alloit à Sparte, dans le dessein d'épouser Hermione. Dans la ville même il y a un temple de Minerve, et une statue d'Apollon Carnéüs, dont le culte est commun à tous les Doriens. La ville qu'Homère appelle Enope étoit aussi autrefois aux Messéniens ; mais aujourd'hui elle est de la dépendance des Eleuthérolacons, et se nomme Gérénie. Quelques-uns disent que Nestor y fut élevé, et d'autres qu'il s'y retira seulement, après que Pylos eut été prise par Hercule. Vous verrez à Gérénie le tombeau de Machaon, fils d'Esculape, avec un temple fort célèbre, qui lui est dédié ; car les habitans croient que Machaon a aussi la vertu de guérir les maladies ; ils lui ont consacré un petit canton qu'ils appellent *Rhodon* (2) ; le dieu y est représenté en bronze, debout sur ses pieds ; il a sur la tête une couronne que les Messéniens, en leur

(1) *Homère en fait mention* dans l'Iliade, liv. 9.

(2) *Qu'ils appellent Rhodon.* Sans doute, parce que ce lieu portoit beaucoup de rosiers, car ῥόδον signifie *une rose*.

langue naturelle, nomment *Ciphos*. L'auteur de la petite-Iliade rapporte que Machaon fut tué par Eurypile, fils de Téléphe; et de-là vient ce qui se pratique de ma connoissance dans un temple d'Esculape, qui est à Pergame; on y chante des hymnes en l'honneur de Téléphe, mais sans y rien mêler qui soit à la louange d'Eurypile, et il n'est pas même permis (1) de prononcer son nom dans ce temple, parce qu'il est regardé comme le meurtrier de Machaon. Au reste, les habitans de Gérénie disent que les os de Machaon furent recueillis par Nestor; et, à l'égard de Podalire, ils tiennent qu'au retour de Troye, ayant été jeté par la tempête avec les autres Grecs à Syros, ville de Carie (2), il y fixa sa demeure. Dans le pays des Géréniens il y a la montagne de Calathion, et sur cette montagne un temple dédié à Calathée (3), auprès est une grotte dont l'entrée est extrêmement étroite, mais le dedans est fort

(1) *Il n'est pas même permis*. C'est ainsi qu'à Ténédos, dans le temple de Ténès, fondateur de cette ville, on n'osoit prononcer le nom d'Achille, parce qu'Achille avoit tué Ténès. *Diod. liv.* 5.

(2) *A Syros, ville de Carie*. Etienne de Bysance dit *Syrna* ou *Syrnos*, au lieu de *Syros*, et tire son nom de Syrna, femme de Podalire.

(3) *A Calathée*.] Le texte dit *Cléa*., mais Kuhnius lit *Calathéa*. On comprend aisément que *Calathéa* écrit en abrégé a fait aux yeux du copiste, *Cléa*.

orné, et mérite d'être vu. Si de Gérénie vous remontez vers les terres, vous n'aurez pas fait trente stades que vous trouverez la petite ville d'Alagonie, qui appartient aussi aux Eleuthérolacons; il n'y a rien à y voir qu'un temple de Bacchus, et un temple de Diane.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

PAUSANIAS;

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE, PITTORESQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA GRÈCE.

LIVRE QUATRIEME.

VOYAGE DE LA MESSÉNIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les Messéniens, suivant qu'il a plu à Auguste de les borner du côté de la Laconie, confinent aujourd'hui avec les Géréniens par un bois limitrophe, qui se nomme le bois Chœrius. On dit que la Messénie, qui étoit autrefois inculte et inhabitée (1), commença à se peupler de la manière que je vais raconter. Après la mort de Lélex,

(1) *Autrefois inculte et inhabitée.* Amasée rend cela par ces mots : *in hac primos incolas vicatim habitasse proditum est ;* ce n'est pas le sens du texte.

qui régnoit dans cette partie de la Grèce, que l'on appelle aujourd'hui la Laconie, et qui du nom de son souverain s'appeloit alors la Lélégie, Mylès, son fils aîné, lui succéda. Polycaon, le cadet, mena une vie privée jusqu'à ce qu'il eût épousé Messène, native d'Argos, fille de Triopas, et petite-fille de Phorbas. Cette princesse, fière de la grandeur de son père, qui, en puissance et en autorité l'emportoit sur tous les Grecs, ne put souffrir de se voir déchue de son rang, et mariée à un simple particulier; elle persuade à son mari de se faire roi, à quelque prix que ce soit : il lève des troupes à Argos et à Lacédémone, entre à main armée dans la contrée dont je parle, s'en empare, et, en considération de sa femme, donne le nom de Messénie à tout le pays. Aussi-tôt il bâtit plusieurs villes, et entr'autres Andanie, dont il fait la capitale de son royaume; car avant que les Thébains eussent défait les Lacédémoniens à Leuctres, et qu'ensuite ils eussent bâti sous Ithome la ville de Messène, qui subsiste encore à présent, je ne crois pas qu'il y eût aucune ville de ce nom. C'est une conjecture que je tire particulièrement des poëmes d'Homère; car, dans l'Iliade, ce poëte faisant le dénombrement des troupes qui étoient venues au siège de Troye, nomme les villes qui avoient envoyé du secours; Pylos, Arène, plusieurs au-

tres, et ne fait nulle part mention de Messène; dans l'Odyssée il donne à entendre que les Messéniens composoient alors non une ville, mais une nation, quand il dit qu'Ulysse alla en Messénie redemander trois cents moutons que les Messéniens avoient enlevés dans Ithaque. Mais il s'explique encore plus nettement, lorsqu'en parlant de l'arc dont Iphitus avoit fait présent à Ulysse chez Orsiloque, il dit que ces deux héros s'étoient rencontrés dans la Messénie. En effet, Orsiloque demeuroit à Phères, ville de la Messénie, et le poëte nous l'apprend lui-même en racontant le voyage de Pisistrate et de Télémaque, à la cour de Ménélas.

A Phères arrivés ils vont chez Dioclès,
Digne fils d'Orsiloque.

Les premiers donc qui aient régné dans cette contrée, ce sont Polycaon, fils de Lélex, et Messène, femme de Polycaon; ce fut même à cette princesse que Caucon venant d'Eleusis, apporta le culte et les cérémonies des grandes déesses (1). Caucon étoit fils de Célénus (2), et

(1) *Des grandes déesses*. C'est ainsi que les Grecs appeloient Cérès et Proserpine.

(2) *Fils de Célénus*. Amasée fait Caucon *fils de Clinus*, mais c'est sur un fondement trop léger. On en va juger. Dans une inscription en vers, que rapporte Pausanias, il y a

petit-fils de Phlyus. Quant à Phlyus, les Athéniens le disent fils de la Terre; ce qui s'accorde avec l'hymne que Musée a faite pour les Lycomèdes (1), en l'honneur de Cérès. Plusieurs années après Caucon, Lycus, fils de Pandion, rendit le culte des grandes déesses beaucoup plus auguste; encore aujourd'hui, les Messéniens ont un bois qu'ils nomment le bois de Lycus, et où l'on prétend qu'il purifia tous ceux qui étoient initiés (2) à ces mystères. Que ce bois subsiste encore dans la Messénie, Rhianus de Crète nous le témoigne par ce vers :

Auprès de l'âpre Elée est le bois de Lycus.

Et que ce Lycus fût fils de Pandion, nous le voyons attesté par des vers qui sont au bas de la statue de Méthapus; car Méthapus arrangea

au quatrième vers φλυάδεω κλεινοῖο. Amasée fait de κλεινοῖο, Clinus, un nom propre; cependant ce n'est qu'une épithète qui signifie *inclyti, illustre ;* ensorte que φλυάδεω κλεινοῖο veulent seulement dire *l'illustre fils de Phlyus.*

(1) *Pour les Lycomèdes.* L'auteur en parle dans un autre endroit. On n'a qu'à chercher ce mot à la table, on en trouvera l'explication.

(2) *Tous ceux qui étoient initiés.* Le texte dit τοὺς μύστας : Amasée rend ces mots par *antistites mysteriorum.* Mais ils n'ont d'autre sens que celui que je leur donne, et que Kuhnius aussi leur a donné.

tout ce qui concernoit les cérémonies du culte de Cérès ; il étoit Athénien de naissance, et s'entendoit parfaitement bien aux choses qui regardent la religion. Ce fut lui qui institua la religion et les mystères des Cabires chez les Thébains, et qui consacra sa propre statue dans un lieu affecté à la demeure (1) des Lycomèdes, avec une inscription (2) qui renferme bien des particularités, et qui est fort propre à éclaircir le point que je traite. Cette inscription porte en premier lieu que Méthapus, qui probablement rapportoit son origine à Mercure, avoit répandu chez les Grecs le culte de la fille aînée de Cérès, c'est-à-dire, de Proserpine ; secondement, que Messène avoit institué des fêtes en l'honneur des grandes déesses, suivant le rit et les cérémonies qu'elle tenoit de Caucon, petit-fils de Phlyus ; troisièmement, que Méthapus étant venu à Andanie, avoit été surpris de voir que Lycus, fils

(1) *Dans un lieu affecté à la demeure*, &c. L'auteur ne dit point où étoit ce lieu, et cet omission rend tout cet endroit fort obscur. Je suis persuadé quo le texte est défectueux.

(2) *Avec une inscription.* Pausanias rapporte cette inscription, qui consiste en six vers hexamètres. Mais au jugement même de Paulmier ces vers sont si obscurs et si mal copiés, qu'il n'est pas possible de les entendre sans le secours d'un bon manuscrit. Je me suis contenté d'en tirer ce que j'ai pu, et je l'ai lié avec la narration.

du vieux Pandion, eût transporté ces mystères d'Athènes en cette ville de la Messénie; d'où il résulte que Caucon, petit-fils de Phlyus, étoit venu voir Messène, que Lycus vint ensuite à Andanie, et que cette ville fut dans ce pays le premier siège des mystères de Cérès et de Proserpine. En effet, il me paroît bien raisonnable que Polycaon et Messène, qui avoient choisi cette ville pour la capitale de leur royaume, en fissent aussi le centre de la religion du pays.

CHAPITRE II.

J'AI fait ce que j'ai pu pour découvrir quelle a été la postérité de Polycaon et de Messène; j'ai feuilleté le poëme des femmes illustres, les poésies de Naupacte (1) et tout ce que Cinéthon et Asius ont écrit en vers sur les généalogies des anciens, je n'y ai rien trouvé qui eût rapport à ce sujet; car le poëme des femmes illustres parle seulement d'un Polycaon, fils de Butès, qui épousa Evechmé, fille d'Hyllus et petite-fille

(1) *Les poésies de Naupacte.* Pausanias cite toujours ainsi cet ouvrage sans nommer l'auteur, qui sans doute lui paroissoit incertain. Le scoliaste d'Apollonius, au livre 2 des Argon., dit que ces poésies étoient l'ouvrage de Néoptolême.

d'Hercule ; mais il n'y est fait aucune mention de Messène, ni de son mari. Si l'on s'en rapporte aux Messéniens, la postérité de Polycaon ne dura pas plus de cinq générations ; ensuite ils déférèrent la couronne à Périérès, fils d'Eole (1) et l'invitèrent à en venir prendre possession. Durant son règne Mélanéüs vint à sa cour ; il tiroit si bien de l'arc qu'à cause de son adresse on le disoit fils d'Apollon. Périérès en fit tant de cas, qu'il lui donna ce petit canton qui se nomme aujourd'hui Carnasion, et que l'on appeloit alors l'Œchalie, du nom de la femme de Mélanéüs. Comme l'histoire grecque a ses points contestés, les Thessaliens et les Eubœens ne s'accordent pas

(1) *A Périérès, fils d'Eole.* Voilà un endroit qui prouve bien que les Grecs se faisoient une antiquité fabuleuse et chimérique ; car si Périérès, fils d'Eole, eût été postérieur à Lélex de six générations, il s'ensuivroit que ce Lélex, roi de la Laconie, étoit plus ancien que Japet, ce qui est absurde. En effet, ces six générations remontent jusqu'à Japet, comme on le va voir par la seule énumération des personnes. Périérès, fils d'Eole ; Eole, fils d'Hellen ; Hellen, fils de Deucalion ; Deucalion, fils de Prométhée ; Prométhée, fils de Japet. Voilà six descendans ou six personnes. Or, de Périérès à Polycaon, il y avoit six générations, selon Pausanias. Lélex, père de Polycaon, étoit donc le septième en remontant, et par conséquent il devoit être plus ancien que Japet, ce que l'on ne sauroit jamais admettre. *Paulmier.*

du vieux Pandion [illegible] [pre]miers préten-
d'Athènes en cet[illegible] [illegible]ement un mau-
résulte que Ca[illegible] [illegible] (1) d'Œchalie.
venu voir Me[illegible] [illegible] s'accorde avec les
Andanie, [illegible] Hécatée de Milet.
premier [illegible] [illegible] qu'Œchalie faisoit
serpin[illegible] [illegible]. Mais le sentiment
que [illegible] [illegible] plus probable pour
cet[illegible] [illegible] à cause d'une par-
[illegible] [illegible] dans la suite, touchant
[illegible]

[illegible] [Gor]gophone, fille de Persée,
[illegible] deux fils, Aphareüs et Leu-
[illegible] la mort de leur père régnèrent
[illegible] en Messénie; mais Aphareüs se
[illegible] puissant: durant son règne il bâtit
[illegible] qu'il appela ainsi du nom de la
[illegible] qu'il avoit épousée, et qui étoit sa
[illegible], car sa mère Gorgophone s'étoit
[illegible] à Œbalus: j'ai déjà parlé deux fois de
[illegible] princesse dans l'histoire d'Argos et dans
[illegible] la Laconie. Aphareüs bâtit donc, comme
[illegible] la ville d'Arène, et reçut chez lui Nélée,
[illegible] germain, fils de Créthéüs et petit-fils

[illegible] Palmier a bien senti qu'il y avoit
[illegible] Il ne faut que lire attentivement
[illegible] que Pausanias rapportoit le sentiment
[illegible] qui ne se trouve plus.

l'Eole, que l'on surnommoit Neptune. Nélée, chassé d'Iolcos (1) par Pélias, s'étoit réfugié auprès d'Aphareüs, qui non-seulement lui donna une retraite dans ses états, mais lui en abandonna toute la côte maritime, où il y avoit plusieurs villes et entr'autres Pylos, que Nélée choisit pour le lieu de sa résidence. Lycus, fils de Pandion, chassé d'Athènes par son frère Egée, vint aussi à Arène, et il apprit à Aphareüs, à sa femme et à ses enfans les cérémonies des grandes déesses, comme Caucon avoit autrefois initié Messène aux mêmes mystères dans la même ville d'Andanie. Aphareüs eut deux fils, Idas et Lyncée; Idas, l'aîné, fut renommé pour son courage; Lyncée, si l'on en croit Pindare (2), avoit les yeux si perçans, que de fort loin il voyoit jusques dans le tronc d'un arbre. Je n'ai pu savoir s'il avoit laissé quelque postérité. Pour Idas, il eut de Marpessa une fille, nommée Cléopâtre, qui fut femme de Méléagre. L'auteur des poésies cy-

(1) *Chassé d'Iolcos.* C'étoit une ville de la Thessalie en Grèce; on nomme à présent ce lieu *Iaco*, et ce n'est plus qu'un village, situé sur le golfe de Vollo, près de la ville de Démétriade.

(2) *Si l'on en croit Pindare.* Ce Poëte, dans l'ode 10 de ses Néméennes, dit que du mont Taïgète, Lyncée apperçut Castor dans le tronc d'un arbre.

priennes (1) dit que Protésilas qui, lorsque la flotte des Grecs aborda à la Troade, eut le courage de sauter le premier à terre, avoit épousé Polydora, fille de Méléagre et petite-fille d'Œnéüs ; si cela est (2), trois princesses de suite, et de même sang, la grand'mère, la mère et la fille eurent cela de commun et de singulier tout à la fois, qu'ayant toutes trois perdu leurs maris, elles ne purent se résoudre à leur survivre, et aimèrent mieux les accompagner au tombeau.

CHAPITRE III.

DANS la suite, les fils d'Aphareús combattirent contre les Dioscures, leurs cousins-germains, pour un troupeau de bœufs (3); Lyncée fut tué

(1) *L'auteur des poésies cypriennes.* On croit ces poésies plus anciennes que celles d'Homère ; l'auteur en est ignoré. Tzetzès, le scoliaste de Lycophron, le nomme Stésinus. L. Gr. Gyraldus dit que c'étoit Euéclus ; il devoit dire Euclus, d'après Pausanias dans ses Phoc. chap. 24. Mais Pausanias lui-même, qui avoit beaucoup lu cet ouvrage et qui le cite souvent, en ignoroit l'auteur.

(2) *Si cela est.* Amasée rend fort mal cet endroit, qui n'a pourtant aucune obscurité.

(3) *Pour un troupeau de bœufs.* Nous avons une Idylle de Théocrite, où le poëte dit que la cause de ce combat fut

par Pollux ; et Idas, frappé de la foudre (1), mourut bientôt après ; de sorte que la famille d'Aphareüs se trouva éteinte faute de mâle. Alors l'empire des Messénieus passa à Nestor, fils de Nélée, qui réunit en sa personne le royaume d'Idas et tout ce qui en avoit été démembré, à la réserve de cette partie qui reconnoissoit la domination des enfans d'Esculape ; car ces peuples tiennent que les fils d'Esculape vinrent de la Messénie au siège de Troye, et qu'Esculape, leur père, étoit fils, non de Coronis, mais d'Arsinoé, fille de Leucippe ; ils attestent, comme le lieu de sa naissance, un village de la Messénie, qui se nomme encore Tricca (2), quoiqu'aujourd'hui désert, et ils citent des vers d'Homère, par lesquels Nestor console Machaon, dangereusement blessé d'un coup de flèche ; car, disent-ils, ce qui attendrissoit ainsi Nestor, c'est que le roi Machaon étoit son voisin et de même contrée que lui. On

que les Dioscures avoient enlevé les filles de Leucippe, et non un troupeau de bœufs. Mais Pindare raconte le fait de la même manière que Pausanias.

(1) *Et Idas, frappé de la foudre*, &c. C'est ce que raconte encore Pindare dans la même ode.

(2) *Qui se nomme encore Tricca*. Strabon, dans sa géographie, liv. 8, dit que dans ce village on voyoit encore un temple d'Esculape Triccœus ; ce qui a fait croire à Casaubon qu'il y avoit quelques mots d'omis dans le texte de Pausanias après le mot Tricca, et je suis fort de son sentiment.

voit à Gérénie le tombeau de Machaon, et à Phérès un temple qui lui est dédié, ce qui semble confirmer l'opinion de ces peuples. Quoi qu'il en soit, après la guerre de Troye, Nestor de retour à Pylos, étant venu à mourir, les Héraclides, soutenus des Doriens, chassèrent de la Messénie les descendans de Nélée, qui ne se maintinrent sur le trône que l'espace de deux générations. Il faut se souvenir ici de ce que j'ai déjà raconté de Tisamène; j'ajouterai seulement que les Doriens ayant donné le royaume d'Argos à Téménus, Chresphonte leur demandoit pour lui la Messénie, alléguant qu'il étoit l'aîné, et qu'il devroit, par conséquent, être préféré aux enfans d'Aristodème, car Aristodème étoit déjà mort. Mais d'un autre côté, Théras, fils d'Autésion, s'opposoit fortement à la prétention de Chresphonte; il étoit originairement Thébain, et, par cinq degrés de générations, remontoit jusqu'à Polynice, fils d'Œdipe. Théras agissoit comme tuteur des enfans d'Aristodème, et comme étant leur oncle, car Aristodème avoit épousé Argia, fille d'Autésion. Cependant Chresphonte, qui souhaitoit passionnément la Messénie (1), après

(1) *La Messénie*. Le texte dit *une partie de la Messénie*; mais le texte a été changé mal à propos par Xilander. C'est de toute la Messénie qu'il s'agit, et non d'une partie, comme Kuhnius l'a judicieusement remarqué.

s'être assuré de la bonne volonté de Téménus, fit semblant de consentir que le sort en décidât. Téménus prend une bouteille, l'emplit d'eau, y jette deux petites boules, l'une pour Chresphonte, l'autre pour les enfans d'Aristodème, et déclare que celui dont la boule viendra la première, optera entre la Messénie et le royaume de Lacédémone; mais Téménus avoit fait une supercherie, car la boule des enfans d'Aristodème n'étoit que d'argile séchée au soleil, et celle de Chresphonte étoit de terre cuite, de sorte que l'une se délaya incontinent dans l'eau, et que l'autre, qui avoit plus de poids et de consistance, sortit la première; c'est ainsi que la Messénie échut en partage à Chresphonte. Au reste, les anciens habitans du pays ne furent point chassés par les Doriens, parce qu'ils se soumirent de bonne grace à Chresphonte, et qu'ils partagèrent leurs terres avec les Doriens; ce qu'ils firent d'autant plus volontiers, qu'ils regardoient leurs derniers rois comme des aventuriers venus d'Iolcos, et qui étoient même originaires de Minyes (1).

(1) *Originaires de Minyes.* Au lieu de Ὀμιλίαι qui est un mot mal copié, lisez avec Kuhnius Μινύαι, *Minyes.* Car Nélée étoit originairement de Minyes. Strabon, liv. 4, dit que les Orchoméniens Minyades ou de Minyes avoient envoyé une colonie à Iolcos, ville de Thessalie.

Chresphonte épousa Mérope, fille de Cypsélus, roi d'Arcadie; il en eut plusieurs enfans, dont Epytus fut le dernier de tous. Les anciens rois de Messénie, et Périérès lui-même, avoient fait leur résidence à Andanie; ensuite Apharéüs bâtit Arène, où il se tint avec ses enfans; Nestor préféra Pylos, il y établit sa cour, et ses descendans suivirent son exemple. Quant à Chresphonte, il bâtit un palais à Stényclere pour lui et pour les siens. Mais il ne jouit pas long-temps de sa fortune; les grands du royaume le prirent en aversion, parce qu'il favorisoit trop le peuple, et le tuèrent lui et ses enfans; le jeune Epytus, qui étoit élevé chez Cypsélus, son aieul maternel, fut le seul qui échappa à leur rage. Lorqu'il fut en âge de régner, les Arcadiens le menèrent en Messénie, où, secondé par les autres rois des Doriens, je veux dire par les fils d'Aristodème, et par Cisus (1), fils de Téménus, il remonta sur le trône. Il ne se vit pas plutôt le maître, que pour venger la mort de son père et de ses frères, il en punit les auteurs, et tous ceux qui y avoient quelque part. Ensuite, caressant les grands, libéral envers le peuple, affable à tout le monde, il

(1) *Et par Cisus*. C'est ainsi qu'il faut lire dans le texte, et non pas *Simus*, comme a lu Amasée, dont la version est ici très-fautive.

'acquit l'amour et l'estime universelle de ses ujets, et se rendit si illustre, que ses descenans firent gloire de quitter le nom d'Héraclides our prendre celui d'Epytides. Son fils, Glaucus, ui succéda; imitateur des vertus de son père en-ers le public et les particuliers, il le surpassa le beaucoup en piété. Polycaon et Messène (1) ivoient déjà reçu le culte et les cérémonies des grandes déesses à Andanie; Glaucus établit en-ore le culte de Jupiter Ithomate parmi les Doriens, après avoir fait bâtir un temple à ce dieu sur le mont Ithome. Il donna aussi le premier l'exemple de sacrifier à Machaon, fils d'Esculape, dans Gérénie, et fit rendre à Messène, fille de Triopas, des honneurs tels qu'on en rend aux héros après leur mort par des offrandes faites sur leurs tombeaux. Son fils, Isthmius, marcha sur les traces de son père, et bâtit à Phérès un temple en l'honneur de Gorgasus et de Nicomaque. Il eut pour fils, Dotadas, qui aux autres ports de la Messénie, en ajouta un qu'il fit construire à Mothone. Son fils, Sybotas, lui succéda; celui-ci ordonna qu'à l'avenir les rois de Messénie feroient tous

(1) *Polycaon et Messène.* Amasée n'a point entendu cet endroit du texte, qui, à dire le vrai, est fort obscur et corrompu selon toute apparence. J'ai suivi l'explication de Kuhnius, qui m'a paru la plus naturelle.

les ans des sacrifices au fleuve Pamisus, et qu'immédiatement avant la célébration des mystères de Cérès et de Proserpine, dont la ville d'Andanie étoit le siège encore alors, on feroit à Œchalie, l'anniversaire d'Eurytus, fils de Mélanée.

CHAPITRE IV.

Sous le règne de Phintas, fils et successeur de Sybotas, les Messéniens envoyèrent, pour la première fois, des victimes à Délos, avec une troupe d'hommes choisis, qui avoient ordre de sacrifier à Apollon. Eumélus composa l'hymne qu'ils devoient chanter en l'honneur du dieu, et ce sont les seuls vers que l'on puisse justement attribuer à Eumélus. Ce fut du temps de Phintas qu'arriva la première brouillerie entre les Messéniens et les Lacédémoniens, pour un fait qui n'a jamais été bien éclairci, et que je vais rapporter, comme il se dit de part et d'autre. Sur les confins de la Messénie, il y avoit un temple de Diane Limnatis, où les Lacédémoniens et les Messéniens étoient les seuls des Doriens qui eussent droit de faire des sacrifices; les Lacédémoniens prétendent que de jeunes filles de leur pays étant venues, selon la coutume, pour assister à la fête de Diane, elles furent violées par les Messéniens; que Téléclus,

roi

roi de Sparte, fils d'Archélaüs, petit-fils d'Agésilas, et qui descendoit d'Agis en droite ligne, voulant empêcher ce désordre, fut tué dans la mêlée, et que ces vierges aimèrent mieux mourir que de survivre à leur honte. Voilà ce que disent les Lacédémoniens. Mais les Messéniens assurent que les plus considérables d'entr'eux s'étant rendus au temple, Téléclus avoit voulu les surprendre, afin de s'emparer ensuite de la Messénie, qui, pour la bonté de son terroir, étoit depuis long-temps enviée des Lacédémoniens; que, pour cet effet, il avoit déguisé de jeunes garçons en filles, et leur avoit fait cacher des poignards sous leurs habits; que cette troupe avoit attaqué les Messéniens, lorsqu'ils s'en défioient le moins; que ceux-ci secourus de leurs compatriotes, avoient repoussé la force par la force, et fait main-basse sur les agresseurs et sur le roi même; ils ajoutent que cette entreprise de Téléclus avoit été concertée à Sparte, et que les Lacédémoniens sentoient si bien leur tort, qu'ils n'avoient pas même demandé raison de la mort de leur roi. C'est ainsi que le fait est conté d'une façon par les uns, et d'une autre façon par les autres : permis au lecteur de croire ce qu'il voudra, selon qu'il penchera pour l'une ou pour l'autre nation.

Au bout de trente ans, Alcamène, fils de Téléclus, étant roi de Sparte, conjointement avec

Théopompe, fils de Nicandre, et de l'autre maison royale, lequel Théopompe étoit le septième descendant (1) d'Eurypon, et dans la Messénie sous le règne d'Antiochus et d'Androclès, tous deux fils de Phintas, la haine de l'un et de l'autre peuple éclata enfin par une guerre ouverte. Le sujet étoit non-seulement suffisant, mais encore spécieux pour des gens qui ne cherchoient qu'une occasion de lever le masque; mais d'autres, d'un esprit plus pacifique, auroient aisément terminé un pareil différend par les voies de la justice. Quoi qu'il en soit, voici ce qui alluma cette guerre. Polycharès étoit un Messénien distingué par plus d'une sorte de mérite, mais sur-tout pour avoir été couronné aux jeux olympiques; car en la quatrième olympiade, chez les Eléens, où il n'y avoit que le seul prix du stade à espérer, il fut déclaré vainqueur. Cet homme avoit une si grande quantité de vaches, que ne pouvant les nourrir sur son propre fonds, il les envoya dans la prairie d'un Spartiate, nommé Enéphnus, qui y consentit, à condition qu'il en partageroit le profit; cet Enéphnus étoit de ces gens à qui le gain et l'intérêt sont beaucoup plus en recommandation que

(1) *Etoit le septième descendant.* Amasée, qui n'a pas entendu ici le sens de l'auteur, brouille la généalogie de Théopompe de façon que l'on n'y connoît rien. Ce n'est pas la faute de Pausanias, qui s'explique clairement.

la bonne-foi, d'ailleurs homme insinuant et adroit. Des marchands étant venus commercer dans la Laconie, il leur vendit et les vaches et les pâtres qui en avoient soin; ensuite il alla chez Polycharès, et lui dit que des corsaires avoient enlevé ses troupeaux avec ceux qui les gardoient. Comme il déploroit son malheur de la manière la plus persuasive, arrive tout à propos un pâtre qui s'étoit sauvé, et qui trouvant Enéphnus chez son maître, le convainquit de fausseté. Celui-ci voyant la friponnerie découverte, ne sut faire autre chose que d'implorer la clémence de Polycharès et celle de son fils, s'excusant sur l'avidité du gain, si naturelle à la plupart des hommes; qu'au reste il n'avoit pas d'argent sur lui, mais que si Polycharès vouloit permettre que son fils vînt avec lui, il lui donneroit le prix de ses vaches. Polycharès ordonne à son fils de suivre Enéphnus, qui se met aussi-tôt en chemin. Quand ils furent sur les terres de Lacédémone, Enéphnus ajoutant à l'infidélité un crime encore plus atroce, met le poignard sous la gorge au fils de Polycharès, le tue. Polycharès, informé de la mort de son fils, se rend à Sparte en diligence, porte ses plaintes aux deux rois et aux éphores, leur représente, les larmes aux yeux, l'hospitalité violée, le meurtre de son fils, enfin tous les torts qu'il a soufferts; on l'écoute, mais on ne lui rend point

justice; il réitère ses plaintes, et toujours inutilement. Après s'être adressé à tous les tribunaux, sans en trouver un seul de favorable, cet homme au désespoir, prend enfin la résolution de s'en retourner; mais ne se possédant plus, il se venge contre les premiers qu'il peut rencontrer; il tue les uns, maltraite les autres, et gagne la Messénie. Telle fut l'occasion de la guerre entre les deux peuples. Les Lacédémoniens se plaignoient de ce qu'on ne leur livroit pas Polycharès; ils rappeloient aussi le meurtre de leur roi, Téléclus, et même la fraude commise par Téménus en faveur de Chresphonte et au préjudice des fils d'Aristodème.

CHAPITRE V.

MAIS les Messéniens se défendoient en disant, sur le fait de Téléclus, ce que j'ai déjà rapporté. Quant à Chresphonte, on sait, disoient-ils, que son fils Epytus fut remis sur le trône par les propres enfans d'Aristodème, ce qui ne seroit pas arrivé, s'ils avoient eu quelque démêlé avec son père. A l'égard de Polycharès, pourquoi le livrerions-nous aux Lacédémoniens, puisqu'eux ils refusent de nous livrer Enéphnus? Au reste, ils prétendoient qu'il ne tenoit pas à eux que ce différend ne fût décidé par les voies de la justice, soit au conseil d'Argos, ville que les liens du sang

attachoient également à l'une et à l'autre partie, soit devant les Amphictyons, soit à Athènes dans l'aréopage, tribunal accoutumé depuis long-temps à juger des causes de meurtre. Ils soutenoient que cette brouillerie ne servoit que de prétexte aux Lacédémoniens, et qu'au fond c'étoit l'envie qu'ils avoient d'étendre leur domination, qui les portoit à leur déclarer la guerre et à faire tous les jours de nouvelles entreprises. Ils citoient l'exemple des Arcadiens et des Argiens, sur lesquels Sparte ne cessoit d'usurper tantôt une ville, tantôt une autre. Que les Lacédémoniens étoient les premiers des Grecs qui, éblouis par l'or de Crœsus, avoient fait alliance avec des barbares, tandis que ce roi des Lydiens assujettissoit à son empire, et les Grecs asiatiques, et tous les Doriens qui habitoient la haute Carie; ils ajoutoient que le temple de Delphes, pillé par les généraux des Phocéens, fut un sacrilège dont les Lacédémoniens avoient partagé le fruit et l'impiété, non-seulement les deux rois de Sparte et les plus considérables de la ville, mais les éphores même et tout l'état. Enfin, disoient-ils, une preuve incontestable de l'avarice des Lacédémoniens, c'est qu'on les a vus se liguer lâchement avec Apollodore, tyran de Cassandrie (1) pour ne manquer

(1) *Cassandrie*. C'étoit une ville de Macédoine, qui avoit été bâtie par Cassander, fils d'Antipater.

aucune occasion de s'enrichir. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner pourquoi les Messéniens faisoient un si grand crime aux Lacédémoniens de s'être ligués avec Apollodore ; je remarquerai seulement, en passant, que la guerre de Cassandrie et la guerre Messéniaque ne diffèrent qu'en ce que celle-ci fut beaucoup plus longue et plus opiniâtre ; car du reste et les habitans de Cassandrie, et les Messéniens éprouvèrent presque les mêmes calamités.

Voilà de part et d'autre les raisons que ces deux peuples donnent de la guerre qui dura si long-temps entr'eux. Les Lacédémoniens envoyèrent des ambassadeurs aux Messéniens, pour demander qu'on leur livrat Polycharès ; les rois de Messénie répondirent qu'ils en délibéreroient avec le peuple, et qu'ils feroient savoir à Sparte ce qui auroit été résolu. Les ambassadeurs ayant pris congé, on convoqua l'assemblée du peuple, on proposa l'affaire, et on alla aux opinions, qui se trouvèrent fort partagées ; car Androclès vouloit qu'on livrât Polycharès comme coupable des plus grandes fureurs, et Antiochus étoit d'un avis contraire ; il disoit que c'étoit le comble du malheur pour Polycharès, que de subir le dernier supplice à la vue d'Enéphus ; il faisoit la peinture des tourmens qui lui étoient préparés, et par-là tâchoit d'exciter la compassion du peuple. Chacun prenant parti pour

l'un ou pour l'autre roi, l'assemblée fut divisée en deux factions, qui s'échauffèrent au point qu'elles en vinrent aux mains; mais la querelle fut bientôt finie; car le parti d'Antiochus s'étant trouvé beaucoup supérieur en nombre, Androclès et les principaux de sa faction périrent dans le combat; de sorte qu'Antiochus resta seul sur le trône. Aussi-tôt il écrit aux Spartiates, et leur mande qu'il souhaite que l'affaire soit renvoyée aux juges dont il a été parlé; à quoi l'on dit que les Spartiates ne répondirent rien. Quelques mois après Antiochus mourut, et son fils, Euphaès, lui succéda. Les Lacédémoniens ne déclarèrent point la guerre dans les formes, *ni ne renoncèrent ouvertement à l'alliance des Messéniens*; mais ils firent sourdement des préparatifs, et quand ils eurent pris toutes les précautions, ils jurèrent tous de ne se rebuter jamais, ni de la longueur de la guerre, ni des disgraces qui leur pourroient arriver, et de ne point quitter les armes qu'ils n'eussent ajouté toute la Messénie à leur empire. Après s'être liés par ce serment, une belle nuit ils mettent leurs troupes en campagne, et marchent droit à Amphée, sous le commandement d'Alcamène, fils de Téléclus. Amphée étoit une place frontière de la Messénie, du côté de la Laconie, assez petite, mais située sur le haut d'un rocher, et qui avoit de l'eau abondamment. Les La-

cédémoniens jugèrent à propos de s'emparer de ce poste, afin d'en faire une espèce d'arsenal durant la guerre. Comme les habitans ne se défioient de rien, il n'y avoit ni sentinelles aux portes, ni garnison dans la ville: l'ennemi fut plutôt entré qu'il ne fut apperçu; les Messéniens furent passés au fil de l'épée, les uns dans leur lit, les autres dans les temples au pied des autels: fort peu échappèrent au malheur commun. Ce fut par cette hostilité que les Lacédémoniens donnèrent le signal de la guerre, la seconde année de la neuvième olympiade, en laquelle Xénodocus, messénien, remporta le prix du stade. Il n'y avoit point encore alors d'archontes annuels à Athènes; car les descendans de Mélanthus (1), que l'on appela les Médontides, aussi-tôt après la mort de Codrus, furent dépouillés de la souveraine autorité par le peuple d'Athènes, qui leur permit seulement de gouverner l'état selon les loix, et dans la suite le temps de leur administration fut limité à dix ans. Ainsi Amphée fut prise la cinquième année de l'archontat d'Æsimidas, athénien, fils d'Eschyle.

(1) *Car les descendans de Mélanthus.* J'ai un peu étendu cet endroit, afin de le rendre plus clair. Car il n'y est fait aucune mention de Codrus, dont il falloit pourtant parler. Codrus, fils de Mélanthus, et père de Médon, fut le dernier roi d'Athènes. Après lui les Athéniens, désespérant d'avoir

CHAPITRE VI.

MAIS avant que d'aller plus loin, et que d'entrer dans le détail (1) de tout ce que le démon de la discorde fit faire et souffrir aux uns et aux autres, je veux faire quelques recherches touchant un illustre Messénien, qui a joué un rôle considérable dans ces temps-là, et tâcher de savoir au juste et le temps où il vécu, et la part qu'il a eue à la guerre Messéniaque ; car cette guerre des Lacédémoniens et de leurs alliés contre les Messéniens, et contre ceux qui suivirent leur fortune, s'est ainsi appelée, non du nom des peuples qui l'entreprirent les premiers, comme la guerre des Perses et la guerre du Péloponnèse ; mais à cause des malheurs qui ont accablé enfin les vaincus, comme l'usage a voulu que l'on dît la guerre de Troye par la même raison. Rhianus de Bene (2) et Myron de Priène (3),

jamais un aussi bon roi, n'en voulurent plus souffrir. *Post Codrum nemo Athenis regnavit, quod ejus memoriæ tributum est*, dit Justin, liv. 2.

(1) *Et que d'entrer dans le détail*, &c. Il n'y a pas un mot de cela dans la version latine d'Amasée.

(2) *Rhianus de Bene*, &c. Benne ou Bene étoit une ville de Thrace, dit Etienne de Bysance. Le scoliaste d'Apollonius cite quelques vers de ce Rhianus de Bene.

(3) *De Priène* C'étoit une ville d'Ionie,

nous ont donné une histoire de la guerre Messéniaque, le premier en vers, le second en prose; mais ni l'un ni l'autre ne se sont attachés à la suite des événemens, ni n'ont prétendu faire une histoire complète; chacun d'eux a seulement choisi le morceau qui lui plaisoit davantage. Ainsi Myron a commencé son histoire à la prise d'Amphée, et y a compris tout ce qui s'est passé depuis cette fatale époque, jusqu'à la mort d'Aristodème. Rhianus, au contraire, ne dit pas un mot de la première guerre, et ne rapporte même qu'une partie de ce qui est arrivé depuis que les Messéniens eurent quitté l'alliance de Sparte; mais il nous apprend (1) les suites du combat qui fut donné auprès de la grande fosse. Quant à ce grand homme, Aristomène, pour l'amour de qui j'ai fait cette disgression, parce que c'est le premier qui a illustré le nom Messénien, Myron en parle seulement comme en passant dans son ouvrage, pendant que Rhianus le célèbre dans son poëme, comme Homère fait Achille dans le sien. Ces deux écrivains conviennent donc si

(1) *Mais il nous apprend*, &c. Le texte est ici non-seulement obscur, mais défectueux; pour l'entendre il faut étudier la pensée de l'auteur dans le détail qu'il nous fait de la guerre Messéniaque, où de temps en temps il parle de Rhianus, et de ce que comprenoit le morceau d'histoire qu'il avoit écrit en vers.

peu ensemble, que je suis obligé non de les abandonner tous deux, mais de rejeter l'autorité de l'un ou de l'autre. Or, il me paroît que Rhianus a du moins mieux connu le temps auquel Aristomène a vécu ; car pour Myron, il ne s'est pas toujours mis en peine de dire des choses vraisemblables, ni de s'accorder avec lui-même, comme on en peut juger par ses autres écrits, mais sur-tout par son histoire de la guerre de Messène. Témoin ce qu'il a dit de Théopompe, roi de Sparte, qu'il fut tué par Aristomène, peu de temps avant qu'Aristodème mourut. Cependant, il est certain que Théopompe ne fut point tué dans un combat, et qu'il ne mourut même qu'après la guerre de Messène, puisque ce fut lui qui y mit fin ; nous en avons une preuve dans ces vers de Tyrtée :

Tel fut Théopompus, héros chéri des dieux,
Dont l'heureuse valeur triompha de Messène.

Autant donc que j'en puis juger, Aristomène vivoit au temps de la dernière guerre Messéniaque ; je raconterai ses grandes actions lorsque la suite de l'histoire m'aura conduit là. Dès que les Messéniens surent la prise d'Amphée, de la bouche même de ceux qui avoient échappé à la cruauté de l'ennemi, aussi-tôt ils accoururent de toutes parts au Sténycleré, où le peuple ayant été

convoqué, les principaux de la nation parlèrent tour-à-tour sur la conjoncture présente; ensuite le roi prit la parole, et rassura les esprits, en disant qu'il ne falloit pas juger des suites de la guerre par ce malheureux commencement, que les préparatifs des Lacédémoniens n'avoient rien qui l'étonnassent; qu'à la vérité ces peuples étoient plus aguerris que les Messéniens, mais que les Messéniens se trouvoient dans la nécessité indispensable de payer de leurs personnes, et de faire preuve de leur courage; qu'enfin, leurs armes seroient plus favorisées des dieux, puisqu'ils n'étoient point les agresseurs, qu'ils ne faisoient que se défendre, et qu'on ne pouvoit leur reprocher ni violence, ni injustice.

CHAPITRE VII.

EUPHAÈS, après avoir parlé de la sorte, congédia l'assemblée, et, sans perdre de temps, fit prendre les armes à tous les Messéniens; il exerçoit continuellement les nouvelles milices, tenoit les vieux soldats en haleine, et leur faisoit observer une discipline beaucoup plus exacte que de coutume. Cependant, les Lacédémoniens ne cessoient de faire des courses dans la Messénie; mais regardant dejà ce pays comme leur, ils l'épargnoient;

n'abattoient ni arbres, ni maisons, et se contentoient de faire quelque butin, si l'occasion s'en présentoit; ils coupoient les bleds, ils enlevoient les fruits, en un mot, ils tâchoient de subsister aux dépens de leurs ennemis. Ils assiégèrent quelques places, mais ils n'en prirent aucunes, parce qu'elles étoient bien fortifiées, et abondamment pourvues de toutes sortes de munitions: si bien qu'ils se retirèrent avec perte, et qu'ils résolurent de ne faire à l'avenir aucun siège. Les Messéniens, de leur côté, ravageoient toutes les côtes maritimes de la Laconie, et même les terres qui sont aux environs du mont Taïgète. Quatre ans (1) depuis la prise d'Amphée, s'étoient ainsi passés en hostilités de part et d'autres, lorsqu'Euphaès croyant avoir suffisamment exercé ses troupes, et voulant profiter de la bonne disposition des Messéniens, qui paroissoient s'animer tous les jours de plus en plus contre les Lacédémoniens, déclara enfin qu'il vouloit tenir la campagne, et marcher en corps d'armée. En même temps, il ordonne que les esclaves suivent, et qu'ils aient à se munir d'outils propres à remuer la terre, et de tout ce qui étoit nécessaire pour faire de bons retranchemens. Les Lacédémoniens

(1) *Quatre ans*. Amasée dit *quatre mois*, *quartus jam mensis*. C'est une faute d'inadvertence.

avertis par la garnison d'Amphée, se mettent en marche aussi-tôt. Il y avoit sur les confins de la Messénie, une grande plaine fort propre à donner bataille, à cela près, qu'elle étoit coupée par un torrent fort profond. Ce fut-là, néanmoins, qu'Euphaès rangea son armée en bataille; il nomma pour son lieutenant-général Cléonnis, et donna le commandement de la cavalerie, tant pesante que légère, à Pytharate et à Antander; cette cavalerie ne faisoit pas en tout plus de cinq cents hommes. Quand les deux armées furent en présence, elles marchèrent l'une contre l'autre de bonne grace, et avec cette haine invétérée qui les animoit. Mais le torrent qui coupoit la plaine les empêcha de se joindre et d'en venir aux mains. Il n'y eut que la cavalerie de part et d'autre qui combattit par-dessus la ravine; comme le nombre et le courage n'étoient pas différens de part et d'autres, l'avantage fut assez égal. Durant ce combat, Euphaès commanda aux esclaves, qu'il avoit amenés à sa suite, de fortifier ses derrières et ses flancs, ce qu'ils firent en diligence. Cependant la nuit vint, qui mit fin au combat de la cavalerie, et qui donna le temps à Euphaès de se retrancher aussi par-devant. Le lendemain matin, les Lacédémoniens voyant son camp fortifié, jugèrent bien qu'il n'y avoit pas moyen de combattre des gens qui se tenoient renfermés

dans leurs retranchemens; d'ailleurs, ils n'étoient pas en état de les y forcer, n'ayant rien apporté de ce qui étoit nécessaire pour cela; de sorte qu'ils prirent le parti de s'en retourner chez eux (1).

L'année suivante, les vieillards de Sparte, ne cessant de reprocher à la jeunesse et sa lâcheté et le peu de religion qu'elle avoit pour son serment, on entreprit une seconde expédition contre les Messéniens, non plus à la dérobée, mais ouvertement et de bonne guerre. Les deux rois se mirent à la tête de l'armée; Théopompe, fils de Nicandre, et Polydore, fils d'Alcamène, car Alcamène n'étoit plus au monde. Les Messéniens sortirent en même-temps de leurs quartiers, et se voyant comme défiés au combat, ils marchèrent courageusement à l'ennemi. Polydore commandoit l'aîle gauche des Lacédémoniens, Théopompe l'aîle droite, et Euryléon le corps de bataille. Cet Euryléon, né à Sparte, étoit originairement Thébain, et descendoit de Cadmus; car il étoit fils d'Egée, petit-fils d'Œolycus, et arrière petit-fils de Théras, qui avoit pour père Autésion. Quant à l'armée des Messéniens, la disposition en étoit telle. Euphaès et Antander menoient l'aîle gauche directement opposée à l'aîle droite de Théopompe; Pytharate menoit la droite, qui répondoit

(1) Voyez à la fin de ce volume les observations du chevalier de Follart sur cette bataille.

à l'aîle gauche de Polydore, et Cléonnis étoit au centre. Un moment avant que l'on sonnât la charge, chaque général s'étant avancé au milieu de ses troupes, exhorta officiers et soldats à bien faire leur devoir; Théopompe, en peu de mots, à la manière de son pays, dit aux Lacédémoniens qu'ils se souvinssent de leur serment; que leurs ancêtres avoient acquis beaucoup de gloire en assujettissant leurs voisins, combien donc eux en acquerroient-ils davantage, s'ils faisoient la conquête d'un aussi beau pays que la Messénie? Euphaès harangua les Messéniens un peu plus longuement, pas plus néanmoins que la circonstance du temps ne le permettoit. Qu'il ne s'agissoit pas seulement de conserver leurs terres et leurs fortunes, qu'ils ne pouvoient ignorer quel seroit leur sort, s'ils se laissoient vaincre, leurs femmes et leurs enfans réduits à la condition d'esclaves; tous les autres trop heureux s'ils en étoient quittes pour mourir par le tranchant de l'épée; leurs temples pillés, leurs villes et leurs maisons brûlées, tout leur pays en proie au vainqueur, et à un vainqueur cruel; qu'il ne parloit pas par conjecture, et qu'ils avoient dans Amphée un exemple de ce qui les attendoit; qu'il valoit donc bien mieux prévenir des maux si funestes par une mort honorable: qu'après tout, il leur étoit aisé de vaincre, à présent, qu'ils avoient encore toutes

leurs

leurs forces et tout leur courage, au lieu qu'il seroit bien tard, lorsque découragés par leurs pertes, ils voudroient rétablir leurs affaires, et réparer les malheurs de la guerre: c'est ce que leur représenta Euphaès.

CHAPITRE VIII.

DÈS que le signal fut donné, les Messéniens non-seulement marchèrent, mais coururent au combat comme des gens qui comptoient la mort pour rien, et qui tous cherchoient à vaincre ou à périr. Les Lacédémoniens s'y portèrent avec la même ardeur, mais ils étoient plus attentifs à bien garder leurs rangs, et à ne se point laisser rompre. Quand ils furent les uns et les autres à portée de se mêler, ils commencèrent par se menacer du geste et des yeux, même de paroles; à entendre les uns, les Messéniens alloient être leurs esclaves, et ne faire plus qu'un corps avec ces misérables Hilotes; les autres reprochoient aux Lacédémoniens leur insatiable envie de s'accroître, qui les armoit contre leurs frères, non-seulement malgré les liens du sang, mais au mépris de leurs dieux paternels, et du grand Hercule, dont le culte leur étoit commun. Des paroles ils en vinrent aussi-tôt aux mains; alors vous eussiez

vu et Lacédémoniens et Messéniens, charger avec une égale furie, les premiers néanmoins avec plus d'avantage ; chacun combattoit de pied ferme, et s'acharnoit à l'ennemi qu'il avoit devant lui ; mais les Lacédémoniens l'emportoient par leur expérience à la guerre, par la discipline de leurs troupes, et même par le nombre ; car, déjà maîtres de la plupart de leurs voisins, ils les avoient engagés dans leur querelle ; d'ailleurs, les Asinéens et les Dryopes, chassés de leur ville depuis environ trente ans par les Argiens, étoient venus implorer l'assistance de Sparte, et Sparte avoit habilement profité de la conjoncture pour les enrôler sous ses enseignes ; enfin, à la cavalerie légère des Messéniens, ils opposoient des archers Crétois qu'ils avoient exprès soudoyés. Les Messéniens, au contraire, n'avoient pour eux que le mépris de la mort et que leur désespoir ; ils s'étoient bien persuadés que la mort étoit moins dure que glorieuse, à des gens qui combattoient pour leur patrie, et que plus ils auroient de courage, plus ils donneroient de peine aux Lacédémoniens. Aussi en voyoit-on plusieurs sortir de leurs rangs et affronter le péril, pour se signaler à quelque prix que ce fût ; couverts de blessures et prêts à expirer, ils avoient encore un air menaçant, et cette fierté qui vient d'une volonté déterminée à mourir ; on n'entendoit qu'exhortations mutuelles

qu'ils se faisoient les uns aux autres. Ceux que le sort avoit épargnés, encourageoient les blessés à faire encore quelque nouvel exploit avant que de toucher à leur dernière heure, afin de quitter la vie, du moins avec quelque satisfaction: et les mourans conjuroient à leur tour leurs camarades de les imiter, et de ne pas souffrir que leur valeur, que leur mort même fût inutile à la patrie.

Pour les Lacédémoniens, ils ne s'excitoient pas de même les uns les autres, ni ne faisoient paroître autant d'ardeur que les Messéniens; mais en gens plus entendus au métier de la guerre, et à qui les armes étoient familières dès leur enfance, ils tenoient leur phalange serrée, se montroient fermes, et espéroient que les Messéniens ne soutiendroient pas long-temps le choc du combat, ni les coups mortels qu'ils leur portoient sans cesse. Voilà ce que chacune (1) des deux armées avoit de particulier, et pour la façon de penser, et pour la manière de se battre; mais ce qui étoit commun à tous, c'est qu'aucun ne demandoit quartier à son ennemi, ni ne prétendoit se racheter à prix d'argent, apparemment parce que la haine étoit si grande entr'eux, qu'elle ne leur permettoit pas cette espérance, mais encore plus parce qu'ils ne croyoient pas devoir

(1) *Voilà ce que chacune*, &c. La version latine d'Amasée pèche encore ici, et ne dit point ce que l'auteur veut dire.

rien faire qui pût ternir la gloire de leurs belles actions. Ceux qui avoient tué un ennemi, ne s'en glorifioient point insolemment, ni n'insultoient à son malheur; parce que les uns et les autres étoient encore incertains de l'issue du combat. Mais la mort qui leur faisoit le plus d'honneur, c'étoit celle à laquelle ils s'exposoient, pour remporter les dépouilles des mourans ou des blessés; en effet, il falloit courir un très-grand risque; car pour avoir ces dépouilles, souvent ils cessoient de se couvrir de leurs boucliers, et alors, ou de loin, on leur tiroit un coup de flèches, ou de près on leur portoit un coup d'épée, lorsqu'occupés de toute autre chose, ils n'étoient pas en état de le parer; quelquefois même un mourant ou un blessé, faisant un dernier effort, ôtoit la vie à celui qui trop avide de gloire, se pressoit de lui enlever ses armes. Enfin, les rois mêmes d'un et d'autre côté, voulurent en venir aux mains l'un contre l'autre. Théopompe n'écoutant plus que son courage, s'avance le premier pour combattre Euphaès, qui, le voyant venir, ne put s'empêcher de dire à Antander : « Ne vous semble-t-il pas (1) que » Théopompe imite bien Polynice, dont il des-

(1) *Ne vous semble-t-il pas.* Ces paroles d'Euphaès sont tout-à-fait dans le goût d'Homère. Aussi paroit-il que Pausanias étoit plein de la lecture de ce grand poëte, et qu'il le savoit par cœur.

» cend? car Polynice, à la tête des Argiens, fit
» la guerre à sa patrie, et de sa propre main
» blessa mortellement son frère, dont il fut tué
» à son tour; et celui-ci par un pareil attentat
» contre la postérité d'Hercule, veut se déshono-
» rer comme a fait la malheureuse race de Laïus
» et d'Œdipe; mais je suis bien trompé s'il sort
» du combat aussi gaiement qu'il s'y présente ».
En même-temps il marche à lui. A ce spectacle, une nouvelle ardeur s'empare des troupes; quoiqu'épuisées, il semble que ce soit des troupes toutes fraîches qui aient succédé aux premières; le combat s'échauffe plus que jamais, le carnage redouble, chacun s'oublie pour ne penser qu'à défendre son roi. Le gros qui environnoit Euphaès, étoit composé de gens d'élite, et de tout ce qu'il y avoit de plus braves Messéniens; furieux, ils chargent la troupe que commandoit Théopompe, obligent ce prince lui-même à reculer, et enfoncent les Lacédémoniens qui couvroient sa personne. Mais, pendant ce temps-là, l'aîle droite des Messéniens étoit fort maltraitée; Pytharate qui la conduisoit avoit été tué, et ses soldats n'ayant plus de chef, avoient perdu courage, et s'étoient laissés rompre. Cependant, ni Polydore qui avoit remporté cet avantage, ne voulut poursuivre les Messéniens dans leur fuite, ni Euphaès

qui avoit fait plier les Lacédémoniens, ne jugea à propos de les pousser davantage; car, pour Euphaès, de l'avis de ses lieutenans, il aima mieux quitter prise, pour venir au secours des siens, qu'il se contenta de rallier et de soutenir, sans engager un nouveau combat avec Polydore, parce qu'il étoit déjà nuit, et celui-ci craignit de se mettre à la poursuite des fuyards, dans un pays et par des routes qu'il ne connoissoit point; outre que les Lacédémoniens observent inviolablement cette coutume, de ne jamais poursuivre trop chaudement l'ennemi qui fuit devant eux, faisant plus de cas de marcher en bon ordre, et de bien garder leurs rangs, que de tuer quelques hommes de plus. Les deux corps de bataille combattirent avec un égal succès; l'un sous la conduite de Cléonnis, l'autre sous Euryléon. La nuit sépara les combattans; mais, à vrai dire, il n'y eut dans l'une ni dans l'autre armée, que l'infanterie qui soutint l'effort du combat. La cavalerie étoit peu nombreuse, et ne fit rien qui mérite qu'on en parle; car les peuples du Péloponnèse ne savoient point encore l'art de bien manier un cheval. Quant à la cavalerie légère des Messéniens, et aux archers Crétois des Lacédémoniens, ils ne furent que spectateurs; parce que suivant l'usage d'alors, ils faisoient partie du corps de réserve qui ne

donna point. Le lendemain, ni les uns, ni les autres, n'eurent envie de se battre, ni ne s'avisèrent d'ériger un trophée; au contraire, ils envoyèrent des hérauts réciproquement d'une armée à l'autre, pour demander une suspension d'armes, avec la liberté d'enterrer les morts.

CHAPITRE IX.

DEPUIS ce combat les affaires des Messéniens commencèrent à se détériorer. Les garnisons qu'ils avoient été obligés de mettre dans leurs places, leur avoit infiniment coûté, de sorte qu'ils n'étoient plus en état d'entretenir une armée sur pied. En second lieu, tous leurs esclaves avoient déserté pour se donner aux Lacédémoniens; enfin, pour comble de malheur, une maladie populaire, une espèce de peste affligeoit leur pays, et quoiqu'elle n'eût pas gagné toute la Messénie, elle ne laissoit pas de leur enlever beaucoup de monde. Après avoir mûrement délibéré sur l'état de leurs affaires, ils résolurent d'abandonner la plupart des villes qu'ils avoient en terre ferme, et de se retirer sur le mont Ithome, dans la ville même qui porte ce nom, et dont ils prétendent qu'Homère a voulu parler, lorsqu'il a dit dans le dénombrement des vaisseaux,

Ithome l'escarpée et la riche Œchalie.

Ils en agrandirent l'enceinte afin qu'elle pût servir d'asyle à la quantité des nouveaux habitans qu'elle devoit contenir ; c'étoit une place très-forte d'assiette , étant située sur une montagne aussi haute qu'il y en eût dans l'isthme du Péloponnèse ; ainsi les approches en étoient fort difficiles. Lorsqu'ils s'y furent réfugiés, ils jugèrent à propos d'envoyer consulter l'oracle de Delphes ; ils donnèrent cette commission à Tisis , fils d'Alcis , homme distingué parmi ses concitoyens , et surtout habile en l'art de la devination. Tisis alla à Delphes ; mais en revenant , il fut attaqué par des Lacédémoniens de la garnison d'Amphée , qui s'étoient embusqués sur son passage ; comme il se défendoit avec beaucoup de résolution, ils ne cessèrent de tirer sur lui , jusqu'à ce qu'ils entendirent une voix qui venoit on ne sait d'où , et qui disoit : *laissez passer le messager de l'oracle.* Tisis , à la faveur de ce secours d'en haut , ayant gagné Ithome , rapporta l'oracle au roi , et peu de jours après mourut de ses blessures. Euphaès convoqua le peuple aussi-tôt pour lui faire part de l'oracle , dont le sens étoit à peu près tel :

Du pur sang d'Epytus (1) une vierge éplorée,
Dans un noir sacrifice à l'autel égorgée,
Appaisant de Pluton l'implacable courroux,
Pourra sauver Ithome et vous garantir tous.

(1) *Du pur sang d'Epytus.* Cet oracle est dicté en cinq vers hexametres. Les deux derniers ne sont pas aisés à

Ces paroles n'eurent pas plutôt été entendues, que l'on fit tirer au sort tout ce qu'il y avoit de filles de l'illustre maison des Epytides. Le sort tomba sur la fille de Lyciscus; mais le devin Epébolus s'opposa à ce qu'elle fût sacrifiée, disant que Lyciscus n'en étoit pas le père, et que sa femme, qui étoit stérile, avoit supposé cette fille à son mari : pendant qu'il débite ce conte dans le public, Lyciscus prend sa fille avec lui et s'enfuit à Sparte. Son évasion consterna fort les Messéniens; Aristodème les rassura; il étoit aussi de la race des Epytides, et beaucoup plus illustre que Lyciscus en tout genre, mais sur-tout à la guerre; il offrit volontairement sa fille. Le destin obscurcit tout-à-coup la vertu des hommes, comme un fleuve ternit de son limon l'éclat de ces belles coquilles qui sont sur ses rives. Aristodème prêt à dévouer sa fille pour le salut de sa patrie, tomba dans le malheur que je vais dire. Un Messénien, dont on ne dit pas le nom, étoit amoureux de cette jeune personne, et prétendoit l'épouser; voyant le péril qui la menaçoit, il soutint à Aristodème que sa

entendre. Amasée, qui les rend en latin, a été trompé par l'édition d'Alde Manuce, dont le manuscrit n'étoit pas plus exempt de fautes que les autres. Pour moi je me suis contenté de rendre la substance de l'oracle. Eusèbe, dans sa Prép. évang., le rapporte en deux vers.

fille étoit fiancée, qu'il n'avoit plus de droit sur elle; que lui, à qui elle étoit accordée, en étoit plus le maître que son père, et que l'on n'en pouvoit disposer sans son consentement. Comme on ne l'écoutoit point, il poussa l'effronterie jusqu'à dire qu'il avoit abusé de cette fille et qu'elle étoit grosse. Aristodème ne se possédant plus de voir une telle méchanceté, et transporté de colère, enfonce un poignard dans le sein de sa fille, la jette morte à ses pieds, lui ouvre le ventre, et convainc l'assemblée qu'elle n'étoit point grosse. Aussi-tôt le devin Epébolus s'écria qu'il falloit chercher un autre Epytide qui voulut bien livrer sa fille, qu'Aristodème, en tuant la sienne, n'avoit rien fait qui pût servir aux Messéniens, qu'il l'avoit sacrifiée à sa fureur, et non aux dieux dont parloit la Pythie. Le peuple ayant entendu ce discours, peu s'en fallût qu'il ne mît en pièces l'imposteur, qui avoit fait commettre un parricide à Aristodème, et rendu l'espérance publique si douteuse. Mais heureusement cet homme étoit fort aimé du roi. Euphaès prit donc la parole et dit aux Messéniens, qu'il ne devoit leur rester aucun scrupule, et que l'oracle étoit suffisamment accompli, puisqu'après tout le sang d'une vierge avoit été répandu. Tous les Epytides applaudirent à ce sentiment, et il n'y en eut aucun qui ne

fût charmé de n'avoir plus rien à craindre pour ses filles. Le peuple s'étant laissé persuader au discours du roi, on congédia l'assemblée; après quoi l'on fit des sacrifices, et l'on célébra un jour de fête en l'honneur des dieux.

CHAPITRE X.

Les Lacédémoniens ayant appris l'oracle qui avoit été rendu aux Messéniens, parurent fort alarmés, et les deux rois eux-mêmes ne furent plus si pressés de recommencer la guerre. Enfin, la sixième année (1) depuis la fuite de Lyciscus, les Lacédémoniens, après avoir duement sacrifié aux dieux, se mirent en campagne et marchèrent droit à Ithome. Leurs archers Crétois n'avoient pas encore joint, et les Messéniens n'avoient pas non plus reçu les secours qu'ils attendoient de leurs alliés. Car les Spartiates commençoient à donner de l'ombrage (2) aux autres peuples du Péloponnèse, sur-tout aux Arcadiens et aux Argiens. Ceux-ci, comme à la dérobée, et sans

(1) *La sixième année.* Amasée dit *la huitième, anno octavo:* cependant le texte dit *la sixième.*

(2) *Commençoient à donner de l'ombrage.* Amasée dit tout le contraire, et se trompe assurément. Il n'est pas plus heureux dans la phrase suivante.

... résolution publique, devoient aider les Messéniens; pour les Arcadiens, ils ne s'en cachoient point et armoient tout ouvertement; mais ni les uns, ni les autres n'étoient arrivés. Les Messéniens, pleins de confiance en leur oracle, crurent pouvoir se passer de tout secours étranger; ils tentèrent donc encore une fois le sort des armes. A plusieurs égards, ce second combat ne fut pas fort différent du premier; la nuit y mit fin de la même manière, aucune des deux aîles, aucun bataillon même ne fut enfoncé, ni rompu; car ni les uns, ni les autres ne gardèrent leurs rangs. Les plus déterminés quittant leur poste, formèrent un corps de part et d'autre, et combattirent avec furie. Euphaès se laissant emporter à son courage, plus qu'il ne convenoit à un roi, chargea brusquement la troupe où étoit Théopompe; mais il reçut plusieurs blessures et blessures mortelles. Ce fut alors que le combat devint sanglant; car les Lacédémoniens voyant Euphaès tombé et prêt à expirer, firent les derniers efforts pour se rendre maîtres de sa personne; et les Messéniens, encouragés par l'amour qu'ils avoient pour leur roi, se battirent en désespérés autour de lui, sans compter que l'honneur les y engageoit; aussi pensoient-ils qu'il étoit plus beau de mourir pour son roi que de lui sur-

vivre en l'abandonnant. Ainsi le malheur d'Euphaès opiniâtra le combat, et donna aux uns et aux autres occasion de faire des prodiges de valeur. Enfin ce prince fut rapporté au camp, où il eut la consolation de sentir que ses troupes avoient fait leur devoir et n'avoient point été battues. Au bout de quelques jours il mourut, après avoir régné treize ans, durant lesquels il fut toujours en guerre avec les Lacédémoniens.

Euphaès mourant sans enfans, laissa au peuple la liberté de se choisir un maître. Cléonnis et Damis se trouvèrent en concurrence avec Aristodème et prétendoient l'emporter, comme s'étant beaucoup plus distingués, et à la guerre et en temps de paix; car pour Antander il avoit été tué dans le combat en défendant son roi. Les deux devins Epébolus et Ophionée étoient contraires à Aristodème; ils disoient hautement qu'un parricide et un impie, qui avoit trempé ses mains dans le sang de sa fille, n'étoit pas fait pour occuper le trône d'Epytus et de ses descendans. Mais malgré leur opposition, Aristodème eut les suffrages du peuple et prit les rênes de l'état. Cet Ophionée, dont je viens de parler, étoit aveugle de naissance, et voici comme il exerçoit l'art de deviner: il demandoit à ceux qui venoient le consulter de quelle manière ils s'étoient gouvernés

soit en public, soit en particulier, et suivant leurs réponses il prédisoit ce qui leur devoit arriver. A l'égard d'Aristodème, il fut toujours agréable au peuple, et ne sut pas moins gagner les grands; entre lesquels il considéra particulièrement Cléonnis et Damis; plein d'attention pour ses alliés, il envoya des députés en Arcadie, à Argos et à Sicyone, avec des présens pour ceux qui étoient à la tête des affaires parmi ces peuples. Durant presque tout son règne les Lacédémoniens et les Messéniens également las de la guerre ne la firent que par quelques coups de main et quelques hostilités de part et d'autre, sur-tout au temps de la moisson; les Arcadiens se joignoient quelquefois aux Messéniens pour faire le dégât dans la Laconie; mais les Argiens, plus circonspects, n'osoient se déclarer contre Sparte, bien résolus pourtant à se mettre du côté des Messéniens, si l'on en venoit à une action décisive.

CHAPITRE XI.

Enfin, la cinquième année du règne d'Aristodème, les uns et les autres ne pouvant plus soutenir la longueur de la guerre, ni les dépenses qu'elle entraînoit, ils voulurent la termi-

ner par un combat, et les alliés des deux nations envoyèrent, à jour marqué, le secours dont ils étoient convenus. De tous les peuples du Péloponnèse, il n'y eut que les seuls Corinthiens qui n'abandonnèrent point Sparte; au contraire, les Arcadiens marchèrent en corps d'armée au secours des Messéniens, Argos et Sicyone fournirent à la vérité moins de troupes, mais c'étoient tous gens choisis. L'ordre de bataille des Lacédémoniens fut tel : ils mirent au milieu les Corinthiens, les Hilotes, et toutes les troupes qu'ils avoient tirées des pays nouvellement soumis à leur domination ; chaque roi commandoit une aîle, et leur phalange, *plus nombreuse* que jamais, *étoit* bien serrée et bien garnie. Pour Aristodème, voici comme il rangea son armée. Il choisit parmi les Messéniens et les Arcadiens, les plus beaux hommes et les plus braves, il les arma le plus avantageusement qu'il put, et les mêla avec les Argiens et les Sicyoniens, pour les soutenir durant le combat; il donna à sa phalange le plus dtendue qu'il lui fut possible, afin qu'elle ne pût être enveloppée, et eut la précaution de s'ajuster si bien au terrein, que son armée eût toujours le mont Ithome derrière elle. Cléonnis eut le commandement de la phalange. Aristodème et Damis se mirent à la tête des deux aîles, et

prirent avec eux quelque peu d'archers et de frondeurs. Les autres troupes, à cause de leur agilité, furent destinées à se porter, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et à inquiéter l'ennemi par leurs mouvemens; car elles avoient toutes, ou un bouclier, ou une cuirasse; ceux qui manquoient de cette armure se couvroient de peaux de chèvres, ou de brebis, ou même de bêtes sauvages; les Arcadiens, sur-tout, qui étoient des montagnards pour la plupart, marchoient vêtus de la dépouille d'un ours ou d'un loup; chaque soldat avoit plusieurs javelots, et quelques-uns même des lances. Cette infanterie légère demeura comme embusquée dans un endroit de la montagne, où il n'étoit pas aisé de l'appercevoir. La phalange d'Aristodème, composée de Messéniens et de leurs alliés, soutint la première décharge des Lacédémoniens, les chargea ensuite à son tour, et se montra plus expérimentée, plus aguerrie qu'ils n'avoient cru. Véritablement elle étoit inférieure en nombre, mais toute formée de troupes d'élite, elle combattoit contre un corps qui étoit mêlé de bonnes et de mauvaises; aussi l'emporta-t-elle et en valeur et du côté de l'art militaire. D'ailleurs, cette cavalerie légère qui s'étoit cachée, venant à sortir au premier signal, harceloit encore beaucoup les ennemis; car les

prenant

prenant en flanc, elle tiroit continuellement sur eux, quelques-uns même avoient la hardiesse de joindre l'ennemi, et de combattre de pied ferme, de sorte que les Lacédémoniens, attaqués de tous côtés, perdoient presque l'espérance de vaincre; cependant ils se tenoient toujours serrés et en bon ordre; de temps en temps ils tournoient leurs efforts contre ces aventuriers et tâchoient de les repousser; mais cette troupe plus agile et moins chargée avoit bientôt regagné son poste, si bien qu'il ne restoit aux Lacédémoniens que la rage de ne la pouvoir atteindre, et l'embarras qui naît de l'impuissance; car les hommes sont ainsi faits, que quand ils ont une fois entrepris quelque chose, tous les obstacles imprévus les désespèrent. Ceux donc qui avoient été blessés (1) ou qui se trouvoient les plus exposés à ces fréquentes escarmouches, quittant leurs rangs et transportés de colère, poursuivoient fort loin ce dangereux ennemi, qui tournant par les derrières, venoit faire la même manœuvre contre le gros de la phalange,

(1) *Ceux donc qui avoient été blessés.* Tout cet endroit du texte est fort obscur, soit par la faute de l'auteur, soit par le vice des manuscrits. Je vois bien qu'Amasée l'a mal rendu; mais je ne suis pas assuré de l'entendre parfaitement. Il me semble du moins que ce que je dis est à-peu-près ce que Pausanias a voulu dire.

ou tomboit sur ceux même qui l'avoient poursuivi ; ainsi on combattoit en plusieurs endroits comme par pelotons. Cependant, la phalange des Messéniens et de leurs alliés pressoit vivement celle des Lacédémoniens, qui, cédant enfin à l'opiniâtreté du combat et au nouveau genre d'ennemi qu'elle avoit sur les bras, fut enfoncée et rompue. Dès que la cavalerie légère des Messéniens vit les Lacédémoniens en déroute, elle se mit à leurs trousses et leur tua encore beaucoup de monde. On ne sait pas au juste combien d'hommes ils perdirent; pour moi, je crois que le nombre en fut considérable. Les Spartiates, qui n'avoient point de pays ennemi à traverser, s'en retournèrent sans peine chez eux; mais la retraite des Corinthiens fut difficile, parce qu'il leur falloit passer sur les terres d'Argos et sur celles de Sicyone (1).

(1) Voyez à la fin de ce volume les observations du chevalier de Follart sur cette bataille.

CHAPITRE XII.

LA perte de cette bataille et de tant de braves gens qui y périrent, non-seulement abattit le courage des Lacédémoniens, mais leur ôta tout espoir de terminer heureusement cette guerre. Dans la perplexité où ils étoient, ils envoyèrent à Delphes pour consulter l'oracle, et voici la réponse qu'ils en eurent (1) :

Ce pays desiré, cette fertile terre,
Le sujet éternel d'une cruelle guerre,
Fut autrefois le prix d'un stratagême (2) heureux;
La ruse peut encore favoriser vos vœux.

Sur la foi de cet oracle les deux rois de Sparte et les éphores tournèrent toutes leurs pensées du côté de la ruse et de l'artifice; mais il ne leur vint rien autre chose dans l'esprit que de faire ce qu'avoit fait autrefois Ulysse durant le siège de

(1) *Et voici la réponse qu'ils en eurent.* Cette réponse est en trois vers hexamètres; mais ces vers sont mal copiés dans le texte. Eusèbe, dans sa préparation évangélique, liv. 5, chap. 27, les rapporte un peu autrement.

(2) *D'un stratagême heureux.* Il faut se souvenir de ce qui a été dit plus haut, que Cresphonte avoit eu la Messénie en partage par une supercherie de Téménus, qui vouloit le favoriser.

Troye. Ils choisirent donc une centaine d'hommes qu'ils envoyèrent à Ithome, avec ordre de se donner pour déserteurs, et cependant de bien observer les desseins et les démarches des ennemis; même afin que leur désertion ne parût pas douteuse, on leur fit leur procès à Sparte. Ces gens exécutèrent leurs ordres; mais Aristodème n'y fut pas trompé, il renvoya sur le champ ces traîtres, en disant que les finesses des Lacédémoniens étoient aussi usées que leur injustice étoit récente. Cette tentative n'ayant pas réussi, ils entreprirent de débaucher les alliés des Messéniens, projet où ils ne réussirent pas mieux; car les Arcadiens, à qui ils s'étoient d'abord adressés, ne voulurent seulement pas écouter leurs propositions, ce qui dégoûta les Lacédémoniens d'envoyer à Argos de crainte d'un pareil refus. Aristodème ayant eu connoissance de toutes ces menées, envoya à son tour consulter le dieu de Delphes; et la Pythie répondit ce qui suit :

Un laurier immortel va couronner ton front,
Le ciel l'ordonne ainsi; mais d'un secret affront
Tâche de te défendre, et crains que l'artifice
Ne creuse sous tes pas un affreux précipice.
Quand deux yeux s'ouvriront à la clarté du jour,
Et se refermeront par un triste retour,
Alors c'est fait d'Ithome, et son heure fatale
L'abandonne aux fureurs de sa fière rivale.

Aristodème et tous les interprêtes d'oracles ne purent comprendre celui-ci ; mais dans la suite il devint plus clair et plus vérifié par l'évènement. Sur ces entrefaites il arriva que la fille de ce Lyciscus, qui s'étoit enfui à Sparte, vint à mourir, et que le père, qui alloit souvent pleurer sur le tombeau de sa fille, fut enlevé par des cavaliers Arcadiens, qui s'étoient mis en embuscade sur son chemin. Conduit à Ithome, il comparut devant l'assemblée du peuple, où, accusé de trahison et de félonie, il plaida sa cause. Il dit pour sa défense qu'il n'avoit point trahi sa patrie, mais qu'intimidé par l'assurance du devin Epébolus, qui soutenoit que sa fille n'étoit pas légitime, il avoit cru devoir s'éloigner pour ne pas s'exposer au danger de verser inutilement un sang innocent. Ce discours ne faisoit pas grande impression ; mais dans le temps qu'il parloit, arrive dans l'assemblée (1) la prêtresse Junon, qui proteste qu'elle étoit la mère de cette jeune personne que l'on croyoit fille de Lyciscus, et qu'elle-même l'avoit donnée à sa femme pour la supposer à son mari ; c'est un mystère, ajouta-t-elle, que je ne puis me dispenser de révéler aujourd'hui, et

(1) *Arrive dans l'assemblée*, &c. Le texte dit *arrive sur le théâtre* ; mais comme il s'agit d'une assemblée du peuple, j'ai cru devoir supprimer le mot *de théâtre*, qui auroit paru extraordinaire au lecteur.

j'abdique en même-temps le sacerdoce dont on m'a honorée. C'est que par une coutume établie chez les Messéniens, toute prêtresse ou tout prêtre qui perdoit un de ses enfans, étoit transféré d'un sacerdoce à un autre. Le peuple s'étant rendu au témoignage de cette femme, on mit une autre prêtresse en sa place, et l'on renvoya Lyciscus absous. Il y avoit déjà vingt ans que la guerre duroit; on voulut savoir quelle en seroit l'issue, et pour cela on envoya encore à Delphes consulter l'oracle, qui répondit par ces vers (1):

De cent trépieds offerts au puissant dieu d'Ithome
Dépend, n'en doutez point, le salut du royaume.
Celui qui le premier encensant son autel
Y pourra consacrer ce présent immortel,
Vainqueur comblé de gloire aura l'heureuse terre,
Qui depuis si long-temps cause entre vous la guerre.
Le destin à son gré dispense ses faveurs,
Et chacun tour-à-tour éprouve ses rigueurs.

Les Messéniens ne doutèrent pas un moment que la victoire ne leur fût promise par cet oracle, et

(1) *Qui répondit par ces vers.* Cet oracle est conçu en six vers grecs hexamètres. L'interprète latin ne les a pas traduits littéralement, ni moi non plus. Je me suis moins attaché à la lettre qu'au sens. Ces vers sont corrompus par la faute des copistes, ce qui en rend la traduction encore plus difficile. On voit, par cet oracle, que les Lacédémoniens étoient déjà menacés du revers de fortune qui leur arriva à la bataille de Leuctres; car c'est ce que veut dire le dernier vers.

ils se fondoient sur ce que Jupiter Ithomate ayant son temple renfermé dans leurs murs, il n'étoit pas possible que les Lacédémoniens fussent les premiers à lui consacrer les cent trépieds. Comme ils n'étoient pas assez riches pour en avoir de bronze, ils en firent faire de bois le plus diligemment qu'ils purent. Cependant un homme de Delphes porta la nouvelle de l'oracle à Sparte. Aussi-tôt on tint conseil, on chercha des expédiens pour pouvoir prévenir les Messéniens, et l'on n'en trouva point. Un Spartiate, nommé Œbalus, homme assez obscur, mais de bon entendement, comme on le va voir, s'avisa de faire lui-même cent trépieds de terre; il les mit dans un sac, prit un filet sur son épaule, et habillé en chasseur, s'en alla à Ithome. Fort peu connu dans son propre pays, il ne couroit pas risque de l'être dans un pays étranger. Arrivé aux portes, il se mêle parmi des paysans qui alloient tous les matins à la ville, entre avec eux, ne se montre point, et le soir sur la brune, s'en va au temple de Jupiter, pose les trépieds sur son autel, et s'en retourne à Sparte. Le lendemain, que l'on eut connoissance de ce qui s'étoit passé, les Messéniens se voyant trompés et prévenus, furent fort alarmés; Aristodème harangue la multitude, la console du mieux qu'il peut, et pour rassurer les esprits, fait appendre à l'autel de Jupiter les cent trépied[illegible]

N 4

bois que l'on avoit commandés, et qui pour lors se trouvèrent achevés. Dans le même-temps il arriva qu'Ophionée, ce devin qui étoit aveugle de naissance, recouvra la vue d'une manière fort extraordinaire; car il se plaignit durant quelques jours de violens maux de tête, et au moment qu'il en fut délivré, il vit clair.

CHAPITRE XIII.

Les dieux ne cessoient d'avertir les Messéniens de leur rúine prochaine par des prodiges qui n'étoient pas équivoques. Minerve étoit représentée en bronze à Ithome avec ses armes; son bouclier tomba tout-à-coup. Un jour qu'Aristodème vouloit sacrifier à Jupiter Ithomate, des béliers, qui devoient servir de victimes, allèrent d'eux-mêmes heurter contre l'autel d'une si grande force, qu'ils moururent sur le champ. Des chiens s'attroupoient durant la nuit, faisoient des hurlemens épouvantables, et ensuite on les voyoit passer par bandes au camp des Lacédémoniens. Tous ces prodiges troubloient fort Aristodème, mais il eut un songe qui sembloit lui annoncer son malheur encore plus distinctement. Il rêva qu'il étoit sur le point de donner bataille; déjà il avoit sacrifié aux dieux, et les entrailles

des victimes étoient sur la table; en ce moment sa fille s'apparoît à lui, vêtue de deuil, le sein et le ventre ouverts, et ruisselant de sang, effet lamentable de la fureur du père (1); elle jette les entrailles des victimes, renverse la table, arrache à son père les armes qu'il avoit prises, lui met en la place une couronne d'or sur la tête, et le revêt d'un habit blanc : tel fut son songe. Cette funeste vision sembloit lui prédire sa fin, d'autant plus que parmi les Messéniens c'est la coutume, avant que d'enterrer les personnes illustres, de les exposer vêtues de blanc avec une couronne sur la tête. Il étoit tout occupé de ces tristes idées, lorsqu'on vint lui annoncer qu'Ophionée étoit redevenu aveugle comme auparavant. Ce fut pour lors qu'il comprit l'oracle et le sens de ces vers :

> Quand deux yeux s'ouvriront à la clarté du jour,
> Et se refermeront par un triste retour,
> Alors, c'est fait d'Ithome, &c.

Venant donc à repasser dans son esprit le malheur qu'il avoit eu d'égorger sa propre fille, sans que sa mort fut d'aucune utilité à l'état, et voyant d'ailleurs qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour sa patrie, il se passa son épée au travers du corps

(1) *De la fureur du père ;* parce qu'Aristodème avoit lui-même égorgé sa fille, comme il a été dit ci-dessus.

et expira sur le tombeau de sa fille. Ce grand homme avoit fait tout ce qui se pouvoit faire, humainement pour le salut des Messéniens, mais il ne put vaincre la rigueur du destin, ni la malignité de la fortune qui ne seconda jamais ses entreprises. Il avoit régné six ans et quelques mois.

Après cette catastrophe, les Messéniens perdirent courage, au point qu'ils furent tentés d'envoyer à Sparte pour implorer la clémence des Lacédémoniens, tant ils étoient consternés de la mort d'Aristodème; mais leur ressentiment encore plus fort que l'amour de la vie ne leur permit pas de se démentir jusques-là. S'étant donc assemblés, ils créèrent non un roi mais un général, à qui ils donnèrent une pleine autorité, et ce général fut Damis. Il s'associa deux collègues, Cléonnis et Phyléüs, ensuite s'arrangeant selon l'état présent des affaires, il disposa tout pour le combat, car les Messéniens depuis long-temps assiégés dans Ithome se voyoient tous les jours resserrés de plus en plus, outre que les vivres commençant à leur manquer ils avoient la famine à craindre; il faut avouer que jamais le péril ne les étonna, et qu'ils furent toujours prêts à payer de leurs personnes; aussi perdirent-ils tous leurs chefs avec une infinité de braves gens, et malgré l'extrêmité où ils étoient réduits, ils soutinrent le

siège encore cinq mois ; mais enfin ils furent contraints d'abandonner Ithome après avoir fait la guerre durant vingt ans, suivant ce témoignage de Tyrtée :

> Après vingt ans de guerre, Ithome abandonnée,
> Recevant son vainqueur, cède à sa destinée.

Cette guerre finit la première année de la quatorzième olympiade (1), en laquelle Damon, corinthien, remporta le prix du stade. L'administration des Médontides, archontes décennaux à Athènes, duroit encore, et Hippomène étoit dans la quatrième année de son archontat.

(1) *De la quatorzième olympiade.* Amasée, de sa propre autorité, met la vingt-quatrième olympiade, au lieu de la quatorzième ; il n'est pas aisé d'en deviner la raison ; car Eusèbe, dans sa chronique, fixe le commencement de la guerre Messénique à la septième année du règne de Romulus, qui étoit la troisième de la huitième olympiade. Ajoutez les vingt ans que dura cette première guerre, suivant le témoignage de Tyrtée, vous trouverez qu'elle finit l'an 27 du règne de Romulus, la troisième de la treizième olympiade. C'est à-peu-près le compte de Pausanias.

CHAPITRE XIV.

Ceux des Messéniens qui avoient droit d'hospitalité, soit en Arcadie, soit à Argos ou à Sicyone, se retirèrent dans ces villes; d'autres qui étoient de la race des ministres de Cérès, et qui exerçoient les fonctions du sacerdoce des grandes déesses à Andanie, allèrent chercher une retraite à Eleusis. La multitude se dispersa de côté et d'autre dans les villes et les bourgades de la Messénie, chacun tâchant de regagner son ancienne habitation. Quant aux Lacédémoniens, ils commencèrent par détruire Ithome jusqu'aux fondemens, ensuite ils se rendirent maîtres de toutes les villes du pays. Des dépouilles qu'ils avoient remportées sur les ennemis, ils consacrèrent à Apollon Amycléen trois trépieds de bronze. Vénus étoit représentée sur le premier, Diane sur le second, Cérès et Proserpine sur le troisième. Ils donnèrent aux Asinéens, peuples que les Argiens avoient chassés de leur ville, toute cette côte maritime qu'ils occupent encore aujourd'hui, et aux descendans d'Androclès cette province que l'on nomme Hyamie; car il restoit encore d'Androclès une fille, et cette fille avoit des enfans qui, après la mort de leur aïeul, avoient

quitté la Messénie pour aller s'établir à Sparte. Voici maintenant comment ils traitèrent les Messéniens; premièrement ils leur firent prêter serment de fidélité, ensorte qu'ils s'obligeoient tous à ne jamais se révolter contre les Lacédémoniens et à n'exciter aucun trouble; en second lieu, sans leur imposer aucun tribut fixe (1), ils les condamnèrent à apporter tous les ans à Sparte la moitié des fruits qu'ils recueilleroient sur leurs terres; troisièmement, ils exigèrent d'eux qu'à l'avenir et à perpétuité les maris et les femmes assisteroient en habits de deuil aux funérailles des rois de Sparte, et à celles des éphores. Et par cette ordonnance il y avoit des peines portées contre les délinquans. Nous avons un monument de ces peines infamantes dans Tyrtée, qui parle ainsi des Messéniens :

> Pareils aux animaux qu'un maître impitoyable
> Fait ployer sous le faix d'un poids qui les accable,
> On les voit gémissans apporter sur leur dos
> Jusqu'aux pieds du vainqueur le fruit de leurs travaux.

Voici d'autres vers du même poëte qui marquent l'obligation où ces malheureux étoient d'assister

(1) *Aucun tribut fixe.* Amasée dit *annui stipendii nihil*; il se trompe. C'étoit bien un tribut annuel, mais ce tribut n'étoit pas fixe, puisqu'il consistoit en la moitié de leur récolte, qui étoit tantôt plus abondante, et tantôt moins.

en deuil à la pompe funèbre des rois de Lacédémone :

Et forcés de baiser la main qui les châtie,
A la mort de nos rois, en longs habits de deuil,
Ils vont servilement pleurer sur leur cercueil.

Les Messéniens se voyant réduits à cet excès de misère, dans la dure nécessité de donner tous les ans la moitié de ce qu'à la sueur de leurs corps ils pouvoient tirer du sein de la terre, et sans espérance d'un avenir plus supportable, se résolurent enfin à secouer le joug; aimant mieux mourir les armes à la main, que de languir plus long-temps dans un si cruel esclavage, ou que d'être chassés du Péloponnèse. Les auteurs d'un si généreux dessein étoient de jeunes gens qui n'avoient point encore vu la guerre, mais qui avoient tant de courage, que la liberté achetée au prix de leur sang leur paroissoit préférable à la servitude, même la plus douce. Car depuis la prise d'Ithome il s'étoit élevé dans tous les endroits de la Messénie une florissante jeunesse, particulièrement à Andanie, où elle étoit encore plus belle et plus nombreuse qu'ailleurs. Parmi cette jeunesse brilloit sur-tout Aristomène, que les Messéniens honorent encore aujourd'hui comme un héros, et dont ils croient que la naissance eut quelque chose de merveilleux. En effet, ils disent qu'un génie, ou

un dieu, sous la forme d'un dragon, eut commerce avec sa mère Nicotelée, et que de ce commerce naquit Aristomène. Je sais que les Macédoniens en ont dit autant d'Olympias, et les Sicyoniens autant d'Aristodama; il y a seulement cette différence, que les Messéniens ne croient pas qu'Aristomène fût fils de Jupiter ou d'Hercule, comme les Macédoniens se sont imaginés qu'Alexandre étoit fils d'Ammon, et les Sicyoniens qu'Aratus avoit Esculape pour père; car la plupart des Grecs tiennent Aristomène, fils de Pyrrhus; et les Messéniens, en lui faisant des libations, ne le qualifient point autrement que l'illustre fils de Nicomède : c'est un fait dont je suis certain. Quoi qu'il en soit, Aristomène, jeune et plein de courage, et tout ce qu'il y avoit de jeunes gens distingués dans la Messénie, excitoient sans cesse leurs compatriotes (1) à prendre les armes. D'abord l'affaire fut conduite avec beaucoup de secret; ils envoyèrent à la dérobée des gens de confiance aux Arcadiens et aux Argiens, pour savoir si en cas qu'ils levassent le masque, ils recevroient d'eux des secours aussi prompts et aussi puissans que leurs pères en avoient reçu durant la première guerre.

(1) *Excitoient sans cesse leurs compatriotes*. Amasée s'écarte ici du sens de l'auteur; aussi Sylburge l'a-t-il repris.

CHAPITRE XV.

Ils trouvèrent leurs alliés mieux disposés qu'ils n'avoient osé l'espérer, car les Arcadiens et les Argiens avoient déjà fait éclater leur animosité contre Sparte. Contens donc de leurs préparatifs ils soulèvent toute la Messénie trente-neuf ans après la prise et le sac d'Ithome, la quatrième année de la vingt-troisième olympiade, qui fut célèbre par la victoire que remporta Icare d'Hypéresie à la course du stade. La république d'Athènes n'étoit pas encore gouvernée par des archontes annuels (1), et Tlésias étoit en charge (2).

(1) *N'étoit pas encore gouvernée par des archontes annuels.* Le texte dit au contraire qu'elle étoit gouvernée par des archontes annuels ; mais c'est par une erreur de copiste qui a omis la particule οὐ. Cette faute essentielle a été heureusement corrigée par Meursius, dans son traité des Archontes Athéniens, liv. 1 chap. 8.

(2) *Tlésias étoit en charge.* Ségonius fait Tlésias le deuxième des archontes annuels, mais il se trompe grossièrement. Le deuxième archonte annuel, suivant les marbres d'Arondel, fut Lysias. Tlésias fut le dernier archonte décennal; il succéda à Eryxias, qui n'avoit pas rempli son temps, et ce fut sous l'archontat de Tlésias que Cléoptolème fut vainqueur au stade, en la vingt-quatrième olympiade.

Il n'est pas aussi aisé de dire qui pour lors régnoit à Lacédémone, car Tyrtée ne nous l'apprend pas. Rhianus, dans son histoire en vers, dit que c'étoit Léotychide; mais c'est une foible autorité. Si Tyrtée ne s'est pas expliqué bien nettement sur ce point, on peut du moins tirer quelque conjecture de ces vers-ci, qui doivent s'entendre de la première guerre :

Après vingt ans de siège, Ithome encore debout
Avoit presque poussé nos ennemis à bout.
Ses braves défenseurs, les pères de nos pères,
Ne nous feront-ils point rougir de nos misères?

Par ces mots, *les pères de nos pères*, le poëte marque assez que ce fut à la troisième génération, depuis la première guerre, que les Messéniens reprirent les armes. Or, la suite des rois de Sparte nous apprend qu'en ce temps-là régnoit Anaxandre, fils d'Eurycrate, et petit-fils de Polydore; et de l'autre branche, Anaxidame, fils de Zeuxidame, petit-fils d'Archidame, et arrière-petit-fils de Théopompe; je descends jusqu'au quatrième degré, parce qu'Archidame étant mort avant son père, la couronne passa à Zeuxidame, petit-fils de Théopompe. Pour Léotychide, on sait assez qu'il ne régna qu'après Démarate, fils d'Ariston, lequel Ariston étoit le septième descendant de Théopompe. Ce fut donc sous ces règnes que les Messéniens, un an après leur ré-

volte, livrèrent bataille aux Lacédémoniens à Dérès, qui est un village de la Messénie. Ni les uns, ni les autres, ne furent secourus de leurs alliés, et l'on ne sait pas bien de quel côté fut l'avantage; mais on dit qu'Aristomène, en cette occasion, fit plus qu'on ne pouvoit attendre d'un homme; c'est pourquoi, après le combat, les Messéniens l'élurent pour roi, car il étoit du sang des Epytides; mais ayant refusé cet honneur, il fut déclaré général, avec une autorité absolue. Aristomène avoit pour maxime, que tout homme de guerre, en même-temps qu'il fait de grandes choses (1), doit savoir souffrir, et ne s'étonner ni des revers, ni de la mort même; et pour lui il crut devoir commencer par un coup d'éclat qui le rendît pour toujours formidable aux Lacédémoniens. Dans cette résolution il s'achemine vers Sparte, y entre de nuit, et trouve le moyen d'appendre son bouclier dans le temple de Minerve Chalciœcos; l'inscription portoit que ce bouclier avoit été consacré à la déesse, par Aristomène, des dépouilles remportées sur Lacédémone.

Environ ce temps-là, les Lacédémoniens ayant cousulté l'oracle de Delphes, eurent pour réponse qu'ils eussent à se conduire par les conseils d'un

(1) *En même-temps qu'il fait de grandes choses.* Kuhnius a remarqué avant moi qu'Amasée s'étoit trompé ici lourdement.

Athénien. Aussi-tôt ils envoyèrent à Athènes pour informer la république de la réponse de l'oracle, et lui demander un de ses citoyens qui pût les aider de ses conseils. Les Athéniens qui ne vouloient ni souffrir qu'une puissance voisine conquît si aisément la plus riche contrée du Péloponnèse, telle qu'est la Messénie, ni aussi manquer de respect pour l'oracle, furent assez embarrassés : voici donc l'expédient dont ils s'avisèrent. Il y avoit à Athènes un maître d'école, nommé Tyrtée, boiteux d'un pied, et qui ne passoit pas pour un grand esprit ; ce fut-là l'homme qu'ils donnèrent aux Lacédémoniens. Arrivé à Sparte, il amusoit tantôt les grands, tantôt le peuple, et ceux qui s'attroupoient autour de lui, en leur récitant des vers anapestes et des élégies. Un an ou environ après la bataille de Dérès, les Messéniens et les Lacédémoniens, ayant reçu le renfort qu'ils attendoient de la part de leurs alliés, se trouvèrent en présence, et tout prêts à en venir à un second combat, dans un lieu qu'ils appellent *le monument du sanglier.* Il étoit venu aux Messéniens de puissans secours d'Elée, d'Arcadie, d'Argos et de Sicyone. Tous ceux qui avoient quitté leur pays après la prise d'Ithome, étoient revenus joindre leurs compatriotes, particulièrement ces familles qui s'étoient retirées à Eleusis, et qui étoient en

possession du sacerdoce des grandes déesses; les descendans d'Androclès étoient aussi de la partie, et n'avoient pas peu contribué au soulèvement général de la Messénie. Les alliés de Sparte étoient les Corinthiens et les Lépréates; ceux-ci néanmoins étoient venus en petit nombre, plutôt par haine pour les Eléens que par inclination pour Sparte; les Asinéens s'étoient obligés, par serment, à demeurer neutres (1). Le champ de bataille étoit un lieu de la Messénie, situé dans la plaine du Sténycлere, et appelé *le monument du sanglier*, parce qu'Hercule et les enfans de Nélée immolèrent là autrefois un sanglier, et firent ensuite un traité qu'ils promirent d'observer, en jurant sur les entrailles de la victime (2). Les deux armées étant en présence, les devins sacrifièrent aux dieux de part et d'autres; ces devins étoient du côté des Lacédémoniens, Hécatus, petit-fils et de même nom que cet Hécatus qui étoit revenu à Sparte avec les enfans d'Aristodème; et du côté

(1) *A demeurer neutres.* Il paroît par la suite que c'est-là le sens des paroles de Pausanias, et non celui qu'Amasée leur donne. Car on verra que les Messéniens, après leur rétablissement, surent bon gré aux Asinéens de n'avoir pas pris parti contre eux.

(2) *Sur les entrailles de la victime.* Amasée rend toujours le mot grec Τομίαι par celui de *testes*, mais il ne signifie autre chose qu'*exta*, *les entrailles de la victime.*

des Messéniens, Théoclus, fils d'Eumantis, lequel Eumantis étoit Eléen, de la race des Jamides, et avoit été amené par Chresphonte en Messénie.

CHAPITRE XVI.

Chaque devin ayant exhorté ceux de son parti, tous marquoient beaucoup d'allégresse, et se portoïent au combat avec toute l'ardeur dont leur âge et leur force les rendoient capables. Mais surtout Anaxandre, roi des Lacédémoniens, et ceux qui étoient autour de sa personne, brûloient d'impatience d'en venir aux mains. Du côté des Messéniens, Androclès et Phintas, petit-fils du premier Androclès, et tous ceux qui obéissoient à leurs ordres, ne cherchoient aussi qu'à se distinguer. Ni Tyrtée, ni les prêtres des grandes déesses, n'eurent aucune fonction militaire; ils étoient à la queue, où ils encourageoient les derniers bataillons à bien faire. Pour Aristomène, il étoit accompagné de quatre-vingt jeunes Messéniens, qui tenoient tous à grand honneur d'avoir été jugés dignes de combattre sous ses yeux; leur petit nombre faisoit qu'ils étoient plus attentifs à se secourir les uns les autres, et qu'il leur étoit plus aisé d'observer le moindre signe de leur gé-

néral. Ce fut à la tête de cette troupe d'élite qu'il chargea la troupe d'Anaxandre, composée de tout ce qu'il y avoit de plus braves Lacédémoniens. Le petit peloton du général Messénien, après avoir essuyé une infinité de coups avec un courage intrépide, commençoit à désespérer de la victoire; cependant, plus acharné à mesure qu'il diminuoit, à force de temps et de persévérance, il fit plier le bataillon d'Anaxandre; en même-temps Aristomène commande à de nouvelles troupes de l'enfoncer, ce qui fut fait; pour lui, il tombe sur un autre corps qui tenoit encore ferme, le pousse, le culbute, tombe ensuite sur un autre avec le même succès, et encore sur un autre, jusqu'à ce que s'étant porté de tous côtés, et ayant combattu par-tout où il y avoit des ennemis, il eut mis toute l'armée des Lacédémoniens en déroute. Alors les voyant prendre honteusement la fuite, sans se donner même le temps de se rallier, il les poursuit l'épée dans les reins, et leur imprime tant de crainte que jamais homme ne s'est rendu si formidable à ses ennemis. Quand ils les eut poussés jusqu'à un poirier sauvage, qui étoit au milieu d'un champ, Théoclus lui défendit de passer outre, disant que les Dioscures s'étoient autrefois reposés sous cet arbre, et qu'il falloit le respecter; mais Aristomène se laissant emporter à son ardeur, et ne croyant pas devoir

déférer si scrupuleusement à son devin, méprisa l'avis; aussi lui arriva-t-il en cet endroit fatal de perdre son bouclier; pendant qu'il le cherche les Lacédémoniens, qui fuyoient toujours, lui échappèrent. Mais cette défaite les découragea si fort, qu'ils vouloient absolument faire la paix. Tyrtée les en dissuada, en leur récitant des élégies propres à leur relever le courage, et il remplaça les soldats qui avoient péri dans le combat par un égal nombre d'Hilotes qu'il incorpora dans chaque troupe. Aristomène de retour à Andanie fut reçu avec les acclamations qu'il méritoit; les femmes jetoient des guirlandes et des fleurs sur son passage, en chantant ce distique (1) qui se chante encore aujourd'hui:

L'heureux Aristomène a par vaux et par monts,
De nos fiers ennemis poussé les bataillons.

Quelque temps après, il recouvra son bouclier; car, étant allé à Delphes, la Pythie lui dit qu'il le trouveroit à Lébadée, dans la chapelle souterraine de Trophonius; il l'y retrouva en effet,

(1) *En chantant ce distique.* C'étoit une espèce de vaudeville : or, on sait que les vaudevilles ne demandent pas des vers bien merveilleux. Par cette raison les deux qui se lisent ici peuvent passer. Je ne songe qu'à donner un peu de variété à l'ouvrage, et non à faire de beaux vers, je le tenterois peut-être inutilement.

et à un second voyage, il le consacra au dieu dans cette même chapelle; moi-même je l'y ai vu; il est remarquable par la figure d'une aigle éployée, qui, de ses aîles en embrasse les deux extrêmités. Aristomène étant revenu de Béotie, avec son bouclier qu'il avoit, comme j'ai dit, recouvré dans l'antre de Trophonius, ne songea qu'à exécuter de nouveaux projets. Ayant donc rassemblé quelques troupes, et prenant encore avec lui cette brave jeunesse dont il s'étoit si bien trouvé, il marche et arrive sur la nuit aux portes d'une ville de la Laconie, qu'Homère, dans son dénombrement, appelle Pharé, et que les Spartiates et les peuples d'alentour nomment aujourd'hui Pharès; il tue la sentinelle, fait main-basse sur ceux qui résistent, pille la ville, et reprend le chemin de Messène avec un butin considérable. Anaxandre, accompagné d'un gros de Lacédémoniens, l'attendoit au passage, Aristomène le charge, le met en fuite, et ne cesse de le poursuivre que parce qu'il se sent percé d'un javelot au bas des reins; ce qui l'obligea à revenir sur ses pas, mais sans avoir rien perdu de sa proie. Il ne prit que le temps qu'il lui falloit pour se guérir, et son dessein étoit d'aller assiéger Sparte; mais Hélène et les Dioscures s'étant apparu à lui en songe, l'en détournèrent. En passant par Caryes, il trouva

toutes les filles du pays assemblées, qui dansoient et chantoient pour célébrer une fête de Diane; il les prit toutes, et retenant seulement celles qui appartenoient à des gens riches ou puissans, il les conduisit jusqu'à un village de la Messénie. Après les avoir mises sous la garde de quelques Messéniens de sa troupe, il alla se reposer; durant qu'il dormoit, des soldats à demi-ivres, comme je crois, voulurent violer ces Caryathides, et Aristomène qui en fut averti, eut bien de la peine à les en empêcher; il eut beau leur représenter qu'une action si brutale n'étoit pas permise à des Grecs, de sorte qu'il fut obligé de faire un exemple de sévérité, en punissant de mort quelques-uns des plus coupables; ensuite, moyennant une grosse rançon, il rendit ces filles à leurs parens, sans avoir souffert qu'aucune fût déshonorée.

CHAPITRE XVII.

Il y a dans la Laconie un lieu nommé Egila, qui est fort fréquenté, à cause d'un temple de Cérès qui est en grande vénération. Aristomène et sa troupe surent que les femmes des environs

étoient assemblées en ce lieu, à l'occasion d'une fête; aussi-tôt ils résolurent de les enlever (1). Mais ces femmes, inspirées et protégées apparemment par la déesse, se défendirent courageusement, les unes avec des couteaux, les autres avec des broches, d'autres avec des torches ardentes, toutes armes qu'elles trouvèrent dans l'appareil même du sacrifice; de sorte que non-seulement bon nombre de Messéniens furent blessés, mais qu'Aristomène reçut plusieurs coups, et fut fait prisonnier. Cependant la nuit suivante il se sauva et gagna la Messénie. On crut que la prêtresse de Cérès, qui se nommoit Archidamée, avoit elle-même favorisé son évasion, non qu'elle se fût laissée corrompre par ses présens, mais parce que dès long-temps auparavant elle avoit pris de l'amour pour lui. Quoi qu'il en soit, elle en fut quitte pour dire qu'il avoit rompu ses chaînes, et qu'il s'étoit enfui.

La troisième année (2) de la guerre il y eut un combat entre les deux armées, auprès d'un lieu qu'ils appellent la grande fosse. Toutes les villes

(1) *Aussi-tôt ils résolurent de les enlever.* Ces mots sont omis dans le texte grec. Mais le sens porte naturellement à les suppléer.

(2) *La troisième année.* Amasée dit *la même année*, *eodem anno*, contre la foi du texte; je ne sais pas pourquoi.

d'Arcadie avoient envoyé du secours aux Messéniens; Aristocrate, fils d'Hicétas, natif de Trapézunte (1), et roi des Arcadiens, conduisoit lui-même ces troupes auxiliaires. Les Lacédémoniens s'avisèrent de le séduire à force d'argent; car, de tous les peuples connus, ils sont les premiers qui aient donné ce pernicieux exemple, de tenter son ennemi par des présens, et de rendre la victoire vénale, pour ainsi dire. Avant cette lâche trahison, si défendue par toutes les loix de la guerre, tout le succès des combats dépendoit de la valeur et de la fortune que dieu rendoit propice ou contraire selon sa volonté. Il est certain que dans la suite, lorsqu'ils se battirent à Egespotame, ils corrompirent par des largesses plusieurs officiers de la flotte athénienne, et particulièrement Adimante. Mais, enfin, la perfidie des Lacédémoniens retomba sur eux-mêmes; la peine de Néoptolème, comme on dit, les attendoit; car Néoptolème, fils d'Achille, tua Priam sans égard pour son âge, ni pour l'autel de Jupiter Hercéüs, qu'il tenoit embrassé, et lui-même, à son tour, fut tué au pied de l'autel d'Apollon, à Delphes; de-là vient que l'on appelle, par manière de pro-

(1) *Natif de Trapézunte.* Il y a eu plusieurs villes de ce nom. L'une près du Pont-Euxin, qu'on a depuis appelée Trébizonde. L'autre en Arcadie; c'est apparemment de celle-ci que parle Pausanias.

verbe, *la peine de Néoptolème*, toute peine que souffre un homme, après en avoir fait souffrir une pareille à quelqu'un. En effet, dans le temps que les Lacédémoniens prospéroient le plus, que les Athéniens battus leur avoient cédé l'empire de la mer, qu'Agésilas avoit déjà conquis une bonne partie de l'Asie, ils manquèrent l'occasion (1) de subjuguer la Perse, parce qu'Artaxerxès tournant contre eux leurs propres artifices, sema l'or et l'argent dans toutes les villes de la Grèce, à Corinthe, à Argos, à Athènes, à Thèbes, et alluma tout-à-coup, par ce moyen, cette guerre que l'on appela depuis la guerre de Corinthe, qui obligea Agésilas à abandonner ses conquêtes, et à repasser en Grèce au plus vîte. C'est ainsi que les dieux, avec le temps, devoient punir Sparte de la trahison qu'elle avoit tramée contre les Messéniens.

Cependant Aristocrate ayant touché l'argent de Lacédémone, ne découvrit pas d'abord son dessein aux Arcadiens; mais, lorsqu'il vit les deux armées en présence, il intimida les siens, leur dit qu'ils alloient combattre dans un lieu fort désavantageux, qu'en cas de malheur la retraite seroit difficile, et qu'après tout, les entrailles des victimes ne lui promettoient rien de bon; enfin, il

(1) *Ils manquèrent l'occasion.* C'est le sens de l'auteur, mais Amasée ne l'a pas entendu.

ordonna qu'au premier signal qu'il leur donneroit, ils eussent à le suivre. Dès que le combat fut engagé, pendant que les Messéniens ne songeoient qu'à bien recevoir l'ennemi, voilà Aristocrate qui se retire avec ses Arcadiens, et qui par sa défection laisse l'aîle gauche et le centre de l'armée des Messéniens tout dégarnis; car les Arcadiens occupoient l'un et l'autre poste, parce que ni les Eléens, ni les Argiens, ni les Sicyoniens n'étoient au combat. Même, pour découvrir encore plus les Messéniens, Aristocrate passe tout à travers leurs bataillons. Les Messéniens qui ne s'attendoient à rien moins, furent si consternés, si troublés, que peu s'en fallut qu'ils n'oubliassent (1) qu'ils avoient l'ennemi sur les bras; et, en effet, au lieu de songer à lui résister, ils couroient après les Arcadiens, tantôt les conjurant de demeurer, tantôt les chargeant d'injures et les appelant traîtres et perfides; mais tout cela fut inutile: de sorte qu'abandonnés, bientôt ils se virent investis de toutes parts, et que les Lacédémoniens remportèrent une pleine victoire, qui ne leur coûta pas la moindre peine. Aristomène tint ferme avec sa compagnie, et soutint durant quelque temps l'effort des ennemis; mais que pouvoit faire un si

(1) *Que peut s'en fallut qu'ils n'oubliassent.* Cet endroit du texte grec n'a pas été mieux rendu par Amasée que le précédent.

petit nombre contre toute une armée ? Les Messéniens perdirent tant de monde dans cette occasion, que ces peuples qui naguère espéroient devenir bientôt les maîtres de Sparte, ne conservèrent pas la moindre espérance de pouvoir éviter leur entière destruction. Plusieurs de leurs principaux officiers périrent aussi, entr'autres Androclès, Phintas, et Phanas, qui s'étoit fort distingué dans le combat, et qui, dès auparavant, étoit célèbre pour avoir doublé la carrière aux jeux olympiques.

Aristomène recueillit ce qu'il put du débris de son armée, rassembla quelques troupes, et persuada aux Messéniens d'abandonner Andanie, avec toutes les villes de terre ferme, pour se retirer sur le mont Ira, où, en effet, ils allèrent se camper. Aussi-tôt ils y furent assiégés par les Lacédémoniens, qui croyoient emporter ce poste d'emblée ; cependant, depuis le malheureux combat de la grande fosse, les Messéniens tinrent onze ans entiers dans cette place, comme Rhianus nous l'apprend par ces vers :

Des étés, des hivers la diverse inclémence
Onze fois des deux camps éprouva la patience.

Ce poëte compte les années par les saisons ; mais toujours, nous dit-il clairement, que ce siège dura onze ans.

CHAPITRE XVIII.

ANT que les Messéniens occupèrent le mont , comme ils étoient exclus de tout autre lieu, réserve de ce que les Pyliens et les Mothones leur avoient conservé sur les côtes de la , ils faisoient souvent des courses sur les terres Lacédémoniens, et sur les leurs propres, ne tant plus de différence entre les unes et les es. Partagés donc en plusieurs bandes, ils se ient de côté et d'autres, et ravageoient tout le pays. Aristomène avoit formé un corps de trois s hommes bien choisis; avec cette troupe il se loit formidable, et faisoit tous les jours quelprise, enlevant bled, vin, bétail, meubles et aves; mais les meubles et les esclaves il les loit à leurs maîtres, pour une somme d'argent, ant l'estimation. Ce pillage continuel obligea Lacédémoniens à faire une ordonnance, par lelle il étoit dit que les terres limitrophes de aconie et de la Messénie étant trop exposées courses des ennemis, on eût à ne les plus mencer tant que la guerre dureroit; mais le ède fut pire que le mal; cette ordonnance sa une disette de grains, et la disette causa sédition, les gens qui étoient riches en

terres ne pouvant souffrir qu'elles ne leur rapportassent rien. Tyrtée appaisa cette émeute, et calma les séditieux par ses vers. Sur ces entrefaites, Aristomène, accompagné de sa troupe favorite, partit le soir du mont Ira, marcha toute la nuit avec une diligence incroyable, et se trouvant aux portes d'Amyclès à la pointe du jour, prit la ville, la pilla, et eut plutôt rejoint les siens que Sparte n'eût eu nouvelles de ce qui s'étoit passé. Revenu au camp, il recommença ses courses ordinaires; jusqu'à ce qu'ayant été surpris par un détachement des ennemis, de moitié plus nombreux que le sien, et commandé par les deux rois, après s'être défendu comme un lion, il reçut plusieurs blessures, et frappé d'un coup de pierre à la tête, il perdit connoissance, et tomba comme s'il eût été mort. Aussi-tôt les Lacédémoniens, accourant en foule, le prirent, et avec lui cinquante hommes de sa troupe; tous furent jetés dans un gouffre qu'ils nomment Céada; c'est un lieu où ils ont coutume de précipiter les criminels qui sont condamnés à perdre la vie. Ainsi périrent les cinquante Messéniens de la troupe d'Aristomène; pour lui, le même dieu qui l'avoit sauvé tant de fois, le sauva encore celle-ci.

Ceux qui veulent donner un air de merveilleux à ses aventures, disent qu'au moment qu'il fut jeté dans ce précipice, un aigle vola à son secours, et

et avec ses aîles éployées, le soutint; de sorte, qu'en tombant, ou pour mieux dire en descendant, car cet aigle le portoit, il ne fut ni estropié, ni même blessé; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne pouvoit se tirer de cet abîme sans une espèce de miracle. Il y passa deux jours étendu par terre, le visage couvert de son habit, comme un homme qui se tenoit sûr de mourir, et qui attendoit sa fin. Au troisième jour il entendit du bruit, et découvrant son visage, il entrevit un renard qui mangeoit un cadavre, car aux épaisses ténèbres du lieu, se mêloit tant soit-peu de jour. Il comprit donc qu'il y avoit quelque soupirail, quelque trou par où ce renard étoit entré; la difficulté étoit de le trouver. Il résolut d'attendre que l'animal fut plus près de lui; dès qu'il le vit à sa portée, il le prit d'une main, et de l'autre, toutes les fois que le renard se tournoit de son côté, il lui présentoit son habit, que cet animal ne manquoit pas de prendre et de tirer avec ses dents. Alors suivant l'animal, et se laissant conduire à lui, il faisoit quelques pas à travers les pierres et les immondices, jusqu'à ce qu'enfin, il apperçut une ouverture qui donnoit un peu de lumière, et par où l'animal avoit passé; pour lors il lâcha le renard, qu'il vit aussi-tôt grimper et se sauver par le trou. Aristomène profitant de l'exemple, élargit ce trou

avec les mains, non sans peine, mais enfin il l'élargit, se sauva, et alla rejoindre les siens. Il faut avouer que la fortune, en le faisant tomber entre les mains de ses ennemis, le traita bien indignement; car, du courage et de la résolution dont il étoit, il n'y avoit personne au monde qui pût espérer de le prendre vif; mais il faut avouer aussi que le bonheur avec lequel il se tira du précipice où on l'avoit jeté, fut une aventure très-singulière, et très-propre à prouver que quelque divinité veilloit à sa conservation.

CHAPITRE XIX.

Aristomène ne fut pas plutôt rentré dans Ira, que des transfuges en allèrent porter la nouvelle aux Lacédémoniens, qui ne se laissèrent pas plus persuader, que si on leur avoit dit qu'un mort étoit ressuscité; mais lui-même leur apprit bientôt ce qui en étoit; car ayant su, par ses coureurs, que les Corinthiens venoient au secours des assiégeans, et que ces troupes n'observant aucune discipline dans leur marche, campoient sans poser ni corps de garde, ni sentinelles, il alla se mettre en embuscade sur leur chemin, les attaqua brusquement durant la nuit, lorsque le soldat étoit endormi, en fit un grand carnage, tua

quatre de leurs principaux officiers, Hypermé-nide, Achladée, Lysistrate et Idacte, pilla la tente du général, et s'en retourna chargé de butin. Pour lors les Lacédémoniens connurent que c'étoit Aristomène qui avoit fait cette expédition, et non un autre. A son retour il fit un sacrifice à Jupiter Ithomate, non un sacrifice à l'ordinaire, mais ce qu'ils appellent une hécatomphonie (1); c'est une sorte de sacrifice qui a été en usage de tout temps chez les Messéniens, et qui n'a lieu que lorsqu'un général a eu le bonheur de tuer de sa main cent ennemis dans un combat. Aristomène sacrifia ainsi trois fois en sa vie; la première, après la bataille qui se donna dans le lieu appelé *le monument du sanglier*; la seconde, après l'expédition dont je viens de parler; et la troisième, pour un pareil succès dans quelqu'une de ses excursions. Cependant la fête Hyacintha approchoit; les Lacédémoniens, qui vouloient aller la célébrer chez eux, firent une trève de quarante jours avec les Messéniens. Pendant ce temps-là des archers Crétois qu'ils avoient fait venir de Lycte, et de quelques autres villes de Crète, ne cessoient de ravager les environs du mont Ira. Aristomène, qui sur la foi d'une trêve jurée de part et d'autre, croyoit n'avoir rien à craindre, s'étoit mal-

(1) *Une hécatomphonie*; c'est-à-dire, un sacrifice de cent bœufs.

heureusement écarté ; sept Crétois lui dressèrent une embuscade où il donna ; de sorte qu'ils le prirent, et comme il étoit déjà nuit tout ce qu'ils purent faire ce fut de lui lier les pieds et les mains avec les courroies dont ils se servoient à attacher leurs carquois. Aussi-tôt deux de la bande s'en vont à Sparte pour annoncer l'agréable nouvelle de la prise d'Aristomène, et les cinq autres conduisent leur prisonnier jusqu'à un village de la Messénie, que l'on nomme Agilus. Là demeuroit une jeune fille avec sa mère, qui étoit veuve ; la nuit précédente cette fille avoit eu un songe fort extraordinaire ; elle avoit rêvé que des loups traînoient dans un champ un lion enchaîné, auquel on avoit arraché les ongles ; que pleine de compassion pour ce lion, elle avoit eu le courage de l'approcher et de lui redonner des ongles (1), et qu'un moment après les loups avoient été mis en pièces par cet animal. Voyant donc ce prisonnier ainsi lié, elle ne douta pas que ce ne fût l'accomplissement de son rêve ; mais quand elle sut de sa mère que c'étoit Aristomène, elle se confirma encore plus dans cette pensée, et observant attentivement les yeux du prisonnier, elle comprit sans peine ce qu'il souhaitoit qu'elle fît. Aussi-tôt elle va tirer du vin, et fait tant boire

(1) *Et de lui redonner des ongles.* Amasée rend cet endroit d'une manière ridicule.

les Crétois, qu'ils s'enivrent, peu de temps après ils s'endorment. Alors cette généreuse fille prend le poignard de celui qui dormoit le plus profondément, et en coupe les courroies dont ils avoient lié Aristomène, qui, avec le même poignard (1) égorge les cinq Crétois. Ensuite, pour marquer sa reconnoissance à sa libératrice, il lui fit épouser son fils Gorgus, qui n'avoit pas encore dix-huit ans.

CHAPITRE XX.

Il y avoit onze ans que le siège duroit, et le terme fatal étoit arrivé. Ira fut donc contrainte de céder à son destin ; et les Messéniens se virent encore une fois chassés de leur ville. L'évènement vérifia ce qui avoit été prédit à Aristomène et à Théoclus; car après la déroute de la grande fosse, ils allèrent à Delphes pour consulter l'oracle sur les moyens de rétablir leurs affaires, et la Pythie leur répondit par ces vers :

Quand un bouc altéré boira de l'eau du Nedès,
C'est à vous d'y veiller, c'en est fait de Messène,
Jupiter l'abandonne, et sa perte est certaine.

(1) *Qui, avec le même poignard.* Selon Amasée, l'interprète latin, c'est cette généreuse fille qui égorge les Crétois ;

Le Nedès, après s'être formé d'une source qui sort du mont Lycée, prend son cours par l'Arcadie, puis se repliant pour ainsi dire sur lui-même, il vient arroser la Messénie, et sert de barrière du côté de la mer entre les Messéniens et les Eléens. Les Messéniens, trompés par l'ambiguité de l'oracle, crurent que tout ce qu'ils avoient à craindre, c'étoit que les boucs ne bussent de l'eau du fleuve Nedès; mais le dieu entendoit tout autre chose. Il faut donc savoir que le même mot grec qui signifie un bouc (1), signifie aussi chez les Messéniens un figuier sauvage. Or, il y avoit un figuier sauvage qui étoit venu sur le bord du Nedès, et qui au lieu de croître en hauteur, s'étoit comme plié et renversé du côté du fleuve, en sorte que l'extrêmité de ses branches touchoit à l'eau. Le devin Théoclus ayant remarqué ce figuier sauvage, comprit que ce que l'on entendoit d'un bouc, la Pythie

mais l'interprête se trompe. Le texte dit qu'Aristomène prit le poignard et qu'il en tua les cinq Crétois qui étoient endormis.

(1) *Le même mot grec qui signifie un bouc*, &c. Ce mot grec est τράγος qui signifie *hircus, un bouc*, et qui, chez les Messéniens, signifioit aussi la même chose que ὄλυνθος, ou ἐρινεὸς, *caprificus silvestris*. Voilà ce qui faisoit l'ambiguité de l'oracle. Les Messéniens par τράγος entendoit *un bouc*, et la Pythie entendoit ἐρινεὸς, *un figuier sauvage*.

pouvoit fort bien l'entendre de cet arbre; d'où il jugea que c'étoit fait des Messéniens, et que leur perte étoit inévitable. Cependant il tint sa conjecture secrète, et ne s'en ouvrit qu'au seul Aristomène; il le mena au pied du figuier, lui développa le sens de l'oracle, et l'assura qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Aristomène n'eut pas de peine à le croire, et persuadé qu'il n'y avoit point de temps à perdre, il prit des mesures conformes à la nécessité présente.

Dans le trésor de l'état on gardoit un monument (1) qui étoit comme un gage sacré de la durée de l'empire, en sorte que si les Messéniens le laissoient perdre, ils devoient périr sans ressource, et qu'au contraire s'ils le conservoient, ils devoient se relever un jour et refleurir plus que jamais; c'est ce que Lycus, fils de Pandion, leur avoit prédit. C'étoit un secret d'état que peu de gens savoient; Aristomène qui en avoit connoissance, dès que la nuit fut venue, prit ce précieux monument, le porta dans l'endroit le plus désert et le plus écarté du mont Ithome, le cacha sous terre, puis s'adressant à Jupiter Ithomate

(1) *Un monument*, &c. Ce monument consistoit en des lames de plomb où l'on avoit gravé tout ce qui concernoit le culte et les cérémonies des grandes déesses, c'est-à-dire, de Cérès et de Proserpine.

et à tous les dieux tutélaires de l'empire, les pria de ne pas permettre que ce sacré dépôt, l'unique espérance des Messéniens (1), tombât jamais entre les mains de leurs ennemis. Enfin il étoit arrêté que les Messéniens, comme autrefois les Troyens, périroient par un adultère. Ils occupoient non-seulement la ville d'Ira, mais aussi tous les environs (2) depuis la hauteur où étoit la citadelle jusqu'au fleuve Nedès ; quelques-uns même habitoient hors des portes de la ville. Aucun transfuge n'étoit encore venu à eux du camp des Lacédémoniens, à la réserve d'un esclave, qui gardoit les vaches d'Empéramus, homme distingué parmi les Spartiates ; cet esclave s'étant enfui de chez son maître, avoit passé avec ses vaches du côté de ces Messéniens qui avoient leur habitation hors des portes, et il menoit paître tous les jours son troupeau dans les prairies qui sont au bas de la montagne vers le Nedès. Le hasard fit qu'il rencontra une Messénienne qui alloit chercher de l'eau, et qu'il en devint amoureux ; d'abord il

(1) *L'unique espérance des Messéniens.* A la lettre, l'unique espérance du retour des Messéniens ; car au lieu de καθόλου, il faut lire καθόδου, avec Kuhnius.

(2) *Mais aussi tous les environs*, &c. Il y a ici quelques mots de corrompus dans le texte ; j'ai suivi la note et la restitution de Kuhnius au défaut d'un manuscrit plus correct.

lui tint quelques propos, ensuite il lui fit de petits présens, enfin il gagna ses bonnes grâces et lia un commerce avec elle. Pour la voir il prenoit justement le temps que son mari étoit en faction; car les Messéniens montoient la garde tour-à-tour et par détachemens à la citadelle, de crainte que l'ennemi n'entrât dans la ville par cet endroit qui étoit mal fortifié. Le mari n'étoit donc pas plutôt sorti de sa maison, que le pâtre venoit rendre visite à sa femme. Or, une nuit que le Messénien étoit de guet, il plu tant que ni lui, ni ses camarades ne jugèrent pas à propos de coucher au bivouac; car, comme on avoit fait seulement quelques fortifications à la hâte, il n'y avoit ni tours, ni guérites où l'on pût se mettre à couvert des injures du temps. Les sentinelles quittèrent donc leurs postes et avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Lacédémoniens pussent rien entreprendre par une nuit si noire et si pluvieuse. D'ailleurs le soldat n'avoit rien à craindre de son général; peu de jours auparavant, Euryalus, spartiate, à la tête d'une troupe de Lacédémoniens et de quelques archers de la ville d'Aptère (1), avoient enlevé un marchand de Céphallie qui amenoit des provisions aux Messéniens; Aristomène voulut

(1) *D'Aptère.* C'étoit une ville de Crète. Etienne de Bysance rend raison pourquoi elle fut ainsi nommée.

reprendre le prisonnier, qui étoit son hôte et son ami; il le reprit en effet avec tout ce qui lui appartenoit; mais en lui rendant ce service, il avoit été blessé dans le combat; ainsi il n'étoit pas en état de faire sa ronde à l'ordinaire. Par toutes ces raisons les soldats, qui étoient en faction dans la citadelle, crurent pouvoir s'en retourner chez eux sans aucun risque; de ce nombre étoit le Messénien dont je parle. Dès que sa femme l'entend frapper, elle cache son amant du mieux qu'elle peut, court au-devant de son mari, le reçoit avec de grandes démonstrations de joie et lui demande par quelle bonne fortune il revenoit si-tôt. Lui qui ne se défioit de rien, raconte à sa femme tout ce qui en étoit, qu'il n'avoit fait que suivre l'exemple de ses camarades, et que le mauvais temps les avoit tous obligés à s'en aller. Le pâtre qui entendoit tout cela, apprenant que la citadelle n'étoit pas gardée, se dérobe aussi-tôt et va trouver les Lacédmoniens. Ni l'un ni l'autre roi n'étoit au camp, c'étoit Empéramus qui en leur absence commandoit les troupes du siège. On mène l'esclave à son maître, il se jette à ses pieds, lui demande pardon de s'être enfui, lui dit ensuite que le moment de prendre Ira étoit venu, qu'il n'y avoit point de temps à perdre, et lui apprend tout ce qu'il avoit su de la propre bouche du Messénien.

CHAPITRE XXI.

ON ne trouva rien que de fort probable à ce que disoit l'esclave. Empéramus et les Lacédémoniens le prenant donc pour guide, marchent droit à la citadelle. Le chemin étoit presque impraticable à cause de la pluie continuelle et des épaisses ténèbres de la nuit; cependant le courage leur fit surmonter toutes les difficultés. Arrivés au pied du mur, les uns y appliquent des échelles, les autres grimpent ou s'élancent si bien qu'ils se logent enfin sur les remparts. Depuis quelque temps tout annonçoit aux Messéniens leur désastre; les chiens même, par de longs aboiemens, ou plutôt par des hurlemens affreux, sembloient les en avertir. Quand ils virent l'ennemi dans la citadelle, et, par conséquent, leur perte assurée, ils résolurent de combattre jusqu'à l'extrêmité, non plus tous ensemble et en bataille rangée, mais en se servant de toutes les armes que le hasard leur présenteroit, afin de défendre jusqu'à la fin ce peu de terrein qui leur restoit, et auquel ils pussent donner le doux nom de patrie. Les premiers qui s'apperçurent que l'ennemi étoit audedans, et les premiers aussi qui se mirent en devoir de le repousser, furent Gorgus, fils

d'Aristomène, et Aristomène lui-même, le devin Théoclus, Manticlus son fils, et le brave Evergétidas, homme infiniment considéré des Messéniens par lui-même, et d'ailleurs illustré par le mariage qu'il avoit fait avec Hagnagora, sœur d'Aristomène. Quelques-uns d'eux, quoique pris comme dans un filet et enveloppés de toutes parts, n'avoient pas encore perdu tout espoir. Mais Aristomène et Théoclus, qui avoient l'oracle d'Apollon présent à l'esprit, et qui n'étoient pas trompés par l'ambiguité des termes, savoient bien qu'il n'y avoit plus de remède. Cependant, pour ne pas alarmer les autres, ils leur en firent un secret. Courant tous deux par la ville, à mesure qu'ils trouvoient des Messéniens, ils les exhortoient à faire leur devoir en braves gens, et par leurs cris ils tâchoient de réveiller ceux qui étoient renfermés dans les maisons. La nuit se passa ainsi sans qu'il se fît rien de considérable de part ni d'autre; car les Lacédémoniens qui ne connoissoient point les lieux et qui craignoient Aristomène, n'osèrent rien tenter; et les Messéniens n'avoient pu demander ni prendre le mot, outre que s'ils allumoient un flambeau ou quelque brandon, le vent et la pluie l'éteignoient aussi-tôt. Lorsque le jour parut et que l'on put se reconnoître, Aristomène et Théoclus n'oublièrent rien pour irriter le désespoir des Messéniens, mais sur-tout ils les ani-

mèrent par l'exemple des Smyrnéens (1), peuples d'Ionie, qui, quoique Gygès, fils de Dascylus et les Lydiens, fussent déjà maîtres de leur ville, ne laissèrent pas de les en chasser par leur courage et leur résolution. Un si puissant exemple eut tout l'effet que ce général en attendoit. Les Messéniens se jettent en désespérés au travers des ennemis, résolus de se faire jour où de vendre chèrement leur vie. Les femmes, de leur côté, ne cessoient de lancer des pierres, des tuiles et tout ce qu'elles trouvoient sous leur main, bien fâchées de ce que l'orage, qui continuoit toujours, les empêchoit de monter sur les toits pour les renverser sur les Lacédémoniens, comme elles en avoient envie; enfin elles eurent le courage de prendre les armes et de fondre aussi sur l'ennemi, nouvel aiguillon pour les Messéniens, de voir que leurs femmes aimoient mieux s'ensevelir sous les ruines de leur patrie, que d'être menées captives à Lacédémone. Une telle disposition dans ce malheureux peuple devoit le soustraire à la rigueur de son destin : mais la violence de la pluie, le bruit épouvantable du tonnerre, et les éclairs dont ils étoient continuellement éblouis, furent un obstacle qu'ils ne purent vaincre; pendant que les Lacédémoniens au con-

(1) *A l'exemple des Smyrnéens.* Voyez Hérodote, liv. 1.

traire tiroient un bon augure de ces menaces du ciel, et croyoient que Jupiter se déclaroit pour eux; en effet, il éclairoit à leur droite, et leur devin Hécatus les assuroit que c'étoit un heureux présage. Lui-même s'avisa d'un expédient qui leur réussit.

Les Lacédémoniens étoient fort supérieurs en nombre; mais comme ils ne pouvoient s'étendre, ni donner tous ensemble, et qu'ils étoient obligés de combattre en plusieurs quartiers de la ville, il arrivoit que ceux qui étoient aux derniers rangs devenoient inutiles. Hécatus en renvoya une partie au camp, afin qu'elle pût se reposer et repaître, mais avec ordre de venir relever l'autre sur la fin du jour. De cette manière, se succédant les uns aux autres, ils soutenoient aisément la fatigue du combat; au lieu que tout contribuoit à accabler les Messéniens. Il y avoit trois jours et trois nuits qu'ils combattoient ou qu'ils étoient sous les armes; outre l'ennemi, il leur falloit encore vaincre le sommeil, le froid, la pluie, la faim et la soif. Leurs femmes, épuisées de fatigue et nullement accoutumées au dur métier de la guerre, étoient aussi aux abois. Théoclus voyant les choses en cet état : « A quoi bon prendre » inutilement tant de peine, dit-il à Aristomène? » Il faut qu'Ira succombe, le destin l'a ainsi or-

» donné. Il y a long-temps que la Pythie nous » a annoncé le malheur que nous voyons arrivé, » et ce fatal figuier nous l'a aussi présagé ; sauvez » vos citoyens, sauvez-vous vous-même. Pour » moi, je ne puis survivre à ma patrie, les dieux » veulent qu'elle et moi nous périssions ensem- » ble. » Après ces paroles, il se jette au milieu des ennemis en leur criant qu'ils ne seroient pas toujours victorieux, ni les Messéniens leurs esclaves ; furieux comme un lion, il abat, il tue tout ce qui lui résiste, il se saoule de sang et de carnage ; mais enfin, mortellement blessé, il tombe et rend le dernier soupir. Aristomène fit sonner la retraite et rassembla tous ses Messéniens, à l'exception de quelques-uns, qui n'écoutant que leur courage, tinrent ferme encore quelque temps. Il ordonna aux autres de mettre leurs femmes et leurs enfans au centre de leurs bataillons, et de le suivre par le chemin qu'il alloit leur frayer ; il donna la conduite de l'arrière-garde à Gorgus et à Manticlus ; pour lui, se mettant à l'avant-garde, la pique à la main, par un signe de tête et par sa mine, il fit comprendre qu'il vouloit se faire un passage au travers des ennemis. Empéramus et ses Spartiates ne jugeant pas à propos d'irriter davantage des forcenés dont le désespoir étoit à craindre, s'ouvrirent d'eux-mêmes et les laissèrent passer, en quoi ils ne firent que suivre l'avis de leur devin Hécatus.

CHAPITRE XXII.

Les Arcadiens ne furent pas plutôt informés de la prise d'Ira, qu'ils déclarèrent à leur roi, Aristocrate, qu'ils vouloient marcher au secours des Messéniens, résolus de les sauver ou de périr avec eux. Mais Aristocrate, qui étoit gagné par les présens des Lacédémoniens, refusa aux Arcadiens de les mener, disant qu'il n'y avoit plus au monde de Messéniens qui eussent besoin de leur secours. Cependant eux qui savoient qu'à la vérité les Messéniens avoient été obligés d'abandonner Ira, mais que du moins ils avoient pour la plupart échappé à l'ennemi, ils allèrent à leur rencontre jusqu'au mont Lycée, portant avec eux hardes, vivres, habits, et tout ce qui pouvoit être nécessaire à ces pauvres fugitifs; même ils envoyèrent plus loin les principaux de chaque ville pour servir de guides à leurs alliés et pour les consoler dans leur malheur. Lorsque les Messéniens furent arrivés au mont Lycée, il n'y eut sorte de bons traitemens que les Arcadiens ne leur fissent, jusqu'à vouloir et les retenir dans leurs villes et partager leurs terres avec eux. Mais Aristomène avoit bien un autre dessein; inconsolable du saccagement de

sa ville et enragé contre les Lacédémoniens, voici ce qu'il imagina. Parmi ses Messéniens il fit choix de cinq cents hommes, tous gens déterminés et qui comptoient leur vie pour rien; ensuite, en présence des Arcadiens et d'Aristocrate, car il ne le connoissoit pas encore pour un traître, et il l'excusoit de s'être enfui du combat, en imputant cette action à une terreur panique plutôt qu'à méchanceté; en présence, dis-je, d'Aristocrate, il demande à ses braves s'ils seroient contens de mourir avec lui en vengeant leur patrie. Tous l'en ayant assuré, il leur déclare que « dès
» le soir même il les mène à Sparte; et j'espère,
» ajouta-t-il, que nous en aurons bon marché,
» pendant que la plupart de ses habitans sont
» occupés à piller les richesses que nous avons
» laissées à Ira. Si nous réussissons et que nous
» prenions Sparte, ils nous rendront notre bien,
» et nous leur céderons le leur; que si nous
» mourons à la peine, du moins aurons-nous
» l'honneur d'avoir conçu un beau dessein, et
» nous laisserons un grand exemple à la postérité ». Après qu'il eut dit ce peu de mots, trois cents Arcadiens s'offrirent encore et voulurent partager la gloire de l'entreprise. Mais les uns et les autres furent obligés d'en différer l'exécution, parce qu'en sacrifiant ils n'avoient pas trouvé les entrailles des victimes telles qu'ils les

souhaitoient. Le lendemain venu, ils découvrent que les Lacédémoniens sont informés de tout, et que c'est encore Aristocrate qui les a trahis. Dans le temps qu'Aristomène s'étoit ouvert de son dessein, Aristocrate avoit écrit sur des tablettes tout ce qu'il lui avoit entendu dire, et le moment d'après il avoit dépêché à Sparte un esclave de confiance, et lui avoit donné ses tablettes pour les rendre à Anaxandre. Quelques Arcadiens qui avoient eu des démêlés avec le roi et qui le tenoient pour suspect dans l'affaire présente, surprirent cet esclave, comme il revenoit de Sparte, et l'amenèrent dans l'assemblée du peuple. Là, en présence d'un grand monde, fut lue la lettre qu'il rapportoit. Anaxandre mandoit au roi d'Arcadie que les Lacédémoniens n'avoient pas laissé sans récompense (1) le service qu'il leur avoit rendu en abandonnant ses alliés au combat de la grande fosse, et qu'ils ne reconnoîtroient pas moins le bon office qu'il venoit encore de leur rendre par l'avis qu'il leur donnoit. La trahison ainsi découverte, les Arcadiens prirent des pierres et en assommèrent Aristocrate, exhortant les Messéniens à en faire autant. Mais ceux-ci observoient la contenance d'Aristomène, qui, les yeux fixes et baissés contre terre, versoit de grosses

(1) *N'avoit pas laissé sans récompense.* Amasée rend cela autrement, mais il se trompe.

larmes. Après qu'Aristocrate eut été lapidé, les Arcadiens laissèrent son corps sans sépulture et le firent jeter hors de leur pays; ensuite ils élevèrent une colonne (1) devant la porte du temple d'Apollon Lycien, avec cette inscription :

Ici reçut le prix de ses honteux forfaits
Un perfide tyran, l'horreur de ses sujets;
Nos alliés, trompés par son lâche artifice,
Ont été les témoins de son juste supplice.
Veuillent toujours les dieux punir les scélérats,
Et de la trahison préserver nos états !

CHAPITRE XXIII.

TOUT ce qui resta de Messéniens à Ira, et ceux qui se dispersèrent en différens endroits de la Messénie, furent mis par les Lacédémoniens au nombre de ces serfs publics, auxquels ils donnent le nom d'Hilotes. Les Pyliens, les Mothonéens et tous les autres de la même nation, qui habitoient le long des côtes, voyant Ira prise, s'embarquèrent et passèrent à Cyllène, qui est un port des Eléens; d'où ils vinrent bientôt joindre

(1) *Ensuite ils élevèrent une colonne*, &c. Polybe, liv. 4, attribue ce monument aux Messéniens mêmes, et non aux Arcadiens. Le récit de Pausanias est plus vraisemblable.

leurs compatriotes en Arcadie, afin d'aller chercher de nouvelles terres, de concert avec eux, et par une même expédition. Tous souhaitoient qu'Aristomène voulût être le chef de la colonie; mais il les assura que tant qu'il vivroit il combattroit contre les Lacédémoniens, et qu'il espéroit faire encore bien de la peine à Sparte; il leur donna donc pour conducteurs Gorgus et Manticlus. Cependant Evergétidas avec sa troupe avoit aussi gagné le mont Lycée; quand il eut appris que l'entreprise d'Aristomène avoit échoué par la perfidie d'Aristocrate, il prit avec lui cinquante Messéniens, de ceux qui avoient la meilleure volonté, s'en retourna à Ira, et donnant brusquement sur les Lacédémoniens, qui ne songeoient qu'à piller la ville, il en fit un grand carnage, et changea leur triomphe en funérailles; ensuite, content de sa vengeance, il accomplit sa destinée, et mourut glorieusement les armes à la main. Aristomène, après avoir donné des chefs à ses citoyens, commanda que ceux des Messéniens qui voudroient aller chercher fortune ailleurs, s'assemblassent à Cyllène pour s'y embarquer; tous s'y trouvèrent, à la réserve de quelques vieillards et de quelques misérables qui n'avoient pas le moyen de faire les frais du voyage. Ainsi finit la seconde guerre des Messéniens avec les Lacédémoniens. Authosthène étoit

pour lors archonte à Athènes, et c'étoit la première année de la vingt-huitième olympiade; en laquelle année Chionis, lacédémonien, remporta la victoire aux jeux olympiques.

Les Messéniens qui s'étoient rendus à Cyllène, voyant que l'hiver approchoit, résolurent d'attendre le printemps, et cependant les Eléens ne les laissèrent manquer ni de vivres, ni d'argent. Aux approches de la belle saison il fut question de savoir où ils iroient. Gorgus étoit d'avis qu'ils allassent occuper Zacynthe, qui est une isle au-dessus de Céphallenie, parce que de-là, disoit-il, devenus insulaires d'habitans de terre ferme que nous étions, nous pourrons, par nos vaisseaux, inquiéter toute la côte maritime de la Laconie. Manticlus, au contraire, soutenoit qu'il falloit oublier Messène, et tous les maux que les Lacédémoniens leur avoient faits : allons droit en Sardaigne, disoit-il, c'est une belle et grande isle qui nous fournira abondamment toutes les choses nécessaires à la vie. Sur ces entrefaites, Anaxilas envoya prier les Messéniens de venir en Italie; Anaxilas régnoit à Rhegium, et il étoit arrière-petis-fils d'Alcidamas, qui, après la mort d'Aristodème, et la prise d'Ithome, avoit quitté la Messénie pour aller s'établir à Rhegium. Anaxilas invita donc les Messéniens à venir chez lui. Quand ils furent arrivés, il leur dit qu'il étoit continuel-

lement en guerre avec les Zancléens; que ces peuples possédoient un fort bon pays, avec une ville située dans un des meilleurs cantons de la Sicile; que s'ils vouloient se joindre à lui, et lui aider à conquérir ce pays, il leur en feroit présent. Les Messéniens acceptèrent la proposition, et aussitôt Anaxilas les mena en Sicile. Zancle (1) n'étoit du commencement qu'une retraite de corsaires, qui entourèrent d'un mur (2) un lieu désert, mais proche d'une bonne rade, et ils y bâtirent un fort d'où ils pouvoient courir les mers et exercer impunément leur piraterie. Leurs premiers chefs furent Cratémenès, de Samos (3), et Périérès, de Chalcis, qui, dans la suite attirèrent dans leur ville d'autres Grecs pour la peupler. Enfin, les Zancléens battus sur mer par Anaxilas, défaits sur terre par les Messéniens, ensuite assiégés d'un et d'autre côté dans Zancle, et voyant déjà une partie de leurs murs abattue, n'eurent d'autres ressources que de se refugier aux pieds des autels dans leurs temples. Anaxilas vouloit que, sans respecter le lieu, on les

(1) *Zancle*, aujourd'hui Messine en Sicile.

(2) *Qui entourèrent d'un mur.* Ces paroles du texte n'ont pas été rendues fidèlement par Amasée.

(3) *Cratemenès de Samos.* Thucydide, liv. 6, dit *de Cumes*, et le texte de Thucydide étant plus correct que celui de Pausanias, il faut le suivre.

passât au fil de l'épée, et que l'on vendît les autres à l'encan, avec leurs femmes et leurs enfans. Mais les généraux Messéniens demandèrent graces pour ces malheureux, et prièrent Anaxilas de ne pas les obliger à traiter des Grecs, comme les Lacédémoniens les avoient traités eux-mêmes par une cruauté insigne, et au mépris des liens du sang. Ainsi l'asyle fut respecté; les Zancléens, sortis de leurs temples, partagèrent leurs domiciles et leur empire aux vainqueurs; ensuite les deux peuples se jurèrent fidélité réciproquement les uns aux autres, et Zancle changea seulement son nom en celui de Messène. Ce fut en la trentième olympiade (1) que cela arriva, et la même année que Chionis, lacédemonien, remporta le prix pour la troisième fois, Miltiade étant pour lors archonte à Athènes. Manticlus bâtit un temple à Hercule, pour la nouvelle colonie, et ce temple subsiste encore à présent hors des murs ( ) de la ville, et on le nomme

(1) *Ce fut en la trentième olympiade.* Le texte dit en la vingt-neuvième olympiade; mais c'est une méprise du copiste, qui a écrit un nombre pour un autre; car Pausanias, dans ses Arcadiques, chap. 39, dit bien nettement que Miltiade fut archonte à Athènes la deuxième année de la trentième olympiade, en laquelle Chionis fut vainqueur au stade pour la troisième fois. *Meursius.*

(2) *Hors des murs.* Amasée s'est trompé en disant intrà

le temple d'Hercule Manticlus, comme on dit le temple de Jupiter Ammon, et le temple de Jupiter Bélus, le premier du nom d'un berger qui consacra ce temple à Jupiter en Afrique; et le second du nom de Bélus, égyptien, qui en avoit consacré un au même dieu dans Babylone. Voilà comment les Messéniens, chassés de leur pays, trouvèrent enfin un établissement, et cessèrent d'être vagabonds.

CHAPITRE XXIV.

Aristomène ayant refusé, comme j'ai dit, d'être chef de la colonie, maria sa sœur Hagnagora en secondes noces, à Tharyx de Phigalée; il avoit deux filles qu'il établit aussi, mariant l'aînée à Damosthœdas, de la ville de Leprée, et la cadette à Théopompe d'Hérée; ensuite il alla à Delphes pour consulter le dieu, mais on ne dit point quelle réponse il en eut. Damagète, rhodien, qui étoit roi de Jalyse (1), se trouva à Delphes en même-temps qu'Aristomène, et con-

[illegible]ros, *dans la ville*. Les temples d'Hercule étoient ordi-[illegible]ement hors des villes, pour marquer qu'Hercule veilloit [illegible] leur sûreté.

(1) *De Jalyse*, ville de Crète.

ulta aussi l'oracle de son côté, pour savoir quelle emme il épouseroit. La Pythie lui conseilla de hoisir une fille dont le père fût le plus honnête omme, et le plus distingué de tous les Grecs. Aristomène avoit encore une fille à marier; Damagète l'épousa, étant persuadé qu'il n'y avoit point lors d'homme dans toute la Grèce, qui fût comparable à son beau-père. Aristomène conduisit ui-même sa fille à Rhodes, d'où ensuite il passa Sardes, pour s'aboucher avec Ardys, fils de Gygès (1), et roi des Lydiens. Son dessein étoit l'aller ensuite à Ecbatane, et de négocier quelqu'entreprise avec Phaorte, roi des Mèdes; mais l tomba malade à Sardes, et y finit ses jours. Car l étoit arrêté que les Lacédémoniens ne seroient lus tourmentés par Aristomène. Damagète et es Rhodiens lui érigèrent un superbe monument, et commencèrent dès-lors (2) à lui ren-

(1) *Avec Ardys, fils de Gygès.* Ce fait est remarquable, arce qu'il peut servir à fixer le temps auquel Gygès a vécu. ristomène vivoit en la vingt-huitième olympiade. Gygès, oi de Lydie, a régné du temps d'Aristomène; Gygès régnoit donc à-peu-près en la vingt-huitième olympiade. Car faut joindre ce fait avec ce que l'auteur a raconté ci-dessus, u'Aristomène encourageoit les Messéniens par l'exemple es Smyrnéens, qui bien que Gygès fût déjà maître de eur ville, ne laissèrent pas de l'en chasser. *Paulmier.*

(2) *Dès-lors.* Amasée n'a pas bien rendu cet endroit, ni elui qui suit, où il est parlé des Diagorides, dont il rouille la généalogie.

dre de grands honneurs. Il y auroit bien des choses à raconter des Diagorides, ainsi les appelle-t-on à Rhodes, et ce sont les descendans de Diagoras (1), lequel étoit fils de Damagète second, petit-fils de Doriéus, et arrière-petit-fils de ce Damagète qui avoit épousé une fille d'Aristomène: mais je passe toutes ces choses sous silence pour ne pas m'écarter de mon sujet.

Les Lacédémoniens se voyant maîtres de la Messénie, partagèrent les terres entr'eux, à la réserve de ce qui appartenoit aux Asinéens, et ils donnèrent Mothoné aux Naupliens, qui peu de temps auparavant avoient été chassés de Nauples par les Argiens. Cependant les Messéniens qui étoient répandus dans la campagne, et que les Lacédémoniens avoient mis au nombre de ces serfs publics, qui ont le nom d'Hilotes, secouèrent le joug encore une fois vers la soixante-dix-neuvième olympiade (2), que Xénophon de

(1) *Et ce sont les descendans de Diagoras.* L'auteur dit γεγονότας, *oriundos* : j'ai donné à ce mot une signification plus étendue, parce que selon la remarque du savant Paulmier, il y avoit quelque deux cent quarante ans entre Damagète, gendre d'Aristomène, et ces Diagorides que les jeux olympiques ont rendus si célèbres.

(2) *Vers la soixante-dix-neuvième olympiade.* Le texte porte, vers la vingt-neuvième olympiade; mais c'est une faute de copiste. Pausanias lui-même, au second livre des

Corinthe, fut couronné aux jeux olympiques, et qu'Archidémidas (1) étoit archonte à Athènes; et voici qu'elle fut l'occasion de leur révolte. Quelques Lacédémoniens ayant été condamnés à mort (2) pour je ne sais quel crime, se réfugièrent dans le temple de Neptune au Ténare; mais, par ordre des Ephores, ils furent arrachés de l'autel, et sur le champ exécutés. Neptune irrité de cette profanation commise dans son temple, punit les Spartiates par une inondation, qui submergea presque toute leur ville. Ce fut durant cette calamité que tout ce qu'il y avoit de Messéniens parmi les Hilotes, désertèrent et allèrent se cantonner sur le mont Ithome. Pour les réduire, les Lacédémoniens demandèrent aussi-tôt du secours à leurs alliés, et particulièrement aux

Eliaques, dit que Xénophon de Corinthe fut couronné en la soixante dix-neuvième olympiade. Paulmier, qui a relevé cette faute, s'appuie de l'autorité de Diodore de Sicile, d'Eusèbe, et du scoliaste de Pindare; mais il n'en faut pas d'autre que celle de Pausanias même.

(1) *Et qu'Archidémidas.* C'est ainsi qu'il faut lire, et non *qu'Archimède*, comme il se lit dans le texte. Il n'y a point eu d'Archimède archonte à Athènes.

(2) *Quelques Lacédémoniens ayant été condamnés à mort.* Thucydide dit que c'étoit des Hilotes; or, quoique ces Hilotes fussent habitans de Sparte, on ne leur donnoit point le nom de Lacédémoniens. L'autorité de Thucydide est préférable à celle de Pausanias en fait d'histoire.

Athéniens, qui leur envoyèrent des troupes commandées par Cimon, fils de Miltiade, lequel Cimon tenoit aux Spartiates par les liens de l'hospitalité. Cependant, peu de temps après, ils prirent de l'ombrage de ces troupes, et appréhendant quelque entreprise de leur part, ils les contre-mandèrent. Les Athéniens piqués de cet affront, se liguèrent avec les Argiens ; et voyant les Messéniens obligés de capituler et d'abandonner le mont Ithome, ils leur donnèrent Naupacte, dont ils avoient dépouillé ces Locriens qui sont voisins de l'Etolie, et que l'on nomme Ozoles. Les Messéniens durent leur salut en cette occasion, et à l'assiette du lieu qui est naturellement fortifié, et à ce que la Pythie avoit dit aux Lacédémoniens qu'ils commettroient une faute irrémissible s'ils usoient de rigueur envers des gens qui étoient sous la protection de Jupiter Ithomate ; c'est pourquoi on les reçut à composition, et ils en furent quittes pour évacuer le Péloponnèse.

CHAPITRE XXV.

Mais après qu'ils eurent pris possession de Naupacte, et des terres adjacentes, ils voulurent faire quelques exploits qui leur fût également utile et glorieux. Sachant donc que les Œniades, peuples d'Acarnanie, habitoient un beau pays, et qu'ils étoient les ennemis déclarés des Athéniens, ils résolurent de leur faire la guerre. Egaux en nombre, mais fort supérieurs en courage, ils les défont en rase campagne, et ensuite ils les assiègent dans leur ville: rien de ce qui peut servir dans un siège ne fut oublié dans celui-ci; la sappe, l'escalade, les machines de guerre de toute espèce, autant que la briéveté du temps le put permettre, tout fut employé avec succès; si bien que les assiégés se voyant battre en brêche, et craignant que s'ils se laissoient forcer, ils ne fussent tous passés au fil de l'épée, et leurs femmes et leurs enfans vendus à l'encan, ils aimèrent mieux capituler et céder leur ville au vainqueur. Les Messéniens y entrèrent aussi-tôt, et s'emparèrent de toutes les terres voisines, et en jouirent paisiblement l'espace d'un an. Alors les Acarnaniens, après avoir tiré toutes leurs troupes des garnisons pour n'en faire qu'un corps,

voulurent assiéger Naupacte ; mais faisant réflexion qu'il leur falloit passer par le pays des Etoliens, qui ne manqueroient pas de leur tomber sur les bras, ils changèrent de résolution. D'ailleurs, ils se doutoient que les Naupactiens avoient une armée navale, comme, en effet, cela étoit, et eux n'en ayant point, ils crurent que la partie ne seroit pas égale ; c'est pourquoi ils tournèrent leurs armes contre les Messéniens, qui s'étoient emparés d'Œniade. Ils se préparèrent donc à les assiéger dans leur ville, ne s'imaginant pas que des peuples qui étoient en si petit nombre, fussent assez désespérés pour vouloir combattre contre toutes les forces de l'Acarnanie. A la vérité les Messéniens pourvus suffisamment de vivres et de munitions, pouvoient espérer de soutenir longtemps le siège : cependant, avant que de se renfermer dans leurs murs, ils résolurent de tenter le hasard d'un combat. Il leur sembloit qu'après avoir éprouvé leur courage contre les Lacédémoniens, et n'avoir manqué que de bonheur, ils pouvoient bien mépriser un ennemi tel que les Acarnaniens. Ils se remettoient aussi en mémoire que dix mille Athéniens avoient taillé en pièces trois cent mille Perses à Marathon. Ce fut dans cette confiance qu'ils livrèrent bataille à leurs ennemis ; et voici comme on dit que l'affaire se passa. Les Acarnaniens, qui étoient fort supérieurs

en nombre, s'étendirent beaucoup plus que les Messéniens, ensorte qu'ils les tenoient comme enfermés de tous côtés, excepté par les derrières, qui communiquoient avec la ville, et d'où ils auroient pu être incommodés pas les habitans. Prenant donc les ennemis de front et en flanc tout à la fois, ils faisoient pleuvoir une grêle de traits sur eux. Les Messéniens, toujours serrés, se portoient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, enfonçant tout ce qu'ils trouvoient devant eux, et tuant ou blessant beaucoup de monde. Mais ils ne purent jamais rompre ni mettre en fuite les Acarnaniens, parce qu'à mesure qu'ils éclaircissoient leurs rangs, ceux-ci les garnissoient de nouvelles troupes qui étoient toutes prêtes à succéder aux premières; de sorte que les Messéniens ne gagnoient que fort peu de terrein, encore le perdoient-ils le moment d'après, étant repoussés à leur tour. Les deux armées combattirent ainsi jusqu'au soir, avec un égal avantage. La nuit suivante il arriva aux Acarnaniens de nouveaux secours, ce qui obligea les Messéniens à rentrer dans leur ville, où ils se virent bientôt assiégés. Ce qu'ils craignoient, ce n'étoit ni que le soldat quittât son poste, ni que l'ennemi montât à l'assaut, ou les forçât dans leurs retranchemens, mais c'étoit la famine; et, en effet, en moins de huit mois tous leurs vivres furent con-

sumés. Cependant ils insultoient aux assiégeans de dessus les murs, et leur disoient qu'ils avoient des provisions pour plus de dix ans; mais malgré ces rodomontades, ils sortirent tous par les portes de la ville, durant le silence de la nuit, non pourtant sans être apperçus des ennemis: ainsi ils furent obligés de soutenir encore un combat, où ils perdirent quelque trois cents hommes, mais ils en tuèrent un plus grand nombre; et s'étant fait jour à travers les Acarnaniens, ils prirent le chemin d'Etolie, pays qui ne leur étoit point suspect, et ils se retirèrent à Naupacte.

CHAPITRE XXVI.

Depuis ce temps-là ils ne cessèrent de s'abandonner à la haine qu'ils avoient contre les Lacédémoniens, et cette animosité parut sur-tout pendant la guerre que les Athéniens eurent avec les peuples du Péloponnèse. Car Athènes fit de Naupacte une espèce de boulevard et d'arsenal qui lui étoit fort commode; et quand les Lacédémoniens se laissèrent surprendre dans l'isle Sphactérie, ce furent des frondeurs Messéniens de Naupacte, qui les assommèrent. Aussi, lorsque les Athéniens eurent été défaits à Egespotame, le premier soin des Lacédémoniens fut de chasser

chasser les Messéniens de Naupacte, après les avoir vaincus dans un combat naval. De sorte que n'ayant plus de retraite, ils passèrent les uns en Sicile, les autres à Rhegium, chez leurs compatriotes, et d'autres, en plus grand nombre, chez les Evespérites, peuples de Libye, qui se voyant continuellement harcelés par les barbares de leur voisinage, invitoient volontiers les Grecs à venir s'établir dans leur pays. Ceux qui prirent le parti d'aller en Libye, eurent pour chef Comon, celui-là même qui avoit eu la principale part à l'expédition de l'isle Sphactérie. Quelques temps après cette dispersion, et environ un an avant la victoire que les Thébains remportèrent à Leuctres, les Messéniens eurent divers présages de leur retour dans le Péloponnèse; car on dit que dans la nouvelle Messène, qui est sur le détroit, et dont j'ai parlé, un prêtre d'Hercule vit la nuit en songe Jupiter, qui invitoit Hercule Manticlus (1), à venir prendre un hospice au mont Ithome. Et chez les Evespérites, Comon eut aussi un songe fort extraordinaire; il lui sembla qu'il étoit couché avec sa mère, qui, pour-

(1) *Hercule Manticlus.* Amasée, dans sa version latine, fait d'Hercule Manticlus, deux personnes, au lieu que ce n'en est qu'une. C'est une bévue que la narration de Pausanias même auroit dû lui faire éviter. Car il a été déjà parlé d'Hercule Manticlus, et de la raison de ce surnom.

tant n'étoit plus au monde, et qu'en se levant il l'avoit laissée pleine de vie; d'où il augura que lui et ses Messéniens pourroient revenir à Naupacte par le secours des Athéniens, qui alors étoient fort puissans sur mer; en un mot, plusieurs songes sembloient annoncer le rétablissement de Messène. Et, en effet, peu d'années après, les Lacédémoniens ne purent éviter à Leuctres le malheur dont ils étoient menacés depuis long-temps; car l'oracle qui fut rendu à Aristodème, finissoit par ces deux vers:

> La fortune à son gré dispense ses faveurs,
> Tantôt l'un, tantôt l'autre éprouve ses rigueurs.

La Pythie vouloit dire qu'Aristodème et les Messéniens seroient vaincus, mais que les Lacédémoniens le seroient aussi à leur tour. Les Thébains ayant donc remporté une grande et mémorable victoire sur les Lacédémoniens à Leuctres, ils députèrent aussi-tôt en Italie, en Sicile, chez les Evespérites, et par-tout où il y avoit des Messéniens, pour les inviter à revenir dans le Péloponnèse. Il n'est pas croyable avec quel empressément ces fugitifs accoururent, tous également transportés d'amour pour leur patrie, et de haine contre Lacédémone.

Cependant Epaminondas étoit assez embarrassé, car, d'un côté, il n'étoit pas aisé de leur

bâtir une ville qui les mît à couvert des entreprises de Sparte, et de l'autre, dans toute la Messénie il n'y en avoit pas une où ils pussent être en sûreté; outre qu'ils ne se portoient pas volontiers à rebâtir Andanie, ni Œchalie, parce que tous leurs malheurs étoient arrivés durant qu'ils habitoient ces villes. Comme le général des Thébains étoit dans cette perplexité, il eut la nuit une vision. Un vénérable vieillard, en habits sacerdotaux, s'apparut à lui en songe, et lui tint ce discours: « Tant que vous vivrez, » Epaminondas, vos armes seront victorieuses; » et quand vous quitterez ce monde, je rendrai » votre nom immortel, et votre gloire ne sera » point effacée par le temps; tout ce que je vous » demande, c'est de ramener les Messéniens chez » eux, et de les remettre en possession de leur » patrie; la colère des Dioscures les a jusqu'ici » persécutés; mais elle est enfin cessée, et ces » dieux sont satisfaits ». Epitelès, fils d'Eschine, qui commandoit les Argiens, et qui avoit ordre de rétablir Messène, eut une pareille vision en même-temps. Il fut averti en songe de se transporter au mont Ithome, de s'arrêter à l'endroit où il verroit un lierre et un myrte, et de creuser la terre entre ces deux arbrisseaux, que là il trouveroit une vieille enfermée dans une prison d'airain, et plus d'à demi-morte, à

laquelle il rendroit la vie. Epitelès, dès le point du jour, alla chercher l'endroit qu'il lui avoit été indiqué, et fouillant dans la terre, il y trouva une urne de bronze qu'il porta aussi-tôt à Epaminondas. Il lui raconta son songe, et le pria de découvrir lui-même cette urne, et de voir ce qu'elle contenoit. Epaminondas, après avoir fait des sacrifices et des prières au dieu qui étoit l'auteur de l'un et de l'autre songe, ouvrit l'urne, et y trouva des lames de plomb fort minces, qui formoient une espèce de rouleau, et sur lesquelles étoit écrit tout ce qui concernoit le culte et les cérémonies des grandes déesses. C'étoit Aristomène qui, avant que d'abandonner Ithome, avoit caché cette urne dans la terre; et l'on croit que celui qui apparut en songe à Epaminondas et à Epitelès, étoit Comon, qui vint autrefois d'Athènes à Andanie, et qui apporta le culte des grandes déesses à Messène, fille de Triopas.

CHAPITRE XXVII.

QUANT au ressentiment des Dioscures, il avoit commencé dès avant le combat qui fut donné dans la plaine du Sténycière; et voici, je crois, quelle en fut la cause. Il y avoit à Andanie deux jeunes hommes, beaux et bien faits, nommés Panorme et Gonippus. Liés d'une étroite amitié, ils alloient souvent ensemble à la petite guerre dans la Laconie, d'où ils rapportoient toujours quelque butin. Un jour entr'autres que les Lacédémoniens célébroient la fête des Dioscures dans leur camp, et qu'après le repas du sacrifice ils étoient tous en joie, les deux jeunes Messéniens, vêtus de blanc, avec le manteau de pourpre sur l'épaule, montés superbement, un bonnet sur la tête, et une pique à la main, se montrèrent tout-à-coup en cet équipage devant le camp des Lacédémoniens; eux les voyant ainsi paroître à l'improviste, ne doutèrent pas que ce ne fussent les Dioscures eux-mêmes, qui venoient prendre part aux réjouissances que l'on faisoit en leur honneur: dans cette pensée ils vont au-devant, et se prosternant, leur adressent leurs vœux et leurs prières. Nos deux Messéniens les ayant laissés approcher, firent aussi-tôt main-basse sur eux,

en tuèrent un bon nombre, et après avoir ainsi insulté à la religion de ces peuples, s'en retournèrent à Andanie. De-là, autant que j'en puis juger, la colère des Dioscures, qui fut si fatale aux Messéniens. Quoi qu'il en soit, Epaminondas présuma de son rêve que ces dieux ne s'opposoient plus au retour de ce malheureux peuple dans le Péloponnèse : mais il fut encore fortifié dans cette espérance par les vers de Bacis ; car on dit que ce poëte, inspiré par les Nymphes, fit diverses prédictions à plusieurs peuples de la Grèce, et sur-tout celle-ci, au sujet du retour des Messéniens :

Sparte alors exposée à de fâcheux revers,
Verra d'un œil jaloux Messène triomphante.

Je sais pour moi que Bacis avoit prédit non-seulement le siège d'Ira, mais même la manière dont elle seroit prise, témoin ce vers :

La tempête et les vents contre Ira conjurés.

Les cérémonies du culte des grandes déesses ayant été retrouvées, on donna ordre à ceux qui étoient de race sacerdotale, de les écrire tout au long dans leurs rituels. Ensuite Epaminondas, qui avoit déjà choisi le lieu où il vouloit bâtir la ville que les Messéniens habitent présentement, commanda aux Augures d'examiner si les dieux tutélaires du pays seroient contens de cette nou-

velle demeure. Les Augures ayant assuré que tout promettoit un heureux succès, le général thébain fit amasser des matériaux, et envoya chercher des architectes pour marquer l'enceinte de la ville, et pour ordonner de l'alignement des rues, de la distribution des quartiers et des places, de l'édifice des temples et des maisons, et enfin de la construction des murs. Quand le plan général eut été donné, les Arcadiens présentèrent les victimes; alors Epaminondas et les Thébains, sacrifièrent à Bacchus et à Apollon Ismenius, suivant la coutume de leur pays; les Argiens à Junon Argienne et à Jupiter Néméen; les Messéniens à Jupiter Ithomate et aux Dioscures; enfin, les prêtres de la nation aux grandes déesses et à Caucon. Ensuite tous invoquèrent les héros du pays, et les prièrent de venir prendre possession de cette nouvelle demeure, entr'autres Messène, fille de Triopas; Eurytus et Apharéus avec leurs enfans; et parmi les descendans d'Hercule, Cresphonte et Epytus; mais ils invitèrent sur-tout Aristomène, et sa mémoire fut plus honorée que celle d'aucun autre. Toute la journée se passa en sacrifices et en prières; les jours suivans ils bâtirent les murs, ensuite les temples et les maisons. Tous ces travaux se faisoient au son des flûtes; mais on ne souffroit que des airs argiens ou béotiens; et ce fut par-

R 4

ticulièrement alors que les airs de Pronomus et de Sacadas l'emportèrent sur tous les autres. Ils donnèrent le nom de Messène à la nouvelle ville, et dans la suite ils rebâtirent les autres villes de la Messénie. Les Naupliens ne furent point chassés de Mothone, et on laissa les Asinéens jouir paisiblement du pays qu'ils occupoient. Les Messéniens traitèrent favorablement ceux-ci, parce que, sollicités de prendre parti contr'eux, ils ne l'avoient pas voulu faire; pour les Naupliens, ils étoient venus au-devant d'eux avec des présens, implorant leur clémence, et ils avoient toujours fait des vœux pour leur retour.

Ce fut ainsi que les Messéniens revinrent dans le Péloponnèse, et qu'ils rentrèrent dans leur patrie deux cent quatre-vingt-dix-sept ans après la prise d'Ira (1). Dyscinète étoit alors archonte à Athènes, et c'étoit la troisième année de la

(1) *Deux cent quatre-vingt-dix-sept ans après la prise d'Ira.* Le texte porte deux cent quatre-vingt-sept ans; mais c'est une faute ou de copiste, ou de mémoire dans l'auteur même. Car la prise d'Ira tombe en la première année de la vingt-huitième olympiade, comme il l'a dit lui-même, et le retour des Messéniens fut en la troisième année de la cent deuxième olympiade. Il y a donc deux cent quatre-vingt-seize ans de l'un à l'autre, à quoi il faut encore ajouter les deux premières années de la cent deuxième olympiade; par conséquent il faut lire dans le texte avec Meursius et Paulmier ἐννενήκοντα, au lieu de ὀγδοήκοντα.

cent deuxième olympiade, en laquelle Damon de Thurium fut déclaré vainqueur pour la seconde fois. Les Platéens ont demeuré aussi un temps considérable hors de leur pays, de même que les Déliens, qui, chassés de leur ville par les Athéniens, allèrent s'établir à Adramytium (1). Peu après la bataille de Leuctres, les Myniens Orchoméniens, pareillement chassés d'Orchomène par les Thébains, furent errans jusqu'à ce que Philippe, fils d'Amyntas, les ramena, eux et les Platéens, dans la Béotie. Enfin les Thébains eux-mêmes virent leur ville de Thèbes détruite par Alexandre ; mais Cassander, fils d'Antipater, la rétablit quelques années après. De tous ces peuples, ceux dont l'exil dura le plus long-temps, furent les Platéens, encore ne passa-t-il pas l'espace de deux générations. A l'égard des Messéniens, ils furent près de trois cents ans hors de leur patrie, pendant lequel temps ils conservèrent toujours non-seulement leurs coutumes, mais aussi leur langage, sans y rien mêler d'étranger, et encore aujourd'hui ils parlent la langue dorienne mieux qu'aucun autre peuple.

(1) *A Adramytium*, ville de Mysie sur le Caïque.

CHAPITRE XXVIII.

Après leur retour ils jouirent quelque temps d'une assez grande tranquillité. Les Lacédémoniens étoient contenus par la crainte des Thébains, et voyant d'un côté Messène bâtie et bien peuplée, de l'autre, les Arcadiens rassemblés en corps dans une ville, ils n'osoient branler. Mais si-tôt que la guerre de la Phocide, autrement dite la guerre Sacrée, eut attiré les Thébains hors du Péloponnèse, Sparte reprit son ancienne audace, et ne put s'empêcher de faire la guerre aux Messéniens. Ceux-ci, soutenus des Arcadiens et des Argiens, firent bonne contenance, et cependant ils envoyèrent demander du secours à Athènes. Les Athéniens répondirent qu'ils ne porteroient point les premiers la guerre dans la Laconie, mais qu'au moment que les Lacédémoniens entreroient sur les terres des Messéniens, ils se déclareroient contr'eux. Enfin, les Messéniens firent alliance avec Philippe, fils d'Amyntas, et avec les Macédoniens; ce fut même la raison pourquoi, de tous les peuples de la Grèce, ils furent les seuls qui ne se trouvèrent point à la bataille de Chéronée; mais du moins je dois dire à leur honneur, que jamais ils ne portèrent

les armes contre les intérêts communs des Grecs. Et lorsqu'après la mort d'Alexandre, les Grecs firent une seconde fois la guerre aux Macédoniens, les Messéniens furent de la partie, et payèrent fort bien de leurs personnes, comme je l'ai raconté dans mon premier livre, en parlant des affaires d'Athènes. Mais ils ne combattirent pas avec les autres Grecs contre les Gaulois (1), parce que Cléonyme et les Spartiates qui leur étoient suspects, ne voulurent pas leur donner le temps de respirer, ni de faire leurs conditions avant que d'entrer dans la ligue.

Quelques années après, les Messéniens, joignant la ruse à la force, se rendirent maîtres d'Elis. Les Eléens durant long-temps avoient surpassé tous les peuples du Péloponnèse en justice et en modération. Mais outre les autres maux que Philippe, fils d'Amyntas, causa au reste de la Grèce, et dont j'ai déjà parlé, il corrompit aussi les Eléens en semant l'or et l'argent parmi eux, ce qui fit naître pour la première fois des divisions entre leurs principaux citoyens. De sorte que prenant les armes, et la faction des Lacédémoniens voulant avoir le dessus, ils en vinrent les uns

(1) *Mais ils ne combattirent pas contre les Gaulois.* Amasée ne rend point ici le sens de l'auteur, et les autres interprêtes n'ont pas été plus heureux. Kuhnius est le seul qui ait senti qu'au lieu de Γαλάται, il falloit lire Γαλάταις.

et les autres à une guerre civile. Sparte informée de ce qui se passoit à Elis, résolut aussi-tôt d'y envoyer des troupes pour fortifier son parti ; mais tandis qu'elle perd du temps à choisir ces troupes et à les ranger dans un certain ordre, mille Messéniens, tous hommes d'élite, prennent les devants et arrivent à Elis, couverts de boucliers marqués à la marque de Lacédémone (1). Les partisans des Lacédémoniens, trompés par ces boucliers, crurent que c'étoit des troupes auxiliaires qui leur arrivoient; ils leur ouvrirent les portes et les reçurent. Mais dès que les Messéniens furent entrés, ils commencèrent par chasser tous ceux qui étoient de la faction de Sparte, et rendirent ensuite les autres maîtres de la ville. Ainsi ils se servirent fort à propos d'une ruse de guerre qu'Homère n'a pas oubliée; car il raconte dans l'Iliade que Patrocle prit l'armure d'Achille pour aller au combat, et que les Troyens croyant que c'étoit Achille qui combattoit en personne, lâchèrent le pied et regagnèrent leurs remparts. Ce poëte peut fournir plusieurs autres stratagêmes, comme quand il dit que les Grecs envoyèrent la nuit deux espions au lieu d'un dans le camp des Troyens ; et qu'un soldat de l'armée des Grecs entra dans Troye comme déserteur, mais en effet

(1) *Marqués à la marque de Lacédémone.* Cette marque étoit un Λ, la lettre initiale du nom de la nation.

pour observer les desseins des ennemis, et en avertir Agamemnon. Dans un autre endroit il dit qu'Hector voulant passer la nuit sous les armes (1) avec toute l'armée hors de la ville, il donna ordre que l'on garnît les tours et les remparts de tout ce qu'il y avoit de gens incapables de servir, pour être ou trop jeunes ou trop vieux. Et dans un autre nous voyons que plusieurs généraux grecs, que leurs blessures avoient mis hors de combat, s'occupent à faire donner les meilleures armes à des troupes d'élite que l'on vouloit employer à quelque grande entreprise. C'est ainsi que ce grand poëte mêle par-tout des instructions, dont on peut faire son profit dans l'occasion.

CHAPITRE XXIX.

QUELQUES années après l'expédition dont je viens de parler, Démétrius, roi de Macédoine, fils de Philippe et petit-fils du premier Démétrius, prit Messène. Dans le chapitre où j'ai traité l'histoire de Sicyone, je n'ai pas oublié les attentats de Per-

(1) *Voulant passer la nuit sous les armes.* Amasée n'a point entendu le mot grec qui signifie cela, aussi l'a-t-il fort mal rendu.

sée contre Démétrius et contre Philippe. Il faut maintenant que je raconte comment la ville de Messène tomba en la puissance de ce prince. Philippe manquoit d'argent, et c'étoit une chose dont il ne savoit pas se passer ; pour en avoir, il imagina d'envoyer son fils Démétrius avec quelques vaisseaux dans le Péloponnèse. Démétrius aborda à un port du pays d'Argos, qui étoit fort peu fréquenté : là il débarque ses troupes et marche droit en Messénie. Ensuite il se met à la tête de ce qu'il avoit de troupes armées à la légère ; et comme il savoit fort bien les chemins, il arriva de nuit à Ithome, et avant qu'il fût jour il eut escaladé le mur qui est entre la ville et la citadelle. Le jour venant à paroître, les Messéniens commencèrent à s'appercevoir que l'ennemi étoit au-dedans, et d'abord ils crurent que c'étoit les Lacédémoniens qui les avoient encore surpris. Dans cette pensée, ranimant leur ancienne haine, contre Sparte, ils se préparoient à combattre jusqu'à la dernière extrêmité ; mais lorsqu'ils eurent connu, aux armes et aux langages des ennemis, que c'étoit des Macédoniens, et Démétrius lui-même, ils eurent encore plus de peur ; car ils songeoient qu'ils avoient affaire à une nation fort belliqueuse, et à des troupes qui étoient accoutumées à vaincre. Cependant la grandeur du péril présent échauffa leur courage, et leur fit tenter,

pour ainsi dire, l'impossible ; outre qu'ils ne croyoient pas devoir désespérer du succès, quand ils considéroient qu'après un si long exil, ils n'avoient pu rentrer dans leur patrie sans une assistance particulière du ciel. Pleins de cette noble audace, ils fondirent tout-à-coup sur l'ennemi, tant ceux qui étoient dans la ville, que ceux qui gardoient la citadelle, et ceux-ci étoient bien plus redoutables, à cause de l'avantage du terrein (1). Les Macédoniens soutinrent quelque temps cette furie par leur valeur et en gens qui n'étoient pas novices au métier de la guerre; mais comme ils étoient fatigués par une longue marche, et qu'ils se voyoient attaqués, non-seulement par tout ce qu'il y avoit de Messéniens dans la ville, mais encore par les femmes, qui faisoient pleuvoir les pierres et les tuiles sur leurs têtes, ils ne songèrent plus qu'à se sauver, et fuirent à vau-deroute. La plupart périrent dans les roches et dans les précipices du mont Ithome, car il est fort escarpé de ce côté-là, et quelques-uns échappèrent en jetant leurs armes.

Au reste les Messéniens ne prirent aucune part au congrès qui se tint en Achaïe, et voici, je crois, quelle en fut la raison. Quelque temps aupara-

(1) *A cause de l'avantage du terrein.* Ceux qui étoient dans la citadelle combattoient d'un lieu élevé, ce qui est un grand avantage. Amasée s'y est trompé.

vant ils avoient envoyé du secours aux Lacédémoniens, qui étoient en guerre avec Pyrrhus, fils d'Eacidas, et par ce service ils avoient adouci l'esprit de ces peuples. Il y a donc bien de l'apparence qu'ils ne voulurent pas réveiller leur ancienne animosité, ni chercher querelle en s'unissant avec les Achéens, qui étoient ennemis déclarés de Sparte. Et ils ne couroient aucun risque par cette conduite; car ils pouvoient bien penser ce que je pense moi-même, qu'indépendamment d'eux, les Achéens feroient aux Lacédémoniens tout le mal qu'ils pourroient : en effet, les Argiens et les Arcadiens avoient la meilleure part aux affaires qui se traitoient dans ce congrès. Mais dans la suite les Messéniens se joignirent eux-mêmes aux Achéens. Quelque temps après, Cléomène, fils de Léonidas, et petit-fils de Cléonyme, prit Mégalopolis, en Arcadie, durant une trève (1) dont on étoit convenu de part et d'autre. Une partie des habitans fut passée au fil de l'épée, les autres, qui faisoient à-peu-près les deux tiers de la ville, s'étant sauvés avec Philopœmen, fils de Craugis, furent reçus à bras ouverts par les Messéniens

(1) *Durant une trève.* Amasée dit *per speciem fæderis*, *sans couleur d'un traité* : Plutarque, dans la vie d'Agis, dans celles de Cléomène et de Philopœmen, dit nettement, *durant une trève.* Kuhnius a donc eu raison de reprendre Amasée.

séniens qui se souvenoient des services que les Arcadiens leur avoient rendus dès le temps d'Aristomène, et du secours qu'ils avoient reçu d'eux, tout récemment encore à l'occasion du rétablissement de Messène; c'est pourquoi ils se portèrent de grand cœur à leur donner toutes les marques possibles de reconnoissance. Les choses humaines, par leur condition, sont sujettes à une vicissitude continuelle. Les Messéniens furent donc à leur tour le refuge et les sauveurs des Arcadiens, et ce qui est encore plus étonnant, c'est que la fortune les fit triompher (1) des Spartiates; car après avoir combattu contre Cléomène, auprès de Sélasie, ils marchèrent sous les enseignes d'Aratus, qui commandoit l'armée des Achéens et se rendirent maîtres de Sparte.

Pour les Lacédémoniens, à peine furent-ils délivrés de Cléomène, qu'ils tombèrent sous la tyrannie de Machanidas, et ensuite sous celle de Nabis, homme avide, qui pillant indifféremment le sacré comme le profane, amassa en peu de temps de grandes richesses, dont il se servit à lever des troupes et à affermir son autorité. Ce Nabis s'empara de Messène; mais la nuit même qui suivit cette expédition, Philopœmen et les

(1) *La fortune les fit triompher*, &c. Amasée se trompe encore ici en appliquant aux Arcadiens ce que l'auteur dit des Messéniens uniquement.

Mégalopolitains étant accourus, obligèrent ce tyran à sortir de la ville sous de certaines conditions. Dans la suite les Achéens, sous prétexte de quelques mécontentemens, armèrent de toute leur force contre les Messéniens, et ravagèrent une partie de leur pays; voyant même le temps de la moisson approcher, ils se préparoient à faire une irruption dans la Messénie. Mais Dimocrate qui gouvernoit alors la république, et à qui le peuple avoit donné le commandement des troupes, ayant occupé les défilés par où il falloit déboucher dans la Messénie, arrêta tout court Lycortas, général des Achéens, et rendit ses projets inutiles; ensuite, marchant à l'ennemi avec ses Messéniens, et ce qu'il avoit pu tirer de secours des villes voisines, il le repoussa sans peine. Même il arriva que Philopœmen, qui n'avoit rien su de la malheureuse tentative de Lycortas, et qui venoit par un autre chemin avec quelque cavalerie, ayant été obligé de combattre dans un lieu désavantageux, fut défait et tomba vif entre les mains des Messéniens. Comment il fut pris, et quelle fut la fin de ce grand homme, c'est ce que je raconterai dans la partie de cet ouvrage qui est destinée à l'histoire des Arcadiens. Quant à présent, il me suffit de dire que ceux des Messéniens qui conseillèrent de le faire mourir, payèrent la peine qu'ils méritoient. Enfin, après ces divers événe-

mens, Messène, soumise encore une fois, fit partie de l'état des Achéens. Jusqu'ici j'ai raconté les principales aventures des Messéniens, et comment la fortune, après les avoir éprouvés par toutes sortes de disgraces, les avoir chassés du Péloponnèse, et tenus errans un fort long-temps dans des terres éloignées, les ramena enfin dans le sein de leur patrie. Maintenant il est temps de passer à la description de leur ville et de leur pays.

CHAPITRE XXX.

Il subsiste encore de nos jours dans la Messénie, une ville nommée Abia, sur le bord de la mer, à vingt stades du bois de Chérius. On dit qu'elle s'appeloit autrefois Iré, et que c'étoit une des sept villes qu'Agamemnon promettoit de donner à Achille, comme Homère le rapporte. La tradition ajoute qu'après qu'Hyllus et les Doriens (1) eurent été défaits par les Achéens, Abia, la nourrice

(1) *Après qu'Hyllus et les Doriens.* Le texte dit, après que *Glenus et Doricus.* C'est une énorme faute de copiste, qui a passé dans la version latine d'Amasée. Lisez donc, *Hyllus et les Doriens.* Hyllus étoit fils d'Hercule, comme Pausanias l'a dit plus d'une fois ; il fut défait par les Achéens auprès de l'isthme de Corinthe, et tué ensuite par Echémus.

d'Hyllus, vint en cette ville, qu'elle y établit sa demeure, et y bâtit un temple à Hercule; qu'ensuite, Cresphonte, entr'autres honneurs qu'il rendit à la mémoire de cette femme, voulut que la ville d'Iré changeât son nom en celui d'Abia. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on y voit encore deux beaux temples, l'un d'Hercule, l'autre d'Esculape. D'Abia on peut aller à Phares, qui en est éloignée de soixante et dix stades, et sur le chemin on trouve une source d'eau qui est salée comme l'eau de mer. Les Messéniens qui habitent Phares, sont aujourd'hui soumis à la domination de Sparte, et c'est Auguste qui a fait ce démembrement. On tient que le fondateur de cette ville a été Pharis, fils de Mercure et de Philodamée, l'une des filles de Danaüs. Pharis n'eut point d'enfans mâles, il ne laissa qu'une fille, qui fut nommée Télégone. Homère, qui a fait la généalogie de cette famille dans l'Iliade, dit que Dioclès eut deux fils jumeaux, Crethon et Orsiloque; et que, pour Dioclès, il étoit fils aussi d'un Orsiloque, qui eut pour père Alphée. Quant à Télégone, il n'en parle point; mais si nous en croyons les Messéniens, cette Télégone fut femme d'Alphée et mère du premier Orsiloque. J'ai ouï dire, étant à Phares, que Dioclès, outre ces deux jumeaux, avoit une fille nommée Anticlée, qui épousa Machaon, fils d'Esculape, dont elle eut

deux fils, savoir Nicomaque et Gorgasus, lesquels demeurèrent tous deux à Phares et y régnèrent après leur père. Ils sont regardés encore à présent comme deux divinités bienfaisantes, qui guérissent les malades et les estropiés; aussi est-on soigneux de leur faire des offrandes, et d'envoyer des victimes pour être immolées dans leur temple. Les habitans de Phares ont encore un temple consacré à la Fortune, où il y a une statue fort ancienne de cette divinité. Homère est le premier poëte, que je sache, qui ait parlé de *Tuché*; il en fait mention dans une hymne en l'honneur de Cérès, où il la met au nombre de plusieurs autres filles de l'Océan, qui jouoient avec Proserpine dans de belles prairies.

Tuché, Mélobosis, et la belle Ianthé.

Or, *Tuché*, comme on sait, est le mot dont se servent les Grecs pour signifier la fortune. Homère n'en dit rien davantage, bien loin d'en faire une déesse toute puissante qui exerce son empire sur toutes les choses humaines, et qui les fait réussir à son gré. Cependant le même poëte, dans l'Iliade, dit que Pallas et Enyo président aux combats, Vénus aux mariages et aux nôces, Diane aux accouchemens. Pour la Fortune, il ne lui donne aucune autorité, aucune fonction. Mais Bupalus, grand architecte et grand sculpteur, ayant fait

le premier une statue de la Fortune pour la ville de Smyrne, il s'avisa de la représenter avec l'étoile polaire sur la tête, et tenant de la main gauche (1) ce que les Grecs appellent la corne d'Amalthée. Par-là il vouloit donner à entendre le pouvoir de la déesse. Ensuite vint Pindare, qui célébra cette divinité dans ses vers, et lui donna le nom de Phérépolis, comme qui diroit, *la protectrice des villes.*

CHAPITRE XXXI.

PRÈS de Phares, il y a un bois sacré d'Apollon Carnéüs, et dans ce bois une fontaine. Phares n'est qu'à six stades de la mer : si de-là vous remontez vers la terre ferme, vous trouverez à quelque quatre-vingt stades la ville de Thuriates; on croit que c'est celle qu'Homère nomme Anthée. Auguste l'a soumise au gouvernement de Lacédémone; car dans la guerre qu'il eut contre Marc-Antoine, les Messéniens et les autres Grecs suivirent le parti de celui-ci, par haine pour les Lacédémoniens qui suivoient le parti d'Auguste. C'est pourquoi Auguste, après avoir remporté la victoire, châtia les Messéniens et ceux qui s'étoient

(1) *Tenant de la main gauche.* C'est ce qui signifie ἑτέρα. Amasée s'y est trompé, en disant, *alterá verò manu, de l'autre main*, quoiqu'il ne soit parlé que d'une seule main.

déclarés contre lui ; et ce fut alors que les Thuriates furent assujettis à la domination de Sparte. Ces peuples habitoient autrefois la ville qui est sur la hauteur; présentement ils habitent la ville basse, sans pourtant avoir tout-à-fait abandonné l'autre, où l'on voit encore quelques restes de murs, et un temple dédié à la déesse de Syrie (1); le fleuve Aris passe au milieu de la ville basse. Pour peu que vous avanciez dans les terres, vous verrez un village qu'ils nomment Calamé : ensuite on trouve le bourg de Limné, où il y a un temple de Diane, surnommée Limnatis, et c'est-là, dit-on, que Téléclus, roi de Sparte, fut tué. En quittant Thurium, si vous allez du côté de l'Arcadie, vous trouverez sur votre chemin la source du fleuve Pamise, dont on croit l'eau souveraine pour les maladies des enfans.

La ville d'Ithome est sur la gauche, à quarante stades de cette source ou environ. Cette ville renferme (2) dans son enceinte, non-seulement le mont Ithome, mais encore un espace qui s'étend

(1) *A la déesse de Syrie.* C'étoit Astarte, dont j'ai déjà parlé.

(2) *Cette ville renferme.* Il y a ici quelques mots oubliés, dont l'omission rend cet endroit du texte fort obscur. Les interprêtes l'expliquent mal, et je ne sais si j'ai mieux deviné le sens de l'auteur, mais il ne peu guère être différent, ce me semble, de celui que je lui donne.

vers le fleuve Pamise jusques sous le mont Evan, ainsi nommé du mot Evoé, qui est comme le cri des Bacchantes; parce que, disent-ils, Bacchus et les femmes de sa suite s'écrièrent ainsi, lorsqu'ils vinrent pour la première fois dans ce pays. Toute la ville est fermée par un bon mur de pierres de taille, et défendue par des tours et des redoutes que l'on a bâties d'espace en espace. Je n'ai jamais vu les murs de Babylone, ni ce que l'on appelle les murs de Memnon à Suses en Perse; je n'ai pu même en rien savoir de gens qui les aient vus. Les villes les mieux fortifiées dont j'aie connoissance par moi-même, sont Amphryse (1) dans la Phocide, Bysance et Rhodes; mais leurs fortifications ne valent pas celles d'Ithome. Dans la place publique de cette ville, on voit une statue de Jupiter, surnommé le Sauveur, et la fontaine d'Arsinoé, ainsi appelée du nom d'une fille de Leucippe; l'eau y vient d'une autre fontaine, qu'ils nomment Clepsydra. On y voit aussi deux temples, l'un de Neptune et l'autre de Vénus. Enfin, la mère des dieux y a une fort belle statue de marbre de Paros; c'est un ouvrage de Démophon, qui a laissé aussi des marques de son habileté à Olympie, en raccommodant parfaitement bien la statue de Jupiter, qui est d'ivoire, et dont les parties

(1) *Amphryse.* Le texte dit Ambryse, conformément à Strabon, liv. 9 : mais Etienne de Bysance remarque que l'on disoit indifféremment *Ambryse* et *Amphryse.*

ne joignoient plus ; c'est pourquoi les Eléens lui ont rendu de grands honneurs avec justice. Les Messéniens ont une Diane Laphria, qui est encore un ouvrage de Démophon : je vais dire en passant d'où leur est venu le culte de cette déesse. Les Calydoniens, peuples d'Etolie, honorent particulièrement Diane, et ils l'honorent sous le nom de Laphria. Les Messéniens s'étant établis à Naupacte (1) par la concession des Athéniens, se trouvèrent voisins de l'Etolie, et le voisinage fit qu'ils reçurent le culte et les cérémonies de la déesse. Quant à la Diane d'Ephèse, toutes les villes grecques en ont embrassé le culte, et sur-tout les hommes ; ce que j'attribue premièrement à la réputation des amazones, qui ont bâti, à ce que l'on croit, le temple de la déesse et consacré sa statue ; secondement, à l'antiquité de ce monument. Pour ce qui est du temple même, trois choses concourent à le rendre célèbre ; sa grandeur, car c'est en ce genre le plus grand et le plus superbe édifice que les hommes aient jamais élevé, la splendeur de la ville d'Ephèse, et enfin la divinité même que l'on sent plus présente (2) en ce lieu qu'en aucun autre.

(1) *Naupacte*. C'étoit la capitale de la Livadie ; elle est à sept lieues de Patras, et se nomme aujourd'hui *Lepante*.

(2) *Que l'on sent plus présente*. Amasée n'a pas entendu le mot grec qui signifie cela, τὸ ἐπιφανὲς τῆς θεοῦ, *numen præsentius*.

La déesse Lucine a aussi son temple chez les Messéniens avec une statue de marbre; auprès est le temple des Curètes, où l'on sacrifie toute sorte d'animaux : car après le bœuf et la chèvre on vient aux oiseaux que l'on jette dans les flammes. Cérès est aussi honorée de ces peuples avec beaucoup de religion : vous voyez dans son temple les Dioscures qui enlèvent les filles de Leucippe. J'ai déjà dit que les Messéniens disputent ces fils de Tindare aux Lacédémoniens, prétendant que c'est dans la Messénie qu'ils ont pris naissance. Mais le temple le plus rempli de belles statues, c'est celui d'Esculape. Vous y voyez d'un côté le dieu et ses enfans, de l'autre les Muses, Apollon et Hercule; dans un autre endroit la ville de Thèbes, Epaminondas, fils de Polymnis; la Fortune et Diane porte-lumière (1). Parmi ces statues, celles qui sont de marbre, ont été faites par Démophon, messénien, et le seul habile sculpteur que le pays ait produit. La statue d'Epaminondas est de fer, et l'on voit bien que cet ouvrage n'est pas de Démophon. C'est encore un temple à voir à Ithome, que celui de Messène, fille de Triopas. Sa statue est moitié or, moitié marbre de Paros. Sur la façade du derrière, vous voyez les portraits d'Aphareus et de ses enfans, qui ont régné en Messénie avant l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse; en-

(1) *Diane porte-lumière*, en latin *lucifera*. Il est aisé de juger que c'étoit la Lune.

suite celui de Cresphonte, qui régna après le retour des Héraclides, et qui étoit chef des Doriens. Parmi les rois de Pylos, on voit Nestor et ses deux fils, Thrasymède et Antiloque, qui tiennent le premier rang comme les aînés, et parce qu'ils ont eu l'honneur de combattre devant Troye. Après ces héros, suivent Leucippe, frère d'Apharéüs, Hilaire, Phœbé, Arsinoé, enfin Esculape et ses deux fils, Machaon et Podalire, qui se sont rendus célèbres durant la guerre de Troye. Pour Esculape, ils le croient fils d'Arsinoé. Tous ces portraits sont de la main d'Omphalion, élève de Nicias, le fils de Nicomède. On dit même qu'il avoit été son esclave, et qu'il en étoit passionnément aimé.

CHAPITRE XXXII.

Ils ont encore un temple où l'on garde les victimes destinées aux sacrifices. Ce lieu est orné de toutes les statues des dieux dont le culte est reçu en Grèce. Epaminondas y est aussi en bronze, et j'y ai vu des trépieds d'une grande antiquité, qui n'ont jamais été sur le feu. Dans le lieu d'exercice, il y a quelques statues faites par des ouvriers Egyptiens, entr'autres un Mercure, un Hercule et un Thésée, divinités qui non-seule-

ment chez les Grecs, mais même chez plusieurs nations barbares, président aux exercices, et sont particulièrement honorées dans les palestres (1). Parmi ces statues, j'en ai remarqué une d'un certain Ethidas, qui vivoit presque de notre temps, et que les Messéniens révèrent comme un héros, parce qu'il avoit amassé des richesses immenses. Cependant j'ai ouï dire à quelques-uns que ce n'est pas cet Ethidas que l'on a voulu représenter sur un cippe, mais un autre plus ancien, qui, lorsque Démétrius, fils de Philippe, surprit Messène et y entra de nuit avec ses troupes, se mit à la tête de ce qu'il put rassembler d'habitans, et chassa les ennemis. Dans le même lieu d'exercice on voit le tombeau d'Aristomène; ils prétendent que c'est un vrai tombeau, non un cénotaphe : je leur demandai comment cela se pouvoit faire, et ils me répondirent que par le commandement de l'oracle de Delphes, le corps de ce héros avoit été rapporté de Rhodes à Messène. Ensuite ils me contèrent quelques particularités du sacrifice qu'ils font sur son tombeau. Il y a auprès une colonne à laquelle ils attachent le

(1) *Dans les palestres.* Les palestres ou gymnases étoient des lieux d'exercice; on les appeloit ainsi du mot πάλη, *lucta*, *la lutte*, ou de celui de γυμνάσιον, qui vient de γυμνός, *nudus*, *nud*, parce que l'on se mettoit presque nud pour mieux faire ses exercices.

taureau qui doit servir de victime : cet animal aussi-tôt qu'il se sent lié, tâche de s'échapper. Si à force de se tourmenter il déplace la colonne, c'est une marque que la victime est agréable, et ils en tirent un bon augure ; mais si, au contraire, l'animal moins fougueux, laisse la colonne en l'état où elle est, ils se croient menacés de quelque malheur. Au reste, ils sont persuadés qu'Aristomène, bien qu'il ne fût plus au monde, ne laissa pas de se trouver à la bataille de Leuctres, et que s'étant mis du parti des Thébains, il fut cause de la victoire qu'ils remportèrent sur les Lacédémoniens. Je sais que les Chaldéens et les Mages, dans les Indes, ont dit les premiers, que l'ame de l'homme est immortelle ; plusieurs philosophes grecs ont depuis embrassé cette opinion, et entre autres Platon, fils d'Ariston. Si tout le monde en veut convenir, je ne vois plus de difficulté à croire qu'Aristomène ait pu, même après sa mort, conserver la haine implacable qu'il avoit contre les Lacédémoniens. Et ce que j'ai appris à Thèbes, quoiqu'un peu différent de ce que disent les Messéniens, ne laisse pas de le rendre assez probable ; car des Thébains m'ont dit qu'avant la bataille de Leuctres, leurs généraux envoyèrent consulter plusieurs oracles à Delphes, à Abes (1),

(1) *A Abes, au mont Ptoüs, à Ismène.* Abes étoit une ville de la Phocique ; Ismène étoit un bourg de la Béotie,

au mont Ptoüs, à Ismène, et sur-tout celui de Trophonius à Lébadée ; que tous avoient répondu, et que la réponse de Trophonius, nommément étoit, qu'avant que d'en venir aux mains, ils érigeassent un trophée, et y étalassent le bouclier d'Aristomène, s'ils vouloient que le dieu combattît pour eux ; qu'en conséquence de cet oracle, Epaminondas avoit engagé Xénocrate à aller prendre le bouclier d'Aristomène dans l'antre de Trophonius, et qu'il en avoit orné son trophée, qui étoit placé sur une éminence, d'où les Lacédémoniens pouvoient aisément le voir. En effet, les Lacédémoniens n'ignoroient pas que le bouclier d'Aristomène étoit à Lébadée, plusieurs d'entre eux l'avoient vu, et tous le savoient du moins par ouï dire. Les Thébains, après leur victoire, ne manquèrent pas de reporter ce précieux monument dans le lieu où il avoit été consacré. Voilà ce que j'ai appris à Thèbes. Aristomène est encore en bronze à Ithome, dans le stade. Le théâtre n'a rien de particulier ; il n'est pas loin d'un temple qui est consacré à Sérapis et à Isis.

où il y avoit aussi une rivière de ce nom. Ptoüs étoit une montagne de Béotie, célèbre par un oracle d'Apollon : de-là les surnoms d'Apollon *Isménius*, et d'Apollon *Ptoüs*.

CHAPITRE XXXIII.

La citadelle est sur le sommet de la montagne; en y allant, on trouve cette fontaine qu'ils nomment Clepsydra. Il ne seroit pas aisé, quand on le voudroit, de dire combien il y a de peuples qui prétendent que Jupiter est né et a été nourri chez eux; mais les Messéniens s'attribuent aussi cet honneur. Ils nomment ses nourrices, dont l'une a donné son nom au fleuve Nédès, et l'autre le sien au mont Ithome. Si on les en croit, les Curètes ayant dérobé le petit Jupiter à la barbarie de Saturne, ils le confièrent à ces nymphes, qui prirent soin de son enfance, et le lavoient dans la fontaine, dont le nom fait encore souvenir de ce larcin (1). C'est en mémoire de cet événement que l'on porte tous les jours de l'eau de cette fontaine dans le temple de Jupiter Ithomate. La statue du dieu est un ouvrage (2) d'Agéladas;

(1) *Dont le nom fait encore souvenir de ce larcin.* Le mot de Clepsydra vient de κλέπτω, *occulto*, *je cache*, et de ὕδωρ, *aqua*, *de l'eau.*

(2) *Est un ouvrage d'Agéladas.* Ce célèbre statuaire étoit d'Argos. Pline, liv. 34, chap. 8, le place en la quatre-vingt-septième olympiade; mais, selon Pausanias, il florissoit en la soixante-sixième, ou peu après, puisqu'il représenta Cléosthène sur un char de bronze, et que ce Cléosthène fut vainqueur en la soixante-sixième olympiade.

elle fut faite dans le temps que les Messéniens occupoient Naupacte : un prêtre, dont le sacerdoce ne dure qu'un an, la garde chez lui. Ils célèbrent tous les ans une fête en l'honneur de Jupiter, c'est ce qu'ils appellent *les Ithomées*. Même autrefois on y proposoit un prix de musique, et parmi les musiciens, c'étoit à qui remporteroit ce prix. J'en pourrois donner plusieurs preuves, mais je me contente de citer deux vers d'Eumélus, qui sont tirés d'une hymne qu'il envoyoit à Délos :

De nos chansons la sage liberté,
Au dieu d'Ithôme eut toujours l'heur de plaire.

Je crois que ces vers sont encore d'Eumélus, et je suis persuadé aussi que ces combats de musique ont duré un temps chez les Messéniens. Sur la porte par où l'on sort pour aller à Mégalopolis, ville d'Arcadie, on voit une statue de Mercure, qui est dans le goût attique; car les Athéniens ont fait les Hermès de figure quarrée, et, à leur imitation, les autres peuples de la Grèce ont donné cette forme à toutes les statues de Mercure. A trente stades de cette porte ou environ, vous trouvez une rivière appelée Balyra, parce que, dit-on, Thamyris étant devenu aveugle, y laissa tomber sa lyre. On tient que Thamyris étoit fils de Philammon et d'Argiope, qui habitoit le mont Parnasse. Cette nymphe se sentant

tant grosse, et voyant que Philammon ne vouloit pas l'épouser, se retira à Odryses, où elle accoucha; c'est pourquoi Thamyris passe pour avoir été Odrysien ou Thrace.

Deux autres rivières se jettent dans celle de Balyra, l'une est Leucasie, l'autre Amphise. Quand vous les avez passées, vous entrez dans la plaine de Sténycleré, ainsi dite du nom d'un de leurs héros. Vis-à-vis étoit autrefois Œchalie: présentement c'est un bois de cyprès, qu'ils nomment le bois Carnasius, et qui est fort épais. L'on y voit trois statues, l'une d'Apollon Carnéus, l'autre de Mercure, qui porte un bélier; la troisième, qu'ils appellent *la chaste fille*, n'est autre que Cérès. Près de cette dernière est une source, dont l'eau est jaillissante. Dans ce bois ils font de temps en temps des sacrifices aux grandes déesses. Je ne rapporterai point les cérémonies qu'ils y observent, parce que cela ne m'est pas permis. Je dirai seulement qu'il n'y a que les mystères d'Eleusis qui soient plus augustes et plus vénérables que ceux-là. Mais rien ne m'empêche de dire que dans l'urne de bronze qui fut trouvée par le commandant des Argiens, on gardoit aussi les os d'Euryte, fils de Mélanée. Auprès du même bois passe un torrent; et huit stades plus loin, sur la gauche, on voit les ruines d'Andanie, que l'on convient avoir été ainsi appelée du nom

d'une femme ; mais je n'ai pu savoir ni de qui cette femme étoit fille, ni qui elle avoit épousé. En allant d'Andanie vers Cyparissie, on trouve une petite ville, nommée Electre, au travers de laquelle passent deux fleuves, l'un de même nom que la ville, l'autre qu'ils nomment le Cœus. Ces noms peuvent se rapporter à Electre, fille d'Atlas, et à Cœus, le père de Latone, si l'on n'aime mieux dire que c'étoient les noms de quelques héros du pays. Au-delà d'Electre est la fontaine Achéa, et l'on apperçoit quelques restes de l'ancienne ville de Dorium, où Homère nous apprend que Thamyris perdit la vue pour s'être glorifié de chanter mieux que les Muses. Mais Prodicus le phocéen, dans les vers qu'il a faits contre la Myniade, si ces vers sont de lui, dit que Thamyris est puni de son orgueil dans les enfers. Pour moi je crois que Thamyris devint aveugle par maladie, comme il arriva depuis à Homère, avec cette différence qu'Homère ne succomba point à son malheur, et qu'il acheva l'ouvrage qu'il avoit commencé, au lieu que Thamyris, après avoir perdu la vue, ne fit plus de vers.

CHAPITRE XXXIV.

Il y a environ quatre-vingt stades depuis Messène jusqu'à l'embouchure du Pamise, qui coule à travers les terres, conservant toujours ses eaux claires et pures ; et à dix stades de la mer, il porte des vaisseaux. Les poissons de la mer se plaisent à remonter ce fleuve, particulièrement au printemps. Il en est de même du Rhin, du Méandre, et encore plus de l'Achélous, qui est plein de poissons de mer à la hauteur des isles Echinades (1) où est son embouchure. Mais comme les eaux du Pamise sont toujours claires et nettes, les poissons qu'il reçoit sont tout différens de ceux qui passent dans les autres fleuves dont j'ai parlé ; car le mulet (2), par exemple, qui aime la bourbe, cherche les eaux où il y a le

(1) *A la hauteur des isles Echinades.* Ces isles, situées vers l'Etolie, ont été ainsi appelées du nom d'Echinüs, célèbre devin, qui servit utilement Amphytrion ; ou parce qu'on y trouve beaucoup d'hérissons de mer, et que ce poisson est nommé en grec ἐχῖνος.

(2) *Car le mulet.* κέφαλος, *mugil*, en français *le mulet*, du moins le P. Hardouin le nomme ainsi dans le dictionnaire du P. Tachart ; il est appelé *muget*, et dans le Languedoc on l'appelle *cabot* : ce poisson a la tête fort grosse.

plus de limon. Il est certain que les fleuves de la Grèce ne produisent point de bêtes dangereuses comme l'Inde, le Nil, le Rhin, le Danube, l'Euphrate et le Phase (1); car dans tous ces fleuves il s'engendre des animaux qui dévorent les hommes, et qui sont encore plus terribles que ces Silures, qui insfestent les bords de l'Hermus (2) et du Méandre : l'Inde et le Nil nourrissent des crocodiles; et dans le Nil il naît encore une espèce de cheval aquatique, qui est bien aussi méchant que le crocodile. Nous ne connoissons aucune de ces bêtes en Grèce. S'il y a des chiens marins dans le fleuve Aoüs (3), qui va se rendre à la mer par la Thesprotie, ils viennent de la mer même, et ne sont point engendrés dans ce fleuve. Vers l'embouchure du Pamise est Coroné, ville maritime, située au bas du mont Témathia : en y allant on rencontre un village que l'on dit être consacré à Ino, parce

(1) *Le Phase*, aujourd'hui *le Fasso*; c'est une grande rivière de la Géorgie en Asie.

(2) *De l'Hermus*. On l'appelle à présent *le Sarabat*; c'est une riviere de la Natolie, qui se décharge dans le golfe de Smyrne.

(3) *Le fleuve Aoüs*. Le texte dit Αώῳ. Amasée a mieux aimé lire *Acheloo*, car le texte est corrompu; mais Amasée se trompe. l'Achélous ne passe ni dans l'Etolie, ni dans l'Acarnanie; il faut donc lire Αώῳ. *Paulmier*.

ue ce fut là que sortie de la mer elle commença être regardée comme une divinité, et à s'appeler Leucothéa. Un peu plus loin c'est l'emouchure du fleuve Bias, que l'on croit avoir ris son nom de Bias, fils d'Amythaon.

A vingt stades du chemin on voit la fontaine u Platane, ainsi nommée parce qu'en effet elle ort d'un platane assez touffu, d'une grosseur nédiocre, et creux en dedans comme si c'étoit ne caverne; l'eau en est fort bonne à boire, et oule jusqu'à la ville de Coroné. Cette ville appeloit autrefois Epea; mais lorsque les Théains eurent fait rentrer les Messéniens dans le 'éloponnèse, Epimélide ayant eu ordre de reeupler Epea, il lui donna le nom de Coronée, ar amour pour Coronée, ville de Béotie, d'où il toit. Les Messéniens disoient toujours Coroné, t le temps a enfin autorisé cette manière de rononcer. D'autres disent qu'en creusant la terre our faire les fondations des murs, on trouva ne corneille de bronze, d'où la ville a pris son om. Quoi qu'il en soit, cette ville à plusieurs emples, l'un consacré à Diane, surnommée la Nourrice (1), l'autre à Bacchus, et un autre à

(1) *A Diane, surnommée la Nourrice.* Diane proprement toit la lune; or, c'est une vieille opinion que la lune nflue sur les grossesses des femmes et sur leur accouchement. C'est en ce sens que Diane étoit appelée la Nourrice.

Esculape : ces divinités ont chacune une statue de marbre. Jupiter Sauveur est en bronze dans la place publique, et Minerve dans la citadelle, tenant une corneille à la main. J'y ai vu aussi le tombeau d'Epimélide. Le port est appelé le port des Achéens ; je n'en sais pas la raison. Quatre-vingt stades au-delà de Coroné, en tirant vers la mer, vous trouverez sur la côte un temple d'Apollon. Ce temple est fort célèbre, et passe pour le plus ancien du pays : les malades y viennent en foule, et s'en retournent guéris : le dieu y est honoré sous les noms d'Apollon Corinthus et d'Apollon Argoüs. Sous le premier (1) il a une statue de bois, et sous le second une statue de bronze, qui a été consacrée, dit-on, par ces héros que portoit le navire Argo.

Le territoire de Coroné s'étend jusqu'à celui de Colonis, autre ville située sur une hauteur fort près de la mer. Les habitans se disent originaires de l'Attique, et prétendent qu'ils furent amenés dans la Messénie par Colénus, qui obéissant à un oracle, et guidé par le vol d'un oiseau, vint s'établir dans le lieu où ils sont ; qu'ensuite ils prirent insensiblement les mœurs et le langage des Doriens. Pour les Asinéens, ils étoient anciennement voisins des Lycorites, et

(1) *Sous le premier.* Cet endroit a été mal copié, et n'est pas exempt de fautes. Je m'attache à la leçon de Sylburge,

habitoient aux environs du Parnasse ; alors on les appeloit Dryopes, nom qu'ils ont gardé quelque temps depuis leur retour dans le Péloponnèse, et qui étoit celui de leur chef, lorsqu'ils furent transplantés hors de leur pays. Après trois générations, sous le règne de Phylas, vaincus dans un combat par Hercule, ils furent menés captifs à Delphes, et présentés à Apollon ; mais ensuite Hercule, par ordre du dieu même, les conduisit dans le Péloponnèse, où ils occupèrent Asine, près d'Hermioné. Quelque temps après, chassés par les Argiens, ils habitèrent dans la Messénie un canton qui leur fut donné par les Lacédémoniens. Enfin, les Messéniens revenus au Péloponnèse, les y laissèrent sans les inquiéter en nulle façon. Les Asinéens conviennent qu'ils furent défaits par Hercule, et que leur ancienne ville du mont Parnasse fut prise ; mais ils nient qu'ils aient été traînés captifs aux pieds d'Apollon. Ils soutiennent, au contraire, que voyant Hercule maître de leurs remparts, ils se retirèrent au haut du Parnasse, et qu'ensuite ayant passé par mer au Péloponnèse, ils s'étoient jetés entre les bras d'Eurysthée, qui par haine pour Hercule, les reçut avec bonté, et leur donna Asine, dans les états d'Argos. Ce sont les seuls des Dryopes qui aujourd'hui se fassent honneur de leur origine, en cela bien différens des habitans de Styre dans

l'Eubée ; car ceux-ci, quoique Dryopes, et du nombre de ceux qui, parce qu'ils avoient leurs habitations hors des murs, ne combattirent point, ne veulent pas qu'on les appelle de ce nom. C'est ainsi que ceux de Delphes rougissent de passer pour Phocéens. Les Asinéens, au contraire, se souviennent avec plaisir qu'ils sont Dryopes ; et ce qui en est une preuve bien convaincante, c'est que leurs temples les plus saints sont faits comme ceux qu'ils avoient autrefois au Parnasse, entr'autres deux, dont l'un est dédié à *Apollon*, l'autre à Dryops, avec une statue fort ancienne. Tous les ans ils font la fête de Dryops, et croient qu'il étoit fils d'Apollon. La ville qu'ils habitent aujourd'hui est sur le bord de la mer, comme étoit autrefois Asine en Argos, et n'est qu'à quarante stades de Colonis. D'Asine en Messénie, jusqu'à Acrite, il y a une pareille distance. Acrite est une espèce de promontoire qui avance dans la mer, vis-à-vis duquel est une isle déserte que l'on nomme Théganusse (1) : auprès de ce promontoire, les Asinéens ont le port Phœnique et les isles Œnusses (2) qui n'en sont pas loin.

(1) *Théganusse*. Ptolemée dit *Thiganeuse*, Pline *Téganuse*.

(2) *Les isles Œnusses*. Le texte porte, νῆσος, *l'isle*, au singulier. Mais Paulmier observe que Pline, liv. 4, ch. 12, dit *les isles* au pluriel.

CHAPITRE XXXV.

MOTHONE, avant la guerre de Troye, et même durant cette guerre, se nommoit Pédase. Les Mothonéens disent qu'ensuite elle prit le nom d'une fille d'Œnéus; car Œnéus, fils de Porthaon, ayant passé au Péloponnèse avec Diomède, après la prise de Troye, il eut d'une concubine une fille nommée Mothone. Pour moi, je crois que cette ville a tiré son nom d'une grosse roche que les gens du pays appellent Mothon, et qui forme-là une espèce de rade fort étroite: car cette roche avançant dans la mer, rompt la furie des vagues, et sert comme d'abri aux vaisseaux. J'ai déjà dit que les Naupliens sous Démocratidas, roi d'Argos, ayant été chassés de leur ville, à cause de leur attachement pour Sparte, les Lacédémoniens leur avoient donné Mothone. J'ai dit aussi que les Messéniens étant rentrés dans le Péloponnèse, et les y ayant trouvés, ne leur avoient fait aucun mauvais traitement: or, autant que j'en puis juger, les Naupliens sont originairement Egyptiens, de ceux qui vinrent avec Danaüs à Argos. Trois générations ensuite, Nauplius, fils d'Amymone, se mit à la tête d'une colonie de ces Egyptiens, il s'établit sur le bord

de la mer, et lui bâtit une ville qu'il nomma de son nom, Nauplie. L'empereur Trajan affranchit ces Naupliens de la domination de Messène, et leur permit de se gouverner par leurs propres loix. Mais long-temps auparavant il leur étoit arrivé un malheur qui mérite d'être raconté, et qui leur fut particulier; car les autres Messéniens de la côte n'ont jamais rien éprouvé de semblable.

L'anarchie avoit ruiné les affaires de la Thesprotie d'Epire : Deïdamie (1), fille de Pyrrhus, étoit morte sans enfans, et en mourant, avoit laissé le gouvernement entre les mains du peuple. Pyrrhus, père de cette princesse, étoit fils de Ptolemée (2), petit-fils d'Alexandre, et arrière-petit-fils du grand Pyrrhus. Celui-ci étoit, comme on sait, fils d'Eacidas; j'en ai fait une ample mention dans mon premier livre, en parlant de l'Attique. Proclès, de Carthage, dit que ce prince n'eut ni la fortune d'Alexandre, fils de Philippe, ni le brillant et l'éclat qui mit Alexandre au-dessus de tous les conquérans; mais que pour ranger

(1) *Deïdamie.* Justin, liv. 28, la nomme *Laodamie*; c'est apparemment une faute; Deïdamie est un nom connu dans la famille des Eacidès. *Paulmier.*

(2) *Etoit fils de Ptolemée.* Selon Trogus et Justin, son abréviateur, liv. 28, Pyrrhus, père de Deïdamie, étoit fils d'Alexandre et non de Ptolemée. L'autorité de Trogus vaut bien celle de Pausanias, quant à ce point.

une armée en bataille (1), cavalerie ou infanterie, et pour les ruses de guerre et les stratagêmes, il lui étoit fort supérieur. Les Epirotes n'étant plus gouvernés par des rois, le peuple devenoit tous les jours plus insolent, et méprisoit l'autorité des magistrats. Les Illyriens qui habitent les bords de la mer Ionienne, au-dessus de l'Epire, profitant de la conjoncture, firent une irruption dans le pays, et le subjuguèrent; car jusqu'ici nous ne connoissons que les Athéniens à qui la démocratie ait réussi. Pour eux, ils se sont rendus fort puissans par l'excellence de leur gouvernement, et par une grande soumission (2) aux loix de Solon. Les Illyriens ayant une fois goûté la douceur de commander aux autres, ne songèrent plus qu'à étendre leur domination. Ils firent provision de bâtimens propres à courir les mers;

(1) *Mais que pour ranger une armée en bataille.* Le jugement que Proclès faisoit de Pyrrhus, est tout semblable au jugement qu'Annibal lui-même porte de ce prince dans Tite-Live, liv. 35, chap. 14.

(2) *Et par une grande soumission.* Cela doit s'entendre des anciens Athéniens, non pas de ceux du temps de Pausanias, ni même du temps de Platon; car Platon, dans la Rép. liv. 8, dit qu'il avoit vu des gens condamnés à l'exil, même à la mort, demeurer impunément chez eux, et se promener publiquement dans la ville, au grand mépris des loix et des magistrats.

et après avoir écumé tout ce qui se trouvoit à leur portée, ils allèrent mouiller au port de Mothone. D'abord, sous ombre d'amitié, ils envoyèrent dire aux habitans qu'ils venoient pour acheter leurs vins. Quelques gens de la ville se pressèrent de leur en porter, en reçurent le prix qu'ils demandoient, et achetèrent à leur tour quelques marchandises des Illyriens. Le lendemain les habitans vinrent en plus grand nombre pour faire le même trafic, et ils trouvèrent toute la facilité possible de la part de leurs hôtes. Les Mothonéens prirent tellement goût à ce commerce, qu'ils accoururent en foule, hommes et femmes, les uns pour vendre, les autres pour acheter. Alors les Illyriens voyant la proie dans leurs filets, enlevèrent toute cette multitude, particulièrement les femmes; et faisant voile en *Illyrie*, changèrent la ville en un désert.

A Mothone il y a un temple de Minerve Anémotis (1), avec une statue de la déesse. On dit que la statue a été posée sous ce nom par Diomède, et que c'étoit un vœu qu'il accomplissoit; car le pays étoit exposé à de fort grands vents, et presque continuels, qui faisoient beaucoup de ravage; et depuis le vœu de Diomède, ces vents ne se sont pas fait sentir. On y voit aussi un

(1) *De Minerve Anémotis*, du mot ἄνεμος, *ventus*, *le vent.*

temple de Diane, et dans ce temple un puits dont l'eau naturellement mêlée d'une espèce de résine ressemble assez pour la couleur (1) et pour l'odeur au baume de Cysique. L'eau la plus bleue que j'ai vue, est celle des Thermopyles; mais elle ne paroît bien bleue que dans des baignoires, qui sont des vases à l'usage des femmes (2). S'il y a des eaux bleues, il y en a aussi qui sont rouges comme du sang; on en voit de cette couleur dans le pays des Hébreux, auprès de Joppé, vers la mer. Les gens du lieu disent que Persée s'étant ensanglanté en tuant le monstre marin, auquel on avoit exposé la fille de Céphée (3), il se lava dans cette fontaine, et que c'est ce qui a rougi ses eaux. J'en ai vu aussi de noires à Astyra; ce sont des bains d'eaux chaudes vis-à-vis de Lesbos, près d'un bourg que l'on nomme

(1) *Ressemble assez pour la couleur.* Sylburge et Kuhnius ont cru cet endroit du texte un peu altéré; ils ont raison. Mais on peut se passer des changemens qu'ils y font: il ne faut que retrancher les deux mots qui finissent la phrase, *καὶ ὀσμήν*. Ils n'ont été ajoutés que comme une espèce de glose.

(2) *Qui sont des vases à l'usage des femmes*, *χύτρους*. Hérodote, liv. 8, dit que ces vases étoient ainsi appelés. Mais je me suis exprimé d'une manière plus générale, parce qu'un mot grec ne sied pas dans une traduction française.

(3) *La fille de Céphée*; il veut dire *Andromède*.

Atarné, et qui fut donné par le roi de Perse aux habitans de Chio, pour récompense de ce qu'ils lui avoient livré un Lydien, nommé Pactyas, qui s'étoit refugié chez eux. Enfin, les Romains ont des eaux blanches (1) assez près de Rome, et un peu au-delà du fleuve Anion. Quand on s'y baigne, on est d'abord saisi de froid jusqu'à trembler, et au bout de quelque temps (2) on sent autant de chaleur que si l'on étoit dans de l'eau qui eût été sur le feu. J'ai vu toutes ces merveilles de la nature, toutes ces différentes eaux, qui pourtant sont également salutaires; car je ne parle point de beaucoup d'autres moins surprenantes : en effet, qu'il y ait des fontaines dont l'eau est salée, et d'autres dont l'eau est âcre, on ne s'en étonne point, parce que cela n'est pas rare. Mais je ne dois pas en omettre deux qui sont d'espèces toutes contraires, et dans des lieux très-différens; l'une est celle que l'on trouve dans une plaine de la Carie (3), nommée la plaine blanche, près de

(1) *Les Romains ont des eaux blanches.* C'étoit ce qu'ils appeloient *albulas aquas*. Strabon et Pline leur donnent les mêmes propriétés que Pausanias.

(2) *Et au bout de quelque temps.* Le texte est corrompu en cet endroit. Kuhnius l'a rétabli, et j'ai suivi sa restitution mot pour mot.

(3) *Une plaine de la Carie.* Le texte dit, *de Cardie*, et Amasée l'a suivi. C'est néanmoins une faute de copiste. Il faut lire *de la Carie*; Καρίας. Etienne de Bysance, au mot *Dascylium*, confirme cette observation de Paulmier.

Dascylium, et dont l'eau est chaude et plus douce que du lait: l'autre est une fontaine qui se jette dans le fleuve Hypanis, et dont parle Hérodote; ses eaux sont amères, ce qui n'est pas plus difficile à croire que ce que nous voyons à Pouzolle, auprès de la mer Thyrrénienne; car il y a là des bains dont l'eau est si chaude, qu'en peu d'années les tuyaux de plomb par où elle passoit se sont fondus.

CHAPITRE XXXVI.

De Mothone au promontoire Coryphasium on compte environ cent stades. Sur ce promontoire même est la ville de Pylos, que Pylas (1), fils de Cléson, bâtit autrefois, et qu'il peupla de Léléges qu'il avoit amenés de Mégare. Mais il ne jouit pas long-temps de cette souveraineté; car il en fut chassé par Nélée et par des Pélasges venus d'Iolchos. Contraint de céder sa ville à ces étrangers, il ne s'éloigna que le moins qu'il put, et alla occuper un autre Pylos en Elide. La première devint si florissante sous le règne de Neléé, qu'Homère l'appelle, par excellence, *la ville de*

(1) *Pylas*. C'est ainsi qu'il faut lire, et non *Pylus*. Ce héros est connu par la lecture d'Apollodore et par celle de Pausanias même.

Nelée. On voit à Pylos un temple de Minerve, surnommée Coryphasia. Une autre curiosité, c'est la maison de Nestor, où l'on voit encore son portrait. Le tombeau de ce prince est dans la ville; car celui qui est hors des murs, on prétend que c'est le tombeau de Trasymède. On vous montrera aussi dans la ville un lieu souterrain, que l'on dit avoir été l'étable à bœufs de Nestor, et avant lui de Nelée. Ces bœufs, à ce que l'on prétend, étoient de Thessalie, et du troupeau d'Iphiclus, père de Protésilas. Nélée exigea ce présent de ceux qui recherchoient sa fille en mariage: or, Mélampus, qui vouloit faire plaisir à son frère Bias, étant venu en Thessalie à dessein d'enlever ces bœufs, fut pris lui-même par les pâtres d'Iphiclus, et jeté dans une prison; mais comme c'étoit un devin, par les réponses qu'il rendit à Iphiclus, sur les choses à venir, il mérita d'avoir ces excellens bœufs pour récompense; ensuite il les donna à Bias, et Bias à Nelée. La grande richesse alors consistoit à avoir une grande quantité de bœufs et de chevaux. Aussi voyons-nous non-seulement que Nelée voulut avoir les bœufs d'Iphiclus, mais qu'Eurysthée ayant su que Géryon avoit en Espagne un troupeau de bœufs d'une beauté singulière, il commanda à Hercule de les lui amener. Ce même troupeau venant

d'Erythée

d'Erythée (1), fit tant d'envie à Eryx qui régnoit en Sicile, qu'il voulut disputer le prix de la lutte avec Hercule, et que le prix fut d'un côté le royaume d'Eryx, et de l'autre, ce troupeau de bœufs. Homère nous apprend aussi dans l'Iliade, qu'Iphidamas, fils d'Antenor, donna entr'autres choses cent bœufs à son beau-père, en épousant sa fille, tant il est vrai que dans ces premiers temps, des troupeaux nombreux étoient ce que l'on estimoit le plus. Mais ceux e dNelée, selon toutes les apparences, ne paissoient pas dans ses états, car cette contrée, sablonneuse comme elle est, ne pouvoit pas produire beaucoup de pâturages; c'est ce qu'Homère témoigne en parlant de Nestor, il le qualifie toujours roi de Pylos, qui est, dit-il, un pays fort sablonneux.

Vis-à-vis du port de Pylos, est l'isle Sphactérie, comme vis-à-vis du port de Délos, est l'isle Rhenée. Il est assez ordinaire que des lieux obscurs et inconnus par eux-mêmes, deviennent tout-à-coup célèbres, pour avoir servi de théâtre aux jeux de la fortune, ou à quelqu'événement considérable. C'est ainsi que le naufrage d'Agamemnon et des Grecs, qui venoient avec lui après la prise de Troye, a rendu fameux le promontoire de Capharée en Eubœe; c'est encore ainsi que

(1) *Venant d'Erythée.* C'étoit l'isle de Géryon, dans l'Océan; elle fut ainsi appellée du nom d'une fille de Géryon.

Psyttalie, petite isle à l'opposite de Salamine, est aujourd'hui connue par le massacre de ces quatre cents Perses, qui y avoient fait une descente. Il en est de même de Sphactérie ; la défaite des Lacédémoniens a tiré cette isle de l'obscurité où elle étoit, et l'on y voit encore dans la citadelle une statue de la Victoire, que les Athéniens y ont laissée pour monument de l'avantage qu'ils remportèrent alors sur Lacédémone. En allant de Pylos à Cyparissie, on trouve au sortir de la ville, et près de la mer, une fontaine que Bacchus, dit-on, fit sortir en frappant de son thyrse contre terre ; c'est pourquoi cette fontaine est appelée *la fontaine de Bacchus*. A Cyparissie, il y a deux temples, l'un dédié à Apollon, l'autre à Minerve Cyparissia. Dé-là on va à Aulon, où l'on voit un temple et une statue d'Esculape, surnommé Aulonius. Ensuite on trouve le fleuve Nedès, qui borne la Messénie de ce côté-là, et la sépare de l'Elide.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE, PITTORESQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA GRÈCE.

LIVRE CINQUIEME.

VOYAGE DE L'ÉLIDE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ceux qui divisent le Péloponnèse en cinq parties seulement, sont obligés de reconnoître que l'une de ces parties est commune aux Arcadiens et aux Eléens; que la seconde est possédée par les Achéens, et que les Doriens occupent les trois autres. Or, parmi les différens peuples du Péloponnèse, il n'y a que les Arcadiens et les Achéens qui en soient originaires. Ceux-ci chassés

de leur première demeure par les Doriens, ne quittèrent pas pour cela le Péloponnèse; mais ayant chassé à leur tour les Ioniens, ils habitèrent ce canton que l'on nommoit autrefois l'Egiale, et qui depuis a été nommé l'Achaïe, du nom de ses nouveaux habitans. Pour les Arcadiens, ils ont toujours conservé leur première habitation. Tous les autres sont étrangers: car, premièrement, les Corinthiens sont tout nouveaux venus dans le Péloponnèse. Ils ne comptent pas plus de deux cent dix-sept ans (1) d'antiquité, puisque ce fut César qui envoya une colonie à Corinthe pour la repeupler. En second lieu, on sait aussi que les Dryopes sont venus du mont Parnasse où ils habitoient, et les Doriens du mont Œta (2). Enfin;

(1) *Ils ne comptent pas plus de deux cent dix-sept ans.* Xylander se sert de cette date pour constater le temps où Pausanias écrivoit, et, en effet, on ne peut y être trompé. Dion nous apprend que Jules César repeupla Corinthe la dernière année de sa vie, qui étoit l'an de Rome 710. Ajoutez-y les 217 ans d'antiquité que Pausanias donne à Corinthe dans le temps qu'il écrivoit, vous aurez 927 ans depuis la fondation de Rome. Or, l'année 927 de Rome étoit la seizième de l'empire d'Antonin le philosophe; et par conséquent Pausanias écrivoit en cette année-là, qui fut aussi celle où Antonin triompha avec Commode.

(2) *Et les Doriens du mont Œta.* Corrigez avec Sylburge et Kuhnius ἐκ τῆς Οἴτης ἐς Πελοπόννησον, *du mont*

les Éléens, dont j'écris présentement l'histoire, sont sortis de Calydon et des autres endroits de l'Etolie, pour venir s'établir dans le Péloponnèse. Je vais rapporter ce que j'ai pu apprendre de leur origine et de leur ancienneté.

On tient qu'Aëthlius est le premier qui ait régné sur ces peuples; il étoit fils de Jupiter et de Protogénie, fille de Deucalion, et fut père d'Endymion. La fable dit qu'Endymion fut aimé de la Lune, et qu'il en eut cinquante filles. Mais une opinion plus probable, c'est qu'il épousa Astérodie, d'autres disent Chromie, fille d'Itonus, et petite-fille d'Amphictyon, d'autres Hypéripné, fille d'Arcas, et qu'il eut trois fils, Péon, Epéus et Etolus, et une fille nommée Eurycyde. Endymion proposa dans Olympie un prix de la course aux trois princes, ses enfans; ce prix étoit le royaume : Epéus remporta la victoire, régna après son père, et ses sujets furent appelés Epéens. On dit que son frère Etolus demeura avec lui dans le pays; mais que Péon, inconsolable d'avoir été vaincu dans une occasion de telle importance, alla chercher fortune loin de sa patrie, et que s'étant arrêté sur les bords du fleuve Axius, il donna son nom à cette contrée, qui depuis s'est appelée la Péonie. Les Eléens et les Héracléotes

Œta dans la Péloponnèse, ce qui s'accorde parfaitement avec le témoignage d'Hérodote, liv. 1.

ne s'accordent pas (1) sur la mort d'Endymion; car les Eléens montrent son tombeau dans la ville d'Olympie, et les Héracléotes, qui sont voisins de Milet, disent qu'Endymion se retira sur le mont Latmus. En effet, il y a un endroit de cette montagne, que l'on nomme encore aujourd'hui *la grotte d'Endymion*. Epéus épousa Anaxiroé, fille de Coronus : il en eut une fille, qui eut nom Hyrmine, et il ne laissa point d'enfans mâles. Ce fut de son temps que Pélops, (2) lydien, venu d'Asie, tua Œnomaüs, roi de Pise, que la fable et les poëtes font fils de Mars, et que je crois plutôt fils d'Alxion. Pélops s'étant emparé du royaume de Pise, y joignit Olympie, ville voisine, qu'il avoit conquise sur Epéus. Les Eléens disent que Pélops fut le premier qui bâtit un temple à Mercure dans le Péloponnèse, et qui y sacrifia pour appaiser ce dieu, qu'il avoit irrité par le meurtre de Myrtil.

Epéus étant mort, son frère, Etolus, lui succéda ; mais peu de temps après, se voyant pour-

(1) *Ne s'accordent pas.* Pour les accorder, Paulmier dit, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il y a eu deux Endymions, l'un roi d'Elide, l'autre qui étoit ce berger si célèbre du mont Latmus. Cet Endymion, dit la fable, pouvoit mourir ou ne pas mourir, à son choix.

(2) *Pélops, lydien.* Pindare le fait aussi Lydien, d'autres le font Paphlagonien, et quelques-uns Achéen.

suivi en justice par les enfans d'Apis, il fut obligé de quitter le Péloponnèse. Apis, fils de Jason, étoit né à Pallantium, ville d'Arcadie. Un jour que l'on célébroit des jeux funèbres sur le tombeau d'Azan, Etolus ayant trop poussé ses chevaux, Apis qui se trouva malheureusement sur son chemin, fut jeté par terre et blessé si dangereusement qu'il en mourut; cet accident fut cause qu'Etolus s'enfuit, et qu'il alla s'établir dans ce continent que le fleuve Achéloüs arrose; d'où il arriva que les habitans du pays furent appelés Etoliens, du nom de ce fils d'Endymion. Eléus prit aussi-tôt sa place et fut roi des Epéens. On dit qu'il étoit fils de Neptune et d'Eurycyde, fille d'Endymion. Quoi qu'il en soit, Eléus donna son nom aux Epéens, qui depuis n'ont pas été nommés autrement qu'Eléens. On croit qu'il fut père d'Augée; cependant ceux qui veulent faire honneur à Augée, abusant du nom, le disent fils, non d'Eléus, mais d'Elius, c'est-à-dire, du soleil. Cet Augée avoit une si prodigieuse quantité de bœufs et de chèvres, que toutes les terres du pays étoient couvertes du fumier de ses troupeaux, et qu'elles en devenoient incultes: il engagea Hercule à nettoyer le pays, et lui promit une partie de l'Elide, ou telle autre récompense qu'il lui plairoit, s'il en venoit à bout. Hercule trouva

le moyen de faire passer le Minyée (1) par l'Elide; et ce fleuve venant à se déborder, emporta tous les fumiers qui infectoient la campagne. Mais Augée, après un si grand service, manqua de parole à Hercule, sous prétexte que l'art et l'industrie y avoient eu plus de part que le travail et la peine; il chassa même Phyléüs, son fils aîné, parce qu'il blâmoit son ingratitude. Ensuite, appréhendant le ressentiment d'Hercule, il se précautionna contre lui au cas qu'il voulût entrer en Elide avec une armée; il fit alliance avec les fils d'Actor et avec Amaryncée, homme fort entendu au métier de la guerre. Amaryncée étoit fils de Pyttius, et thessalien de nation. Augée l'ayant attiré en Elide, partagea son autorité avec lui; il associa aussi au gouvernement Actor et ses fils, qui étoient originaires du pays; car Actor étoit fils de Phorbas et d'Hyrminé, fille d'Epéus, et petit-fils de Lapithas : il avoit même bâti en Elide la ville d'Hyrminé, ainsi appelée du nom de sa mère.

(1) *Le Minyée*. Strabon dit que c'étoit le Pénée; mais peut-être ce fleuve avoit-il deux noms. Il pouvoit être appelé Minyée, ἀπὸ τοῦ μένειν, à cause du séjour que ses eaux firent sur les terres des Eléens. C'est du moins l'étymologie que Strabon donne du mot *Minyée*. Je ne sais si elle en paroîtra meilleure; car pour moi, je la trouve bien forcée.

CHAPITRE II.

HERCULE ayant déclaré la guerre à Augée, ne put exécuter aucune entreprise considérable, parce que les fils d'Actor, qui étoient à la fleur de leur âge et pleins de courage, rendoient tous ses desseins inutiles. Environ ce temps-là, les Corinthiens indiquèrent leurs jeux isthmiques avec promesse de sûreté pour tous ceux qui voudroient y assister; les fils d'Actor se mirent en chemin pour s'y rendre : Hercule, qui en fut averti, alla les attendre auprès de Cléone, et leur dressa une embuscade où ils périrent. Leur mort fut bientôt sue, mais l'auteur en étoit ignoré; Molione, leur mère, fit tant qu'elle le découvrit. Aussi-tôt les Eléens envoyèrent prier les Argiens d'en faire justice; ils s'adressoient aux Argiens, parce qu'Hercule demeuroit alors à Tirynte. Ceux-ci ayant laissé le crime impuni, les Eléens supplièrent les Corinthiens d'interdire les jeux isthmiques à tous les Argiens, pour les punir de ce qu'ils protégeoient un criminel qui en avoit violé les franchises et les privilèges. Mais les Corinthiens n'ayant pas eu plus d'égards à leurs prières, on dit que Molione frappa de sa malédiction tous ceux de ses citoyens, qui à l'avenir oseroient assister aux

jeux isthmiques, et la crainte d'encourir cette malédiction, eut tant d'empire sur l'esprit des Eléens, qu'encore à présent ceux d'entr'eux qui s'exercent pour disputer le prix aux jeux de la Grèce, s'abstiennent des jeux isthmiques. Cependant on attribue cette espèce d'interdit à deux autres causes; car, selon quelques auteurs, Cypselus, tyran de Corinthe, ayant dédié une statue d'or à Jupiter dans la ville d'Olympie, et étant mort avant que d'y mettre son nom, les Corinthiens prièrent les Eléens de trouver bon que la dédicace se fît au nom de la ville de Corinthe; les Eléens ne le voulurent pas souffrir, et les Corinthiens leur en surent si mauvais gré, que pour se venger, ils les exclurent à perpétuité des jeux isthmiques; mais il ne paroît pas vraisemblable que les Corinthiens eussent *été* admis aux jeux olympiques, s'ils avoient les premiers interdit les jeux isthmiques aux Eléens. C'est pourquoi d'autres auteurs content le fait autrement. Ils disent que Prolaüs étoit un Eléen très-distingué, qui avoit eu de sa femme, Lysippe, deux fils, Philantus et Lampus; que ces jeunes enfans étant allés aux jeux isthmiques pour disputer le prix du pancrace et de la lutte (1) avec d'autres

(1) *Pour disputer le prix du pancrace et de la lutte.* C'est le sens que Kuhnius donne à cet endroit du texte, qui est certainement altéré.

enfans de leur âge, ils avoient été étranglés ou tués d'une autre façon par leurs antagonistes avant que de combattre, et que Lysippe, leur mère, en avoit eu un tel déplaisir, que sur le champ elle avoit donné sa malédiction aux Eléens, si jamais il leur arrivoit d'assister à ces jeux. Mais nous avons une preuve de la fausseté de cette opinion ; car l'on voit à Olympie la statue d'un Eléen, nommé Timon, qui avoit remporté le prix du pentathle presque à tous les jeux de la Grèce. Au-dessous de cette statue est une inscription en vers élégiaque, qui marque les victoires de ce fameux athlète, et qui dit que les jeux isthmiques étoient les seuls où il n'avoit pas été couronné, parce que les mânes vengeurs des Molionides (1) ne permettoient pas aux Eléens de prendre part à ces spectacles. Voilà un point de critique suffisamment discuté ; revenons à Hercule.

(1) *Parce que les mânes vengeurs des Molionides.* Le vers grec dit, *parce que la querelle excitée entre les Corinthiens et les Eléens au sujet de la mort des Molionides*, &c. ce qui revient au même.

CHAPITRE III.

IL leva une armée nombreuse, composée d'Argiens, de Thébains et d'Arcadiens, vint assiéger Elis, la prit et la saccagea. Les Eléens avoient pour alliés ceux de Pise et ceux de Pylos en Elide. Hercule châtia ces derniers, et se préparoit à faire le même traitement à ceux de Pise; mais il en fut détourné par un oracle qui l'avertissoit que Jupiter protégeoit Pise, ainsi qu'Apollon protégeoit Delphes. Pise fut redevable de son salut à cet oracle. Hercule, après avoir conquis toute l'Elide, la donna à Phyléüs, moins pourtant par amitié que par honneur : il lui rendit aussi tous les prisonniers qu'il avoit faits, et voulut bien lui sacrifier son ressentiment, en pardonnant à Augée. Les femmes des Eléens voyant tout leur pays dépeuplé d'hommes, firent un vœu à Minerve, pour obtenir de la déesse qu'elles pussent concevoir dès la première fois qu'elles auroient commerce avec leurs maris. Elles furent exaucées, et bâtirent un temple, qui fut dédié, par cette raison, *à Minerve, mère des hommes*. Ensuite, les hommes et les femmes, pour conserver la mémoire d'un événement si heureux, donnèrent le nom de *Badu*, non-seulement au lieu

où ils s'étoient rencontrés, mais encore au fleuve qui passe auprès ; car *badu* (1) est un mot de leur pays, qui marque le plaisir qu'ils avoient eu de se trouver ensemble.

Phyleüs, après avoir mis ordre aux affaires de l'état, alla s'établir à Dulichium (2) ; et Augée étant mort de vieillesse, Agasthène, son second fils, prit possession du royaume conjointement avec Amphimaque et Thalphius : car les deux fils d'Actor ayant épousé les deux filles de Dexamène roi d'Olène (3), l'un avoit eu Amphimaque de sa femme Théronice, et l'autre de Théraphone avoit eu Thalphius. Mais ni Amaryncée ni son fils Diorès ne menoient pas pour cela une vie privée. Homère le témoigne assez dans le dénombrement des Eléens, quand il dit que toute leur flotte étoit de quarante navires, dont vingt étoient commandés par Amphimaque et par Thalphius ; dix par Diorès, fils d'Amaryncée, et les dix autres par Polyxenus, fils d'Agas-

(1) *Car badu.* βαδὺ, pour ἁδὺ, à la manière des Doriens, ou ἡδὺ, suivant la dialecte commune. ἡδὺ, *dulce, jucundum, doux, agréable.*

(2) *A Dulichium*, aujourd'hui *Dolicha*, ou *Thiaki*. C'est une petite isle de la mer de Grèce, dans le golfe de Patra, au levant de l'isle de Céphalonie.

(3) *Roi d'Olène.* Olène étoit une ville d'Achaïe, entre Patra et Dymé.

thène. Polyxeuus, à son retour de Troye, eut un fils qu'il nomma aussi Amphimaque, à cause, comme je crois, de la liaison qu'il avoit eue avec un Amphimaque, fils de Ctéatus, qui avoit péri devant Troye. Amphimaque, fils de Polyxenus fut père d'Eléus. Ce fut sous le règne d'Eléus que les Doriens, avec les fils d'Aristomaque, ayant équipé une flotte, tentèrent de revenir au Péloponnèse. Les commandans de la flotte furent avertis par un oracle de prendre trois yeux pour guides de leur expédition. Comme ils cherchoient le sens de ces paroles, il vint à passer par hasard un homme monté sur un mulet qui étoit borgne. Chresphonte, selon sa prudence, comprit que ce pouvoient être là les trois yeux désignés par l'oracle; c'est pourquoi ils associèrent cet homme à leur entreprise. Celui-ci leur conseilla de passer par mer au Péloponnèse, et les détourna de marcher par l'isthme de Corinthe. Il s'embarqua même avec eux, et les mena de Naupacte au cap Molycrie (1). Ensuite ayant demandé

(1) *Au cap Molycrie.* C'est ce que Thucydide, livre 2, appelle τὸν Ῥίον τὸ Μολυκρικον. Molycrie est une petite ville de la Livadie en Grèce, sur le golfe de Patra. A une lieue de cette ville est le cap Molycrie, ou l'Antirrhium des anciens, qui, avec le cap de Rhion, forme l'entrée du golfe de Lépante. Un oracle d'Apollon, rapporté par Eusèbe, au liv. 5 de sa préparation évangélique, conseill

l'Elide pour récompense de ses services, les Doriens convinrent de la lui céder. Cet homme se nommoit Oxylus; il étoit fils d'Hémon, et petit-fils de Thoas, qui avoit eu l'honneur d'accompagner les fils d'Atrée au siège de Troye, et qui descendoit d'Etolus, fils d'Endymion, par six dégrés de génération. Mais les Héraclides et les rois d'Etolie étoient encore parens d'une autre manière; car la mère de Thoas, fils d'Andrémon, et la mère d'Hyllus, fils d'Hercule, étoient sœurs. Oxylus avoit été obligé de quitter l'Etolie, parce qu'en jouant au palet, il avoit malheureusement tué un homme : les uns disent que celui qu'il tua étoit Thermius, son propre frère; et les autres, que c'étoit Alcidocus, fils de Scopius.

loit aux Héraclides de tenter par mer leur retour dans le Péloponnèse. Cet oracle étoit conçu en termes ambigus; mais Oxylus en devina le sens, et c'est pourquoi il proposa aux Héraclides de s'embarquer avec lui pour aller gagner le cap Molycrie, et ensuite le cap Rhion sur les côtes d'Achaïe.

CHAPITRE IV.

Quelques-uns ont dit qu'Oxylus appréhenda que les fils d'Aristomaque, s'ils voyoient une fois l'Elide, qui est un beau et bon pays, ne voulussent la garder, et que par cette raison il mena les Doriens au Péloponnèse, non par l'Elide, mais pàr l'Arcadie. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il crut s'en rendre maître sans combat, il se trompa; car Dius, qui en étoit le possesseur, ne jugea pas à propos de la lui abandonner. Cependant, au lieu d'exposer toutes leurs forces au risque d'une bataille, ils convinrent de choisir un Etolien et un Eléen, qui, par un combat singulier terminassent la querelle des deux princes. Leur résolution ayant été approuvée, Degménus, archer, fut choisi de la part des Eléens, et Pyrechmès, frondeur, de la part des Etoliens. Pyrechmès remporta la victoire, et aussi-tôt Oxylus fut reconnu pour roi. Il épargna les anciens Epéens, qui en furent quittes pour recevoir les Etoliens, et pour partager leurs terres avec eux. Ensuite il rendit à Jupiter le culte prescrit par les loix, même à tous les héros du pays, de qui la mémoire étoit en vénération, et particulièrement à Augée, en l'honneur de qui il institua des cérémonies qui

qui se pratiquent encore aujourd'hui. On dit qu'ayant attiré dans sa capitale une grande quantité d'hommes qui demeuroient dans les villages circonvoisins, il aggrandit Elis à proportion, et en fit une ville très-florissante et très-peuplée. Un jour qu'il consultoit l'oracle de Delphes, le dieu lui ordonna de choisir un descendant de Pélops, et de l'associer à l'empire. Oxylus, après y avoir bien pensé, jeta les yeux sur Agorius, fils de Damosius, petit-fils de Penthile, et arrière-petit-fils d'Oreste : il le fit venir d'Hélice, ville d'Achaïe, avec un petit nombre d'Achéens choisis, et lui donna part aux affaires du gouvernement. La femme d'Oxylus se nommoit, dit-on, Piéria; c'est tout ce que l'on en sait. Il en eut deux fils, Etolus et Laïas : Etolus mourut jeune, et fut inhumé sous la porte de la ville par où l'on sort pour aller au temple de Jupiter à Olympie; on lui éleva un tombeau en cet endroit, à cause d'un oracle qui avoit ordonné qu'on ne l'enterrât ni au-dedans ni au-dehors de la ville. On fait encore tous les ans son anniversaire dans le lieu d'exercice, et c'est le préfet du lieu (1) qui en a soin. Oxylus étant mort, la couronne passa à son fils Laïas. Pour celui-ci, je ne vois pas que ses enfans lui aient suc-

(1) *Le préfet du lieu.* Le texte dit, *le gymnasiarque;* mais on n'entendroit pas ce mot en notre langue.

cédé; ainsi je le passe sous silence, parce que cet endroit de ma narration ne regarde pas encore les personnes privées.

Dans la suite, Iphitus, un des descendans d'Oxylus, et contemporain de Lycurgue, qui a donné des loix aux Lacédémoniens, rétablit les jeux olympiques, et indiqua des jours d'assemblée avec une espèce de foire franche pour la célébration de ces jeux; car tout cela avoit été interrompu : j'en dirai la raison lorsque j'en serai au détail de ce qui concerne Olympie. La Grèce gémissoit alors déchirée par des guerres intestines, et désolée en même temps par la peste. Iphitus alla à Delphes pour consulter l'oracle sur des maux si pressans. *Il lui* fut répondu par la Pythie, que le renouvellement des jeux olympiques, seroit le salut de la Grèce; qu'il y travaillât donc lui et les Eléens. Aussi-tôt Iphitus ordonna un sacrifice à Hercule, pour appaiser ce dieu, que les Eléens croyoient leur être contraire. Si l'on s'en rapporte à une inscription qui est à Olympie, Iphitus étoit fils d'Hémon; mais la plupart des Grecs l'ont cru fils de Proxonidas, à la réserve des Eléens, qui par d'anciens monumens, prétendent prouver que son père portoit même nom que lui.

Quant aux Eléens, ils allèrent à la guerre de Troye, et contribuèrent ensuite à chasser les

Perses qui avoient fait une invasion dans la Grèce. Je ne rapporte point ici toutes les guerres qu'ils eurent avec les Arcadiens et avec Pise, au sujet des jeux olympiques, dont ils vouloient toujours avoir la direction (1). Je dirai seulement qu'obligés de suivre le parti des Lacédémoniens, ils firent avec eux une irruption dans l'Attique ; mais peu de temps après s'étant ligués avec les Athéniens, les Argiens et ceux de Mantinée, ils se déclarèrent contre Sparte ; et Agis étant entré avec une armée dans l'Elide, par la trahison de Xénias, ils remportèrent sur lui une grande victoire, auprès d'Olympie, dissipèrent son armée, et chassèrent de l'enceinte du temple bon nombre de Lacédémoniens qui s'y étoient refugiés ; ensuite ils firent la paix aux conditions que j'ai dites, lorsque j'ai traité des affaires de Lacédémone. Durant les troubles que Philippe ne cessa de causer à la Grèce, les Eléens, qui pour lors étoient fort affoiblis par leur propre division, ne purent s'empêcher de se joindre aux Macédoniens; cependant ils ne voulurent jamais combattre contre les Grecs, à la bataille de Chéronée ; ils agirent seulement de concert avec Philippe, lorsqu'il attaqua les La-

(1) *La direction.* Amasée confond les temps en disant, *dum Ludos Olympicos instaurant.* Il ne s'agit plus du rétablissement, mais de la célébration et du droit de présider.

cédémoniens, en quoi ils ne firent que suivre la haine invétérée qu'ils avoient contre Sparte; mais après la mort d'Alexandre ils se réunirent avec les Grecs (1), contre Antipater et contre les Macédoniens.

CHAPITRE V.

QUELQUES années ensuite, Aristotime, fils de Damaret et petit-fils d'Etymon, soutenu d'Antigonus, fils de Démétrius, roi de Macédoine, se fit le tyran de l'Elide. A peine avoit-il joui six mois de sa domination, que Chillon, Hellanicus, Lampis et Cylon, soulevèrent le peuple contre lui : il se refugia à l'autel de Jupiter Sauveur; mais Cylon, sans respect du lieu, l'y poignarda. Voilà une légère mention des principaux exploits de ces peuples. Il me faut maintenant parler de quelques singularités du pays. La plus considérable est cette plante qui porte de la soie (2); car elle ne croît point dans tout le reste de la Grèce. Une autre merveille, c'est que les jumens qui

(1) *Ils se réunirent avec les Grecs*. Sylburge lit μετὰ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων, au lieu de μετὰ ἀλλήλων, et c'est ainsi qu'il faut lire.

(2) *Cette plante qui porte de la soie*. Il en sera parlé dans un autre endroit.

sont couvertes par des ânes, n'engendrent point en Elide, quoiqu'elles engendrent dans les pays voisins, ce que l'on attribue à l'horreur que les Eléens ont pour ce mêlange des deux espèces. Quant à leur soie, elle n'est pas moins fine que celle des Hébreux, mais elle est moins jaune.

Sur les confins de l'Elide, vers la mer, on trouve Samicon, et un peu au-dessus, à droite, est la province de Triphylie (1), où l'on peut voir entre autres la ville de Lépreos. Les Lépiéates se disent aujourd'hui Arcadiens; mais il est certain qu'autrefois ils faisoient partie de l'Elide : tous ceux d'entr'eux qui remportoient la victoire aux jeux olympiques, étoient proclamés par le héraut et qualifiés Eléens, natifs de Lépreos. Aristophane témoigne aussi que Lépreos étoit une petite ville d'Elide. On va de Samicon à Lépreos, en laissant le fleuve Anigrus à gauche : un autre chemin mène à Olympie, un autre à Elis; et le plus long n'est que d'une journée. On dit que cette ville a pris son nom d'un certain Lépreos, par qui elle a été bâtie; il étoit fils de Pyrgée. On conte de lui qu'un jour il voulut parier contre Hercule qu'il mangeroit autant que lui; et que l'un et l'autre ayant tué un bœuf en même temps, ils se mirent à le manger. Lépreos après s'être

(1) *Triphylie*. Polybe, liv. 4, dit Thryphalie du nom de *Tryphalus*, fils d'Arcas.

montré aussi grand mangeur qu'Hercule, eut la hardiesse de le défier au combat; mais il fut vaincu et tué par Herçule. On prétend que son tombeau est à Pyrgalie; cependant les Pyrgaliens ne le sauroient montrer. D'autres disent que c'est de Léprea, fille de Pyrgée; que les Lépréates tirent leur origine, et d'autres veulent que ce nom leur soit venu de ce qu'autrefois ils étoient fort sujets à la lèpre. Si l'on en croit les habitans, ils avoient anciennement un temple de Jupiter Leucéus, le tombeau de Lycurgue, fils d'Aléus, et plusieurs autres sépultures, entr'autres celle de Caucon, où l'on voyoit une figure d'homme qui tenoit une lyre; mais aujourd'hui l'on ne voit à Lépreos aucun monument considérable, ni même aucun temple, excepté celui de Cérès; encore est-il d'une brique qui n'a point été au four, et l'on n'y voit aucune statue. La fontaine Aréné n'est pas loin de la ville : on dit que cette fontaine a été ainsi appelée du nom d'une princesse qui étoit femme d'Aphareus.

Si vous revenez tout droit à Samicon, vous trouverez bientôt l'embouchure du fleuve Anigrus : son cours est souvent retardé par la violence des vents; outre qu'à l'endroit où il se jette dans la mer, il s'amasse du sable, qui arrête ses eaux; et ce sable continuellement humecté d'un côté par l'eau de la mer, et de l'autre par l'eau

du fleuve, devient un sable mouvant qui est très-dangereux, non-seulement pour les chevaux, mais même pour les gens de pied (1). Ce fleuve sort du mont Lapithas, en Arcadie, et dès sa source l'eau en est fort puante : aussi n'y voit-on point de poisson, jusqu'à ce que la rivière Acidas ait mêlé ses eaux avec celles du fleuve; et même le poisson que cette rivière y apporte, de bon qu'il étoit, devient mauvais. J'ai ouï dire à un homme d'Ephèse, que l'Acidas se nommoit anciennement le Jardan; mais je n'en ai pu trouver aucune preuve. Pour la mauvaise odeur de l'Anigrus, je crois qu'elle vient de la qualité de la terre où ce fleuve prend sa source, comme par la même raison, au-dessus de l'Ionie, il y a des eaux si infectes, que leur exhalaison est mortelle. Cependant les Grecs disent que Chiron, ou Polénor, ayant été blessé par les flèches d'Hercule, l'un ou l'autre Centaure lava sa plaie dans l'eau du fleuve Anigrus, et que le venin de l'hydre, dont ces flèches étoient empoisonnées, corrompit tellement l'eau, qu'elle en contracta la mauvaise odeur qui la rend encore si désagréable. D'autres croient que Mélampus, fils d'Amithaon, après avoir guéri les filles de Prétus du violent transport qui les agitoit, jeta dans l'Anigrus l'espèce de charme

(1) *Mais même pour les gens de pied.* La version latine d'Amasée est fautive ici, comme Kuhnius l'a remarqué.

dont il s'étoit servi, et que c'est ce qui a rendu l'eau de ce fleuve si infecte. A Samicon, près du fleuve, on voit un antre, que les gens du pays nomment *l'antre des nymphes Anigrides:* ceux qui ont des dartres viennent faire leurs prières à ces nymphes, leur promettent un sacrifice, et s'imaginent ensuite qu'ils n'ont qu'à se frotter et à passer le fleuve à la nage, pour être non-seulement sains de corps, mais nets de toute tache.

CHAPITRE VI.

AU-DELA du fleuve, sur le chemin d'Olympie, on trouve à droite une hauteur qui se nomme le mont Samique. Sur son sommet est la ville de Samia, qu'on dit avoir autrefois servi de forteresse à l'Etolien Polysperchon, pour défendre l'entrée du pays aux Arcadiens. Mais aucun Eléen ni Messénien n'a su me dire où étoit Arène. Il y a plusieurs conjonctures touchant la situation de cette ville: ceux qui disent que dès avant les temps héroïques, le mont Samique s'appeloit Arène, me paroissent les mieux fondés. Aussi allèguent-ils le témoignage d'Homère (1), qui dit que le fleuve Minyéïis se jetoit dans la mer auprès d'Arène.

(1) *Le témoignage d'Homère*, dans l'Iliade, liv. 11.

En effet, on voit encore des ruines qui sont fort près du fleuve Anigrus; et les Arcadiens croient que l'Anigrus étoit le Minyéüs des anciens, quoiqu'ils ne conviennent pas que le mont Samique fût Arène. Du reste, il est aisé de voir qu'au temps que les Héraclides revinrent dans le Péloponnèse, le fleuve Nedès, vers son embouchure, servoit de limites aux Eléens et aux Messéniens.

Quand on a côtoyé quelque temps l'Anigrus, et que l'on a passé des sables où l'on ne trouve que quelques pins sauvages, on voit, sur la gauche, les ruines de Scillunte. C'étoit une ville de la Triphylie, que les Eléens détruisirent, parce que durant les guerres qu'ils eurent contre les Piséens, elle s'étoit déclarée ouvertement pour ceux-ci, et les avoit aidés de toutes ses forces. Ensuite les Lacédémoniens la prirent sur les Eléens, et la donnèrent à Xénophon, fils de Gryllus, qui alors étoit banni d'Athènes, pour avoir servi sous Cyrus, ennemi juré des Athéniens, contre le roi de Perse, qui étoit leur allié: car Cyrus étant à Sardes, avoit donné de l'argent à Lysander, fils d'Aristocrite, pour équiper une flotte contre les Athéniens. Par cette raison, ceux-ci exilèrent Xénophon, qui, durant son séjour à Scillunte, consacra un temple (1) et une por-

(1) *Consacra un temple.* Il ne faut pas s'arrêter ici aux

tion de terres à Diane l'Ephésienne. Les environs de Scillunte sont fort propres pour la chasse; on y trouve des sangliers et des cerfs en quantité. Le pays est arrosé par le fleuve Sélinus. Les Eléens les plus versés dans leur histoire, m'assurèrent que Scillunte avoit été reprise, et que l'on avoit fait un crime à Xénophon de l'avoir acceptée des Lacédémoniens; mais qu'ayant été absous dans le sénat d'Olympie, il eut la permission de se tenir à Scillunte tant qu'il voudroit. En effet, près du temple de Diane on voit un tombeau, et sur ce tombeau une statue de très-beau marbre; et les gens du pays disent que c'est la sépulture de Xénophon.

En allant de cette ville à Olympie, avant que d'arriver au fleuve Alphée, on trouve un rocher fort escarpé et fort haut, qu'ils appellent le mont Typée. Les Eléens ont une loi par laquelle il est ordonné de précipiter du haut de ce rocher toute femme qui seroit surprise assister aux jeux olympiques, ou qui même auroit passé l'Alphée les jours défendus; ce qui n'est jamais arrivé, disent-ils, qu'à une seule femme que les uns nomment Callipatire, et les autres Phérénice. Cette femme

mots du texte, qui est un peu altéré : le sens que j'en ai tiré est parfaitement conforme à ce que Xénophon lui-même rapporte de Scillunte. Il ne faut que lire la retraite des dix mille, sur la fin.

étant devenue veuve, s'habilla à la façon des maîtres d'exercice, et conduisit elle-même son fils, Pisidore, à Olympie. Il arriva que le jeune homme fut déclaré vainqueur : aussi-tôt sa mère, transportée de joie, jette son habit d'homme, et saute par-dessus la barrière qui la tenoit renfermée avec les autres maîtres. Elle fut connue pour ce qu'elle étoit ; mais on ne laissa pas de l'absoudre en considération de son père, de ses frères, et de son fils, qui tous avoient été couronnés aux jeux olympiques. Depuis cette aventure, il fut défendu aux maîtres d'exercice de paroître autrement que nuds à ces spectacles.

CHAPITRE VII.

A OLYMPIE, l'Alphée paroît dans toute sa largeur, et dans toute sa beauté, comme ayant été grossi de plusieurs autres fleuves considérables ; car, et l'Hélisson qui passe par la ville de Mégalopolitains, et le Gortynius qui coule auprès de Gortyne, où il y a un temple d'Esculape, et le Buphagus (1), qui après avoir passé par Mélé-

(1) *Le Buphagus.* C'est ainsi qu'il faut lire, et non Puphagus, comme Xilander lisoit. Nous en avons une preuve dans le chap. 27 des Arcadiques, où il est dit que ce fleuve étoit ainsi appelé du nom du héros Buphagus.

née, prend son cours à travers le territoire de Mégalopolis et celui d'Hérée, et le Ladon qui vient de chez les Clitoriens, et l'Erymanthe, qui sort d'une montagne de même nom, tous ces fleuves passent par l'Arcadie, et viennent tomber dans l'Alphée. Il reçoit aussi le Cladée qui coule dans l'Elide, quoiqu'il ait sa source en Arcadie, non en Elide. Si nous en croyons la fable, Alphée étoit un grand chasseur, passionnément amoureux d'Aréthuse, qui n'ayant elle, de passion que pour la chasse, et ne voulant pas épouser Alphée, pour se dérober à ses poursuites, passa dans l'isle Ortygie, près de Syracuse, où elle fut changée en fontaine; et Alphée, à cause de l'excès de son amour, fut métamorphosé en fleuve. Voilà ce que dit la fable. Mais que ce fleuve après avoir passé la mer, aille tomber dans la fontaine d'Aréthuse, je n'ai pas de peine à le croire (1), sachant surtout que cette opinion a été confirmée par l'oracle de Delphes; car le Dieu en ordonnant au Corinthien Archias de conduire une colonie à Syracuse: Vous trouverez, lui dit-il, au-dessus de la Sicile, une isle au milieu de la mer : cette isle se nomme Ortygie; et c'est-là que l'Alphée s'unit à la

(1) *Je n'ai pas de peine à le croire.* Strabon, plus éclairé que Pausanias sur cette matière, n'est pas si crédule. Il prouve même, dans son sixième livre, que ce que la fable dit du fleuve Achéloüs, ne peut pas être.

belle Aréthuse. Je crois même que c'est ce mélange des eaux du fleuve avec celles de la fontaine qui a donné lieu à la fable de l'amour d'Alphée pour Aréthuse. En effet, tout ce qu'il y a de Grecs et d'Egyptiens qui ont voyagé en Ethiopie du côté de Siène ou de Méroé, disent que le Nil passe à travers un lac, comme il passeroit à travers des terres, et qu'ensuite il continue son cours par la basse Ethiopie, puis par l'Egypte, et qu'il va tomber dans la mer auprès de l'isle du Phare (1). Et moi-même, dans le pays des Hébreux, j'ai vu (2) le fleuve du Jourdain qui entre dans le lac Tibériade, et qui ensuite va se perdre dans une espèce de lac qu'ils nomment *la mer morte*. Les eaux de cette mer sont d'une nature toute différente de celle des autres; car dans la mer morte, tout ce qui est animé surnage, et ce qui est mort va au fond: aussi n'y voit-on point

(1) *Auprès de l'isle du Phare.* Strabon, liv. 1, p. 58, dit que Pharus étoit autrefois une isle, et que de son temps ce n'étoit plus qu'une péninsule. Quand on parle de cette isle ou péninsule, on dit l'isle du Phare; mais quand on parle du Phare qui étoit bâti dans l'isle, on dit *le Phare*.

(2) *Dans le pays des Hébreux j'ai vu*, etc. Cet endroit est remarquable, puisqu'il nous apprend que Pausanias avoit aussi voyagé dans la Palestine. Etienne de Bysance lui attribue une relation de ce voyage, et en cite même quelques endroits; malheureusement le temps nous l'a ravie.

de poissons, parce que le poisson qui fuit toujours le danger, et qui par cette raison ne veut pas se montrer, cherche des eaux qui lui soient plus convenables. En Ionie, il y a un fleuve qui est connu par la même singularité que l'Alphée; car sorti du mont Mycale, il se précipite dans la mer qui n'en est pas loin, puis reparoît à Branchides vers le port Panorme.

Quant aux jeux olympiques, voici ce que j'en ai appris de quelques Eléens, qui m'ont paru fort profonds dans l'étude de l'antiquité. Selon eux, Saturne est le premier qui ait régné dans le ciel, et dès l'âge d'or il avoit un temple à Olympie. Jupiter étant venu au monde, Rhéa, sa mère, en confia l'éducation aux Dactyles du mont Ida, autrement appelés Curètes. Ces Dactyles vinrent ensuite de Crète en Elide, car le mont Ida est en Crète. Ils étoient cinq frères, savoir Hercule (1), Péonéüs, Epimède, Iasius et Ida. Hercule, comme l'aîné, proposa à ses frères de s'exercer à la course, et de voir à qui en remporteroit le prix, qui étoit une couronne d'olivier; car l'olivier étoit déjà si commun, qu'ils

(1) *Savoir Hercule.* Clément d'Alexandrie et Eusèbe dans sa Prép. Evang. liv. 1, les nomment autrement. Selon Eusèbe les Dactyles Telmis et Damnareüs inventèrent l'usage du fer. Délas, autre Dactyle, trouva le secret d'allier le cuivre avec les autres métaux.

en prenoient les feuilles pour en joncher la terre, et pour dormir dessus. Hercule apporta le premier cette plante en Grèce, de chez les Hyperboréens. (1) Le poëte Olen, de Lycie, dans une hymne qu'il a faite pour les Achéens, nous apprend que les Hyperboréens étoient une nation qui habitoit sous le nord, et qu'Hercule étoit venu delà à Délos et en Achaïe. Après Olen, Mélanopus de Cumesa a fait un cantique en l'honneur d'Opis et d'Hécaergé, où il dit que ces déesses étoient aussi venues du pays des Hyperboréens en Achaïe et à Délos. Pour Aristias, le Proconné-

(1) *De chez les Hyperboréens.* Par *Hyperboréens* les Grecs entendoient des peuples qui étoient tellement sous le pole, qu'ils ne pouvoient sentir le vent du nord; et ils racontoient des merveilles de ces peuples, qu'ils se figuroient les plus heureux de la terre. *Voyez* Pline, liv. 4, chap. 26. Hérodote fut le premier qui désabusa son siècle de cette erreur. Strabon encore plus savant en géographie, ne reconnoissoit d'autres Hyperboréens que les peuples les plus septentrionaux, et se moquoit de la crédulité des anciens Grecs. *Hérod. lib. 4*, *Strabon, lib. 1*. Au reste, c'est à Hercule, fils d'Amphitryon, que Pindare donne la gloire d'avoir apporté du pays des Hyperboréens l'olivier à Olympie. Mais Pindare parle en poëte, et Pausanias parle en historien. Cependant, on ne comprend pas comment l'olivier, qui ne croit que dans des climats chauds, a pu être apporté des pays hyperboréens. Cela seul nous fait voir que les Grecs ne s'entendoient pas eux-mêmes quand ils parloient des peuples hyperboréens.

sien, il s'est contenté de faire une légère mention des Hyperboréens, quoiqu'il eût pu nous en apprendre plus de particularités qu'un autre, ayant voyagé chez les Issédons, comme il le dit lui-même dans ses vers. C'est donc Hercule Idéen qui a eu la gloire d'inventer ces jeux, et qui les a nommés olympiques. Et parce qu'ils étoient cinq frères, il voulut que ces jeux fussent célébrés tous les cinq ans. Quelques-uns disent que Jupiter et Saturne combattirent ensemble à la lutte dans Olympie, et que l'empire du monde fut le prix de la victoire : d'autres prétendent que Jupiter ayant triomphé des Titans, institua lui-même ces jeux, où Apollon, entr'autres, signala son adresse, en remportant le prix de la course sur Mercure, et celui du pugilat (1) sur Mars. C'est pour cela, disent-ils, que ceux qui se distinguent au pentathle, dansent au son des flûtes, qui jouent des airs pythiens, parce que ces airs sont consacrés à Apollon, et que ce Dieu a été couronné le premier aux jeux olympiques.

(1) *Celui du pugilat.* Le pugilat, πυλμὴ, étoit un combat à coup de poing. Si cette manière de combattre n'est pas la plus noble, c'est du moins la plus ancienne, et la première que nature nous ait apprise.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

CINQUANTE ans après le déluge de Deucalion, Clyménus, fils de Cardis, et l'un des descendans d'Hercule Idéen, étant venu de Crète, célébra ces jeux à Olympie ; ensuite il consacra un autel aux Curètes, et nommément à Hercule, sous le titre d'Hercule protecteur. Endymion, fils d'Aëthlius, chassa Clymenus de l'Elide, s'empara du royaume, et le proposa à ses propres enfans, pour prix de la course. Mais Pélops qui vint quelque trente ans après Endymion, fit représenter ces mêmes jeux en l'honneur de Jupiter, avec plus de pompe et d'appareil qu'aucun de ses prédécesseurs. Ses fils n'ayant pu se maintenir en Elide, et s'étant répandus en divers lieux du Péloponnèse, Amythaon, fils de Créthéüs, et cousin-germain d'Endymion, car on dit qu'Aëthlius, étoit fils de cet Eole (1) qui eut le surnom de Jupiter ; Amythaon, dis-je, donna ces jeux au peuple. Après lui, Pélias et Nelée les donnèrent

(1) *Etoit fils de cet Eole*. Paulmier croit que Pausanias confond ici Eole, surnommé Jupiter, avec Eole, surnommé Neptune, quoique le premier fût plus ancien que le second de deux ou trois générations. *Voyez* sa remarque dans ses observations sur les Eléaques.

à frais communs. Augée les fit aussi célébrer, et ensuite Hercule, fils d'Amphytrion, lorsqu'il eut pris l'Elide. Le premier qu'il couronna fut Iolas, qui pour remporter le prix de la course du char, avoit emprunté les propres cavales d'Hercule: car en ces temps-là, on empruntoit sans façon les chevaux qui étoient en réputation de vîtesse. Nous voyons dans Homère, qu'aux jeux funèbres de Patrocle, Ménélas avoit attelé avec un de ses chevaux, une cavale d'Agamemnon (1). D'ailleurs, Iolas étoit l'écuyer d'Hercule. Il remporta donc le prix de la course du char, et Iasius, arcadien, remporta celui de la course des chevaux de selle. Les fils de Tyndare furent aussi victorieux; Castor à la course, et Pollux au combat du ceste (2). On prétend même qu'Hercule eut le prix de la lutte et du pancrace (3).

Mais, depuis Oxylus, qui ne négligea pas non

(1) *Une cavale d'Agamemnon.* Le texte dit *la cavale Etha,* ce que je n'ai pas cru fort digne d'être exprimé.

(2) *Au combat du ceste.* Le ceste étoit une espèce de gantelet fait de cuir de bœuf. Dans les premiers temps le cuir de ces gantelets étoit plus doux, plus mollet; par cette raison, ils étoient appellés μείλιχαι. Dans la suite, ils furent d'un cuir plus dur. Les combattans s'en couvroient les mains et les bras jusqu'au coude, par le moyen de plusieurs courroies; et avec ces gantelets ils se portoient des coups terribles.

(3) *Et du pancrace.* Le pancrace étoit un exercice composé de la lutte simple et de la lutte composée.

plus ces spectacles, les jeux olympiques furent interrompus jusqu'à Iphitus, qui les rétablit. On en avoit même presque perdu le souvenir; peu-à-peu on se les rappela, et à mesure que l'on se souvenoit de quelqu'un de ces jeux, on l'ajoutoit à ceux que l'on avoit déjà retrouvés. Cela paroît manifestement par la suite des olympiades dont on a eu soin de conserver la mémoire; car dès la première olympiade (1), on proposa un prix de la course, et ce fut Corœbus, éléen, qui le remporta. Il n'a pourtant point de statue à Olympie, mais on voit son tombeau sur les confins de l'Elide. En la quatorzième olympiade, à cette première sorte de combat on ajouta la course du stade doublé. Hypénus de Pise, vainqueur, eut une couronne d'olivier, et l'olympiade suivante, Acanthus, lacédémonien (2), fut cou-

(1) *Car dès la première olympiade.* Non la première absolument parlant, mais la première qui se trouvoit marquée dans les registres des Eléens, et par laquelle on commença à compter les olympiades. Car après Iphitus, la célébration des jeux olympiques fut encore négligée durant l'espace de 28 olympiades. Cette première olympiade dans l'ordre chronologique, suivant le calcul du P. Petau, commença l'an de la période Juliene 3938, l'an du monde 3208, 776 ans avant l'ère chrétienne. Les jeux olympiques se célébroient vers le solstice d'été, et duroient jusqu'à cinq jours, à commencer depuis le onze de la lune jusqu'au quinze.

(2) *Acanthus, lacédémonien.* Pausanias ne dit point de quel

ronné. En la dix-huitième olympiade, on se ressouvint du combat de la lutte, et même du pentathle (1) : ils furent renouvellés; Lampis et Eurybates, tous deux Lacédémoniens, eurent l'honneur de la victoire. Le combat du ceste fut remis en usage en la vingt-troisième olympiade, Onomastus, de Smyrne, en remporta le prix; Smyrne étoit déjà censée ville d'Ionie. La vingt-cinquième olympiade fut remarquable par le rétablissement de la course du char, attelé de deux chevaux d'un bon âge, et ce fut Pagondas, thébain, qui eut la victoire. La vingt-huitième vit renouveller le combat du pancrace, et la course avec des chevaux de selle. La cavale de Crauxi-

pays cet Acanthus étoit; mais c'est une omission du copiste; comme l'a remarqué Meursius, *lib. 4 de ses Miscel. Lac.* et la suite du texte fait assez entendre qu'il étoit Lacédémonien.

(1) *Et même du pentathle.* Le pentathle étoit composé des cinq jeux ou exercices qui sont compris dans ce vers de Simonide :

Ἅλμα, ποδωκείην, δίσκον, πάλην.

Le saut, la course, le palet, le javelot et la lutte.

Si l'on veut avoir une connoissance exacte de ces jeux ou combats si célèbres dans l'antiquité, il faut lire les savantes dissertations que M. Burette a faites sur la gymnastique des anciens, et qui sont imprimées dans le troisième volume des Mémoires de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres. J'y renvoie donc le lecteur.

das, natif de Cranon, passa toutes les autres; et Lygdamis de Syracuse terrassa tous ceux qui combattirent contre lui. Son tombeau est à Syracuse, auprès des carrières: je ne sais pas si réellement il égaloit Hercule en force de corps, mais du moins les Syracusains le disent ainsi.

Ensuite les Eléens s'avisèrent d'instituer des combats pour les enfans, quoiqu'il n'y en eût aucun exemple dans l'antiquité. Ainsi, en la trente-septième olympiade, il y eut des prix proposés aux enfans pour la course et pour la lutte. Hippostène, lacédémonien, fut déclaré vainqueur à la lutte, et Polynice, éléen, à la course. En la quarante-unième, les enfans furent admis au combat du ceste, et Philétas, sybarite, surpassa tous les autres. La soixante-cinquième olympiade introduisit encore une nouveauté: des gens de pied, tous armés, disputèrent le prix de la course; ils parurent dans la carrière avec leurs boucliers, et Démarat d'Hérée remporta la victoire. Cet exercice fut jugé très-convenable à des peuples belliqueux. En la quatre-vingt-treizième olympiade, on courut avec deux chevaux de main dans la carrière; Evagoras, éléen, fut vainqueur. En la quatre-vingt-dix-neuvième, on attela deux jeunes poulains à un char, et ce nouveau spectacle valut une couronne à Sybariade, lacédémonien. Quelque temps après on s'avisa d'une course de deux

poulains menés en main, et d'une course de poulain, monté comme un cheval de selle. A la première, Bélistiche, femme née sur les côtes de Macédoine, remporta le prix; à la seconde, Tlépoleme, lycien, fut couronné; celui-ci, en la cent trente-unième olympiade, Bélistiche, en la cent vingt-huitième. Enfin, en la cent quarante-cinquième, les enfans furent aussi admis au combat du pancrace, et Phédime, éolien, d'une ville de la Troade, demeura victorieux.

CHAPITRE IX.

Comme les Eléens (1) introduisoient de nouveaux combats, aussi les abolissoient-ils lorsqu'ils ne réussissoient pas à leur gré. Ainsi, après avoir permis le pentathle aux enfans en la trente-huitième olympiade, qu'Entélidas, lacédémonien, eut une couronne d'olivier, ils jugèrent à propos de le leur interdire à l'avenir. Et après avoir imaginé la course de l'*Apéné* en la soixante et dixième olympiade, et la course du *Calpé* l'olympiade suivante, quelque cinquante ans après en la quatre-vingt-quatrième olympiade, ils proscri-

(1) *Comme les Eléens*. Amasée n'a pas entendu cet endroit; aussi l'a-t-il mal rendu.

virent l'une et l'autre. Thersius, de Thessalie, avoit été couronné à la première, et Patécus, achéen, de la ville de Dyme, à la seconde. La course du *Calpé* se faisoit avec deux jumens (1); sur la fin de la course, on se jetoit à terre, on prenoit les jumens par le mors, et l'on achevoit ainsi la carrière; ce que pratiquent encore de nos jours ces écuyers (2) à qui l'on donne le nom d'*Anabates*. Toute la différence qu'il y avoit entre ceux qui faisoient la course du *Calpé* et les Anabates, c'est que ceux-ci ont une marque particulière qui

(1) *La course du Calpé se faisoit avec deux jumens*. Amasée n'a rien compris à tout ce que l'auteur dit du *Calpé* et de *l'Apéné*. C'est l'interprétation de Sylburge qu'il faut suivre, comme plus conforme au texte. Hésychius définit le *Calpé* ἵππος βαδιστής, *un cheval qui marche, qui piaffe*. Pausanias entend tout autre chose par *le Calpé*. Au reste, selon Budé, nos mots de *galop* et de *galoper* viennent du mot grec *Calpé*, et voici comment. De κάλπη ou κάλπα, les Grecs ont fait καλπᾶν et καλπάζειν ; de καλπᾶν et καλπάζειν les Latins ont fait *calpare* et *calupare* ; et de ceux-ci nous avons fait *galoper* et *galop*. Aussi Saumaise, Vossius, Bourdelot et Ménage ont-ils adopté cette étymologie.

(2) *Ces écuyers à qui l'on donne le nom* d'Anabates. ἀναβάται, *concensores*, autrement παραβάται ; ἀποβάται ; car tous ces noms signifioient la même chose: c'est le sentiment de Sylburge, dans son commentaire sur Denys d'Halicarnasse. Par *Anabates* il faut entendre des écuyers qui montoient ou sur les chevaux, ou sur le char même auprès de leurs maîtres.

les distingue, et qu'ils montent des chevaux et non des jumens. Pour l'*Apéné*, c'étoit un char attelé de deux mules; invention moderne, et qui ne produisoit pas un fort bel effet; outre que les mules et les mulets sont en horreur aux Eléens, qui par cette raison n'en élèvent point chez eux.

Quant à l'ordre et à la police des jeux olympiques, voici ce qui s'observe aujourd'hui. On fait d'abord un sacrifice à Jupiter; ensuite on ouvre par le pentathle. La course à pied vient après, puis la course des chevaux (1) : cela fut ainsi réglé en la soixante-dix-septième olympiade; auparavant, les hommes et les chevaux combattoient le même jour; d'où il arrivoit que le rang du pancrace ne venoit que sur le soir, parce que tout le jour se passoit à voir les courses de chevaux, et sur-tout le pentathle. En cette olympiade, Callias, athénien, eut le prix du pancrace. Mais depuis on changea l'ordre de ces jeux, et l'on en rejeta une partie à un autre jour, afin d'empêcher que les uns ne nuisissent aux autres. La direction du spectacle (2) et le nombre des

(1) *La course à pied vient après, puis la course des chevaux.* C'est-à-dire en différens jours. Le premier jour étoit destiné aux sacrifices, le second au pantathle et à la course à pied, le troisième au combat du pancrace et de la lutte; les autres aux courses de chevaux et aux courses de chars.

(2) *La direction du spectacle.* La phrase du texte qui signifie cela est un peu dérangée par la faute des copistes. Il faut suivre la leçon de Kuhnius.

juges (1), ont aussi varié : car Iphitus, qui fut le restaurateur des jeux olympiques, y présida seul. Oxylus et ses successeurs conservèrent le même privilège. Mais en la cinquantième olympiade, tous les Eléens tirèrent au sort, et l'administration de ces jeux échut à deux particuliers qui en prirent soin dans la suite. Il n'y eut que deux directeurs pendant long-temps, et jusqu'à la cent cinquième (2) olympiade, que l'on créa neuf juges, dont trois devoient connoître de la course des chevaux, trois du pentathle, et les trois autres des autres sortes de combats. Deux olympiades après, on ajouta un dixième juge. En la cent troisième olympiade, les Eléens furent distribués en douze tribus, et chaque tribu nomma un juge. Mais ensuite, la nation ayant eu du

(1) *Le nombre des juges.* Ces juges étoient appellés *Agonothètes* ou *Hellanodices.* On pouvoit appeller de leur jugement au sénat d'Olympie.

(2) *Et jusqu'à la cent cinquième.* Le texte dit jusqu'à la vingt-cinquième. C'est une faute manifeste du copiste : car s'il n'y avoit que deux Hellanodices en la cinquantième olympiade, qui est le temps où l'on commença à en instituer, comme Pausanias vient de le dire, il ne pouvoit pas y en avoir neuf en la vingt-cinquième. Il faut donc lire, en la cent cinquième, avec Meursius, qui cite pour garant un auteur anonyme qui a écrit en Grèce d'après Pausanias qu'il copie fidèlement.

dessous dans la guerre contre les Arcadiens, et plusieurs tribus étant tombées en la puissance des ennemis, de douze il n'en resta plus que huit; et par-là, en la cent troisième olympiade, les directeurs ou juges des jeux olympiques, furent réduits à pareil nombre de huit. Enfin, en la cent huitième olympiade, le nombre de dix fut rétabli, et c'est celui qui subsiste à présent.

CHAPITRE X.

LA Grèce est certainement pleine de merveilles, qui causent de l'admiration à ceux qui les voient ou qui en entendent parler; mais il n'y en a point que la religion ait consacrées avec tant de pompe que les mystères de Cérès à Eleusis, et que les jeux qui se célèbrent en l'honneur de Jupiter, à Olympie. Le bois sacré du dieu est appelé *Altis*, ancien mot (1) dont Pindare s'est servi dans cette signification, en louant un de ses héros, qui avoit été vainqueur aux jeux olympiques. Le temple et la statue de Jupiter, sont le fruit des dépouilles que les Eléens remportèrent sur les Pisans et leurs

(1) *Ancien mot dont Pindare s'est servi.* Ce poëte emploie le mot ἄλτις pour ἄλσος, qui est le terme ordinaire.

alliés; car ils vainquirent ces peuples et saccagèrent Pise. La statue du dieu est un ouvrage de Phidias, comme en fait foi l'inscription que l'on voit aux pieds de Jupiter, et qui est telle : *Phidias, fils de Charmidas, athénien, m'a fait.* Le temple est d'une architecture dorique : il est tout environné de colonnes par dehors, en sorte que la place où il est bâti, forme un beau péristyle. On a employé à cet édifice des pierres du pays, mais qui sont d'une nature et d'une beauté singulière (1). La hauteur du temple, depuis le rez-de-chaussée jusqu'à la couverture, est de soixante-huit pieds, sa largeur est de quatre-vingt-quinze, et sa longueur de deux cent trente. Libon, originaire et natif du pays, en a été l'architecte. Ce temple est couvert, non de tuiles, mais d'un beau marbre tiré des carrières du mont Pentélique, et taillé en forme de tuiles. On en attribue l'invention à Bysès de Naxi, dont on dit qu'il y a plusieurs statues dans cette isle, avec une inscription (2) qui

(1) *D'une nature et d'une beauté singulière.* Le texte dit ἐπιχωρίου πώρου. Théophraste et Pline, qui parlent d'après lui, nous apprennent que cette pierre, appellée *Poros*, ressembloit au marbre de Paros pour la couleur et pour la dureté, mais qu'elle avoit moins de poids. C'étoit apparemment une pierre poreuse ; ce qui lui avoit fait donner le nom de πῶρος.

(2) *Avec une inscription.* Pausanias rapporte cette inscription, mais elle a été si défigurée par les copistes, et elle quadre si peu avec le texte de l'auteur, que je n'ai pu faire mieux que d'en rendre la substance.

porte que ces statues ont été faites par Bysès, natif du pays, qui le premier a trouvé l'art de tailler le marbre en façon de tuile. On prétend que ce Bysès florissoit dans le temps qu'Halyatte étoit roi de Lydie (1), et qu'Astyage, fils de Cyaxare (2), régnoit sur les Mèdes. Deux chaudières dorées sont suspendues à la voûte, l'une à un bout, l'autre à l'autre. Du milieu de la voûte pend une Victoire de bronze doré, et au-dessous de la Victoire est un bouclier d'or, sur lequel est une tête de la Gorgone Méduse. L'inscription du bouclier porte que ce sont les Tanagréens (3), alliés de Sparte, qui ont fait ces riches présens à Jupiter, en lui consacrant la dixme des dépouilles qu'ils avoient remportées sur les Athéniens, les Argiens et les Ioniens, auprès de Tanagre. J'ai fait mention de ce combat dans mon premier livre, en parcourant les tombeaux qui se voient à Athènes.

(1) *Qu'Halyatte étoit roi de Lydie.* Halyatte, fils de Sadyatte, régnoit en Lydie quelque six cent trente ans avant l'ère chrétienne.

(2) *Et qu'Astyage, fils de Cyaxare.* Cet Astyage fut père de Mandane, qu'il maria à Cambyse, roi de Perse, d'où naquit Cyrus.

(3) *Que ce sont les Tanagréens.* Amasée, dans sa version latine, dit *les Athéniens.* C'est un contre-sens inexcusable, comme Kuhnius l'a remarqué. Plutarque, dans la vie de Périclès et dans celle de Cimon, dit que les Athéniens furent vaincus auprès de Tanagre en Béotie.

Par dehors, au-dessus des colonnes, il règne un cordon tout au tour du temple. A ce cordon sont attachés vingt-un boucliers dorés, qui furent autrefois consacrés à Jupiter par Mummius, général des Romains, après qu'il eut défait l'armée des Achéens, pris Corinthe, et chassé tous les habitans qui avoient embrassé le parti des Doriens. Sur le fronton de devant (1), on a représenté le combat de Pélops et d'Œnomaüs. Il semble que ces deux héros soient tout prêts à entrer dans la lice, pour se disputer l'honneur de cette fameuse course de chevaux. Jupiter occupe le milieu du fronton; à la droite du dieu est Œnomaüs, qui a la tête dans un casque; auprès de lui est sa femme Stérope, une des filles d'Atlas. Au-devant du char et à la tête des chevaux qui sont au nombre de quatre, on voit Myrtil, l'écuyer d'Œnomaüs; derrière lui sont deux autres hommes dont on ne sait point le nom, mais qui paroissent être là pour avoir soin des chevaux. Dans le coin, vous voyez le fleuve Cladée, qui, après l'Alphée, est celui que les Eléens honorent le plus. A la gauche de

(1) *Sur le fronton de devant.* C'est ainsi qu'il faut rendre τὰ ἐν τοῖς ἀετοῖς. Amasée s'y est trompé en disant, *in ipsis templi Lacunaribus;* et il a fait la même faute deux lignes plus bas, en traduisant encore le mot ἀετος par celui de *Lacunar.*

Jupiter, Pélops et Hippodamie tiennent le premier rang. L'écuyer de Pélops est auprès de ses chevaux, accompagné de deux palfreniers. En cet endroit, le fronton se rétrécit, et c'est-là que l'on a placé le fleuve Alphée. L'écuyer de Pélops, si l'on en croit les Thrœzéniens, s'appeloit Sphérus; mais à Olympie, mon antiquaire le nommoit Cilla. Toutes ces figures sont l'ouvrage (1) d'un Péonien, originaire de Mende, ville de Thrace. Le fronton de derrière a été sculpté par Alcamène, contemporain de Phidias (2), et le meilleur statuaire qu'il y eût après lui. Ce fronton nous présente le combat des Centaures et des Lapithes, à l'occasion des noces de Pirithoüs. Ce prince occupe tout l'espace du milieu. Près de lui est Eurytion, qui enlève la nouvelle épouse malgré Cénéus, qui fait ses efforts pour l'en empêcher. De l'autre côté, c'est Thésée qui fait un horrible carnage des Centaures avec sa hache. Parmi les Centaures qui ont échappé à ses coups, l'un veut ravir une jeune vierge, l'autre un beau garçon

(1) *Toutes ces figures sont l'ouvrage.* Amasée a rendu pitoyablement tout cet endroit.

(2) *Contemporain de Phidias.* κατὰ Φειδίαν, car c'est ainsi qu'il faut lire avec Kuhnius, et non pas κατὰ ἰδίαν, comme il y a dans le texte, dont l'interprète latin n'a pas senti le vice.

qu'il trouve à son gré. Je crois qu'Alcamène a choisi ce sujet, parce qu'il avoit appris, par les poésies d'Homère, que Pirithoüs étoit fils de Jupiter : il savoit aussi que Thésée descendoit de Pélops (1) par quatre degrés de génération.

Au-dedans du temple, on a représenté une bonne partie des travaux d'Hercule. Sur les portes on voit la chasse du sanglier d'Erymanthe, et les exploits d'Hercule, soit contre Diomede, roi de Thrace, soit contre Géryon dans l'isle Erythée. Dans un autre endroit, ce héros s'apprête à soulager Atlas de son fardeau ; dans un autre, il nettoie les étables d'Augée et les champs des Eléens. Sur les portes de derrière, Hercule combat une amazone et lui arrache son bouclier. Tout ce que l'on raconte de la biche et du taureau de Gnosse, de l'hydre de Lerna, des oiseaux du fleuve Stymphale, et du lion de la forêt de Némée, est là gravé sur l'airain ; car les portes du temple sont d'airain. En entrant, vous voyez à droite une colonne contre laquelle Iphitus est adossé avec sa femme Ecéchiria, qui lui met une couronne sur

(1) *Que Thésée descendoit de Pélops.* Pittheüs, fils de Pélops, avoit marié sa fille Ethra avec Egée, père de Thésée ; ainsi Thésée étoit arrière-petit-fils de Pélops. Kuhnius s'est donc trompé dans une de ses notes sur le chap. XLI° des Attiques, où il traite les Mégaréens d'ignorans, parce qu'ils croyoient que Thésée étoit descendu de Pélops.

la tête : les noms de l'un et de l'autre sont marqués dans une inscription en vers élégiaques. Dans le temple il y a deux rangs de colonne qui soutiennent des galeries fort exaucées, sous lesquelles on passe pour aller au trône de Jupiter. On a aussi pratiqué un escalier en coquille, par où l'on peut monter jusqu'au toit.

CHAPITRE XI.

LE dieu est représenté assis sur un trône : il est d'or et d'ivoire, et il a sur la tête une couronne qui imite la feuille d'olivier. De la main droite, il tient une Victoire, qui est elle-même d'or et d'ivoire, ornée de bandelettes et couronnée ; de la gauche, un sceptre d'une extrême délicatesse, et où reluisent toutes sortes de métaux. L'oiseau qui repose sur le bout de son sceptre est un aigle. La chaussure et le manteau du dieu sont aussi d'or : sur le manteau sont gravés toute sorte d'animaux, toute sorte de fleurs, et particulièrement des lys. Le trône du dieu est tout brillant d'or et de pierres précieuses : l'ivoire et l'ébène y font par leur mélange une agréable variété ; la peinture y a mêlé aussi divers animaux et d'autres ornemens. Aux quatre coins, il y a quatre Victoires qui semblent se donner la main pour danser,

et

et deux autres aux pieds de Jupiter. Les pieds du trône par devant sont ornés de sphynx qui arrachent de tendres enfans du sein des Thébaines; et au-dessous des sphynx, c'est Apollon et Diane qui tuent à coup de flèches les enfans de Niobé. Entre les pieds du trône, il y a quatre traverses qui vont d'un bout à l'autre. La première, et celle que l'on voit en entrant, est chargée de sept figures: il y en avoit une huitième, mais on ne sait ce qu'elle est devenue. Ces figures sont un monument des anciens jeux olympiques, avant que les jeunes gens y fussent admis; mais du temps de Phidias, on les y admettoit (1). C'est pourquoi vous verrez aussi la figure d'un jeune homme qui a la tête ceinte d'un ruban, et qui, à sa beauté, paroît être Pantarcès, jeune Eléen que Phidias aimoit. Ce Pantarcès, en la quatre-vingt-sixième olympiade, remporta le prix de la lutte dans la classe des jeunes gens. Sur les autres traverses, vous voyez Hercule avec sa troupe, prêt à combattre contre les amazones. Le nombre des com-

(1) *Mais du temps de Phidias on les y admettoit.* Le texte dit tout le contraire, d'où il faut conclure que le texte est corrompu. Car du temps de Phidias, les enfans étoient reçus à disputer le prix des jeux olympiques; et l'auteur dit lui-même qu'en la quatre-vingt-sixième olympiade Pantarcès remporta le prix de la lutte dans la classe des enfans. Ce vice du texte n'a été remarqué par aucun interprête.

battans de part et d'autre, est de vingt-neuf, et Thésée se fait remarquer parmi les compagnons d'Hercule. Ce ne sont pas seulement les pieds du trône qui les soutiennent, on y a ajouté de distance en distance des colonnes de pareille hauteur, et le trône porte aussi dessus. Si j'avois pu approcher de plus près et voir le dessous du trône, comme on voit celui du trône d'Apollon à Amyclès, j'en rendrois compte de même : mais le trône de Jupiter à Olympie est entouré de balustres en manière de petits murs qui en défendent l'entrée. Le balustre de devant, vis-à-vis de la porte, est seulement peint en couleur de bleu céleste : pour les autres, ils sont enrichis d'excellentes peintures faites par Panénus. On voit, sur le premier, Atlas qui soutient le ciel et la terre, et auprès de lui Hercule qui va, ce semble, porter le même fardeau; ensuite, c'est Thésée avec Pirithoüs. Dans un autre endroit, le peintre a représenté la Grèce, et en particulier la ville de Salamine, qui d'une main tient un de ces ornemens (1) que l'on met à la poupe des vaisseaux. Le second balustre nous présente le combat d'Hercule contre le lion de Némée, l'attentat d'Ajax sur Cassandre; ensuite Hippodamie avec sa mère; en dernier lieu, Pro-

(1) *Un de ces ornemens.* Cet endroit est traduit de fantaisie dans la version latine d'Amasée, et non suivant le sens de l'auteur.

méthée enchaîné, et Hercule qui le regarde; car on dit que la délivrance de Prométhée, attaché au mont Caucase, et sans cesse dévoré par une aigle, fut aussi l'un des travaux d'Hercule. Dans le premier tableau du dernier balustre, c'est Penthésilée mourante, et Achille qui la soutient : dans le second, ce sont deux Hespérides (1) qui apportent les pommes d'or confiées à leurs soins. Panénus, qui a fait ces belles peintures, étoit frère de Phidias, c'est lui qui a peint aussi le combat de Marathon, que l'on voit dans le Pœcile d'Athènes.

A l'endroit le plus élevé du trône, au-dessus de la tête du Dieu, Phidias a placé d'un côté les Grâces, et de l'autre les Heures, les unes et les autres au nombre de trois. La poésie fait aussi les Heures filles de Jupiter : mais Homère, dans l'Iliade, nous les représente comme les gardiennes du ciel, qui en ouvrent et qui en ferment les portes ainsi que d'un palais. Sur la base qui est au-dessous des pieds de Jupiter, vous voyez des lions dorés, et le combat de Thésée contre les Amazones, cette expédition célèbre où les Athéniens signalèrent pour la première fois leur courage contre des troupes étrangères. Le piédestal

(1) *Ce sont deux Hespérides. Voyez* la dissertation de feu l'abbé Massieu sur les Hespérides, dans le troisième tome des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles lettres.

ou scabelon, qui soutient toute cette masse (1), est enrichi de divers ornemens qui donnent encore de l'éclat à la statue. Phidias y a gravé sur or, d'un côté, le soleil conduisant son char, de l'autre, Jupiter et Junon; à côté de Jupiter est une des Grâces; après elle c'est Mercure, et Vesta ensuite. Vénus paroît sortir du sein de la mer; elle est reçue par l'Amour, et couronnée par la déesse Pitho (2). Apollon et Diane n'ont pas été oubliés sur ce bas-relief, non plus que Minerve et Hercule. Au bas du piédestal, dans un coin, on voit Amphitrite et Neptune: dans un autre, la Lune paroît galoper à cheval; les Eléens disent, sur un mulet, à cause de je ne sais quelle fable d'un mulet, qui a cours parmi le peuple.

Je sais que plusieurs ont donné les dimensions de la statue de Jupiter, mais il ne faut pas s'en rapporter à eux, car on trouve la hauteur et la largeur bien au-dessus de leur estimation, quand on en juge par ses propres yeux. Pour moi, je dirai seulement que l'habileté de l'ouvrier eut Ju-

(1) *Qui soutient toute cette masse.* Le texte grec est ici un peu altéré par la faute des copistes. Sylburge et Kuhnius ont tâché de le rétablir, mais je doute qu'ils y aient réussi.

(2) *Et couronnée par la déesse Pitho.* Pour signifier que Vénus joignoit à la beauté le charme de la persuasion, et qu'une belle personne ne plaît pas long-temps si elle ne joint les graces de l'esprit et du discours à ses autres perfections.

piter même pour approbateur; car Phidias, après avoir mis la dernière main à sa statue, pria le Dieu de marquer par quelque signe si cet ouvrage lui étoit agréable; et l'on dit qu'aussi-tôt le pavé du temple fut frappé de la foudre, à l'endroit où l'on voit encore une urne de bronze avec son couvercle. Devant la statue, le temple est pavé de marbre noir, avec un rebord de marbre de Paros, qui fait un cercle tout alentour. Ce rebord sert à contenir l'huile, dont on arrose continuellement le pavé du temple auprès de la statue, pour défendre l'ivoire contre l'humidité de la terre; car, et l'Altis et le temple de Jupiter à Olympie, sont dans un lieu fort marécageux. Au contraire, dans la citadelle d'Athènes, la statue de Minerve, ou de la Vierge, comme on l'appelle, se conserve par l'eau dont on a soin d'arroser le pavé du temple. C'est que ce lieu étant fort sec, à cause de son élévation, la statue de la déesse, qui est d'ivoire, a besoin d'humidité pour se défendre contre la sécheresse. Je me souviens qu'étant à Epidaure, je demandai aux sacristains du temple d'Esculape pourquoi ils n'arrosoient ni d'huile, ni d'eau, le pavé du temple; ils me répondirent qu'il y avoit un puits sous le trône et la statue du dieu.

CHAPITRE XII.

A PROPOS de l'ivoire, si quelqu'un s'imagine que ce que l'on voit dans la bouche de l'éléphant et qui sort en dehors, soit des dents et non des cornes, il se trompe ; je le prie d'en juger par cette espèce d'animal (1), qui est commun chez les Celtes, et par les bœufs d'Ethiopie (2). En effet, l'espèce d'animal dont je parle, a des cornes (3) au-dessus des sourcils. Je dis le mâle,

(1) *Par cette espèce d'animal.* J'ai déjà dit que les anciens donnoient le nom de Celtes, non-seulement aux Gaulois, mais aux peuples de la Germanie, du Danemarck, de la Suède, de la Norvège, des îles Britanniques, et à plusieurs autres. Or, l'animal dont parle Pausanias, et qu'il nomme lui-même en grec ἄλκαι, étoit commun dans les forêts de la Germanie.

(2) *Et par les bœufs d'Ethiopie.* Il entend les rhinocéros.

(3) *A des cornes.* Si par ἄλκαι Pausanias entend ce que les Romains entendoient par *Alces*, comme il y a bien de l'apparence, il faut que lui ou César se trompe ; car César, dans ses commentaires, liv. 5, chap. 25, dit que l'Alcé n'avoit point de cornes. *Sunt item quæ appellantur Alces ; harum est consimilis capreis figura, et varietas pellium, sed magnitudine paulò antecedunt, mutilæque sunt cornibus.* Mais César est plus croyable. Pline, liv. 8, chap. 26, parle de l'Alcé comme d'un animal assez semblable à une jument. Scaliger a cru que l'Alcé étoit l'*Elaut*. Albert-le-grand les distingue.

car les femelles n'ont point de cornes; et aux bœufs d'Ethiopie, il en vient sur le nez. Est-ce donc une grande merveille qu'il y ait un animal avec des cornes qui lui sortent par la bouche? Mais voici sur quoi j'appuie mon sentiment. Les cornes viennent aux animaux au bout d'un certain temps, elles tombent aussi réglement, et il en revient d'autres à la place; c'est ce qui arrive aux cerfs, aux daims et aux éléphans. En second lieu, nous ne voyons point que quand les dents tombent à un animal qui a atteint un certain âge de perfection, il en renaisse d'autres. Si donc l'ivoire étoit une dent et non une corne, par quel privilège particulier repousseroit-il des dents aux éléphans? D'ailleurs, on sait que les dents résistent au feu, et que l'art ne sauroit les mettre en œuvre; au contraire, la corne, soit de bœuf, soit d'éléphant (1), amollie par le feu, obéit à l'ouvrier, qui la tourne comme il lui plaît. Il est vrai

(1) *La corne, soit de bœuf, soit d'éléphant.* Pausanias se trompe. L'ivoire se durcit au feu, bien loin de s'amollir. Du reste, Pausanias n'est pas le seul qui ait cru que l'ivoire étoit une corne d'éléphant et non une dent. Juba, oppien, et parmi les modernes, Gérard Vossius, ont cru la même chose. Mais Homère, Hérodote et Pline en ont jugé autrement. Paulmier, qui a mieux aimé les suivre, réfute assez bien les raisons alléguées par Pausanias. Le sentiment commun est que l'ivoire est une dent d'éléphant; c'est ce qui a fait dire à Ovide: *Es totum Numidæ sculptile dentis opus.*

que les défenses des sangliers, et les dents des hippopotames (1), sortent de leur mâchoire d'en bas (2), et nous ne voyons point (3) que les cornes d'aucun animal naissent de la mâchoire. Mais aussi je ne prétends pas que les cornes des éléphans poussent de leur mâchoire; elles prennent naissance de plus haut, descendent le long des tempes, et, sortant par la mâchoire, se jettent en dehors. Ce que j'en rapporte n'est pas fondé sur un oui-dire, mais sur l'inspection d'un crâne d'éléphant que j'ai vu dans la Campanie, en un temple de Diane, qui n'est qu'à trente stades de Capoue, capitale de cette province. Les cornes ne poussent donc point à l'éléphant de la même ma-

(1) *Des hippopotames.* L'hippopotame étoit un animal assez semblable à un cheval, et qui s'engendroit dans le Nil. Pline, liv. 8, chap. 39 et 40, en donne la description, et dit que c'est de cet animal que les médecins ont appris l'art de saigner, parce que lui-même se tire du sang des veines quand il est malade, ou qu'il se sent trop replet. Sur une médaille de Philippe et d'Octacilia on voit la figure d'un hippopotame, telle que Pline et d'autres le représentent, d'où le père Hardouin conclut que l'hippopotame n'est point un animal chimérique, comme Aldrovandus le prétend.

(2) *De leur mâchoire d'en bas.* Les principales défenses du sanglier sont à la mâchoire supérieure, et non d'en bas, comme le dit Pausanias.

(3) *Et nous ne voyons point.* J'ai suivi Kuhnius, qui lit, οὐκ ἀναφυόμενα, et c'est ainsi qu'il faut lire.

[redacted]

nière qu'aux autres animaux : cet animal est singulier par-là comme par la masse énorme de son corps, et par sa figure. Au reste, rien à mon avis ne marque mieux la piété des Grecs et leur profusion, où il s'agit de décorer les temples, que la prodigieuse quantité d'ivoire qu'ils ont tirée des Indes (1) et de l'Ethiopie, pour faire les statues de leurs dieux.

Le voile de laine que l'on voit dans le temple de Jupiter à Olympie, est teint en pourpre de Phénicie, et magnifiquement brodé à la mode des Assyriens: c'est un présent du roi Antiochus, qui a aussi donné l'égide d'or qui se voit au-dessus du théatre à Athènes, et où il y a une tête de Gorgone. Mais les Eléens au lieu de relever le voile jusqu'à la voûte, comme dans le temple de Diane d'Ephèse, le tiennent toujours abaissé jusqu'à terre. A l'égard des autres présens que l'on conserve dans le vestibule, ou dans le temple,

(1) *La prodigieuse quantité d'ivoire qu'il tiroient des Indes.* L'ivoire aujourd'hui si commune, étoit pour lors très-précieuse et très-rare. Il est en effet surprenant que les Grecs en aient pu tirer des Indes une si prodigieuse quantité, ce qu'ils ne pouvoient faire qu'avec des frais immenses. Mais Horace nous apprend leur secret, qui fut aussi celui des anciens Romains :

Privatus illis census erat brevis,
Commune magnum.

vous verrez en premier lieu le trône d'Arimnus, roi des Etrusces (1), qui le premier entre les étrangers s'est distingué par cette offrande à Jupiter Olympien ; ensuite des chevaux de bronze consacrés par Cynisca, comme un monument de la victoire qu'elle remporta aux jeux olympiques. Ces chevaux, plus petits que nature, sont placés à l'entrée du temple à main droite. Là est aussi un trépied de bronze, sur lequel on mettoit les couronnes destinées aux vainqueurs, avant que l'on eut fait faire une table exprès pour cela. Vous verrez encore plusieurs statues de marbre de Paros, dont les unes ont été érigées à l'empereur Hadrien, par ces villes qui composoient *l'état* d'Achaïe, et les autres à Trajan, par toute la nation grecque. Cet empereur soumit à son obéissance les Gètes, qui habitent au-dessus de la Thrace, et fit la guerre contre Osroès, petit-fils d'Arsace, et roi des Parthes. La ville d'Olympie lui est redevable de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont des bains qui portent son nom ; un amphithéâtre d'un fort grand circuit ; un lieu pour les courses de chevaux, qui a bien deux stades de long (2) ; et un sénat pour les magis-

(1) *Des Etrusces*, autrement-dits *Tyrrhéniens*, peuple d'Italie.

(2) *Qui a bien deux stades de long.* Cet endroit est remarquable en ce qu'il sert à nous faire connoître à-peu-près de

trats romains, lequel entr'autres ornemens est tout plafonné de bronze. On y voit deux statues posées sur des piédestaux fort délicats; l'une d'ambre, de l'empereur Auguste; l'autre d'ivoire, de Nicomède, roi de Bithynie, qui a donné son nom à la plus grande ville de ce royaume; car Nicomédie s'appeloit auparavant Astaque. On croit que son premier fondateur a été Zypœtès, Thrace de nation, autant que l'on en peut juger par son nom. L'ambre se trouve (1) parmi le sable que roule l'Eridan; mais il est très-rare, et à cause de cela fort estimé: il semble, au reste, que l'ambre n'est autre chose qu'un mêlange (2) de l'or et de l'argent. On vous montrera encore dans le temple de Jupiter plusieurs couronnes qui ont été données par Néron: il y a sur-tout la troi-

quelle longueur étoient les hippodromes; c'est un point que nous ignorons, parce que ni Pausanias, ni aucun autre auteur ne nous a instruit de cette particularité.

(1) *L'ambre se trouve.* C'étoit l'opinion des anciens, mais opinion fabuleuse. On ne trouve point l'ambre dans l'Eridan, aujourd'hui dit le Pô.

(2) *N'est autre chose qu'un mêlange.* Autre erreur. La physique des anciens étoit fort courte; aujourd'hui l'on est plus éclairé sur les effets de la nature. Les naturalistes modernes disent que l'ambre est une espèce de poix fossile, ou de bitume, qu'on trouve sur les bords de la mer de Prusse; d'autres disent qu'en Suède comme en Prusse on en trouve dans des endroits fort éloignés de la mer.

sième et la quatrième qui imitent parfaitement; l'une la feuille d'olivier, l'autre la feuille de chêne. Au même endroit vous verrez vingt-cinq boucliers d'airain, pour ceux qui courent tout armés dans la carrière. Je ne parle point d'un grand nombre de colonnes qui sont dans ce temple; mais il y en a sur-tout une où est gravé le serment, par lequel les Eléens confirmèrent le traité d'alliance qu'ils avoient fait avec les Athéniens, les Argiens, et ceux de Mantinée, pour cent ans.

CHAPITRE XIII.

Dans l'Altis, il y a aussi un temple et un espace de terre consacré à Pélops; car les Eléens mettent autant Pélops au-dessus des autres héros, qu'ils mettent Jupiter au-dessus des autres dieux. Ce temple est au nord, à droite du temple de Jupiter, et de la porte par où l'on y entre. Il en est assez éloigné pour que l'espace d'entre-deux puisse contenir plusieurs statues, et divers monumens de la piété des peuples; car il s'étend depuis le milieu du grand temple jusqu'à la porte de derrière. Un mur de pierres sèches défend tout ce terrein, qui est planté d'arbres, et orné de statues; l'entrée est au couchant. On dit que

c'est Hercule, fils d'Amphytrion, qui a consacré cette portion de terres à Pélops, ce qui est d'autant plus probable qu'Hercule descendoit de Pélops par quatre degrés de génération. L'on dit aussi qu'il sacrifia à Pélops sur le bord d'une fosse, où tous les ans les archontes, encore à présent, ne manquent pas de faire un sacrifice avant que d'entrer en charge. Ils immolent un bélier noir, et leur sacrifice a cela de particulier, que l'on ne fait aucune part de la victime au devin : on se contente, suivant l'ancien usage, d'en donner le col à celui qui fournit le bois; car, parmi les ministres du temple de Jupiter, il y en a un qui a soin de faire provision de bois, et d'en fournir pour un certain prix, soit aux villes, soit aux particuliers qui viennent faire des sacrifices, et ce bois est du peuplier blanc. Que si quelqu'un, soit Eléen ou étranger, mangeoit des chairs de la victime immolée à Pélops, l'entrée du temple de Jupiter lui seroit interdite. La même chose se pratique à Pergame, sur le Caïque : ceux qui sacrifient à Téléphus, et qui transgressent les loix du sacrifice (1) sont obligés de se purifier avant que d'entrer dans le temple d'Esculape.

(1) *Et qui transgressent les loix du sacrifice.* Ces mots ne sont pas dans le texte, mais je crois qu'il faut les suppléer, et que le sens de l'auteur y porte naturellement.

Quant à Pélops, voici ce que l'on en raconte. La guerre de Troye traînant en longueur, les devins avertirent les Grecs qu'ils ne prendroient point la ville, qu'auparavant ils n'eussent envoyé chercher les flèches d'Hercule, et l'un des os de Pélops. Aussi-tôt on donna cette commission à Philoctète, qui étant allé à Pise, en remporta l'omoplate de Pélops; mais le vaisseau en revenant joindre les Grecs, fit naufrage à la hauteur de l'isle Eubée; de sorte que l'os de Pélops fut perdu dans la mer. Plusieurs années après la prise de Troye, un pêcheur, nommé Démarmène, dela ville d'Erétrie, ayant jeté son filet dans cette mer, en retira un os. Surpris de la grosseur prodigieuse dont il étoit, il le cacha sous le sable, et remarqua bien l'endroit. Ensuite il alla à Delphes pour savoir de l'oracle ce que c'étoit que cet os, et quel usage il en feroit. Par un coup de la Providence, il se rencontra que des Eléens consultoient en même-temps l'oracle sur les moyens de faire cesser la peste qui désoloit leur pays. La Pythie répondit à ceux-ci qu'ils tâchassent de recouvrer les os de Pélops; et à Demarmène, qu'il restituât aux Eléens ce qu'il avoit trouvé, et qui leur appartenoit. Le pêcheur rendit aux Eléens cet os, et en reçut la récompense. Il eut sur-tout le privilège pour lui et pour ses descendans, de garder à l'avenir cette relique,

qui pourtant ne subsiste plus; c'étoit l'omoplate de Pélops. Il y a bien de l'apparence que cet os, qui avoit été enfoncé dans le sable de la mer, fut carié par l'humidité, ou du moins par le temps qui détruit tout. Que Tantale et Pélops aient demeuré parmi nous (1), il y en a des preuves encore subsistantes aujourd'hui, telles que sont le port Tantale (2), et le tombeau de ce héros qui est assez connu. On voit le trône de Pélops au haut du mont Sipyle, immédiatement au-dessus

(1) *Que Tantale et Pélops aient demeuré parmi nous.* Cet endroit de Pausanias est presque une énigme : τῆς παρ' ἡμῖν ἐνοικήσεως, *les marques de leur séjour en notre pays* ; car que veut-il dire ? Si par ces mots παρ' ἡμῖν, *chez nous, en notre pays*, il entend la Grèce, il ne prouve nullement sa proposition, comme on le verra dans la remarque suivante. S'il entend que la Phrygie, ou la Lydie fut le pays de Tantale, il s'ensuivra que Pausanias lui-même étoit de ce pays-là ; et, à dire le vrai, on ignore de quel pays il étoit.

(2) *Le port Tantale.* Pausanias est le seul qui parle de ce port; il devoit du moins dire où il étoit. Le trône de Pélops qu'il place au mont Sipyle, ne sauroit prouver que ce héros fût venu en Grèce; car le mont Sipyle étoit en Phrygie. Voici le dénouement de cette difficulté : Tantale et Pélops étoient Lydiens, et régnoient dans un canton voisin de la Phrygie; ce qui occasionna une guerre entre Tantale et Ilus, roi de Troye, au sujet de leurs limites; d'autres disent, au sujet de l'enlèvement de Ganymède. A l'égard de Pausanias, il étoit ou Cappadocien, comme le dit Philostrate, ou plutôt de quelque ville grecque de l'Asie mineure, voisine du mont

de la chapelle dédiée à la mère des dieux (1). A Temnos (2), au-delà du fleuve Hermus, on montre une statue de Vénus, faite du bois d'un myrte femelle. La tradition est que Pélops consacra cette statue par une dévotion particulière pour la déesse, et afin qu'elle lui fût favorable dans le dessein qu'il avoit d'épouser Hippodamie.

L'autel de Jupiter Olympien est placé à une égale distance du temple de Pélops et de celui de Junon, en face de l'un et de l'autre. Les uns disent qu'il a été élevé par Hercule Idéen, les autres par des héros du pays, environ deux gé-

Sipyle. Or, l'Ionie et la Lydie se touchoient. On pouvoit les regarder comme un même pays. Ainsi Pausanias ionien d'une ville de l'Asie mineure, a fort bien pu dire que Tantale et Pélops, qui avoient régné en Lydie, étoient nés et établis dans son pays. Les preuves qu'il apporte ne sont concluantes que dans cette supposition. C'est ce que les interprêtes n'ont nullement entendu, à la réserve de Paulmier, qui a entrevu la difficulté, et de Méziriac qui l'a levée.

(1) *Dédié à la mère des dieux.* Le texte dit τῆς πλαςήνης μήτρος, *à la mère Plastène.* Comme aucun mythologue ne parle de cette divinité, il y a lieu de croire que *Plastène* est là un surnom de la mère des dieux. Je crois même qu'il faut lire πλάςης au lieu de πλαςήνης, et que Pausanias entend cette statue que l'on voyoit sur la roche Coddine, et qui est décrite dans ses Laconiques, chapitre 22. πλάςης, de πλασσω, *fingo.*

(2) *A Temnos.* C'étoit une ville d'Eolie, et la patrie du rhéteur Hermagoras.

nérations

nérations après Hercule. Quoi qu'il en soit, cet autel est fait de la cendre des victimes offertes à Jupiter. Il y en a un de même à Pergame, un autre à Samos, érigé à Junon, et qui n'est guère plus propre que ces foyers sacrés faits à la hâte, que l'on voit dans l'Attique. L'enceinte où l'on présente les victimes est fermée par une balustrade, qui a pour le moins cent vingt-cinq pieds de circuit. Depuis cette balustrade jusqu'à l'autel, il y a trente-deux marches: l'autel a vingt-deux pieds de hauteur. On amène les victimes jusqu'à la balustrade: là, on les égorge. On en prend les cuisses, et on les porte en haut pour les faire rôtir sur l'autel. On arrive à cette balustrade par des marches de pierres qui sont aux deux côtés. De-là jusqu'au haut de l'autel, ce sont des marches faites avec la cendre des victimes. Les femmes et les filles peuvent approcher jusqu'à la balustrade aux jours qu'il leur est permis d'être à Olympie; mais il n'y a que les hommes qui puissent monter jusqu'à l'autel. Les étrangers sont reçus tous les jours à faire des sacrifices, sans qu'il soit besoin d'attendre les jours plus solemnels, comme les temps de foires. Pour les Eléens, il ne se passe point de jour qu'ils ne sacrifient à Jupiter Olympien. Chaque année, le dix-neuf de Mars (1), les devins apportent de la

(1) *Le dix-neuf de Mars*. Amasée, dans sa version la-

cendre du prytanée; ils la délayent dans de l'eau du fleuve Alphée, et en font une espèce de mortier dont ils enduisent l'autel; ce mortier ne se peut faire avec d'autre eau (1). C'est pourquoi l'Alphée passe pour être de tous les fleuves le plus agréable à Jupiter. A Didymes, ville du ressort de Milet, il y a un autel érigé, dit-on, par Hercule de Thèbes, et construit avec du mortier délayé dans le sang des victimes; mais cet autel étant devenu moins célèbre, les sacrifices ont diminué, et l'autel en est moins bien entretenu.

tinc, dit *le vingt-neuvième février*; il se trompe. Le mois, dit *Elaphius*, étoit le neuvième après le solstice d'été, et par conséquent c'étoit notre mois de mars, ou l'*Elaphobolion* des Athéniens. Scaliger, dans son traité de la réformation des temps, dit qu'il ne connoît que Pausanias qui ait appelé du nom d'*Elaphius* le neuvième mois des Eléens.

(1) *Ne se peut faire avec d'autre eau*. Amasée s'est encore trompé ici. J'ai profité de la remarque de Kuhnius qui se trouve confirmée par Plutarque, dans son traité de la cessation des oracles, où il dit formellement qu'il n'y avoit que l'eau du fleuve Alphée avec quoi l'on pût faire le mortier dont on se servoit pour construire l'autel de Jupiter à Olympie. Toute autre eau ne pouvoit donner assez de consistance à la cendre des victimes.

CHAPITRE XIV.

JNE autre merveille que l'on raconte de l'autel
e Jupiter à Olympie, c'est que les milans qui de
ous les oiseaux de proie sont les plus carnaciers,
espectent le temps du sacrifice. Si par hasard un
nilan se jetoit sur les entrailles ou sur la chair
es victimes, on en tireroit un mauvais augure.
On raconte aussi qu'Hercule, fils d'Alcmène, sacri-
ant un jour à Jupiter, dans Olympie, fut si
ncommodé des mouches, que sur le champ,
soit de son propre mouvement, soit par le con-
seil de quelqu'un des assistans, il immola une
ictime à Jupiter Apomyius (1) ; et le sacrifice ne
ut pas plutôt achevé, que l'on vit toutes les mou-
hes s'envoler au-delà de l'Alphée. Depuis ce
emps-là, les Eléens ont coutume de faire tous les
ns un sacrifice, pour être délivrés de l'importu-
nité des mouches durant les jours de fêtes qui
sont consacrés à Jupiter. Et dans tous les sacri-
fices qu'ils font à ce dieu, ils observent inviola-
blement de ne brûler que du peuplier blanc.

(1) *A Jupiter Apomyius*, c'est-à-dire, *à Jupiter qu*
les mouches, du mot grec μῦια, *musca*, *mouch*
Béelzébuth, qui étoit le nom d'une idole che
signifie *le maître et seigneur des mouches*.

crois que la raison de cette préférence, est qu'Hercule a le premier apporté cet arbre de la Thesprotie, en Grèce, et qu'il ne se servoit pas d'un autre bois pour faire rôtir les cuisses des victimes. Il trouva cet arbre sur les bords de l'Achéron, et l'on croit que c'est pour cela qu'Homère (1) en parlant du peuplier blanc, le nomme le chêne de l'Achéron; car de tout temps les rivières et les fleuves ont produit différentes sortes d'herbes et de plantes. La bruyère se plaît sur les rives du Méandre; l'Asope, fleuve de Béotie, pousse des joncs d'une hauteur extraordinaire; et l'arbre de Persée ne vient que sur les bords du Nil. Il n'y a donc pas à s'étonner si le peuplier blanc a crû d'abord sur les rives de l'Achéron, comme l'olivier sur les bords de l'Alphée, et le peuplier noir chez les Celtes, dans les lieux qui sont arrosés de l'Eridan.

Après avoir parlé du grand autel, il est bon de parcourir aussi les autres suivant l'ordre que les Eléens eux-mêmes observent dans leurs sacrifices. Car ils ont premièrement six autels érigés en l'honneur des douze dieux, dans le temple même de Jupiter; ensorte que l'on sacrifie à deux divi-

(1) *C'est pour cela qu'Homère.* Dans l'Iliade, liv. 12, où le scoliaste dit qu'Hercule eut une couronne de peuplier pour avoir dompté le Cerbère. C'est ce qui a fait dire à Virgile, Ec. 7, *Populus Alcidæ gratissima.*

nités tout-à la fois sur le même autel. A Jupiter et à Neptune (1) sur le premier ; à Junon et à Minerve sur le second ; à Mercure et à Apollon sur le troisième ; aux Grâces et à Bacchus sur le quatrième ; à Saturne et à Rhéa sur le cinquième ; à Vénus et à Minerve Ergané sur le sixième. Les descendans de Phidias sont chargés du soin de nettoyor la statue de Jupiter, et de la tenir toujours dans une grande propreté. Avant que de se mettre à l'ouvrage, ils font un sacrifice à Minerve Ergané. Minerve a encore un autre autel auprès du temple : celui qui suit, est l'autel de Diane ; quarré par en bas, il se rétrécit insensiblement à mesure qu'il s'élève, et il se termine en pointe. Après ces autels, vous en trouverez un qui est commun à Diane et à Alphée. Pindare en donne la raison dans une de ses odes; et je la donnerai moi-même dans un endroit de cet ouvrage, où il sera parlé de la ville de Létrines. Un peu plus loin, Al-

(1) *A Jupiter et à Vesta.* Les trois ou quatre lignes du texte qui contenoient l'énumération des six autels et des douze divinités auxquels on y sacrifioit, sont si corrompues, que l'on n'y entend rien ; et Kuhnius, qui a consulté les manuscrits de la bibliothèque du roi, avoue qu'il n'en a pu tirer aucun secours. Ainsi cette énumération que j'ai suppléée est une pure conjecture fondée sur quelques mots de ces trois ou quatre lignes, et sur ce que dit le scoliaste de Pindare.

phée a un autel qui lui est consacré uniquement; Vulcain a le sien auprès. Quelques Eléens disent pourtant que c'est l'autel de Jupiter Aréus (1) : car ils prétendent qu'Œnomaüs avoit coutume de sacrifier sur cet autel à Jupiter Aréus, toutes les fois qu'il entreprenoit un combat contre ceux qui recherchoient sa fille Hippodamie en mariage. Ensuite vous voyez cet autel dont j'ai parlé, qui est dédié à Hercule Parastatès (2), et quatre autres dédiés à ses frères, Epimede, Ida, Péonéus et Iasus; cependant, l'autel d'Ida est nommé par quelques-uns l'autel d'Acésidas.

Dans la place où étoit le palais d'Œnomaüs, il a deux autels qui ont été élevés à Jupiter, l'un sous le titre de Jupiter Hercéus, par Œnomaüs, même selon toute apparence; l'autre sous le titre de Jupiter Ceraúnius (3), qui après la mort de ce prince, lorsque sa maison eut été frappée de la foudre. J'ai suffisamment parlé du grand autel de Jupiter, autrement dit l'autel de Jupiter Olympien : tout auprès, c'est l'autel des dieux inconnus. On trouve

(1) *De Jupiter Aréus*, comme qui diroit, *Jupiter Martial.*

(2) *A Hercule Párastatès*, c'est-à-dire, *à Hercule propice, toujours prêt à nous seconder.*

(3) *Jupiter Ceraunius.* Κεραυνὸς, *fulmen.* Jupiter Ceraunius, c'est Jupiter foudroyant.

ensuite l'autel de Jupiter Catharsius (1), et celui de la Victoire : l'autel de Jupiter, surnommé Cthonius ou le terrestre : un autre consacré à tous les dieux : un autre en l'honneur de Junon Olympienne, fait de la cendre des victimes, et élevé par Clymenus, à ce que l'on croit. Suit l'autel d'Apollon et de Mercure : il est commun à l'un et à l'autre, parce que les Grecs regardent Mercure, comme l'inventeur de la lyre, et Apollon comme l'inventeur de la cythare. L'autel de la Concorde vient après, puis celui de Minerve, et celui de la mère des dieux. Auprès du stade, on voit deux autels; l'un dédié à Mercure Enagonius (2), l'autre au dieu de *l'Opportunité*. Je connois une hymne du poëte Ion, où il fait le dieu de *l'Opportunité* fils de Saturne et le dernier de ses fils. Près du trésor des Sicyoniens, on voit l'autel d'Hercule, soit que cet Hercule fût un des Curètes, comme veulent quelques-uns, ou que ce fût le fils d'Alcmène, comme d'autres prétendent. Dans la partie qui est consacrée à la Terre, il y a son autel qui est aussi fait de la cendre des victimes. Les Eléens disent que de tout temps la déesse a rendu là

(1) *De Jupiter Catharsius*, comme qui diroit, de Jupiter *Expiateur*, du verbe καθαίρω, *expio*, *j'expie*.

(2) *A Mercure Enagonius*, c'est-à-dire, *à Mercure considéré comme le dieu des athlètes.*

ses oracles. Sur le Stomium, c'est un endroit qu'ils appellent ainsi (1), Thémis a son autel. Près de-là est aussi celui de Jupiter, surnommé Catebatès (2); il est environné d'un mur, et fort peu distant (3) du grand autel. Au reste, en parcourant tous ces autels, j'avertis le lecteur que j'ai suivi l'ordre, non de leur situation, mais des sacrifices que les Eléens ont accoutumé d'y faire. A côté du temple de Pélops, on voit encore un autel consacré à Bacchus et aux Grâces. Entre deux, c'est l'autel des Muses, et celui des Nymphes ensuite.

CHAPITRE XV.

Au-delà de l'Altis est un édifice que l'on nomme l'*attelier de Phidias*; c'est dans cette maison qu'il a fait la statue de Jupiter : vous y trouverez un autel dédié à tous les dieux. En revenant au bois sacré, on a devant soi le palais Léonidas.

(1) *Qu'ils appellent ainsi*, du mot στομα, *bouche*, *ouverture*.

(2) *Catebatès*. Jupiter *Catebatès*, c'est Jupiter qui descend du ciel au milieu des éclairs et du tonnerre.

(3) *Et fort peu distant*. C'est, je crois, ce que l'auteur a voulu dire, car le texte est certainement altéré en cet endroit, quoique les interprêtes n'en disent rien.

C'est un édifice hors de l'enceinte du temple : il a été consacré à Jupiter, par Léonidas, éléen, et il donne sur le chemin que l'on tient pour aller au temple les jours de cérémonie. Aujourd'hui il sert à loger les magistrats romains, qui ont leurs départemens en Grèce. Cette maison n'est séparée du chemin que par une espèce de cul-de-sac. Si vous prenez ensuite à gauche dans l'Altis, vous verrez l'autel de Vénus, puis celui des Heures. Sur le derrière du grand temple il y a un olivier que l'on nomme par excellence l'olivier aux belles couronnes ; parce qu'en effet on se sert de ses rameaux pour couronner les vainqueurs. Auprès est un autel dédié aux Nymphes, et ces Nymphes s'appellent aussi les Nymphes aux belles couronnes. Dans l'Altis ou bois sacré, à droite du palais Léonidas, vous avez l'autel de Diane Agoréa, puis l'autel de cette divinité que les Grecs ne nomment point autrement que *la Maîtresse* (1). Je dirai ce que c'est quand j'en serai à la description de l'Arcadie. Vous trouverez ensuite l'autel de Jupiter Agoréüs ; et devant le lieu où s'assemblent les sénateurs, l'autel d'Apollon Pythius. Plus loin, c'est un autel de Bacchus, que l'on dit avoir été érigé il n'y a pas long-temps par des particuliers.

(1) *La maîtresse*. Le mot grec est Δέσποινα en langage dorien.

Sur le chemin qui mène aux barrières, on voit un autel avec cette inscription : *Au conducteur des Parques.* On ne peut pas douter que ce ne soit un surnom de Jupiter (1) ; car lui seul commande aux Parques, et sait ce que le destin réserve aux hommes. L'autel des Parques est presque attenant, et s'étend en long ; celui de Mercure suit de près. Ensuite on en voit deux autres, dédiés à Jupiter le très-haut.

Dans cet espace que l'on nomme les barrières, vers le milieu, Neptune et Junon, représentés à cheval, ont chacun un autel tout découvert. Près delà il y a une colonne, contre laquelle est adossé l'autel des Dioscures ; et à l'entrée de la lice, pas loin de ce qu'ils appellent l'Eperon (2), Mars et Minerve, tous deux à cheval, hors de la barrière, ont aussi leur autel, l'un d'un côté, l'au-

(1) *Que ce ne soit un surnom de Jupiter.* Ce surnom en grec étoit Μοιραγέτας suivant le dialecte dorien, mot composé de ἄγω, *duco, je conduis* et de Μοῖρα, *Parca, fatum, la Parque, le destin.*

(2) *Pas loin de ce qu'ils appellent l'Eperon.* Le terme grec est ἔμβολον. Pausanias, dans son sixième livre, décrit la barrière d'Olympie, et dit qu'elle avoit la figure d'un navire qui auroit la proue tournée vers la lice. En parlant de cette proue il distingue une partie qu'il appelle l'éperon, ἔμβολον. Il faut donc entendre l'endroit dont il s'agit ici, par celui où il s'explique plus clairement dans son sixième livre.

tre de l'autre. Au-dedans, près de l'Epéron, c'est l'autel de la bonne Fortune ; ensuite celui de Pan et celui de Vénus. Plus loin c'est l'autel de ces nymphes qu'ils nomment *invincibles*. En revenant du portique d'Agaptus, ainsi appelé du nom de son architecte, vous avez à votre droite l'autel de Diane ; et en rentrant dans le bois sacré par le chemin que l'on tient aux jours solemnels, vous voyez derrière le temple de Junon deux autels dédiés, l'un au fleuve Cladée, l'autre à Diane. Un peu au-delà, il y en a trois autres, dont le premier est consacré à Apollon, le second à Diane, surnommée Coccoca, et le troisième à Apollon, dit Thermius, surnom que l'on entend aisément, sa signification étant la même chez les Eléens que chez les Athéniens. Pour celui de Coccoca, qu'ils donnent à Diane, je n'en ai pu savoir la raison. Devant le Théécoléon (1), comme ils l'appellent, il y a un édifice, et dans un coin de cet édifice un autel de Pan : le prytanée est dans le bois sacré de Jupiter, auprès du gymnase, où l'on s'exerce à la course et à la lutte. Devant la porte du prytanée, on voit un autel de Diane chasseresse ; et dans le prytanée même, près du lieu où est le foyer sacré, il y a encore un autel dédié à Pan. Ce foyer sacré est fait de

(1) *Le Théécoléon*. C'est à-peu-près comme qui diroit *le presbytère*, à la lettre, *le logis où demeurent les ministres du dieu*.

cendres, et l'on y entretient soigneusement du feu jour et nuit toute l'année. On en prend la cendre, qui sert plus que toute autre à faire cette espèce de mortier dont on répare, ou dont l'on entretient l'autel de Jupiter, ainsi que je l'ai raconté.

Chaque mois les Eléens sacrifient sur tous les autels dont j'ai fait mention. Ils couvrent l'autel de feuilles d'olivier, brûlent de l'encens et de la farine de froment pétrie avec du miel, et usent de vin dans leurs libations, excepté lorsqu'ils sacrifient aux Nymphes, ou à cette divinité qu'ils nomment *la Maîtresse*, ou à tous les dieux en général ; car alors ils ne se servent point de vin. Le soin de ces sacrifices est confié au prêtre qui est en tour de présider, car chacun a son mois d'exercice. Il est assisté des devins, de ceux à qui il appartient d'apporter les libations, des interprêtes, d'un joueur de flûte, et de celui qui fournit le bois. Quant aux paroles qu'ils prononcent en faisant les libations dans le prytanée, et aux hymnes qu'ils chantent, je me crois dispensé de les rapporter dans ces mémoires. Non-seulement les Eléens font des libations aux dieux de la Grèce, mais ils en font encore à Jupiter Ammon (1), à Junon Ammonia, et à Parammon :

(1) *A Jupiter Ammon.* Je lis avec Kuhnius τῷ ἐν Λιβύῃ, qui signifie *l'oracle de Lybie*, ou *l'oracle d'Ammon*, au lieu de τῶν qui est une faute de copiste.

Parammon est un surnom de Mercure. On voit que de tout temps ils ont eu recours à l'oracle de Lybie : des autels consacrés par les Eléens dans le temple de Jupiter Ammon en font foi ; l'inscription marque et la nature des choses sur quoi ils consultoient l'oracle, et la réponse de l'oracle, et les noms de ceux qu'ils avoient envoyés le consulter. Ils font aussi des libations en l'honneur de leurs héros et des femmes de ces héros. Dans ce nombre ils comprennent les héros d'Etolie comme ceux d'Elide. Tout ce qui se chante dans le prytanée est écrit en langue dorique ; mais ils ne savent pas eux-mêmes qui est l'auteur de ces cantiques. Enfin, ils ont dans le prytanée une salle pour les festins (1) publics, vis-à-vis de l'endroit où ils gardent le feu sacré ; et c'est-là que sont traités ceux qui remportent la victoire aux jeux olympiques.

(1) *Une salle pour les festins.* Amasée n'a exprimé ici qu'une partie de ce que dit l'auteur.

CHAPITRE XVI.

Il me faut maintenant parler du temple de Junon, et de ce qu'il contient de plus remarquable. Les Eléens disent que ce sont les Scilluntiens, peuples de Triphylie, qui ont bâti ce temple la huitième année du règne d'Oxylus. L'architecture en est dorique, une colonnade règne tout alentour, et des deux colonnes qui soutiennent la partie de derrière, il y en a une qui est de bois de chêne. Ce temple a soixante-trois pieds de longueur : on ne sait point qui en a été l'architecte. Seize matrones sont commises pour broder un voile que l'on consacre à Junon tous les cinq ans; et ce sont elles aussi qui font célébrer des jeux en l'honneur de la déesse. Ces jeux consistent à voir les filles disputer le prix de la course entr'elles. Pour cela on les distribue toutes en trois classes : la première est composée des plus jeunes; la seconde, de celles d'un âge au-dessus; la troisième, des plus âgées; et il y a un prix pour chaque classe. Quand elles courent, elles ont les cheveux flottans, la tunique abaissée jusqu'au dessous du genou, l'épaule droite toute nue et débarrassée jusqu'au sein. Elles font aussi preuve de leur légéreté dans le stade d'Olympie; seule-

ment on abrège la carrière de la sixième partie pour l'amour d'elles. Les victorieuses remportent une couronne d'olivier, et reçoivent une portion de la génisse qui a été immolée à Junon; même il est permis d'appendre leurs portraits pour éterniser leur nom et leur gloire. Les seize matrones président à ces jeux avec un pareil nombre d'associées, qui jugent avec elles. Les Eléens prétendent que cette institution est fort ancienne; ils l'attribuent à Hippodamie, qui voulant remercier Junon du bonheur qu'elle avoit eu d'épouser Pélops, choisit seize de ses compagnes, et de concert avec elles, institua ces jeux en l'honneur de la déesse. Ils disent que Chloris fut la première qui remporta la victoire, et que cette Chloris, fille d'Amphion, étoit restée seule d'un grand nombre d'enfans avec un de ses frères. J'ai rapporté dans mon voyage d'Argos, tout ce que je savois de cette malheureuse race de Niobé.

Quant aux seize matrones qui jugent du prix de la course, on en raconte encore une autre origine. On dit que Démophon, tyran de Pise, fit des maux infinis aux Eléens, et qu'après sa mort, comme les Piséens n'avoient point été complices de sa méchanceté, les Eléens voulurent bien s'en rapporter à eux du dédommagement qu'ils démandoient. Il y avoit alors seize villes dans toute l'Elide. Les deux peuples pour terminer leur différend à l'amiable, convinrent de choisir dans

chaque ville une femme respectable par son âge, par sa naissance et par sa vertu. On nomma donc seize graves matrones, qui, par leur prudence reglèrent les prétentions des Eléens, et rétablirent la bonne intelligence entre les deux peuples. Dans la suite, on leur confia la direction des jeux qui se célèbrent en l'honneur de Junon, et le soin de faire le voile de la déesse. Elles sont aussi chargées de l'entretien de deux chœurs de musique, dont l'un est nommé le chœur de Physcoa, l'autre le chœur d'Hippodamie. Physcoa, suivant ce qu'ils en disent, étoit une fille de la basse Elide, et de la tribu d'Orthia : elle fut aimée de Bacchus, dont elle eut un fils qui eut nom Narcée. Ce fils, devenu grand, fit la guerre à ses voisins, se rendit fort puissant, et bâtit un temple à Minerve, sous le nom de Minerve Narcéa. Il institua le premier des sacrifices à Bacchus; et en l'honneur de Physcoa, il institua ce chœur de musique qui porte encore son nom; pour ne rien dire de beaucoup d'autres honneurs qu'il lui fit rendre. Les Eléens conservent toujours le même nombre de matrones; mais ce n'est plus à cause de leurs seize villes, c'est qu'étant aujourd'hui partagés en huit tribus, ils élisent deux femmes chaque tribu. Ces seize matrones, ainsi que les directeurs des jeux olympiques, au nombre de dix, n'entrent point en fonction qu'elles ne se soient purifiées

par

par le sacrifice d'un porc, et avec de l'eau de la fontaine Piera, qui est dans la plaine par où l'on va d'Olympie à Elis. Toutes ces choses me sont connues telles que je les rapporte.

CHAPITRE XVII.

DANS le temple de Junon la déesse est assise sur un trône, Jupiter est auprès : il est représenté debout, la tête dans un casque, avec de la barbe au menton. Le trône et les statues sont d'un goût fort ancien, pour ne pas dire grossier : les Heures sont aussi assises sur des trônes, et leur mère, Thémis, auprès. C'est Emilus d'Egine qui a fait les Heures. Pour la statue de Thémis, c'est un ouvrage de Doryclidas, lacédémonien, disciple de Dipœne et de Scyllis. Les cinq Hespérides que l'on voit ensuite, sont de Théoclès, aussi lacédémonien, fils d'Hegylus, et élève des mêmes maîtres. La Minerve qui suit, armée d'un casque, d'une pique et d'un bouclier, passe pour être de Médon, autre lacédémonien, qui étoit, dit-on, frère de Doryclidas, et sorti de la même école. Cérès et Proserpine sont couchées vis-à-vis l'une de l'autre. Apollon et Diane sont aussi l'un d'un côté, l'autre de l'autre, mais debout.

On voit ensuite une Latone, une Fortune, un Bacchus, et une Victoire avec des aîles. On ne sait point de qui sont ces statues; elles m'ont paru fort anciennes. Toutes celles dont j'ai parlé jusqu'ici, sont d'or et d'ivoire. Mais il y en a plusieurs d'un goût plus moderne, entr'autres un Mercure de marbre, qui porte le petit Bacchus entre ses bras; une Fortune de Praxitèle, une Vénus de bronze, faite par Cléon, sicyonien, disciple d'Antiphane, qui avoit eu pour maître Périclète, élève de Praxitèle d'Argos. Aux pieds de la Vénus est assis un enfant nud; c'est une petite statue de bronze doré, que l'on attribue à Boëthus de Carthage (1). Pour les statues d'Olympias et d'Euridice (2) que l'on voit ensuite, et qui sont d'or et d'ivoire, elles ont été transférées de la rotonde de Philippe dans le temple de Junon.

Mais une des raretés les plus considérables du temple, c'est un grand coffre de bois de cèdre, dont le dessus est orné de figures d'animaux, les unes d'or, les autres d'ivoire, et les autres gravées sur le cèdre même. On dit que la mère de Cypsélus étant accouchée de lui, et sachant que

(1) *A Boëthus de Carthage.* Pline en parle comme d'un excellent graveur, sur-tout en argent; mais par cet endroit de Pausanias il paroît que c'étoit aussi un habile statuaire.

(2) *Pour les statues d'Olympias et d'Eurydice.* Olympias étoit femme de Philippe, et Eurydice étoit sa mère.

les Bachiades (1) cherchoient cet enfant pour le faire périr, s'avisa de le cacher dans ce coffre. C'est le même Cypsélus qui depuis fut le tyran de Corinthe. Les Cypsélides, ses descendans, consacrèrent ce coffre à Junon Olympienne, en action de graces de ce que l'auteur de leur nom avoit été si heureusement sauvé. Le nom même de Cypsélus vient d'un mot grec, dont les Corinthiens se servoient (2) pour signifier un coffre.

Quoi qu'il en soit, il y a sur ce coffre plusieurs inscriptions en caractères fort anciens; les unes sont composées de lignes qui vont toujours de gauche à droite, selon l'ordre naturel et communément suivi; les autres de lignes qui vont en rétrogradant comme par sillons, à la manière dont les bœufs (3) labourent la terre, ou dont nous voyons que le stade se double à la course: quelques-unes même sont écrites en lettres dont les traits sont si brouillés et si confus, qu'il n'est pas possible de les déchiffrer. Si vous considérez

(1) *Que les Bachiades.* Il en a été parlé dans le voyage de Corinthe. *Voyez à la Table.*

(2) *D'un mot grec dont les Corinthiens se servoient.* Ce mot grec est κυψελη, *arca*, *un coffre.*

(3) *A la manière dont les bœufs.* C'est ce que les Grecs appeloient βουστροφηδὸν; et c'étoit la manière d'écrire des Hébreux: les lois de Solon étoient écrites βουςροφηδὸν, c'est-à-dire, en rétrogradant et comme par sillons.

ce coffre depuis le bas jusqu'en haut, vous serez surpris de la quantité de figures que l'on a gravées dessus. Premièrement, en bas, sur le devant, vous voyez Œnomaüs qui poursuit Pélops fuyant avec Hippodamie. Ils ont chacun un char attelé de deux chevaux ; mais les chevaux de Pélops ont des aîles (1). Ensuite vous voyez le palais d'Amphiaraüs, et une vieille qui porte dans ses bras le jeune Amphiloque. Devant la porte du palais vous distinguez Eryphile avec son collier (2), elle est debout, ayant à côté d'elle ses filles, Eurydice et Démonasse, avec le petit Alcméon, qui est représenté nud. On a oublié Alcmène, s'il est vrai, comme le poëte Asius le dit, qu'elle fut fille d'Amphiaraüs et d'Eryphile. Baton, l'écuyer d'Amphiaraüs, tient les rênes de ses chevaux d'une main, et une lance de l'autre. Amphiaraüs a déjà un pied sur son char : il tient son épée nue, et tourné vers sa femme ; on voit qu'il s'emporte contre elle (3), et que peu s'en faut qu'il

(1) *Mais les chevaux de Pélops ont des aîles.* Pour marquer que Pélops couroit plus vite.

(2) *Eryphile avec son collier.* Il en sera parlé amplement dans la suite.

(3) *On voit qu'il s'emporte contre elle.* Amphiaraüs étoit irrité contre sa femme Eryphile, parce que malgré sa défense elle avoit reçu de Polynice un collier de grand prix, et que ce présent l'avoit engagée à prendre parti contre son mari.

ne la perce. Derrière le palais d'Amphiaraüs on célèbre des jeux funèbres en l'honneur de Pélias. Il y a une foule de spectateurs, au milieu desquels est Hercule assis sur un trône. Derrière lui est une femme (1) qui joue de la flûte phrygienne, et l'inscription la fait connoître. Pisus, fils de Piériérès (2), et Astérion, fils de Cométas, montés chacun sur un char, poussent leurs chévaux dans la carrière : on dit qu'Astérion fut du nombre des Argonautes. Pollux, Admète et Euphème disputent le même prix. Si l'on en croit les poëtes, cet Euphème étoit fils de Neptune, et il accompagna Jason à l'expédition de la Colchide. Quoi qu'il en soit, on voit que c'est lui qui remporte la victoire. D'un autre côté Admète et Mopsus, fils d'Ampyx, sont aux prises et soutiennent le combat du ceste. Au milieu d'eux est un homme qui joue de la flûte, comme il se pratique encore de notre temps, pour animer les pentathles au combat du saut. Le combat de la lutte se passe entre Jason et Pélée ; ils

(1) *Derrière lui est une femme.* Le texte semble dire *derrière lui est sa femme*, comme l'a rendu Amasée ; mais Sylburge aime mieux prendre γυνη pour *une femme en général*, et je l'ai suivi.

(2) *Pisus, fils de Périérès.* Apollodore et le scoliaste de Théocrite font Pisus petit-fils de Périérès et fils d'Aphareüs. *Paulmier.*

paroissent de force égale. Eurybote est dans la posture d'un homme qui jette son palet. Cet Eurybote, quel qu'il soit, s'est rendu célèbre dans cette espèce de combat. Mélanion, Néothée, Phalarée, Argius et Iphiclus, sont les cinq qui paroissent avoir disputé le prix de la course à pied: Iphiclus remporte le prix, et Acaste lui met une couronne sur la tête. Cet Iphiclus étoit le père de Protésilas qui alla au siége de Troye. On voit dans le même tableau plusieurs trépieds pour les vainqueurs. Les filles de Pélias assistent à ces jeux; l'une d'elles est nommée dans l'inscription, c'est Alceste. Iolas, le compagnon volontaire des travaux d'Hercule, remporte le prix de la course du char à quatre chevaux, et c'est par-là que finissent les jeux funèbres de Pélias. On voit encore Hercule qui tue à coup de flèches l'hydre de la fontaine d'Amymone (1), et Minerve auprès de lui : aucune inscription n'indique ni le héros, ni l'entreprise; parce que l'on ne peut s'y méprendre. La dernière peinture de ce tableau représente Phinée, roi de Thrace, et les fils de Borée qui chassent les harpies.

(1) *De la fontaine d'Amymone.* Strabon, liv. 8, dit que c'étoit une fontaine près de Lerna. Peut-être cette fontaine formoit-elle un gros ruisseau que Pausanias appelle ποταμὸς. J'ai remarqué que dans cet auteur le mot ποταμὸς signifie quelquefois un simple ruisseau.

CHAPITRE XVIII.

LA face du côté gauche n'est pas moins remplie ni moins diversifiée. Vous y voyez une femme qui tient deux enfans dans ses deux bras, l'un d'un côté, l'autre de l'autre; l'un blanc, l'autre noir; l'un qui dort, l'autre qui semble dormir, tous les deux ont les pieds contrefaits. Une inscription les fait connoître : mais indépendamment de toute inscription, qui peut douter que l'un de ces enfans ne soit le Sommeil, l'autre la Mort, et que la femme qui les tient ne soit la Nuit, qui est comme la nourrice de l'un et de l'autre ? Une autre femme, de figure gracieuse, en tient une laide par le col, et de la main droite lève le bâton sur elle : c'est la Justice qui reprime et châtie l'Injustice. Deux autres femmes pilent quelque chose dans des mortiers; apparemment qu'elles étoient versées dans la pharmacie; c'est tout ce que l'on en peut dire faute d'inscription. Mais on ne sauroit être trompé à la figure qui suit. Le graveur a eu soin de marquer que c'est la belle Marpesse qu'Apollon avoit ravie à Idas, et qui d'elle-même vient retrouver son mari. Vous voyez ensuite un homme vêtu d'une tunique qui tient une coupe d'une main, et un collier de

l'autre: il les présente à Alcmène, qui les reçoit; ce qui a peut-être du rapport à ce que disent les poëtes grecs, que Jupiter prit la ressemblance d'Amphytrion pour tromper Alcmène. Plus loin c'est Ménélas en cuirasse, qui, l'épée à la main, poursuit Hélène, comme on dit qu'il fit après la prise de Troye. Médée est assise sur un trône, ayant Jason à sa droite, et Vénus à sa gauche. Un vers hexamètre écrit au-dessous, fait connoître les personnages :

Médée est à Jason, Vénus ainsi l'ordonne.

On voit aussi les Muses qui se disposent à chanter, et Appollon qui leur donne le ton; l'inscription le marque par ce vers :

Au concert des neuf sœurs Apollon préludant.

Dans le tableau suivant c'est Atlas qui porte le ciel et la terre sur ses épaules, comme le dit la fable. Il tient en ses mains les pommes d'or des Hespérides. L'inscription ne dit point qui est celui qui s'approche d'Atlas avec une épée à la main; mais on conjecture aisément que c'est Hercule. Après Atlas vous voyez Mars armé, qui emmène Vénus : l'inscription marque seulement le nom du dieu. Ensuite c'est la jeune Thétis: Pélée veut l'embrasser, mais Thétis un serpent à la main menace Pélée. Ce tableau finit par les sœurs de Méduse, qui poursuivent Persée

dans les airs; car elles ont des aîles aussi-bien que lui; il n'est parlé que de Persée dans l'inscription.

Le derrière du coffre vous présente une image de guerre. Vous voyez deux gros d'infanterie avec quelques chefs qui sont sur des chars. Une partie de ces troupes semble vouloir en venir aux mains, et vous diriez que les autres les reconnoissent et sont prêts à les embrasser. Les interprètes ne sont pas d'accord sur le sujet de ce tableau. Les uns disent qu'il représente les Etoliens sous la conduite d'Oxylus, et rangés en bataille contre les anciens Eléens : que ces peuples se souvenant qu'ils étoient tous sortis de la même origine, mettent bas les armes, et d'ennemis qu'ils étoient deviennent amis. Les autres veulent que ce soient les Pyliens et les Arcadiens qui vont se livrer bataille auprès de Phigalée sur le Jardan. Mais je n'approuve pas le sentiment de quelques autres, qui prétendent que l'aïeul maternel de Cypsélus, qui étoit Corinthien, et qui possédoit ce riche coffre, eut ses raisons pour ne pas choisir un sujet tiré de l'histoire de Corinthe, et qu'il aima mieux faire graver quelque événement étranger qui d'ailleurs n'eût rien de fort mémorable. Pour moi, je hasarderai aussi ma conjecture. Cypsélus, en re-

montant (1) jusqu'à la sixième génération, se trouvoit originaire de Gonuse, petite ville au-dessus de Sicyone. Dans mes mémoires sur Corinthe j'ai dit que Mélas, fils d'Antasus, étoit venu avec quelques troupes pour s'établir à Corinthe, mais qu'Aletès, à cause de je ne sais quel oracle, ne l'avoit pas voulu recevoir: dans la suite Mélas fit si bien sa cour à Aletès qu'après beaucoup d'importunités, il fut enfin reçu dans la ville, lui et ses troupes. C'est, je crois, cet évènement que l'on a voulu représenter.

CHAPITRE XIX.

Il me reste à décrire l'autre côté du coffre, c'est-à-dire, le quatrième, en prenant par la gauche. Vous voyez premièrement Borée, qui enlève Orithye: il a des queues de serpens en guise de

(1) *Cypsélus en remontant.* Cet endroit du texte a paru suspect aux interprètes, et avec raison; car il est certainement corrompu. Paulmier l'a rétabli, et j'ai suivi sa conjecture. La généalogie de Cypsélus est rapportée dans les Corinthiaques, chap. 4. Il y est dit que Mélas, un des ancêtres de Cypsélus, étoit de Gonuse, petite ville dont Homère parle dans le dénombrement des troupes qui composoient l'armée d'Agamemnon.

pieds. Hercule combat contre Géryon, et l'on voit comme trois Géryons dans un même corps. Thésée qui suit, semble jouer de la lyre; Ariadne est à côté de lui et tient une couronne. Vous avez ensuite le combat d'Achille et de Memnon; ces deux héros ont leurs propres mères pour témoins de leur valeur. Celui qui suit c'est Mélanion: près de lui est Atalante, qui tient un faon. Hector et Ajax, après s'être défiés, en viennent aux mains; la Discorde se fait voir au milieu d'eux, et la figure en est hideuse. C'est cette Discorde que Calyphon de Samos a copiée lorsque dans le temple de Diane à Ephèse, il a voulu peindre le combat des Grecs auprès de leurs vaisseaux. Ensuite sont représentés les Dioscures: l'un de ces frères n'a point encore de barbe; Hélène est au milieu d'eux, et à ses pieds, Ethra, fille de Pitthéüs, en habit de deuil. L'inscription est telle :

Hélène avec Ethra d'Athènes ramenée.

Iphidamas, fils d'Antenor, est couché par terre, et Coon, pour le venger, se bat contre Agamemnon. La Terreur est figurée par une tête de lion sur le bouclier de ce prince. On lit deux inscriptions, dont l'une est ainsi conçue:

Coon venge la mort du brave Iphidamas.

Et l'autre sur le bouclier d'Agamemnon est en ces termes:

Le ferme appui des Grecs et l'effroi des mortels.

A droite on voit Mercure qui présente les trois déesses à Pâris, fils de Priam, pour être jugées sur leur beauté, et c'est ce que dit l'inscription. Diane vient après, tenant un léopard d'une main et un lion de l'autre; elle a des aîles aux épaules, et je n'en devine pas la raison. La peinture suivante représente Cassandre embrassant la statue de Minerve, et Ajax qui l'en arrache; voici l'inscription :

Cassandre implore en vain les secours de Minerve.

Vous distinguez ensuite les malheureux fils d'Œdipe ; on voit Polynice tombé sur ses genoux, et son frère Etéocle qui lui met le pied sur la gorge. Derrière Polynice est une femme qui à ses dents aiguisées, et à ses ongles crochus paroît un monstre cruel. L'inscription dit que c'est la Mort, cette parque impitoyable, pour faire entendre que Polynice cède à la force de son destin, et qu'Etéocle est justement puni. Enfin vous voyez Bacchus couché tout de son long dans une grotte: il a de la barbe au menton; il tient une coupe d'or à la main, et une longue

tunique lui descend jusqu'aux talons : des ceps de vigne, des pommiers et des grenadiers tapissent l'entrée de la grotte.

Le dessus du coffre est sans aucune inscription; il faut deviner le dessein de l'ouvrier par la nature des sujets qu'il a traités. Le premier qui se présente c'est un homme et une femme couchés ensemble sur un lit dans un antre; on comprend aisément que c'est Ulysse et Circé; le nombre des femmes qui attendent leur maîtresse à la porte, et l'ouvrage qu'elles font, n'en laissent pas douter; car elles sont quatre, et leur occupation est telle qu'Homère la décrit. On voit ensuite un Centaure avec des pieds d'homme par devant, et des pieds de cheval par derrière. Près de lui sont des chars attelés, et des femmes dedans. Les chevaux sont aîlés, et leurs aîles sont dorées. Une de ces femmes reçoit une armure de la main d'un homme. Il y a toute apparence que cela regarde la mort de Patrocle; car je croirois que ces femmes sont des Néréïdes, dont l'une, qui est Thétis, reçoit de Vulcain les armes qu'il avoit fabriquées pour Achille. En effet, celui qui présente ces armes paroît n'être pas bien ferme sur ses pieds, et celui qui le suit a tout l'air d'un forgeron; il tient même des tenailles. On peut aussi croire que Centaure n'est autre que Chiron, qui déjà passé d'une vie à l'autre et mis au nom.

entrés, n'en peut sortir. Je ne dois pas omettre ici ce qu'Aristarque (1), mon antiquaire, me conta comme une chose arrivée de son temps, et dont il avoit été témoin. Lorsque les Eléens firent réparer le temple de Junon, dont la voûte menaçoit ruine, on trouva entre la voûte et la couverture, le cadavre d'un homme armé en guerre et mort de ses blessures : c'étoit appar... de ces Eléens qui soutinrent le siég... Lacédémoniens dans l'Altis; car ils ... dans les temples pour combattre l'enn... haut et avec avantage; cet homme per... s'étoit traîné là et y avoit rendu l'am... en soit, depuis tant d'années, son ... conservé en entier, par la raison, com... que dans cette cache, n'étant exposé ... ni au froid, il avoit peu souffert de ... de l'air. Aristarque me dit que ce c... transporté hors de l'Altis, et inhu... armes.

En allant du grand autel au tem... ter, on trouve une colonne de bois, q... appellent la colonne d'Œnomaüs; c'... Quatre autres colonnes soutiennent ...

(1) *Qu'Aristarque, mon antiquaire.* Amas... en prenant pour un auteur l'Aristarque d... nias; c'étoit un Eléen qui montroit à Pausanias les curiosités du pays, et les lui expliquoit.

ce côté-là, et servent aussi d'appui à la colonne de bois, tellement cariée de vétusté, qu'on a été obligé de la revêtir de cercles de fer. On dit que c'étoit autrefois une colonne du palais d'Œnomaüs, et que ce fut tout ce qui en resta, lorsque ce palais fut brûlé par le feu du ciel; des vers gravés sur une lame de cuivre, attestent cette particularité :

Seule d'un grand palais à la flamme échappée,
Pour un plus simple emploi je fus ici portée.
Les fers succédèrent à mon premier malheur,
Mais je fais de ces fers ma gloire et mon bonheur.

Dans le temps que j'étois à Olympie, un sénateur romain ayant remporté le prix aux jeux olympiques, voulut placer sa statue avec une inscription, pour laisser un monument de sa victoire. En creusant la terre auprès de la colonne d'Œnomaüs, on trouva des débris de chars, de morts, de boucliers et d'armes de toute sorte, que j'eus tout le temps de considérer. Je ne dois pas oublier un grand temple dont l'architecture est dorique. Les Eléens disent que c'est un temple de la mère des dieux, quoique l'on n'y voie aucune statue de cette déesse; car, pour moi, je n'y ai vu que des statues d'empereurs romains. Le temple est dans l'Altis, tout auprès d'une chapelle que l'on nomme la rotonde de Philippe, parce qu'en effet elle est bâtie en rotonde. Un gros pavot de bronze sert de lien et de clef à la voûte. Cette chapelle est à l'ex-

trémité de l'Altis, et à gauche du prytanée : elle est de briques, et soutenue de tous côtés par des colonnes. Philippe la fit bâtir après cette grande victoire qu'il remporta sur les Grecs à Chéronée. On y voit de magnifiques statues d'or et d'ivoire faites par Léocharès ; ce sont les statues de Philippe, d'Alexandre et d'Amyntas, père de Philippe : Olympias et Eurydice y avoient aussi les leurs.

CHAPITRE XXI.

IL me faut maintenant parler de plusieurs autres monumens qui sont consacrés dans l'Altis ; quoique le nombre en soit grand, je tâcherai d'éviter la confusion : car il n'en est pas comme de la citadelle d'Athènes, où tout ce que l'on voit est également consacré aux dieux. Dans l'Altis, parmi les divers monumens dont il est rempli, les uns sont faits en vue d'honorer les dieux, les autres se rapportent aux hommes, à qui l'honneur d'une statue tient lieu de récompense. Je parlerai des uns et des autres ; mais il faut commencer par ce qui regarde les dieux.

En allant du temple de la mère des dieux au stade, quand on est au pied de la montagne de Saturne, on trouve sur la gauche une balustrade

le pierre, d'où le terrein s'élève insensiblement usqu'à la montagne, par des marches faites de nain d'homme. Là sont placées six statues de Jupiter, qui toutes six sont de bronze, et qui ont été faites du produit des amendes auxquelles ont été condamnés des athlètes qui avoient usé de fraude et de supercherie pour remporter le prix aux jeux olympiques. Ces statues sont nommées en langage du pays les six Zanès : elles furent posées en la quatre-vingt-dix-huitième olympiade ; car ce fut en ce temps-là qu'Eupolus, thessalien, corrompit ceux qui se présentoient avec lui pour le combat du ceste ; savoir, Agétor, d'Arcadie ; Prytanis, de Cysique ; et Phormion, d'Halicarnasse, qui, l'olympiade précédente, avoit été couronné. Ce sont les premiers, à ce que l'on dit, qui ont introduit la fraude dans les jeux olympiques, et les premiers aussi que les Eléens ont condamnés à l'amende : Eupolus pour avoir donné de l'argent, et les trois autres pour en avoir reçu. De ces six statues, Cléon de Sicyone en a fait deux ; les quatre autres, je ne sais de qui elles sont. La troisième et la quatrième n'ont point d'inscription ; aux autres il y a des vers élégiaques. Ceux de la première avertissent que le prix des jeux olympiques s'acquiert, non par argent, mais par légèreté des pieds et par la force du corps. Ceux de la seconde disent que la statue a été érigée à

Jupiter par un motif de religion, et pour faire craindre aux athlètes la vengeance du dieu, s'ils osent violer les loix qui leur sont prescrites. L'inscription de la cinquième est un éloge des Eléens, sur-tout pour avoir noté d'infamie ceux qui avoient voulu tromper au combat du ceste. Les vers qui sont au bas de la sixième, disent que la consécration de ces statues avertit les Grecs que ce n'est pas par des largesses qu'il faut chercher à vaincre dans les combats institués en l'honneur de Jupiter Olympien.

Depuis la condamnation d'Eupolus, on dit que Calippe, athénien, acheta des antagonistes le prix du pentathle : cela arriva en la cent deuxième olympiade. Les Eléens ayant mis à l'amende Calippe et ses complices, Nypéride, député des Athéniens, vint demander grace pour les coupables. Sur le refus des Eléens, les Athéniens défendirent à Calippe de payer cette amende, et furent exclus des jeux olympiques, jusqu'à ce qu'ayant envoyé consulter l'oracle de Delphes, il leur fut déclaré que le dieu n'avoit aucune réponse à leur rendre, qu'au préalable ils n'eussent donné satisfaction aux Eléens. Alors ils se soumirent à l'amende dont on eut six autres statues de Jupiter, avec des inscriptions en vers, qui n'étoient pas moins sévères que les précédentes. La première portoit que ces six statues avoient été érigées à Jupiter en con-

séquence d'un oracle de Delphes, qui confirmoit l'arrêt rendu par les Eléens contre la fraude et la mauvaise foi des pentathles. La seconde et la troisième contenoient un éloge de la sévérité des Eléens. La quatrième disoit que c'étoit par le mérite et non par les richesses, qu'il falloit disputer le prix des jeux olympiques. La cinquième exposoit à quelle occasion les six statues avoient été placées, et la sixième renfermoit l'oracle de Delphes tel qu'il avoit été rendu aux Athéniens. Outre ces six statues, il y en a encore deux, où il est fait mention d'une amende imposée pour cause de prévarication dans le combat du palet : ni mes antiquaires, ni moi, n'avons pu savoir le nom des prévaricateurs, quoique ces deux statues aient aussi des inscriptions. Par la première, on voit que les Rhodiens ont été taxés à une somme d'argent, pour expier le crime d'un de leurs citoyens, qui avoit voulu gagner le prix du palet en corrompant ses adversaires; et par la seconde, que la statue avoit été faite aux dépens de ceux qui ne pouvant vaincre au palet par la force et par l'adresse, avoient eu la témérité de tenter de mauvaises voies. Les autres statues, à ce que me dirent les antiquaires, ont été consacrées en la cent soixante-dix-huitième olympiade, à l'occasion d'Eudélus, qui avoit reçu de l'argent de Philostrate, pour lui laisser remporter le prix du

pancrace et de la lutte; et selon eux, ce Philostrate étoit de Rhodes. Mais cela ne s'accorde pas (1) avec les registres publics, où les Eléens ont soin de marquer les noms de tous ceux qui ont été vainqueurs aux jeux olympiques : car suivant ces registres, que j'ai vus, ce fut Straton d'Alexandrie, qui, en cette olympiade, eut le prix du pancrace et de la lutte dans un même jour. Alexandrie est une ville bâtie par Alexandre, fils de Philippe, auprès de cette bouche du Nil, qui est près de Canope; mais avant Alexandre, les Egyptiens avoient dans le même lieu, une petite ville qu'ils appeloient Rhacotis. Avant Straton (2), trois athlètes avoient été victorieux au combat du pancrace et de la lutte, et trois autres le furent après lui. Le premier fut Caprus, éléen; le second, Aristomène, de Rhodes, ou de cette partie de la Grèce

(1) *Mais cela ne s'accorde pas.* Paulmier remarque fort bien que cela peut s'accorder avec les registres des Eléens, et que c'est Pausanias qui se trompe; car Philostrate ayant voulu corrompre ses antagonistes, dut être exclu du prix, par conséquent son nom ne devoit pas se trouver dans les registres publics, mais celui de Straton qui avoit remporté le prix, et il s'y trouvoit en effet.

(2) *Avant Straton.* Tout cet endroit du texte est plein de fautes et inintelligible par le vice des manuscrits. Il ne se peut rien de plus heureux que la manière dont Paulmier l'a rétabli : je l'ai suivi mot pour mot, et j'avoue que je suis infiniment redevable à sa critique, car ni Amasée ni Sylburge n'y ont rien entendu.

qui est au-delà de la mer Egée; le troisième, Protophane de Magnésie; le quatrième fut Straton lui-même. Ensuite il y eut Marion d'Alexandrie; Aristée, de Stratonice, ville autrefois nommée Chrysaoris; et enfin Nicostrate (1), de la côte de Cilicie, lequel pourtant n'avoit de Cilicien que le langage : car ce Nicostrate, d'une naissance assez distinguée, avoit été amené tout jeune de Prymnesse, ville de Phrygie, par des corsaires qui le vendirent à un homme d'Egées (2). Cet homme, quelque temps après, eut un songe où il lui sembloit voir un jeune lionceau couché sous le lit du petit Nicostrate, présage de ce qui devoit arriver un jour à cet enfant : car devenu grand, il fut un fameux athlète, qui remporta plusieurs fois le prix du pancrace et de la lutte aux jeux olympiques.

En la deux cent soixante et dix-huitième olympiade, les Eléens mirent à l'amende plusieurs athlètes, et entr'autres un qui vouloit disputer le prix du pugilat. C'étoit Apollonius d'Alexandrie, surnommé Ranthi, car les Alexandrins prennent volontiers des surnoms. Il fut le premier Egyp-

(1) *Nicostrate.* Quintilien le donne comme le modèle d'un athlète universel qui réussissoit admirablement bien presque dans tous les genres d'exercice.

(2) *A un homme d'Egées.* Egées étoit une petite ville de Cilicie qui avoit un port. Strabon, page 676.

tien que les Eléens condamnèrent, non pour avoir donné ou reçu de l'argent, mais pour ne s'être pas rendu à Olympie dans le temps porté par la loi : il eut beau dire qu'il avoit été retenu aux Cyclades par les vents contraires. Héraclide, son compatriote, fit voir la fausseté de cette excuse, et qu'Apollonius n'étoit arrivé trop tard que pour s'être voulu trouver aux jeux publics d'Ionie, et y gagner de l'argent; c'est pourquoi les Eléens l'exclurent des jeux olympiques, lui et tous ceux qui étoient dans le même cas, et ils décernèrent à Héraclide une couronne qui ne lui coûta aucune peine. Dans le temps qu'il la mettoit sur sa tête, Apollonius, piqué de cet affront, tout armé qu'il étoit pour le combat du pugilat, courut sur lui et le poursuivit jusques dans les sièges des juges, attentat dont il fut bien puni dans la suite.

Il y a encore deux statues qui ont été mises de nos jours; car en la deux cent vingt-sixième olympiade on surprit deux athlètes qui s'entendoient ensemble pour le prix de la lutte : on les condamna à une grosse amende, et de cette amende on fit faire deux statues de Jupiter, dont l'une est à gauche, l'autre à droite sur le chemin qui mène au stade. L'un des athlètes avoit nom Didas, et l'autre, qui avoit donné l'argent, s'appeloit Garapammon; ils étoient tous deux Egyptiens du gouvernement de l'Arsinoïde. On peut trouver sur-

prenant que des étrangers respectassent assez peu
a majesté suprême de Jupiter Olympien, pour
oser ainsi violer les loix des jeux olympiques;
nais il est encore plus étrange que des Eléens
es violassent eux-mêmes : c'est néanmoins ce qui
irriva en la cent quatre-vingt-douzième olympiade.
Le jeune Polyctor, fils de Damonique, éléen,
et le jeune Sosandre, fils de Sosandre de Smyrne,
levoient lutter l'un contre l'autre. Damonique
souhaitant passionnément que son fils pût être
couronné, gagna le jeune Sosandre par des pré-
sens, et l'engagea à se laisser vaincre. Les juges,
nformés de cet indigne trafic, punirent, non les
enfans, mais les pères, comme coupables de cette
supercherie; et l'amende qu'ils payèrent servit
à avoir les deux statues dont je parle. L'une est
placée dans le lieu d'exercice des Eléens, l'autre
dans l'Altis, devant un portique qu'ils nomment
encore le Pécile, à cause des peintures qui y
étoient autrefois; d'autres l'appellent le portique de
l'écho, parce qu'il y a un écho qui rend les paroles
usqu'à sept fois. Enfin, en la deux cent unième
olympiade, un pancratiaste d'Alexandrie, nommé
Sérapion, eut si grande peur de ses antagonistes,
que la veille du combat il s'enfuit. C'est le seul
que les Eléens aient été obligés de punir pour un
pareil sujet. Au reste, toutes les statues dont j'ai
parlé jusqu'ici, ont été érigées pour les causes que
j'ai dites.

CHAPITRE XXII.

Mais on voit plusieurs autres statues de Jupiter, qui ont été faites tant aux dépens des villes que des particuliers. Dans l'Altis, près du chemin par où l'on va au stade, est un autel qui ne sert jamais aux sacrifices : il est fait pour les joueurs de flûte et pour les hérauts qui se placent là et disputent entr'eux le prix de leur art. Auprès de cet autel il y a un Jupiter haut de six coudées sur un scabelon de bronze. Le dieu tient de ses deux mains un foudre. Cette statue a été donnée par les Cynéthéens (1) : celle qui suit est un Jupiter, que l'on a représenté dans la première jeunesse avec un collier et sans barbe : c'est un présent de Cléolas de Phliasie. Près de la chapelle d'Hippodamie on voit un très-beau piédestal de marbre, en forme de demi-cercle. Au milieu du piédestal est un Jupiter entre l'Aurore et Thétis, qui implorent l'assistance du dieu pour leurs enfans. Sur les côtés de la base quatre Grecs et quatre Barbares en posture de combattans sont tournés les uns vers les autres; savoir, Hélénus et Ulysse comme les deux plus sages de l'une et de l'autre armée; Pâris et Ménélas à cause de leur an-

(1) *Par les Cynéthéens*. C'étoit des peuples de l'Arcadie, ainsi appelés du nom de Cynéthus, un des fils de Lycaon.

cienne haine ; Enée et Diomède ; Ajax, fils de Télamon, et Deïphobe ; ces statues sont de Lycius, fils de Myron. Une inscription, qui est aux pieds du Jupiter, apprend qu'elles ont été consacrées par les habitans d'Apollonie, ville bâtie par Apollon sur le bord de la mer Ionienne, et que ces peuples y ont employé la dixième partie des dépouilles qu'ils avoient remportées sur les Abantes et sur la ville de Thronium. Par la ville de Thronium et par les Abantes dont il est parlé, on entend une ville et des peuples (1) de la Thesprotie d'Epire vers les monts Cérauniens : car la flotte des Grecs, en revenant de Troye, ayant été dispersée par la tempête, les Locriens de Thronium, sur le fleuve Boagrius, et les Abantes de l'isle Eubée, avec leurs huit vaisseaux, échouèrent à la côte des monts Cérauniens. Là ils bâtirent une ville qu'ils appelèrent aussi Thronium, et ils donnèrent le nom d'Abantide au pays qu'ils occupèrent. Dans la suite ils furent chassés par les Apolloniates leurs voisins. Apollonie, selon d'autres, est une colonie de Corcyréens, et selon quelques-

(1) *On entend une ville et des peuples.* Pausanias distingue ici deux villes de Thronium et deux sortes d'Abantes ; les uns originaires de l'isle Eubée, dite aujourd'hui *le Négrepont* ; les autres qui s'établirent dans la Thesprotie, et y bâtirent une nouvelle ville, à laquelle ils donnèrent le nom de Thronium.

uns, c'est une colonie de Corinthiens (1), qui ayant chassé les anciens habitans, profitèrent de leurs dépouilles.

Un peu plus loin on trouve un autre Jupiter tourné vers le soleil levant : il a une couronne de lys (2) sur la tête, et tient une aigle d'une main, et un foudre de l'autre. C'est une offrande des Métapontins (3). L'ouvrage est de la façon d'Aristonoüs de l'isle d'Egine : je ne sais ni qui a été le maître de ce statuaire, ni même en quel temps il a vécu. Les Phliasiens ont aussi consacré plusieurs statues qui représentent Jupiter, les filles d'Asopus et Asopus lui-même. Voici l'ordre dans lequel ces statues sont rangées. La première est Némée, l'aînée des filles d'Asopus; ensuite Egine, et auprès d'elle Jupiter qui la caresse; suit Harpine qui, si l'on en croit les Eléens et les Phliasiens, fut aimée du dieu Mars et eut de lui Œnomaüs, qui régna à Pise. Après Harpine c'est Corcyre, qui est suivie de Thébé; et en dernier lieu, Asopus. On dit que Neptune de-

(1) *C'est une colonie de Corinthiens.* C'est le sentiment de Thucydide, liv. 1.

(2) *Une couronne de lys.* Je lis avec Paulmier τὰ κρινὰ pour ἤρινὰ, dont la signification est trop vague.

(3) *Une offrande des Métapontins.* Métaponte étoit une ville d'Italie, qui d'abord eut nom *Siris*, et fut ensuite appelée Métaponte, du nom de Métapus, fils de Sisyphe.

vint amoureux de Corcyre, et Pindare nous fait entendre que Thébé ne fut pas indifférente à Jupiter. Des Léontins ont aussi érigé une statue à Jupiter Olympien, non au nom de leur ville, mais au leur propre. Jupiter haut de sept coudées tient une aigle de la main gauche, et un javelot de la droite, suivant les idées des poëtes; ces Léontins furent Hippagoras, Phrynon, et Enésidème; mais je crois que cet Enésidème est différent de celui qui devint le tyran de Léontium.

CHAPITRE XXIII.

QUAND on a passé le chemin qui mène au sénat, on trouve un Jupiter qui est sans aucune inscription. Si vous tournez ensuite du côté du septentrion, vous verrez encore un Jupiter qui regarde le soleil levant. Cette statue fut dédiée par tous les peuples de la Grèce qui avoient combattu à Platée contre Mardonius, général de l'armée des Perses. Les noms de ces peuples et de toutes les villes qui eurent part à cette glorieuse journée, sont gravés sur la surface du piédestal qui est à main droite. Les Lacédémoniens sont les premiers, ensuite les Athéniens, puis les Corinthiens et les Sicyoniens, en cin-

quième lieu les Eginètes. Après les Eginètes viennent les Mégaréens et les Epidauriens. Parmi les peuples d'Arcadie on nomme les Tégéates et les Orchoméniens, ensuite les Phliasiens, ceux de Thrœzène et ceux d'Hermioné. Des confins d'Argos il n'y a que les Tirynthiens de nommés, comme de tous les peuples de la Béotie il n'y a que ceux de Platée. Parmi les Argiens, ceux de Mycènes sont aussi les seuls. Entre les insulaires on nomme ceux de Chio et ceux de Milet. Les Ambraciotes étoient venus de la Thesprotie d'Epire : on nomme aussi ceux de Ténos; les Lépréates sont les seuls de la Triphylie. Mais des peuples qui habitent les environs de la mer (1) Egée et les Cyclades, ceux de Ténos ne sont pas les seuls; car on nomme encore ceux de Naxi et ceux de Cythnos. Il est même fait mention des Styréens, peuples de l'Eubée. Ensuite on vient aux Eléens, à ceux de Potidée, aux Anactoriens; ceux de Chalcis sur l'Euripe sont les derniers. Du nombre des villes qui ont place dans cette inscription, plusieurs sont aujourd'hui détruites: car les Argiens rasèrent Mycènes et Tirynthe, incontinent après que les Perses eurent été chassés

(1) *Qui habitent les environs de la mer Egée.* Le texte dit ἐκ δὲ Αἰγίου, *ex Ægio, d'Egium.* Mais c'est une faute de copiste qu'aucun interprète n'a remarqué. Il faut lire ἐκ δὲ Αἰγείου, *des environs de la mer Egée.*

Grèce. Les Ambraciotes et les Anactoriens, ii étoient des colonies de Corinthiens, furent ansférés à Nicopolis, sur le promontoire d'Acım, par Auguste. Pour ceux de Potidée, après oir été chassés deux fois de leur ville, la preière par les Athéniens, la seconde par Phiope, fils d'Amyntas, ils furent rétablis par Casnder; mais la ville changea de nom et s'appela assandrie, du nom de son restaurateur. Cette atue fut donc faite et posée dans le bois sacré Jupiter à Olympie, aux dépens et au nom de us ces peuples. C'est un ouvrage d'Anaxagore Égine, dont pourtant ceux qui ont écrit l'histoire Platée ne font aucune mention.

Devant la statue de Jupiter il y a une colonne e bronze, sur laquelle est gravé un traité d'alance entre les Athéniens et les Lacédémoniens our l'espace de trente ans. Les Athéniens firent e traité après avoir conquis pour la seconde fois oute l'Eubée, la troisième année (1) de l'olymiade où Crison d'Himéra remporta le prix du tade. Le traité porte que la ville d'Argos n'est

(1) *La troisième année de l'olympiade*, &c. Camérarius roit avec raison que le nombre de l'olympiade a échappé u copiste. Crison d'Himéra, dont parle ici Pausanias, avoit emporté le prix du stade trois olympiades consécutives, uivant le témoignage de Diodore de Sicile; ainsi l'olymiade de Pausanias n'est pas assez caractérisée.

point comprise dans les conditions, mais que cependant les Athéniens et les Argiens auront la liberté de faire alliance entr'eux, s'ils le jugent à propos. Près du char de Cléosthène, dont il sera parlé dans la suite, on voit encore une statue de Jupiter, qui a été donnée par les Mégaréens, et faite par deux frères, Thylacus et Onéthus, et par leurs enfans. Je n'ai pu savoir en quel temps ils vivoient, ni de quel pays ils étoient, ni sous quel maître ils avoient appris leur art. Auprès du char de Gélon il y a un Jupiter debout qui tient un sceptre. Cette statue est d'un goût fort ancien : on dit que c'est un présent des Hybléens. Pour moi, je connois deux villes d'Hybla en Sicile, l'une surnommée (1) Galéotis, l'autre la Grande, parce qu'en effet c'étoit la plus grande. Toutes deux conservent encore leur nom; mais l'une bâtie aux environs de Catane, est aujourd'hui entièrement déserte, et l'autre qui n'en étoit pas loin, n'est plus qu'un village, où néanmoins il s'est conservé un temple célèbre dans la Sicile, dédié à la déesse Hybléa : je croirois que ce sont les habitans de cette dernière, qui ont autrefois transporté à Olympie la

(1) *Surnommée Galéotis.* Le texte dit *Gereatis ;* mais c'est une faute de copite, comme Bochart l'a remarqué dans son Phaleg. Cette ville étoit ainsi dite du nom des poëtes ou devins Siciliens, que l'on nommoit *Galéotes.*

statue dont je parle; et ce qui me le faire croire, c'est que Philippe, fils d'Archoménide, nous représente ces peuples comme versés dans l'interprétation des songes et des prodiges, et comme beaucoup plus religieux que les autres barbares de la Sicile. Après ce monument de la piété des Hybléens, vous trouvez un prodigieux scabelon de bronze, sur lequel est une statue colossale de Jupiter, haute, à ce qu'il m'a paru, de dix-huit pieds. Une inscription en vers élégiaques dit que les Clitoriens ayant pris plusieurs villes, consacrèrent à Jupiter la dixième partie de leurs dépouilles, en lui offrant cette statue, faite par Télétas et par Ariston, qui étoient frères. Je crois que ces deux statuaires, Spartiates (1) de nation, n'étoient pas fort célèbres en Grèce; car les Eléens m'en auroient parlé, et encore plus les Lacédémoniens, qui ne se seroient pas tus sur le mérite de leurs compatriotes.

(1) *Je crois que ces deux Spartiates.* La version latine d'Amasée est ici très-fautive : c'est celle de Sylburge qu'il faut suivre.

CHAPITRE XXIV.

On trouve ensuite un autel consacré à Jupiter et à Neptune, l'un et l'autre surnommés Plébéens (1) ou amis du peuple. Près de cet autel est un Jupiter de bronze, sur un piédestal de même matière; c'est une offrande du peuple de Corinthe, et un ouvrage de Musus : ce Musus ne m'est pas autrement connu. Si du sénat vous allez au grand temple, vous verrez sur votre gauche un autre Jupiter qui tient un foudre de sa main droite. Il a sur la tête une couronne qui imite fort bien les fleurs : cette statue est d'Ascarus de Thèbes, élève d'un célèbre Sicyonien (2). On dit que les Thessaliens firent ce présent à Jupiter après la guerre qu'ils eurent contre les Phocéens, et que ce fut une portion des dépouilles remportées sur l'ennemi. Cette guerre arriva avant que Xerxès vint en Grèce; ainsi ce n'est pas de la guerre sacrée, comme on l'a nommée, que je prétends parler. A quelques pas de-là, autre statue de Jupiter, donnée par les Psophidiens, après l'heu-

(1) *L'un et l'autre surnommés Plébéens.* Le surnom grec est Λαοῖτα, *plebeii, publicolæ, amis du peuple.*

(2) *Elève d'un célèbre Sicyonien.* Ce maître si célèbre étoit nommé dans le texte, mais le nom a échappé au copiste.

reux succès d'un combat, comme on l'apprend par l'inscription. Près du grand temple, à droite, vous voyez un Jupiter qui est tourné vers l'orient; il a douze pieds de haut. Cette statue fut consacrée par les Lacédémoniens, lorsque les Messéniens, qu'ils avoient domptés, secouèrent le joug pour la seconde fois : ces deux vers qui servent d'inscription en font foi :

Puissant fils de Saturne accepte cet hommage,
Soit favorable à Sparte et soutien son courage.

Nul Romain que je sache, ni patricien, ni plébéien, n'avoit encore fait d'offrandes dans aucun temple des Grecs avant Mummius. Ce fut Mummius, qui le premier, des dépouilles remportées sur les Achéens, consacra une statue de bronze à Jupiter dans Olympie. Cette statue est à gauche de celle des Lacédémoniens, tout contre la première colonne du temple. Mais de toutes les statues de bronze qui sont dans l'Altis, la plus grande est un colosse de Jupiter de vingt-sept pieds de hauteur, posé par les Eléens après la guerre qu'ils eurent contre les Arcadiens. Près du temple de Pélops, on voit une colonne de hauteur médiocre. Sur cette colonne est une petite statue de Jupiter avec une main avancée. Vis-à-vis on a placé de suite plusieurs statues, parmi lesquelles vous en voyez une de Jupiter et une de Ganymède. Homère dit dans l'Iliade, que Ganymède fut enlevé par

les dieux pour servir à boire à Jupiter, et qu'en récompense Jupiter donna de fort beaux chevaux à Tros, père du jeune échanson. C'est un Thessalien, nommé Gnothis, qui a dédié ces deux statues, et c'est Aristocle, fils et disciple de Cleoetas, qui les a faites. Là même est un Jupiter encore jeune et sans barbe : il fait partie de plusieurs autres présens attribués à Smicythus. Je dirai dans la suite qui étoit ce Smicythus, et pourquoi il a fait tant de riches offrandes à Jupiter. Sur le même chemin, en avançant un peu, vous trouvez encore un Jupiter sans barbe : c'est un don des Elaïtes, peuples qui des bords du Caïque, sont descendus vers la mer, et ont occupé l'Eolie. Cette statue est suivie d'une autre. L'inscription porte que ce sont les Gnidiens, habitans de la Chersonèse, qui en érigeant ce monument, ont voulu consacrer à Jupiter une partie du butin qu'ils avoient fait sur leurs ennemis. Ils ont mis auprès de Jupiter, d'un côté Pélops, de l'autre le fleuve Alphée. Gnide, ville de Carie, est pour la plus grande partie dans le continent, et la Chersonèse est une isle jointe par un pont au continent de la Carie. Je crois donc que ce sont les insulaires qui ont fait présent de cette statue à Jupiter, comme ces Ephésiens qui habitent Corèse en ont donné une en leur propre et privé nom. Près des murs de l'Altis,

vous verrez un Jupiter tourné vers l'occident. La statue est sans inscription ; mais on croit que c'est Mummius, qui a fait encore ce présent, après avoir heureusement terminé la guerre d'Achaïe.

Dans le sénat il y a un Jupiter Horcius (1), qui a un air terrible et tout propre à donner de la crainte aux perfides et aux méchans. Il tient un foudre de l'une et de l'autre main. C'est en sa présence que tous les athlètes, leurs pères, leurs frères et leurs maîtres d'exercice jurent solemnellement qu'ils ne commettront aucune fraude dans la poursuite du prix des jeux olympiques. On immole un porc, on le met en pièces, et c'est sur les membres de la victime (2) que l'on fait prêter ce serment. Les athlètes jurent aussi qu'ils ont employé dix mois entiers à apprendre l'espèce d'exercice et de combat pour lequel ils se présentent. Ceux qui sont établis pour examiner les enfans qui doivent combattre, et les jeunes poulains dont on veut se servir, jurent qu'ils ne se laisseront point corrompre, que rien ne les empêchera de décider selon la justice et la

(1) *Jupiter Horcius*. C'est Jupiter qui préside aux sermens, ἀπὸ τοῦ ὅρκου, *à jurejurando*.

(2) *Sur les membres de la victime*. Amasée n'a pas entendu le sens du mot grec τόμιαι, qu'il rend en latin par celui de *testes*. Il ne signifie autre chose que les membres dépecés de la victime.

conscience, et qu'ils garderont le secret sur les raisons qui leur auront fait approuver les uns et rejeter les autres. Je ne songeai point à demander à mes antiquaires ce que l'on faisoit de la victime après ce serment. Je sais seulement en général que c'est une très-ancienne coutume que de ne point manger d'une victime sur laquelle on a fait un serment. Homère nous en fournit une preuve, lorsqu'il dit que le héraut Talthybius jeta dans la mer ce porc sur lequel Agamemnon jura qu'il n'avoit jamais pris aucune familiarité avec Briséis. C'étoit l'usage de l'ancien temps. Sous les pieds de Jupiter Horcius est un quadre de bronze, où l'on a gravé des vers élégiaques, qui contiennent des imprécations contre ceux qui se parjurent. Voilà un détail très-exact de toutes les statues de Jupiter qui se voient dans l'Altis; car pour celle qui est auprès du grand temple, c'est un Corinthien qui l'a consacrée, non pas un Corinthien de l'ancienne Corinthe, mais depuis que la ville a été rétablie et repeuplée par César; et sous la forme de Jupiter, c'est Alexandre, fils de Philippe, que l'on a voulu représenter.

CHAPITRE XXV.

Il me faut aussi faire mention des statues qui ont quelque rapport à Jupiter, non immédiatement par leur ressemblance avec le dieu, mais seulement par le motif de religion qui les a fait ériger. Car je distingue celles-là des statues dont la consécration se rapporte uniquement à la gloire des hommes, et dont je parlerai aussi en donnant la liste des célèbres athlètes. Ces Messéniens qui habitent près du détroit de Sicile, ayant envoyé, suivant leur coutume de temps immémorial, une troupe de trente-cinq enfans, avec leur maître de musique et un joueur de flûte, pour assister à une fête que ceux de Rhegium célèbrent tous les ans avec beaucoup de solemnité, il arriva que le vaisseau qui les portoit périt sans qu'il s'en pût sauver un seul. Ce bras de mer est en effet très-dangereux; les vents qui soufflent de la mer Adriatique d'un côté, et de la mer Tyrrhénienne de l'autre, soulevant les flots du détroit, y excitent de furieuses tempêtes. Et lors même que les vents sont tombés, ce bras de mer reste si agité, d'ailleurs, il est si plein de monstres marins, que les passagers qui y font naufrage, perdent toute espérance de salut. Si Ulysse fit

naufrage (1) dans ce détroit, il ne se sauva et n'aborda en Italie que par le secours des dieux, dont la protection peut aisément nous tirer des plus grands dangers. Les Messéniens (2) pleurèrent la mort de ces enfans, et entr'autres honneurs qu'ils rendirent à leur mémoire, ils érigèrent une statue de bronze à chacun d'eux dans le bois sacré de Jupiter à Olympie, sans oublier ni le maître de musique, ni le joueur de flûte. Une vieille inscription porte que c'est un monument des Messéniens qui habitent près du détroit. Dans la suite des temps, Hippias, qui étoit en grande réputation de sagesse parmi les Grecs, fit une autre inscription en vers élégiaques. Ces statues sont de Callon, éléen.

En Sicile, vers le promontoire Pachynum, qui est au midi et qui regarde la Lybie (3), il y a une

(1) *Si Ulysse fit naufrage.* Amasée n'a pas pris le sens de l'auteur; tout cet endroit de sa version est un tissu de fautes.

(2) *Les Messéniens.* Amasée dit, *Mamertini*, les Mamertins; mais le texte dit, *les Messéniens.* Il n'y falloit rien changer, quoique l'on puisse prendre les uns et les autres pour le même peuple.

(3) *Et qui regarde la Libye.* Servius, dans son commentaire sur le troisième liv. de l'Enéïde, dit que le promontoire Pachynum regardoit la Grèce et non la Libye. Tous les géographes, et Polybe, liv. 1, sont en

ville nommée Motye, qui est peuplée de Phéniciens et de Libyens. Les Agrigentins (1) ayant fait la guerre à ces barbares et pris leur ville, employèrent une partie des dépouilles à représenter en bronze de jeunes enfans qui tendent les bras comme pour implorer le secours du ciel; puis ils consacrèrent ces statues à Jupiter Olympien : elles sont le long des murs du bois sacré; je les crois de Calamis, et elles passent pour telles. Quant à la Sicile, elle est peuplée de plusieurs nations, grecques et barbares. Les nations barbares sont les Sicaniens et les Sicules, qui y sont descendus d'Italie; les Phrigiens, qui y sont venus des rives du Scamandre et de la Troade; les Phéniciens et les Libyens, qui ont aussi passé dans cette isle, lorsque les Carthaginois y envoyèrent une colonie. Les Grecs sont des Doriens, des Ioniens, avec quelque mélange de Phocéens et d'Athéniens. Ce monument des Agrigentins est placé auprès des

cela d'accord avec Servius. Ainsi on peut dire que Pausanias n'étoit pas un fort bon géographe. Peut-être aussi que c'est une pure méprise, et que l'auteur a voulu dire, *le promontoire de Lilybée ;* pour lors tout quadreroit. Quoi qu'il en soit, le promontoire Pachynum, aujourd'hui *le cap Passaro,* est à l'orient et regarde la Grèce, non la Libye.

(1) *Les Agrigentins.* Agrigente ou Agragas, à présent *Girgenti,* étoit une ville considérable de la Sicile. Phalaris, ce fameux tyran, étoit d'Agrigente et y exerçoit ses cruautés.

murs de l'Altis avec deux statues d'Hercule, jeune et tout nud : l'une le représente, tuant à coups de flèches le lion de la forêt de Némée. L'Hercule et le lion sont de Nicodamus, et c'est Hippotion de Tarente qui en a fait présent; l'autre a été donnée par Anaxippe de Mende. Les Eléens l'ont transportée en ce lieu; car autrefois elle étoit au bout du chemin qui mène d'Elis à Olympie, et que l'on nomme la voie sacrée.

Tous les peuples d'Achaïe, à frais communs, ont consacré à Jupiter autant de statues qu'il y eut de Grecs qui tirèrent au sort pour voir à qui combattroit contre Hector, qui leur avoit fait un défi. Ces illustres Grecs sont rangés sur un même piédestal près du grand temple : ils sont armés de piques et de boucliers. Vis-à-vis est Nestor sur un piédestal à part, qui jette leur nom dans un casque; car ils furent neuf qui tirèrent au sort, mais il ne paroît que huit statues, parce que Néron, à ce que l'on prétend, transporta celle d'Ulysse à Rome. Agamemnon est le seul dont le nom soit marqué, et son nom est écrit contre l'ordre naturel de la droite à la gauche. Celui sur le bouclier de qui l'on voit un coq pour symbole, c'est Idoménée, petit-fils de Minos, et qui par sa mère Pasiphaé, descendoit du soleil; car le coq est regardé comme un oiseau consacré au soleil, parce qu'il annonce le lever de cet astre. Deux

vers élégiaques, gravés sur le bronze, disent que ce sont les Achéens, peuples descendus du divin Pélops, fils de Tantale, qui ont fait présent de ces belles statues à Jupiter; et deux autres nous apprennent que c'est le célèbre Onatas d'Egine, fils de Mycon, qui les a faites.

Près de ce monument des Achéens, on voit un Hercule qui combat pour un bouclier contre une amazone représentée à cheval. Evagoras de Zancle, a donné cet Hercule, et c'est un ouvrage d'Aristocle Cydoniate : cet Aristocle (1) est au nombre des plus anciens statuaires; on ne peut pas même dire en quel siècle il florissoit. On sait seulement que cette statue a été posée avant que Zancle eût le nom de Messène, comme elle l'a aujourd'hui. Ceux de Thase ont aussi fait don d'un Hercule de bronze avec son piédestal. Ces peuples sont originairement Phéniciens; car, sortis de Tyr et des autres endroits de la Phénicie, ils s'embarquèrent avec Thasus, fils d'Agénor, pour aller chercher Europe. L'Hercule qu'ils ont dédié à Jupiter Olympien, est haut de dix coudées : il tient de la main droite une massue, et de la gauche un arc. J'ai ouï dire à Thase (2),

(1) *Cet Aristocle.* La version latine d'Amasée attribue à l'ouvrage ce qui est dit de l'ouvrier.

(2) *J'ai ouï dire à Thase.* Non-seulement Pausanias avoit voyagé en Phénicie, comme il le fait entendre ici, mais

que du commencement, l'Hercule qu'ils honoroient, étoit l'Hercule de Tyr; mais que dans la suite, ayant eu commerce avec les Grecs, *ils* avoient aussi honoré leur Hercule, fils d'Amphytrion. Quoi qu'il en soit, deux vers élégiaques, qui servent d'inscription à la statue, ne laissent pas douter que ce ne soit un ouvrage d'Ouatas, fils de Micon, et natif d'Egine : c'étoit un excellent statuaire, que je ne crois inférieur à aucun de ceux qui ont paru depuis Dédale, ou qui sont sortis de l'école d'Athènes.

CHAPITRE XXVI.

Vous verrez encore une statue de la Victoire, posée sur une colonne; elle est de la façon de Péonius de Mende : c'est un monument de ces Messéniens descendus des Doriens, qui reçurent Naupacte de la libéralité d'Athènes. Je le crois fait des dépouilles remportées sur les Acarnaniens et les Œniades : mais si l'on s'en rapporte aux Messéniens, c'est le tribut qu'ils payèrent

il avoit donné une relation de son voyage. Cette relation subsistoit encore du temps d'Eusthate et d'Etienne de Byzance, qui en citent quelques endroits ; et l'on peut la mettre au rang de ces ouvrages dont la perte mérite le plus justement nos regrets.

à Jupiter après la victoire par eux remportée dans l'isle Sphactérie ; et la preuve qu'ils en donnent, c'est que s'il s'étoit agi des Acarnaniens et des Œniades, ils n'auroient pas hésité à marquer le nom de ces peuples, sans craindre de les offenser ; au lieu que s'agissant d'ennemis tels que les Lacédémoniens, ils ont voulu les ménager, et ont mieux aimé ne point mettre d'inscription à la statue.

En parcourant le bois sacré, j'y ai trouvé des présens de Smicythus, épars de tous côtés : mais après la statue d'Iphitus et celle d'Ecéchiria (1), qui de sa main couronne ce héros, vous voyez de suite plusieurs statues données par ce même Smicythus, une Amphytrite, un Neptune, une Vesta, tous ouvrages de Glaucus d'Argos ; et sur la gauche du grand temple, une Proserpine, une Vénus, un Ganymède, une Diane, Homère et Hésiode, l'élite des poëtes, ensuite un Esculape et une Hygeia ; enfin le dieu Agon (2), que vous reconnoissez à deux contre-poids d'athlètes qu'il

(1) *D'Ecéchiria.* Pausanias, dans le chap. 10 de ce même livre, dit qu'Ecéchiria étoit femme d'Iphitus. Cependant Amasée en fait ici une espèce de déesse qui présidoit aux trèves, en quoi il a peut-être raison, car le nom d'*Ecéchiria* semble marquer cela.

(2) *Le dieu Agon.* Ils faisoient de ce dieu Agon une divinité qui présidoit aux combats athlétiques.

porte entre ses mains. Ces contre-poids (1) sont faits en manière de demi-cercle, non parfaitement rond, mais un peu ovale, et au défaut du cercle il y a un endroit par où l'on passe les doigts comme entre les courroies d'un bouclier. Après le dieu Agon, est un Bacchus, un Orphée, et ce Jupiter dont j'ai déjà parlé. Toutes ces statues sont de Denys d'Argos. On prétend que Smicythus en avoit donné plusieurs autres, que Néron a enlevées. On ne dit point de quelle école étoient ces deux statuaires d'Argos, Dionysius et Glaucus : pour le temps où ils ont vécu, on en peut juger par le temps du pieux et riche personnage qui les a employés : car Hérodote (2) nous apprend que Smicythus fut premièrement domestique d'Anaxilas, tyran de Rhegium; qu'ensuite il devint son intendant, et qu'après la mort de son maître, il se retira à Tégée. On voit, par plusieurs inscriptions, qu'il étoit fils de Chœrus, qu'il naquit à Rhegium, et que Messine, sur le détroit, fut le lieu de son domicile : par d'autres, on voit qu'il demeuroit à Tégée. La plupart de ses riches présens n'étoient que l'accomplissement

(1) *Ces contre-poids*, en grec ἁλτῆρες, *libramenta*, des contre-poids. Vous en pouvez voir la forme dans les remarques de Paulmier sur les Eliaques de Pausanias.

(2) *Car Hérodote*. Dans Hérodote, liv. 7, le Smicythus de Pausanias est appelé *Micythus*.

d'un vœu qu'il avoit fait à Jupiter pour obtenir la guérison de son fils, malade de phtisie. Les dons qu'il a faits, sont de deux espèces, les uns plus considérables, de la façon de Glaucus d'Argos, les autres moins, de la main de Denys. Auprès des premiers, on a placé une Minerve qui a son casque et son égide. Cette statue est une offrande des Eléens, et c'est Nicodamus de Ménale qui l'a faite. A côté de Minerve est une Victoire donnée par ceux de Mantinée, après une guerre dont le succès fut heureux : l'inscription ne dit point quelle guerre c'étoit. Cette Victoire passe pour être de Calamis, qui ne lui a point donné d'aîles, ayant pris pour modèle celle qui est à Athènes et qui n'est point aîlée. Auprès des seconds, on voit une partie des travaux d'Hercule, son combat contre le lion néméen, et contre l'hydre, son entreprise sur le cerbère, et sa victoire sur le sanglier qui infestoit les bords du fleuve Erymanthe. Toutes ces statues d'Hercule furent données par les Héracléotes, après qu'ils eurent ravagé le pays des Mariandyniens, qui étoient des barbares limitrophes. Héraclée est une ville sur le Pont-Euxin, bâtie par une peuplade de Mégaréens et de Tanagréens, qui vint s'établir là. Vis-à-vis de ces dernières statues, vous en voyez un grand nombre d'autres qui se suivent ; elles sont au midi et tout contre le temple de Pélops.

CHAPITRE XXVII.

Les plus dignes de curiosité sont celles qui ont été consacrées par Phormis. C'étoit un Ménalien, qui, ayant passé en Sicile, s'attacha à Gélon, fils de Dinomène; puis à Hiéron, frère de Gélon: il acquit beaucoup de gloire à la guerre, sous ces deux princes; et parvenu à une grande fortune, il fit de riches présens, non-seulement à Jupiter Olympien, mais aussi à Apollon de Delphes. On voit entr'autres à Olympie, deux beaux chevaux de bronze; ils ont chacun un palfrenier qui les tient par la bride. Denys d'Argos, a fondu l'un, et Simon d'Egine a fondu l'autre. Sur le flanc du premier on a gravé une inscription qui porte que c'est Phormis; arcadien, natif de Ménale, et présentement Syracusain, qui a offert ces chevaux à Jupiter. Les Eléens sont persuadés que l'on a versé dans un de ces chevaux ce dangereux philtre qu'on appele *hippomane* (1), et tout autre peut

(1) *Qu'on appelle hippomane.* Cette espèce de poison si connu par les écrits des anciens, tire son nom de ἵππος, *equus, un cheval*, et de μανία, *manie*, *fureur*. Pline dit que l'hippomane est une caroncule noire qui est à la tête du poulain naissant. Mais Servius et Columella croient que c'est un venin qui coule de la partie naturelle des cavales quand elles sont en chaleur.

peut croire (1) que quelque magicien, par un effet de son art, a donné à cette statue la vertu surprenante qu'elle a d'attirer les chevaux. Car, quoique ce ne soit pas le plus beau cheval de bronze qu'il y ait dans l'Altis, et que même il ait la queue coupée, ce qui le rend un peu difforme, cependant les chevaux entiers, non-seulement au printemps, mais durant toute l'année, sont si épris de cette statue, que rompant leurs licous, ils s'échappent de l'écurie, courent tout le bois sacré, et viennent pour monter sur ce cheval, comme si c'étoit une belle cavale qui eût vie. Il est vrai que leurs pieds glissent sur le bronze; mais ils ne se rebutent pas pour cela; au contraire, ils redoublent leurs efforts, ils écument, ils hennissent; et pour les faire cesser, il faut les éloigner à grands coups de fouets et de fourches. J'ai vu en Lydie une autre merveille, à la vérité d'espèce différente, mais où je crois que la magie a part aussi. Ces Lydiens, que l'on surnomme Persiques (1), ont deux villes, Hiérocésarée et Hypépas, dont chacune a un temple, dans chaque temple est une chapelle avec un autel, et sur cet autel il y a tou-

(1) *Et tout autre peut croire.* Je lis avec Kuhnius *καὶ ἄλλῳ ἐςὶ σὺν ἀνδρὸς μάγου σοφίᾳ.* Par ce changement le texte devient intelligible, au lieu qu'il ne l'étoit pas.

(2) *Ces Lydiens que l'on surnomme Persiques.* Ils étoient ainsi surnommés parce qu'ils avoient pris des Perses le culte qu'ils rendoient au soleil, et leurs cérémonies.

jours de la cendre qui pour la couleur ne ressemble à nulle autre. Le mage qui a soin de la chapelle met du bois sec sur l'autel ; il prend sa thiare, il invoque je ne sais quel Dieu, par des oraisons tirées d'un livre en langue barbare, et inconnue aux Grecs ; ensuite le bois s'allume de lui-même sans feu, et la flamme en est très-claire ; c'est ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Parmi les offrandes de Phormis, on voit sa propre statue. Il est représenté combattant l'ennemi, et se battant seul contre trois. L'inscription porte que ce brave soldat est Phormis de Ménale, et que c'est Lycortas, de Syracuse, qui a consacré cette statue. Sans doute que ce Lycortas étoit un ami de Phormis; mais les Grecs, confondant les présens de l'un avec les présens de l'autre, les attribuent tous indistinctement à Phormis. Quant au Mercure qui porte un bélier sous son bras, la tête dans un casque, et vêtu d'une tunique et d'un manteau, il n'est pas au nombre des statues données par Phormis: ce sont les Phénéates, peuples d'Arcadie, qui l'ont consacré à Jupiter, et l'inscription dit que c'est un ouvrage d'Onatas et de Callitèle. Ce Callitele, autant que j'en puis juger, étoit ou fils ou élève d'Onatas. Après ce Mercure, vous en voyez un autre qui tient un caducée : suivant l'inscription, c'est Glaucia, de Rhegium, qui l'a donné, et Callon, éléen, qui l'a fait. On voit aussi

deux vaches de bronze consacrées, l'une par ceux de Corcyre, l'autre par ceux d'Erétrie, et toutes deux de la façon de Philésius d'Erétrie. Dans mes mémoires sur la Phocide, je ne manquerai pas de dire pourquoi les Corcyréens ayant fait faire deux vaches de bronze, donnèrent l'une à Jupiter Olympien, et l'autre à Apollon de Delphes: cependant, voici une particularité que j'ai ouï raconter de celle qui est à Olympie. Un enfant qui s'étoit couché sous le ventre de cette statue, après s'être amusé quelque temps à jouer, voulut se lever, et en se levant il se heurta si rudement la tête contre le bronze, qu'au bout de quelques jours il en mourut. Les Eléens voulant punir la statue comme coupable de meurtre (1), furent sur le point de la mettre hors du bois sacré; mais l'oracle de Delphes les en empêcha, en les avertissant qu'ils devoient se contenter des purifications que les Grecs ont accoutumé de pratiquer pour expier un meurtre involontaire.

(1) *Voulant punir la statue comme coupable de meurtre.* Voilà un usage qui nous paroît fort ridicule, et qui néanmoins est fondé en raison. Ils faisoient le procès, même aux choses inanimées qui avoient causé ou seulement occasionné la mort d'un homme; c'étoit pour donner plus d'horreur de l'homicide. Dans ces temps si éloignés où le monde n'étoit pas peuplé comme à présent, on comptoit la vie d'un homme pour beaucoup, au lieu qu'aujourd'hui elle est comptée presque pour rien.

Vers le milieu de l'enceinte du bois sacré, vous trouvez un trophée sous des platanes. Une inscription gravée sur un bouclier, porte que ce trophée a été érigé par les Eléens vainqueurs des Lacédémoniens. Je ne doute point que ce ne soit après le combat dont j'ai parlé, et où fut blessé cet Eléen, dont on trouva le corps en réparant la voûte du temple de Junon. Près de-là est une statue dédiée par ceux de Mende en Thrace. Je la pris d'abord (1) pour une statue d'athlète, parce qu'elle est auprès de celle d'Anauchidas, éléen, qui tient deux contre-poids d'athlète dans ses mains; mais par une inscription gravée sur la cuisse du Thrace, on apprend que ceux de Mende s'étant rendus maîtres de Siptée, en consacrèrent les dépouilles à Jupiter. Siptée étoit apparemment quelque ville ou quelque forteresse de Thrace. Pour ceux de Mende, ils sont originairement Grecs et même Ioniens, et ils habitent cette côte maritime de la Thrace où est la ville de Sané (2).

(1) *Je la pris d'abord* Je lis avec Kuhnius με pour μὲν, qui n'a point de sens.

(2) *De Sané.* Le texte dit, *où est la ville d'Enus.* C'est une faute de copiste. Mende n'étoit point près d'Enus. Il faut lire πρὸς Σάνη, *près de Sané.* Hérodote, liv. 7. Thucydide, liv. 4, Strabon, liv. 7, parlent de *Sené* comme d'une ville qui étoit située sur le bord de la mer, près du mont Athos, et peu éloignée de Mende. *Paulmier.*

FIN DU CINQUIÈME LIVRE ET DU SECOND VOLUME.

OBSERVATIONS du Chevalier FOLLART, *sur la bataille de Messénie.* (Voyez la page 175 de ce volume).

ON n'accusera pas Pausanias d'imiter les voyageurs qui nous arrêtent quelquefois par le récit de leurs diverses aventures, et ne manquent pas aussi de nous apprendre où ils couchent, où ils dînent et où ils séjournent. Notre voyageur ne nous apprend rien de tout cela; mais en récompense, il nous découvre une infinité de choses, qu'on chercheroit en vain dans les auteurs de l'antiquité qui ont échappé à la barbarie des temps. C'est un excellent ouvrage, il faut l'avouer; et ceux qui s'appliquent à l'étude et à la recherche des monumens antiques de pierre, de bronze, des médailles, et des coutumes des peuples des temps les plus reculés, auront de quoi se satisfaire, et débrouilleront bien des choses par l'étude de son livre. Je ne vois rien de plus curieux ni de mieux écrit. Pausanias n'en demeure pas-là, et ne se borne pas à son seul sujet: il s'en détache quelquefois, et si nous le perdons de vue, on n'a pas la force de s'en plaindre lorsqu'il y revient. Il nous découvre une infinité de faits historiques, dont nous ne savions presque rien, et d'autres que nous

ignorions absolument. Il rapporte toute la guerre des Lacédémoniens contre les Messéniens, d'un bout à l'autre, aussi bien que les motifs qui engagèrent les premiers à se soumettre les autres. Ils n'étoient pas trop bien fondés au jugement de notre auteur : mais quoi ! les Lacédémoniens étoient tous guerriers, leur politique et leurs loix étoient toutes militaires; nul autre art que celui de la guerre : il ne leur étoit pas même permis d'en exercer aucun qui n'y eût rapport. Les richesses, d'où naissent le luxe, la bonne chère, et tous les vices imaginables, étoient inconnus à Sparte, et tout ce qui sortit de la boëte de Pandore n'y entra jamais. Ils ne connoissoient et ne pratiquoient que les vertus militaires, c'est-à-dire, qu'ils étoient tous gens de bien; et comme ils ne faisoient d'autre métier que celui de la guerre, il falloit bien qu'ils le fissent, de peur que l'oisiveté ne vint à corrompre leurs mœurs. Sur ce pied-là toute guerre étoit juste lorsqu'elle étoit nécessaire. Elle ne pouvoit l'être davantage : trop resserrés dans leur pays, le plus mauvais et le plus ingrat du Péloponnèse, ils songèrent à se mettre un peu plus au large; et trouvant la Messénie à leur bienséance, ils songèrent à s'en rendre les maîtres.

Cette guerre leur coûta cher, et bien des disgraces; mais comme ils étoient patiens (vertu toujours compagne des peuples guerriers), ils surmontèrent enfin leurs ennemis, après plusieurs

batailles perdues, qui ne servirent qu'à les animer davantage ; ce qui n'arrive qu'aux vrais courages, aux hommes de grand cœur : les autres en sont abattus et se rebutent.

L'auteur grec décrit admirablement les actions qui se passèrent dans cette guerre; j'en juge par la traduction de l'abbé Gédoyn, dont le style est très-agréable. La description de cette première bataille est fort étendue. Je n'ai su quel nom lui donner, car il ne dit pas l'endroit où s'est passée l'action qu'il expose. Quand je dirai que la scène est dans la Messénie, je ne me tromperai pas. Cette bataille fut si long-temps et si opiniâtrement contestée, et on se battit avec un tel acharnement, que l'on tombe en admiration en lisant cela. *Les deux corps de bataille*, dit l'auteur, *combattirent avec un égal succès; l'un sous la conduite de Cléonnis, l'autre sous Euryléon : la nuit sépara les combattans ; mais à dire vrai, il n'y eut dans l'une et dans l'autre armée que l'infanterie qui soutint l'effort du combat. La cavalerie étoit peu nombreuse, et ne fit rien qui mérite qu'on en parle ; car les peuples du Péloponnèse ne savoient point encore l'art de bien manier un cheval.*

On n'est pas étonné que la cavalerie ne fit rien, il y en avoit fort peu en ce temps-là comme après; on la diminuoit toujours chez les Grecs et chez

les Romains, parce qu'on augmentoit tous les jours en connoissances à l'égard de la force de l'infanterie. D'ailleurs, il étoit très-rare que la cavalerie décidât du gain d'une bataille : elle pouvoit s'en aller sans qu'on s'en mît trop en peine. Cela se remarque en mille endroits dans les historiens de l'antiquité, aussi-bien que dans nos écrivains modernes. Elle est innombrable aujourd'hui ; décide-t-elle pour être plus nombreuse ? Cela ne se voit que fort rarement ; elle n'a augmenté qu'avec la barbarie, et elle diminuera à mesure que notre infanterie se perfectionnera dans la discipline militaire, qui nous fera connoître sa force.

Je ne comprends guère ce que veut dire Pausanias dans ce qui suit : *Car quant à la cavalerie légère des Messéniens*, dit-il, *et aux archers Crétois des Lacédémoniens, ils ne furent que spectateurs, parce que suivant l'usage d'alors, ils faisoient partie du corps de réserve, qui ne donna point.* Il vient de dire plus haut qu'elle ne fit *rien qui mérite qu'on en parle :* cela voudroit dire qu'elle ne se distingua pas trop, et qu'elle ne donna que quelque signe de vie. Il devoit s'en tenir à ce qu'il avoit dit d'abord, ou à ce qu'il dit après, qui marque nettement qu'elle ne remua pas de sa place ; car on croiroit par ce qu'il avance ici, qu'il y avoit de la cavalerie partout ; ce qu'on ne remarque point.

Il paroît de tout cela, qu'en ces temps éloignés la cavalerie n'étoit guère à la mode, ni d'une grande utilité, sinon pour être lâchée sur les fuyards, et, après la victoire, faire des courses et des incursions dans le pays ennemi. On voit assez, par ce que nous apprend l'auteur de cette guerre, qu'il n'y avoit pas fort long-temps que les Grecs introduisirent cette arme dans leurs armées. Elle commença bien tard d'y paroître, quoique cette nation fut toute guerrière; au lieu qu'en Asie, plus de cent ans avant Cyrus, la cavalerie combattoit en ligne, partagée sur les aîles de l'infanterie.

Hérodote prétend que Cambyse fut le premier qui se servit de cavalerie; c'est pourtant encore bien tard. Cette arme eût dû, ce me semble, venir plutôt et plus naturellement à l'esprit que des chariots, qui commencèrent plus de mille ans avant la cavalerie. Il y avoit un si grand nombre de ces chariots à un, deux ou quatre chevaux, que cela est à peine concevable. J'ai de la peine à me le persuader. L'Ecriture en fait mention. Il y en avoit quelquefois jusqu'à trente mille dans une armée de soixante mille hommes, sur tout le front d'une armée; il falloit donc qu'ils fussent rangés sur trois ou quatre lignes. Je pourrois faire voir que cela est impossible.

Les Grecs qui avoient peu de cavalerie pour être trop pauvres, la mettoient en réserve pour

s'en servir selon les occasions pendant le cours du combat; et cependant ils manquoient aux occasions, et les laissoient échapper plus d'une fois, tant ils connoissoient peu l'usage de cette arme, comme nous, celui de nos dragons. Dans cette bataille de Messénie, elle eût pu faire pancher la balance en faveur de l'un des partis, si elle eût donné. Il falloit qu'elle fût bien misérable, et valût bien peu, puisqu'elle ne fut que spectatrice de part et d'autre d'un combat très-long et très-sanglant, et qui dura toute la journée. J'admire le flegme des gens de cheval : ce n'est sûrement pas la faute des chevaux.

Comme l'ordre en phalange est très-capable de soutenir long-temps l'effort d'un autre, je ne suis pas fort surpris si cette bataille fut si long-temps et si longuement opiniâtrée. Je voudrois bien savoir l'origine de cette phalange, et qui en fut l'inventeur. Cette ordonnance est très-simple et beaucoup plus parfaite, à quelques défauts près, très-aisés à corriger, qu'aucun autre ancien et moderne. Il est sorti de l'Asie comme tout le genre humain, les arts et les sciences, et les vices aussi comme les vertus. Les Grecs se servirent de la phalange, cela convenoit parfaitement à une nation, dont toute la force consistoit dans l'infanterie : et l'on peut voir dans cette bataille ce qu'elle valoit. Les deux armées A. C. combattirent cha-

cune sur une seule ligne, sans aucun intervalle entre les corps, les rangs et les files serrées et suppressées, la cavalerie B. D. en réserve. Cette bataille ne fut ni gagnée ni perdue, comme celle de Sénef; chacun des généraux de celle-ci usèrent de politique, et s'attribuèrent la victoire. Les Grecs n'en usèrent pas ainsi, ils ne dressèrent aucun trophée de part ni d'autre; chacun convint de bonne foi qu'il n'y avoit pas de quoi se féliciter, ni de quoi remercier ses dieux. Pausanias ne manque pas de nous l'apprendre. *Le lendemain,* dit-il, *ni les uns ni les autres n'eurent envie de se battre, ni ne s'avisèrent d'ériger un trophée; au contraire, ils envoyèrent des hérauts réciproquement d'une armée à l'autre, pour demander une suspension d'armes, avec liberté d'enterrer les morts.* Les alliés contre la France laissèrent-là les leurs : ils se fussent avoués vaincus en cela; car le Prince de Condé resta sur le champ de bataille. Je laisse à penser qui des deux étoit victorieux.

Observations du Chevalier Follart, sur la bataille du Mont-Ithome. (Voyez la page 164 de ce volume).

Bien que Pausanias fût persuadé de l'excellence des choses qu'il avoit à nous apprendre, il sentit bien en écrivant son voyage que la variété étoit très-nécessaire dans le sien, comme dans tous les ouvrages d'esprit, et que sans cet artifice de rhétorique il ennuyeroit à coup sûr ses lecteurs fatigués de n'entendre jamais parler d'autre chose que de temples et de statues en foule, consacrées à ses dieux et aux héros de son pays qu'il rencontroit par-tout et à chaque pas qu'il faisoit, sans compter un nombre infini de fables impertinentes, qui, bien que nécessaires pour rapporter l'origine des choses, ne laissent pas que de fatiguer et de faire croire que cet auteur étoit d'une créance fort superstitieuse. Il les abandonne quelquefois, et se jette dans des digressions et des transitions qu'il a insérées dans son ouvrage avec beaucoup d'adresse et de goût.

Je doute que qui que ce soit de ses lecteurs se plaignent de ces écarts; car l'on doit convenir qu'ils sont admirables et si à propos, qu'il est impossible qu'ils ne plaisent infiniment, puisque

tout ce qu'il nous apprend des faits qu'il rapporte par manière de digression, est fort rare et très-peu connu ; et même certains événemens qui n'étoient pas venus jusqu'à nous.

La guerre de Messène lui fournit le sujet d'une longue digression ; elle est curieuse ; et bien que nous ne l'ignorions pas, il y a bien des choses qu'on ne trouve pas ailleurs. Cette guerre est très-ancienne, puisqu'elle arriva près de trois cents ans avant celle d'Alexandre-le-Grand contre les Perses. Les guerres des Grecs dans ces temps reculés, n'étoient pas fort ruineuses, et ne coûtoient guères plus aux peuples qui se la faisoient, qu'aux Romains au commencement de leur monarchie. Pausanias rapporte quelques sièges, des défenses et des surprises de villes, et celle d'Ithome, semblable à celle de Crémone en 1702, des combats et des batailles très-bien détaillés. De semblables digressions sont autant agréables qu'elles sont utiles.

La bataille du Mont-Ithome est fort remarquable ; je ne sais si la phalange n'étoit pas plus parfaite en ce temps-là que celle de Philippe, roi de Macédoine ; dans le sien il ne fit autre chose que de l'armer d'une autre façon ; mais il n'en fut pas l'inventeur, car du temps de cette guerre de Messène, et deux ou trois siècles peut-être avant, les Grecs combattoient en phalange, armés de lan-

ces, d'épées et de dards : mais l'on ne sait pas si ces différentes sortes d'armes étoient distribuées avec art. J'ai lieu d'en douter, et je crois que chacun s'armoit à sa fantaisie. Cela se remarque dans cette bataille et dans toutes celles des anciens temps, seulement à l'égard des Grecs, et avant que Philippe, père d'Alexandre, eût armé et discipliné à sa façon ce corps célèbre d'infanterie, qu'il divisa en plusieurs régimens, sous le nom de phalange macédonienne, qui faisoit un corps de seize mille hommes, tous piquiers, ou quatre phalanges de quatre mille piquiers : mais l'on se trompe si l'on attribue à Philippe l'invention de se ranger et de combattre sur une seule ligne suppressée, les rangs et les files serrés sans aucuns intervalles entre les corps. La phalange se trouve toute entière dans Homère, et long-temps avant que ce grand poëte chantât le siège de Troye. Il est même visible que les Grecs ont pris des peuples de l'Asie leur manière de combattre, de s'armer et de se ranger ; car pour les piques, je crois que les Egyptiens s'en sont servis avant les Perses. Tout ce qu'on peut attribuer à Philippe, est d'y avoir beaucoup changé, perfectionné la guerre, et la discipline militaire ; et composé une armée de soldats qu'il prit à sa solde en temps de paix comme en temps de guerre, au contraire des autres peuples de la Grèce, qui n'étoient pas en état d'en-

tretenir un corps de troupes réglées : leurs armées étant composées de soldats levés à la hâte, qui ne laissoient pas d'être très-aguerris et disciplinés à la manière de leur pays.

Tout ce que fit Philippe, comme je l'ai dit plus haut, fut de discipliner ses soldats, de les dresser à des évolutions nouvelles, et de les armer uniformément, sans prendre garde que c'étoit un très-grand défaut que cette uniformité d'armes de longueur, comme il y parut, au malheur et à la honte des Grecs, lorsqu'ils eurent à combattre contre les Romains, au lieu qu'on eût dû y en mêler des courtes, afin que chacune se soutînt réciproquement.

Tite-Live s'est donc trompé de dire que Philippe fut l'inventeur de la phalange; et c'est sur la foi de cet auteur que Tourreil, et tant d'autres modernes après lui, l'ont prétendu. On voit pourtant la phalange, aux piques près, à la bataille du Mont-Ithome, entre ceux de Lacédémone et les Messéniens.

Dans ces temps reculés, les Grecs ignoroient l'usage de la cavalerie, ou s'en servoient assez mal par le peu de connoissance qu'ils en avoient; outre qu'ils n'étoient pas assez riches pour s'en servir dans leurs armées, toutes leurs forces consistoient en infanterie, qui avoit la réputation d'être la meilleure du monde. Les Messéniens

voyant l'importance de cette guerre, où il ne s'agissoit de rien moins que de leur liberté contre des ennemis plus puissans qu'eux par la valeur de leur infanterie et leur réputation à la guerre, s'ils ne l'étoient en or et en argent, dont l'usage étoit défendu: les Messéniens, dis-je, levèrent un corps de cavalerie légère, qui ne contribua pas peu aux succès de cette bataille, quoiqu'elle ne fût propre qu'à harceler l'ennemi. Il paroît, par ce que dit l'auteur, que les généraux de Lacédémone ignorèrent long-temps que leurs ennemis en eussent dans leur armée; car s'ils en eussent été assurés, ils se fussent précautionnés contre le piège qu'on leur tendoit par quelque réserve, et n'eussent pas manqué d'avertir leurs soldats de ne point s'étonner de ces vaines attaques dans ce qui pourroit arriver d'imprévu, et que la réserve ne manqueroit pas de marcher à leur secours. Avant que de donner la disposition des deux armées, il est important de faire remarquer une faute considérable dans le texte, qu'on ne peut attribuer qu'à l'ignorance des copistes.

Pausanias, qui est d'une exactitude admirable dans la description de cette journée célèbre, et dans la distribution des troupes des deux armées, dit que les généraux de Messène placèrent leur infanterie légère à la tête de chacune de leurs aîles. Il est formel là-dessus, puisqu'il assure

qu'Aristodème

qu'Aristodême et Damis *se mirent à la tête des deux aîles, et prirent avec eux quelque peu d'archers et frondeurs. Les autres troupes*, dit-il, *à cause de leur agilité, furent destinées à se porter, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et à inquiéter l'ennemi par leurs mouvemens.* Il entend parler de la cavalerie légère, qui fut embusquée dans quelques endroits couverts de la montagne; cela se voit visiblement dans le commencement du combat, dans ses suites comme dans la fin, puisqu'il dit dans le récit qu'il en fait, que *d'ailleurs cette cavalerie légère qui s'étoit cachée, venant à sortir au premier signal, harceloit encore beaucoup les ennemis;* mais ce qui ne laisse aucune sorte de doute sur la faute des copistes, c'est que l'auteur grec nous dit, que *dès que la cavalerie légère des Messéniens vit les Lacédémoniens en déroute, elle se mit à leurs trousses, et leur tua beaucoup de monde.* Voici l'ordre de bataille des deux armées.

Les Messéniens A. se rangèrent sur une seule ligne, ayant le Mont-Ithome au dos, et sur tout le front de leur ligne. Leurs corps légérement armés B. furent mis aux aîles, et comme on ne voit point que les Lacédémoniens se servissent ordinairement de cette sorte de milice, qu'ils ne tiroient pas de chez eux, il ne paroît pas qu'ils s'en soient servis dans cette bataille.

Les généraux de Messène ayant remarqué dans la montagne E. quelques endroits favorables, qui étoient sur l'aîle, et très-propres à la ruse qu'ils avoient concertée ensemble, ils y cachèrent leur cavalerie légère C. avec ordre à celui qui la commandoit, de lever l'embuscade au premier signal, et de fondre sur l'aîle F. au moment que les deux armées A. D. en seroient aux mains, et de prendre l'ennemi à dos, en flanc et de toutes parts; ce qui fut très-bien exécuté.

Voilà l'ordre sur lequel les Messéniens combattirent, et l'artifice dont ils se servirent pour s'assurer la victoire; et comme les stratagêmes les plus communs et les plus usés sont toujours nouveaux aux généraux médiocres et peu prévoyans, ceux des Lacédémoniens D. qui ne combattirent aussi que sur une seule ligne en phalange, durent avouer, s'ils se rendirent bonne justice, que ceux de Messène étoient plus habiles et plus rusés qu'eux.

FIN DU TOME SECOND.



36

GRECE

Dressée sur les Observ

Géographiques,

DE G. DELISL

de l'Académie des Sci

PAR PHILIPPE BUAC

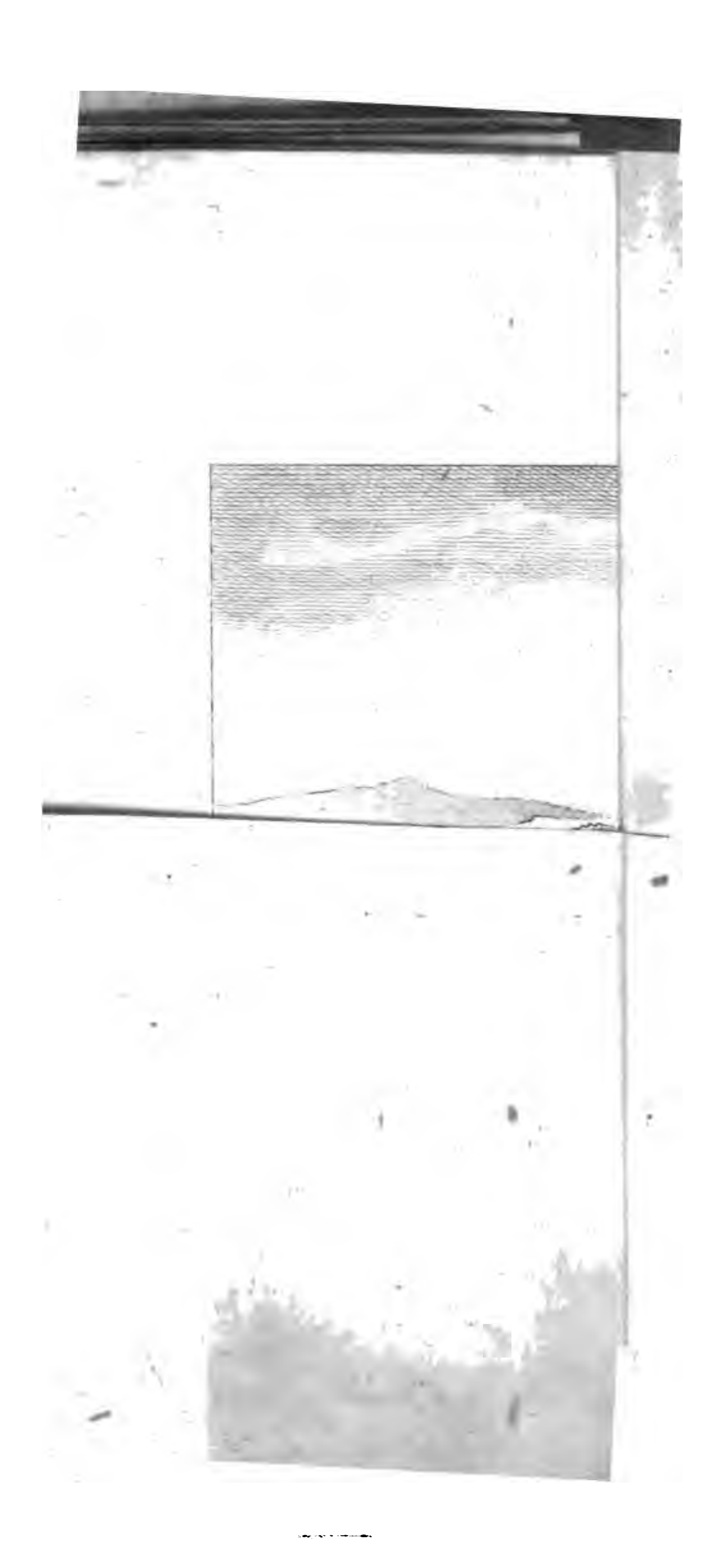
son Gendre.

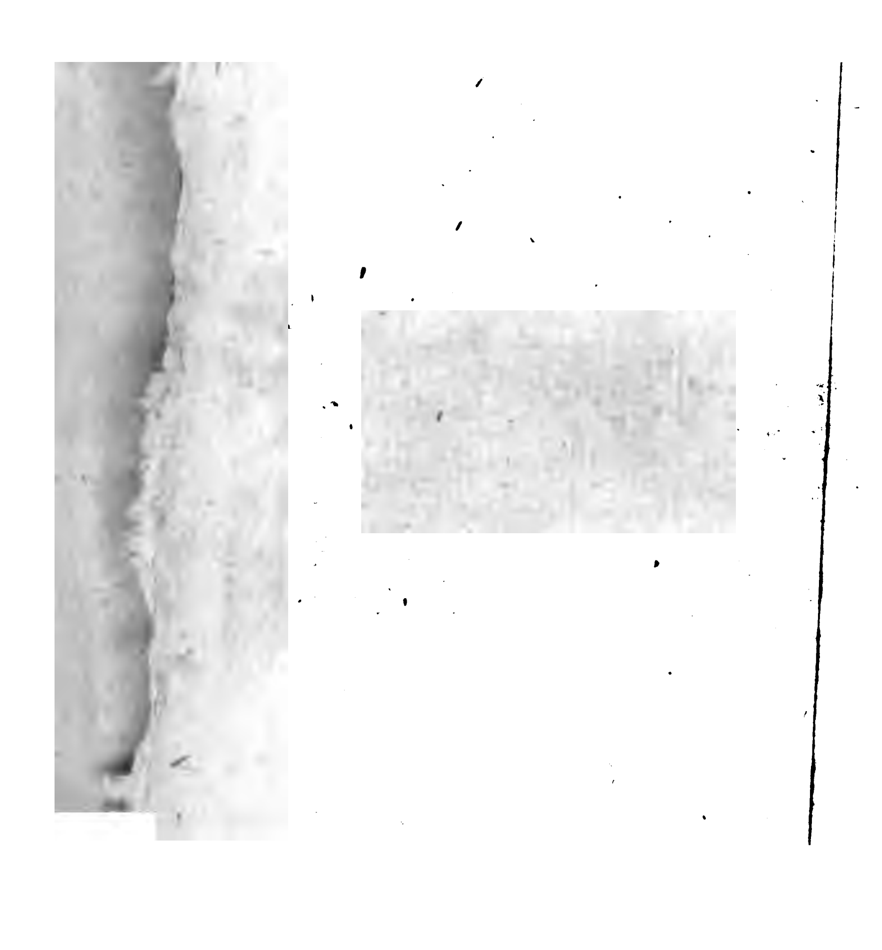
30

38

30

Boucher sculp.







penser que son cœur n'est pas pur. Il doit

sortes de paroles, ils n'ont point de mauvaise

vous n'avez pas [illegible] in-
conféniens à craindre, que s'il s'agiſſoit de vos Paroiſſiens.

S'il s'agiſſoit d'un mariage projetté que vous croyez convenable & que vous ſouhaitez, il eſt ſouvent à propos de ne pas témoigner expreſſément tout ce que vous en penſez : au moins ſi vous le faites, que ce ſoit avec beaucoup de modération ; on peut dire qu'il paroît convenable, ſans témoigner qu'on le ſouhaite.

Un Prêtre, en toute occaſion, mais ſurtout quand il eſt conſulté ſur un mariage, doit donner l'exemple de la plus grande modeſtie ; il doit avoir une attention infinie pour ne rien dire de badin, pour ne parler du mariage qu'avec un ſérieux propre à en impoſer & à retenir l'homme le plus effronté, pour ne rien dire qui n'inſpire du reſpect pour le Sacrement, & une vive crainte de le profaner. Que ces mots : Il te tarde bien d'être marié ; Tu donneras bientôt à danſer, & ſemblables expreſſions ne ſortent jamais de ſa bouche ; elles apprêteroient à rire contre la modeſtie, & feroient penſer que ſon cœur n'eſt pas pur. Il doit

[illegible] terrible compte qu'aura à rendre celui qui les a proférées : il ſera reſponſable des mauvaiſes paroles que les autres prononceront, du plaiſir criminel qu'ils auront eu à les entendre, des penſées & des deſirs impurs qu'ils auront conçus, des actions auxquelles ils ſe ſeront livrés, peut-être pendant vingt ou trente ans. On doit interroger exactement ſur ce ſujet en Confeſſion, & être ferme ſur le délai de l'abſolution juſqu'au changement, non-ſeulement à l'égard des jeunes gens, mais auſſi à l'égard des perſonnes mariées.

Ceux-ci ſont ſouvent plus libres en paroles, s'expriment même en termes plus odieux, ſous le prétexte qu'ils ne parlent qu'en préſence de gens mariés, comme s'il leur étoit permis de manquer de modeſtie, comme ſi les obſcénités qu'ils prononcent, n'étoient pas contraires à la pureté, comme ſi elles ne pouvoient pas porter à des penſées & à des deſirs très-criminels : ils doivent donc être avertis ſérieuſement, & éprouvés ſuffiſamment. Détruiſez auſſi le prétexte de ceux qui diſent qu'en prononçant ces ſortes de paroles, ils n'ont point de mauvaiſe